Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Charles Dickens

# LE MYSTÈRE D'EDWIN DROOD

(1870)
Traduit de l'anglais par
Charles Bernard Derosne

## Table des matières

# CHAPITRE I

# L'AUBE

La tour d'une vieille cathédrale anglaise !

Comment cette tour se trouvait-elle là ?…

C'était pourtant bien elle, carrée, massive, énorme…

Qu'est-ce que cette longue tige de fer qui en sort ?…

Peut-être aura-t-elle été plantée là, par ordre du sultan, pour empaler une bande de voleurs turcs…

C'est ici l'Orient ; les cymbales résonnent, le sultan en grand cortège se rend à son palais ; dix mille cimeterres brillent au soleil, trente mille danseuses s'en vont derrière, décrivant des figures brillantes et jonchant la route de fleurs, puis viennent les éléphants blancs, richement caparaçonnés, et la foule des esclaves…

Cependant la cathédrale se dresse toujours à l'arrière – plan…

Quant à la tige de fer, elle s'élance toute nue…

Point de voleur enfilé à cet horrible pal…

L'étrange flèche d'église !

On dirait plutôt une immense tringle rouillée faite pour supporter les rideaux d'un lit gigantesque…

L'homme qui avait cette vision était en effet couché sur un lit.

Cette dernière supposition de la tringle colossale lui arracha même un éclat de rire.

Tout tremblant de la tête aux pieds, il se redressa cherchant à renouer le fil de sa pensée qui le fuyait.

Il appuya son coude sur l'oreiller et regarda autour de lui.

Quelle misérable chambre !

À travers les rideaux déchirés de la fenêtre se glissent les premières lueurs du jour venant d'une cour infecte.

L'homme s'était étendu tout habillé sur ce vieux semblant de lit ; le bois s'est effondré sous le poids qu'il portait, car il ne servait point qu'à ce dormeur.

À côté de lui étaient couchés en travers un Chinois, un Lascar, et une femme.

Les deux premiers étaient en proie à un profond sommeil ou plutôt à un état de stupeur mortelle.

La femme aspirait de toutes ses forces le tuyau d'une pipe qu'elle cherchait à rallumer.

Elle tirait de longues bouffées épaisses, tout en protégeant le fourneau de sa main décharnée.

Une lueur rougeâtre se reflétait sur son visage et permettait de distinguer ses traits hideusement flétris.

« Encore une ?… murmura-t-elle d'une voit plaintive. En voulez-vous encore une ?… »

L'homme qui venait de s'éveiller porta la main à son front.

« Vous en avez fumé cinq depuis que vous êtes arrivé ici à minuit, continua la femme de sa voix dolente. Ma pauvre tête est bien malade… bien malade !… Puis les deux autres qui dorment là sont venus après vous… Malheureuse que je suis… les affaires vont mal… bien mal !… Il n'y a pas de Chinois dans les environs des Docks, encore moins de Lascars, et, dit-on, pas un navire en route ! En voici encore une toute prête pour vous, mon chéri… Vous vous rappellerez, car vous êtes une bonne âme, que l'opium est cher, très-cher sur le marché. Trois shillings et six pence pour la contenance d'un dé à coudre !… Rien que cela !… Vous songerez aussi qu'il n'y a que moi… et Jack le Chinois qui habite de l'autre côté de la cour, mais je fais mieux que lui…, qui possédions le véritable secret du mélange. Vous paierez en conséquence, mon chéri ? »

Tout en parlant ainsi, elle tirait de nouvelles bouffées de la pipe et absorbait une partie du poison.

« Oh ! pauvre malheureuse que je suis !… Mes poumons sont bien faibles… mes poumons sont, bien malades !… Voilà votre pipe toute prête, mon chéri… Ah !… Dieu !… ma pauvre main tremble en vous la présentant… Je vous ai vu revenir à vous tout à l'heure, et je

me suis dit : Il trouvera une autre pipe allumée… il se souviendra du prix élevé de l'opium… et il paiera bien… Ma pauvre tête !… Je confectionne mes pipes avec une vieille bouteille d'encre d'un sou… Voyez-vous cela, mon chéri ?… J'y ajoute un tuyau, puis je prends mon mélange dans ce dé avec une cuiller de corne et je remplis… Ah ! mes pauvres nerfs !… C'est que je me suis enivrée pendant soixante ans avant de m'adonner à ceci… car l'opium ne fait pas de mal… au contraire, il chasse la faim aussi bien que les humeurs noires. »

Elle tendait à l'homme la pipe, maintenant à moitié vide ; puis elle retomba sur le lit la face dans le matelas.

Quant à lui, il descendit de ce lit chancelant, déposa la pipe sur la pierre du foyer, écarta les rideaux en loques, et contempla ses trois compagnons d'un air de dégoût inexprimable.

Comment cela se faisait-il ?…

Et pourtant cela était.

À force de fumer l'opium, cette vieille femme était arrivée à ressembler au Chinois.

Mêmes joues proéminentes, mêmes yeux hagards, même teint plombé…

Seulement le Chinois se démenait alors avec d'horribles grimaces qui rappelaient les magots et les démons de son culte.

L'hôtesse était immobile.

Quant au Lascar, il riait l'écume à la bouche.

« Quelle vision peut-elle avoir ? » se dit l'homme éveillé.

Il retourna de son côté le visage de la vieille femme et se prit à la considérer longuement.

Rêve-t-elle des boucheries et des tavernes où l'on peut avoir crédit, ou bien d'un accroissement de sa hideuse clientèle qui lui permit de remettre en état ce lit effondré et de tenir plus propre son affreuse cour puante ? »

Il se pencha sur elle, écoutant les mots inarticulés qui sortaient de ses lèvres blêmes.

« Inintelligible ! » dit-il.

Des mouvements désordonnés et des soubresauts nerveux commençaient alors à contracter le visage de la vieille, comme autant de chocs électriques…

Il la considérait, et, chose horrible, il sentait que la contagion allait encore le gagner…

Il se retira vers le fond de la chambre et se laissa tomber sur un vieux fauteuil de paille, aux bras duquel il se cramponna de toutes ses forces, combattant, comme il pouvait, le mauvais esprit.

Tout à coup il revint au grabat, se rua sur le Chinois, le saisit à la gorge.

Le Chinois lui repoussait les mains, se débattait, et grognait.

« Que dites-vous ? » fit l'homme.

Et il écouta.

« Inintelligible ! » murmura-t-il.

Alors il se tourna du côté du Lascar qu'il jeta bel et bien à bas du lit.

Le Lascar se souleva : ses yeux étincelaient ; ses bras s'agitèrent par un geste menaçant ; il cherchait le fantôme d'un poignard à son côté…

L'hôtesse, heureusement, s'était emparée de cette arme qui ne le quittait jamais, et du ceinturon du sauvage, elle avait fait passer le poignard à sa propre ceinture, quand vaincus tous deux par l'ivresse ils s'étaient laissés tomber côte à côte sur ce lit ou plutôt sur ce fumier.

Un colloque alors s'établit entre l'homme éveillé et la vieille femme.

Peut-être avait-elle conscience de ce qu'elle disait, mais ses lèvres se refusaient encore à produire un son clair et qui eût un sens dans une langue humaine.

L'homme jeta une pièce d'argent sur la table et sortit.

*

* *

Cette fois, c'est encore la cathédrale ; mais ce n'est plus dans une vision qu'elle se dresse.

Voici la tour massive qui se profile réellement sur le ciel clair.

Les cloches sonnent pour le service du soir.

Le fumeur d'opium est obligé, sans doute par métier, d'y assister.

On le dirait, au moins, à la hâte qu'il met à gagner la porte latérale.

Il entre.

Les chantres sont en train de revêtir leurs robes d'une blancheur douteuse.

Il s'habille aussi d'une robe blanche et se joint à la pro – cession qui se rend au chœur.

Le sacristain ouvre alors la grille qui sépare la nef de l'autel, et l'hymne : – ***Quand le méchant homme***, entonné en chœur, éveille les échos de la vieille basilique, qu'il remplit des piliers à la voûte, comme les sourds roulements de la foudre.

# CHAPITRE II

# LE DOYEN ET SON CHAPITRE

Quiconque a observé ces oiseaux de mœurs benoîtes et cléricales qu'on nomme les corneilles, a toujours vu le soir, lorsque la bande revient au gîte comme une longue file de moines noirs, deux d'entre eux se détacher, reprendre leur vol, et s'en aller se reposer au loin, comme deux sentinelles chargées de veiller sur le reste de la troupe, ou comme deux philosophes altiers et grincheux qui n'aiment point la compagnie.

De même, le service étant achevé dans la vieille cathédrale, les chantres sortirent processionnellement ; mais deux demeurèrent en arrière de la bande et se mirent à se promener dans le cloître.

Le jour tirait à sa fin.

On était alors bien avant dans l'automne.

Le soleil apparaissait brillant encore, mais déjà sans force, et les jasmins de Virginie qui tapissaient les murs de l'église laissaient tomber leur verdure flétrie.

Il avait plu dans l'après-midi ; un vent très-froid faisait frissonner la surface des petites flaques d'eau entre les pavés, et les grands ormes géants laissaient tomber comme une rosée de fleurs de leurs branches dépouil-

lées ; les feuilles mortes amoncelées autour des troncs et chassées par la bise volaient jusque dans le sanctuaire par la porte basse et voûtée dont elles encombraient déjà le seuil ; nos deux promeneurs les repoussèrent du pied et dégagèrent le passage ; puis, l'un d'eux ferma la porte avec une grosse clef ; l'autre tenait un livre de musique sous son bras.

« C'était M. Jasper, Tope ? demanda le premier à un troisième personnage qui avait l'air d'un servant d'église.

— Oui, monsieur le doyen.

— Il est arrivé tard.

— Oui, Votre Révérence. Je l'ai attendu. Il a ***été pincé***…

— Dites ***pris***, Tope, quand vous parlez à M. le doyen, » insinua doucement le plus jeune des deux personnages qui ressemblaient aux corneilles.

Cette observation voulait dire : Il est permis de se servir d'expressions vicieuses avec les laïques ou le bas clergé, mais pas lorsqu'on parle au doyen.

Tope, bedeau en chef, chargé de montrer la cathédrale aux sociétés de touristes, ne répondit que par un silence hautain à l'observation du personnage.

« Où et comment M. Jasper a-t-il été pris ?… car, ainsi que vous le faisait observer M. Crisparkle, il est préférable de dire ***pris***… ***pris***, insista le doyen.

— Pris, monsieur, répéta Tope par déférence.

— C'était sérieux, Tope ?

— Très-sérieux. M. Jasper était ***si tant*** oppressé…

— Je ne dirais pas ***si tant***, Tope, interrompit de nouveau M. Crisparkle, du même air qu'auparavant, ce n'est pas une locution convenable quand on s'adresse au doyen.

— Si oppressé. Oui, le ***si*** suffit, dit le doyen, assez flatté intérieurement de cet hommage de M. Crisparkle.

— La respiration de M. Jasper était donc si courte, reprit Tope en s'observant désormais, qu'il avait grand'peine à faire sortir sa note. Cet embarras est peut-être ce qui lui a causé le petit accès dont il a été pris ensuite… La mémoire de M. Jasper s'obscurcit. »

Cette fois, Tope avait les yeux fixés sur M. Crisparkle, comme pour le défier de trouver à reprendre à ce qu'il disait.

« Un étourdissement ou un éblouissement s'est alors emparé de lui, continua-t-il ; je ne lui en ai jamais vu d'aussi singulier. Un verre d'eau qu'on lui a apporté l'a fait revenir… un verre d'eau !… »

Tope répéta ces derniers mots d'un ton qui semblait dire :

Je m'en suis bien tiré et je m'en tirerai bien encore.

« Et M. Jasper est parti tout à fait remis ? demanda le doyen.

— Oui, Votre Révérence ; tout à fait remis. Je suis heureux de savoir qu'il a trouvé son feu allumé, car la pluie a refroidi le temps ; l'atmosphère de la cathédrale était humide ce soir, et M. Jasper grelottait. »

Les trois hommes avaient les regards fixés sur une vieille maison de pierre qui fermait le cloître et sous laquelle on apercevait une grande arche cintrée servant de passage.

À travers les fenêtres garnies de barreaux on voyait briller un feu très-vif qui faisait paraître plus sombres les masses de lierre suspendues aux murailles.

Lorsque l'horloge de la cathédrale sonna l'heure, la bise apporta le bourdonnement produit par les vibrations des grosses cloches ébranlées.

La tour carrée, les niches et les statues mutilées du vieil édifice, tout trembla.

« Le neveu de M. Jasper est-il avec lui ? demanda le doyen.

— Non, monsieur, mais on l'attend. J'aperçois l'ombre de M. Jasper entre les deux fenêtres. Tenez, de ce côté, à la croisée qui regarde la Rue Haute. Le voici qui tire les rideaux.

— Très-bien ! dit le doyen du ton un peu sec de l'homme qui veut couper court à une conversation trop prolongée J'espère que le cœur de M. Jasper n'est pas trop absorbé par l'affection qu'il porte à son neveu. Nos affections, quelque louables qu'elles soient, dans ce

monde de passage, ne doivent jamais nous occuper tout entiers ; c'est à nous de les contenir. Mais la cloche me rappelle que l'heure de mon dîner est venue. Cet avertissement n'a rien qui me soit désagréable. Peut-être, monsieur Crisparkle, voudrez-vous bien, avant de rentrer chez vous, aller voir M. Jasper ?

— Certainement, monsieur le doyen, et je lui dirai que vous avez la bonté de désirer savoir comment il se trouve à présent.

— Dites-le-lui… dites-le-lui. Certainement, je désire savoir comment il est, je le désire. »

D'un air de bienveillante protection, le doyen souleva son chapeau avec autant de condescendance qu'en peut avoir un doyen de bonne humeur ; puis il dirigea ses pas vers la salle à manger de la vieille maison de briques où il résidait avec M$^{me}$ la doyenne, M$^{lle}$ la doyenne et tout le doyenné.

M. Crisparkle, chanoine mineur, avait de la beauté et surtout le teint frais, ce qu'il devait peut-être à l'habitude de se plonger la tête la première indifféremment ou chez lui dans sa cuvette, ou dehors dans la première eau claire qu'il rencontrait ; c'était un homme diligent qui se levait avec l'aurore, grand travailleur, bon musicien classique, gai, bienveillant, d'un caractère heureux, d'une humeur aussi facile qu'un enfant ; M. Crisparkle, chanoine mineur, était au demeurant un brave homme, naguère engagé dans les voies profanes, et qui devait sa position chrétienne actuelle à la protection d'un homme puissant dont il avait élevé les fils.

M. Crisparkle, chanoine mineur, se dirigea vers la vieille arche cintrée et entra dans la maison du chantre.

« J'ai eu le regret d'apprendre par Tope que vous avez été indisposé, monsieur Jasper, dit-il en entrant.

— Oh ! ce n'est rien… ce n'est rien…

— Vous avez l'air un peu las.

— En vérité ? Eh bien, je ne le sens pas. Tope a exagéré les choses. Il entre dans ses habitudes de donner de l'importance à tout ce qui concerne la cathédrale, vous le savez bien.

— Je puis dire au doyen, car je viens sur son désir, que vous êtes tout à fait remis ?

— Certainement, répondit Jasper avec un léger sourire ; vous lui porterez aussi mes respects et mes remerciements.

— Vous attendez le jeune Drood ?

— J'attends ce cher enfant d'un moment à l'autre.

— Ah ! ah ! sa venue vous fera plus de bien que celle d'un docteur, n'est-ce pas, Jasper ?

— Plus de bien qu'une douzaine de docteurs. Car je l'aime tendrement et je n'aime pas les docteurs et tout ce qui sent les docteurs. Non… non… je ne les aime pas. »

M. Jasper est un homme brun, de vingt-six ans, aux cheveux noirs et épais, très-soignés, et aux favoris brillants ; il paraît plus vieux que son âge ; sa voix est grave

et bien timbrée ; il est de haute taille, avec un beau visage à l'air un peu sombre.

Mais sa chambre est si triste !

Il vit dans l'ombre.

Le soleil répand rarement sa lumière sur le grand piano placé au fond de la pièce, sur le pupitre chargé de cahiers de musique, et sur le tableau inachevé, représentant une jeune pensionnaire, qui est accroché au mur au-dessus de la cheminée.

Portrait charmant.

Les cheveux bruns et soyeux de la jeune fille sont noués avec un ruban bleu ; sa beauté est remarquable, sauf un petit air impertinent de bouderie enfantine tout à fait au-dessous de son âge, et reproduit avec une visible intention comique.

Pas le moindre mérite artistique dans cette peinture si jolie, qui est pourtant une véritable croûte ; seulement on y devine que le peintre a mis tout son esprit à chercher la ressemblance et qu'il doit l'avoir trouvée.

On dirait aussi qu'il a poursuivi cette recherche avec un petit sentiment de vengeance.

« Jasper, dit M. Crisparkle, nous ne vous aurons pas à la séance musicale qui a lieu tous les quinze jours, le mercredi ; c'est pour ce soir ; mais vous serez sans doute plus agréablement chez vous. Bonne nuit ! Que Dieu vous comble de ses bénédictions ! »

Di… i… tes moi, pasteur, di… i… tes moi,

Avez-vous vu, avez-vous vu

Ma… a… Flora… a passer par ici ?

fredonna Septimus Crisparkle, le révérend, en se dirigeant vers la porte.

Le révérend était toujours gai.

Des exclamations et des compliments se firent entendre au pied de l'escalier.

M. Jasper prêta l'oreille et bondit.

Un instant après, il serrait un jeune homme entre ses bras en s'écriant :

« Mon cher Edwin !

— Mon cher Jack ! Que je suis heureux de vous voir !

— Quittez votre pardessus, cher enfant, et asseyez-vous dans votre coin. Vous n'avez pas les pieds humides ?… Débarrassez-vous de vos bottes.

— Mon cher Jack, je suis aussi sec qu'un os de druide. Ne me dorlotez pas ainsi. Vous êtes un brave garçon, mais il n'y a rien que j'aime moins que d'être dorloté. »

Tout interdit d'être ainsi rappelé à l'ordre, M. Jasper ne dit mot ; il regardait le jeune homme, qui ôtait son par-dessus et ses gants.

Il y avait sur son visage un air d'affection jalouse, inquiète, mais si dévouée toutes les fois que ses regards embrassaient son jeune neveu !…

« Maintenant, me voilà bien et tout prêt à prendre mon coin, Jack, dit celui-ci. Dînons-nous ? »

M. Jasper ouvrit une porte.

Dans la pièce voisine, joyeusement éclairée, tout était prêt.

Une jeune femme mettait alors les plats sur la table.

« Quel aimable spectacle, mon vieux Jack ! s'écria le jeune homme en frappant des mains l'une contre l'autre. Regardez-moi et répondez. Ce jour est un anniversaire. Mais de la naissance de qui ?…

— Pas de la vôtre, je le sais, répondit M. Jasper après un moment de réflexion.

— Et je le sais aussi, Jack. C'est l'anniversaire de la naissance de Pussy. »

Le regard du jeune homme trouvait en même temps le moyen d'embrasser la petite esquisse accrochée au-dessus de la cheminée.

« C'est le jour de naissance de Pussy, Jack, et nous boirons à sa santé. Dieu veuille que pour elle ce jour revienne longtemps… bien longtemps… Venez, mon oncle, conduisez votre respectueux et affamé neveu à la salle à manger. »

Le jeune garçon, car il n'était guère qu'un adolescent, posa la main sur l'épaule de Jasper, qui à son tour l'enlaça de son bras.

C'est ainsi qu'ils firent leur entrée dans la salle à manger.

« Ah ! seigneur, voilà Mme Tope ! s'écria le jeune homme ; plus belle que jamais !

— Ne vous occupez donc pas de moi, monsieur Edwin, répliqua la femme du bedeau.

— Ne vous fâchez pas, dit Edwin, et donnez-moi un baiser en l'honneur du jour de naissance de Pussy.

— Je vous en donnerais des Pussy, jeune homme, si j'étais Pussy comme vous l'appelez, fit Mme Tope en rougissant sous le baiser. Votre oncle est trop engoué, trop entiché de vous. Il se figure que vous n'avez qu'à appeler des Pussy par douzaine et qu'elles viendraient à votre voix.

— Vous oubliez, madame Tope, fit observer M. Jasper, tout en prenant sa place à table avec un joyeux sourire, et vous aussi, Ned, vous l'oubliez, que les mots oncle et neveu sont prohibés, expressément prohibés entre nous, d'un commun accord. Que le saint nom du Seigneur soit loué pour la nourriture que nous allons prendre.

— Aussi bien dit que le doyen aurait pu dire ! Découpez, Jack. Moi, je ne suis bon à rien. »

Le silence s'établit et ne fut guère troublé pendant le temps consacré à expédier ce repas.

Enfin on enleva la nappe, on plaça sur la table une assiette de noix et un flacon de sherry de la plus riche couleur.

« Dites-moi donc, Jack, demanda tout à coup le jeune homme, est-ce que réellement et sincèrement il vous semble que notre lien de parenté puisse être une barrière entre nous ? Je ne le crois pas, moi.

— Oui, selon la règle ordinaire, Ned, dit Jack. Les oncles sont presque toujours bien plus âgés que leurs neveux.

— Bah ! dit Ned, la règle ordinaire ! Et qu'est-ce que la différence d'une douzaine d'années ? Dans les familles nombreuses on voit aussi des oncles plus jeunes que leurs neveux. Par saint George, je voudrais que ce fût votre cas vis-à-vis de moi.

— Pourquoi, s'il vous plaît ?

— Parce que s'il en était ainsi je saurais bien vous amener à être sage. Je voudrais chasser les soucis qui font blanchir vos cheveux quand vous êtes si jeune, et qui feront descendre un jeune vieillard dans la tombe. Jack, ne buvez pas.

— Pourquoi ne point boire ?

— Le demandez-vous ?… C'est le jour de naissance de Pussy et déjà vous l'oubliez. Nous ne devons boire qu'aux longs et nombreux retours de cet anniversaire. À

Pussy, Jack ; puisse-t-elle mener lentement une douce vie ! »

Jasper pressa la main du jeune homme et but en silence.

« Hip…, hip… hip !… s'écria Ned, et ainsi jusqu'à la centaine. Hooray !… Hooray !… Hooray !… Et maintenant, Jack, parlons un peu de Pussy. Il y a deux casse-noisettes, donnez-m'en un et prenez l'autre. Crac. Comment va Pussy, Jack ?

— Pour sa musique ?… Très-bien.

— À la bonne heure, Jack ; mais je le savais bien, et que Dieu vous bénisse. Elle est un peu inattentive pourtant, n'est-ce pas ?

— Elle pourrait tout apprendre, si elle le voulait.

— Si elle le voulait ?… C'est très-bien, mais elle ne le veut pas. »

On entendit un *crac* du côté de M. Jasper.

« Quelle mine a-t-elle à présent, Jack ? »

Sans détourner ses yeux du visage de son neveu, M. Jasper trouva le moyen de jeter à la dérobée un regard au portrait.

« Celle que reproduit si bien votre esquisse, dit-il.

— J'en suis assez fier, fit le jeune homme, en contemplant l'esquisse avec complaisance. Ce n'est pas mal touché pour avoir été fait de mémoire. Quant à

l'expression, je la connaissais, j'ai vu Pussy assez souvent. »

Il y eut un nouveau : *crac* ! du côté d'Edwin Drood.

*Crac* ! du côté de M. Jasper.

« En réalité, reprit le jeune homme après un moment de silence, et tout en épluchant ses noix d'un air de dépit, je retrouve cette expression chaque fois que je vais voir Pussy. Si son visage ne l'a pas à mon arrivée, je l'y laisse quand je la quitte. Vous le savez bien, Mlle la dédaigneuse. Fi ! »

Il faut placer ici trois *crac* presque étouffés du côté de M. Jasper.

Un seul *crac*, mais furieux, du côté d'Edwin Drood. Et puis un silence.

« Avez-vous perdu votre langue, Jack ?

— Avez-vous retrouvé la vôtre, Ned ?

— Est-ce que vous ne savez pas que je dis vrai ? »

M. Jasper relève son noir sourcil d'un air un peu étonné.

« Tenez, Jack, reprit Ned, on voudrait avoir la liberté du choix en pareille matière. Moi, je vous le dis. Si j'avais à choisir, je choisirais Pussy entre toutes les jolies filles de ce monde.

— Mais vous n'avez pas cet embarras.

— C'est ce dont je me plains. Mon père et le père de Pussy avaient-ils besoin de nous fiancer ensemble quand nous étions tous les deux à la mamelle ? Que diable ! je ne crains pas de manquer de respect à leur mémoire en disant que c'est attenter à l'indépendance du cœur.

— Tut… tut…, mon cher enfant ! fit M. Jasper d'un ton amical qui devait calmer le jeune homme.

— Tut… tut… tut… répéta Ned. Cela ne vous fait rien à vous, Jack ; vous pouvez bien prendre tranquillement mon impatience. Votre existence à vous n'est pas toute tracée à l'avance…, comme un plan dressé par un architecte. Vous n'avez pas le désagrément de savoir que votre choix est forcé, que vous êtes contraint de prendre cette femme et non une autre, et que vous lui êtes imposé à votre tour. La vie pour vous, Jack, c'est une prune avec son duvet velouté ; une main trop soigneuse ne s'est pas complue à l'en dépouiller…, sous prétexte de vous épargner de la peine…

— Pourquoi vous arrêtez-vous mon cher enfant ?… Continuez.

— Aurais-je dit quelque chose qui vous blessât, Jack ?

— Comment pourriez-vous me blesser ?

— Grand Dieux ! Jack, vous semblez affreusement indisposé. Il y a un voile sur vos yeux. »

M. Jasper, avec un pâle sourire, fit un signe de la main pour calmer les appréhensions du jeune homme : pendant ce temps, il se remettait.

Après un moment de silence, il dit d'une voix affaiblie :

« J'ai pris de l'opium pour apaiser une angoisse extraordinaire qui m'accable souvent. Les effets de ce médicament opèrent sur moi ; c'est comme un nuage qui m'enveloppe ; mais vous voyez, le voilà qui passe ; ne me regardez pas, cela se dissipera plus vite. »

Malgré une expression d'inquiétude peinte sur son visage le jeune homme obéit et fixa son regard sur le foyer.

Jasper serrait les bras du fauteuil sur lequel il était assis, puis de grosses gouttes de sueur coulaient sur son front, et il respira bruyamment.

Cette fois son neveu courut à lui et lui prodigua des soins attentifs.

Jasper enfin revint à lui.

Il posa amicalement la main sur l'épaule de son neveu et lui dit avec un accent railleur.

« On prétend qu'il y a un revenant caché dans chaque maison, mais vous ne saviez pas qu'il y en eût un dans la mienne, cher Ned ?

— Sur ma vie, Jack, non ; je ne le pensais pas. Ainsi même dans la maison de Pussy…, si elle en avait une… il y aurait donc un de ces fantômes ? Ah !… ah !… ah !…

— Vous me disiez tout à l'heure quelle existence tranquille est la mienne. Pas de bruit, pas de fracas, aucun des soucis inquiétants qu'amènent le commerce ou les affaires, pas de risques, pas de changements de lieux ni de voyages. Je vous parais devoir être tout à mon art et à mes plaisirs.

— En parlant de vous-même, Jack, dit Ned, vous laissez de côté bien des points que j'aurais fait ressortir. Par exemple : j'aurais mis au premier plan votre position respectée comme premier chantre laïque de cette cathédrale, votre réputation d'avoir fait des merveilles avec le chœur des chantres que vous dirigez, le droit que vous avez de choisir votre société, de garder une indépendance complète dans cette vieille résidence bizarre. J'aurais encore parlé de votre don admirable pour l'enseignement. Pussy, elle-même, qui n'aime pas qu'on l'instruise, dit qu'elle n'a jamais eu de maître comme vous. Et puis, il y a aussi vos relations…

— Je vois où vous voulez en venir, mais je hais tout cela.

— Vous haïssez tout cela, Jack ? dit Edwin étonné.

— La monotonie de mon existence me ronge et me brise. Comment trouvez-vous nos offices ?

— Très-beaux… tout à fait célestes.

— Ils me paraissent diaboliques. J'en suis las. Les échos de ma propre voix répétés par les vieux arceaux semblent me railler du ridicule labeur que j'accomplis chaque jour. Aucun des malheureux moines qui ont usé leur vie avant moi dans ce sombre édifice ne peut en avoir été plus fatigué que je ne le suis. Ils pouvaient encore trouver un délassement, et c'est ce qui leur arrivait, à sculpter des démons dans le bois de leurs stalles et de leurs pupitres. Que puis-je faire, moi ? Dois-je sculpter ces démons dans mon cœur ?

— Et moi qui pensais que vous aviez si bien trouvé votre repos dans la vie, Jack, reprit Edwin Drood étonné. »

Il posa la main sur le genou de Jasper et le regarda bien au visage.

« Je sais que vous le pensiez. C'est l'opinion de tout le monde.

— Évidemment, dit Edwin en réfléchissant tout haut. C'est l'opinion de Pussy.

— Quand vous a-t-elle dit cela ?

— La dernière fois que je suis venu ici, il y a trois mois.

— Et comment le disait-elle ?

— Oh ! elle vous jugeait comme une élève. Elle disait que vous sembliez né pour votre profession. »

Le plus jeune jeta encore un regard sur le portrait. Le plus âgé le vit en dedans de lui-même.

— Mon cher Ned, reprit Jasper avec un retour fugitif de gaîté, il faut bien que je me plie à cette profession ; il est trop tard pour en chercher une autre. Ceci est une confidence qui doit rester entre nous.

« Le secret vous sera religieusement gardé, Jack.

— Je vous l'ai confié, parce que…

— Parce que nous sommes amis intimes, parce que vous m'aimez comme je vous aime, et que vous avez confiance en moi, comme j'ai confiance en vous. Vos deux mains, Jack. »

Tandis que l'oncle et le neveu sont debout l'un devant l'autre, se regardant dans les yeux, et se tenant les mains serrées, l'oncle continue :

« Vous savez maintenant, n'est-ce pas, qu'un pauvre chantre, même dans sa niche, peut être troublé par quelques velléités d'ambition, par des aspirations inquiètes, par des…

— Oui, mon cher Jack.

— Et vous vous le rappellerez ?

— Jack, est-il probable que je puisse oublier ce que vous m'avez dit avec un si profond sentiment d'angoisse ?

— Alors, prenez tout cela comme un avertissement. »

Edwin se dégagea et recula d'un pas.

Il cherchait le sens de ces dernières paroles, et il dit avec un accent ému.

« Je crains bien de n'être qu'un pauvre garçon superficiel dont la tête n'est pas des meilleures. Je suis jeune et peut-être ne gagnerais-je pas beaucoup en prenant des années. Mais j'ai en moi quelque chose qui sent, et profondément, ce que vous me dites. Ainsi vous mettez votre cœur à nu devant moi pour me servir de leçon. »

Le visage et toute la personne de Jasper avaient repris leur immobilité rigide : sa respiration même semblait arrêtée.

« Je ne pouvais pas ne point remarquer, Jasper, que cet aveu vous coûtait beaucoup. En me le faisant tout à l'heure vous étiez fort ému et tout à fait hors de votre état accoutumé. Je savais bien que vous aviez une très-grande affection pour moi ; mais je ne m'attendais pas à une si grande abnégation de votre part. »

M. Jasper revint encore une fois brusquement à lui ; et, sans aucune transition, entre deux façons d'être différentes, il se mit à rire et à faire de la tête et de la main droite un signe négatif.

« Non, reprit Ned, ne dissimulez pas vos sentiments, je vous en prie, Jack, je parle très-sérieusement. Je ne doute pas que cet état maladif que vous venez de me décrire n'entraîne de réelles souffrances dures à supporter. Mais laissez-moi vous rassurer en ce qui me regarde. Il n'y a guère de chances pour que ce mal vienne

m'accabler. Dans moins d'une année je retirerai Pussy de sa pension pour en faire M^me^ Edwin Drood. J'irai alors exercer mon état d'ingénieur en Orient, et elle me suivra. Malgré quelques petits démêlés, provenant d'une certaine monotonie inévitable dans nos amours, dont le dénouement est arrangé à l'avance, je ne doute pas que nous ne nous entendions fort bien quand tout cela sera fini et qu'il n'y aura plus à y revenir. En somme, Jack, comme le dit la vieille chanson que je rappelais pendant le dîner, et qui connaît mieux que vous les vieilles chansons ! ma femme dansera, je chanterai, et la journée se passera gaiement. Que Pussy soit belle, cela ne fait pas l'objet d'un doute… Quand vous serez aussi bonne que belle, ma petite effrontée, continua-t-il, en apostrophant le portrait, je brûlerai ceci qui est une charge et je ferai un autre portrait pour votre maître de musique. ».

M. Jasper, son menton appuyé dans sa main, une expression de bienveillance rêveuse sur le visage, avait suivi attentivement chaque geste, chaque mot, chaque intonation de ce petit discours.

Quand Ned eut tout dit, Jasper resta dans la même attitude, comme sous l'influence d'une sorte de fascination : jamais il n'avait trouvé tant d'esprit à ce jeune garçon qu'il aimait tant.

Il dit avec un sourire :

« Ainsi donc, vous ne voulez pas être averti ?…

— Non, Jack.

— Vous ne le voulez pas ?…

— Non, Jack ; pas par vous. D'abord je ne me considère pas comme étant en danger. Et puis, je n'aime pas à vous voir parler sur ce ton.

— N'irons-nous pas faire un tour de promenade dans le cimetière ?

— Certainement, mais permettez-moi de m'échapper un moment pour me rendre à la Maison des Nonnes, où je déposerai un paquet… des gants pour Pussy ; autant de paires de gants qu'elle compte d'années aujourd'hui. L'idée a quelque chose de poétique, n'est-ce pas, Jack ? »

M. Jasper murmura :

« Il n'y a rien d'aussi charmant dans la vie que d'aimer, Ned.

— Voici le paquet, là, dans mon pardessus. Il faut que je le remette aujourd'hui. Il est contre les règlements d'aller faire visite le soir au couvent, mais quand il ne s'agit que de laisser un paquet… Je suis prêt, Jack. »

M. Jasper quitta son attitude contemplative et tous deux sortirent ensemble.

# CHAPITRE III

# LA MAISON DES NONNES

Pour des raisons que la suite de ce récit fera comprendre, nous donnerons un nom supposé à la vieille ville archiépiscopale ; celui de Cloisterham, par exemple.

Il est possible que les Druides l'aient connue sous une autre désignation ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle portait un autre nom sous les Romains ; un autre nom sous les Saxons ; un autre nom encore sous les Normands.

Qu'importe qu'un nom de plus on de moins, dans le cours de plusieurs siècles, soit constaté dans des chroniques poudreuses ?

C'est une ancienne cité que Cloisterham et le séjour en convient peu à ceux qui aiment le bruit du monde, car elle est silencieuse et monotone, imprégnée d'une odeur terreuse sortant des cryptes de sa cathédrale.

Cloisterham abonde en vestiges de tombes monastiques au point que les enfants y font pousser de petites salades dans la poussière des abbés et des abbesses et font des pâtés avec des nonnes et des frères.

Le laboureur, dans les champs voisins, a pour les lords trésoriers et les archevêques les mêmes attentions

que l'Ogre du Livre des Contes souhaitait d'avoir pour son imprudent visiteur ; il broie leurs os pour en faire son pain.

C'est une cité endormie que Cloisterham.

Les habitants semblent croire que tous les changements qui devaient s'accomplir se sont produits dans les siècles passés et qu'il n'en doit plus être fait dans l'avenir.

Étrange moralité qu'ils tirent là de cette antiquité perdue dans la nuit des temps.

Les rues de Cloisterham sont muettes, un souffle y éveille un écho, et, par les jours d'été, les volets des boutiques osent à peine frapper contre les murailles quand le vent du sud les pousse ; le voyageur qui s'y engage regarde avec une sorte de crainte superstitieuse autour de lui et presse le pas pour sortir au plus vite de l'enceinte de ces lieux misérables dont l'atmosphère l'étouffe.

Il le peut, au reste, sans peine, car la ville de Cloisterham n'est pour ainsi dire qu'une seule rue étroite par laquelle on y entre et par où l'on en sort.

Çà et là quelques villas disséminées, nul quartier tracé, puis l'enclos de la cathédrale, et un établissement de quakers.

La couleur et l'aspect de ce dernier monument rappellent le chapeau d'une quakeresse posé dans le coin d'une chambre sombre.

En un mot, Cloisterham est un lieu d'un autre âge et du vieux temps, avec le son rauque de ses cloches, la voix rauque des conseillers, les accents plus rauques des corbeaux humains qui prennent place dans les stalles à la cathédrale.

C'est avec des fragments de vieux murs, avec les pierres des chapelles et des chapitres qu'on a construit les maisons ; les anciens jardins subsistent encore, et au milieu s'élèvent de ces ruines bizarres bien en rapport avec les idées confuses et disparates qui se sont enracinées dans l'esprit des habitants.

Là, tout appartient au passé.

L'unique prêteur sur gages qu'il y ait à Cloisterham ne fait aucune opération nouvelle ; il se contente d'offrir inutilement aux emprunteurs un antique assortiment d'objets qui n'ont pas été retirés d'entre ses mains et dont les articles les plus chers consistent en de vieilles montres ternes et noircies comme par un souffle intérieur ; des pinces à sucre rouillées par l'effet du temps ; des couverts hors de service, et un lot de vénérables volumes lourds et savants.

Les affaires sont mortes.

Tout est mort.

Et, en vérité, la seule chose agréable prouvant que la vie poursuit encore son cours dans Cloisterham, c'est la puissance de végétation qui éclate dans ses nombreux jardins.

Il y en a partout ; et, jusqu'au pauvre théâtre tombant en ruines a son petit jardin où le démon, quand il disparaît de la scène pour s'enfoncer dans les régions infernales, retombe au milieu des plates-bandes de haricots violets ou sur un lit d'écailles d'huîtres qui couvre la terre, suivant la saison.

Au milieu de Cloisterham, s'élève la Maison des Nonnes, vénérable édifice construit en briques, qui tire probablement son nom actuel de la légende qui en fait un ancien couvent.

Sur la jolie grille qui ferme sa vieille cour, est fixée une brillante plaque de cuivre portant ces mots :

PENSIONNAT DE JEUNES DEMOISELLES.

MADEMOISELLE TWINKLETON.

La façade de la maison est vieille et noircie par le temps.

La plaque étincelante attire vivement le regard et ce contraste rappelle à l'esprit de tout étranger doué de quelque imagination, l'idée d'un vieux beau décrépit portant un lorgnon doré incrusté dans son arcade sourcilière sur son œil qui ne voit plus.

Il faut croire que les nonnes du temps jadis, pauvres créatures rompues à l'humilité chrétienne, courbaient la tête pour éviter les poutres saillantes des plafonds, dans les cellules étroites et basses.

Assises devant les vieilles fenêtres également basses, également étroites, elles récitaient leurs chapelets dans

un but de mortification, et ne songeaient point à s'en faire des ornements et des colliers.

Peut-être, pour achever d'extirper en elles l'indestructible levain du monde, qui continuait à fermenter dans leurs cœurs, les tenait-on sans cesse enfermées vivantes dans les angles de l'épaisse muraille, sous les combles étouffants de leur étrange demeure…

Ce sont là des questions capables d'intéresser les fantômes qui hantent la maison, s'il y a des fantômes, mais dont il n'est pas fait mention dans les bulletins semestriels de Mlle Twinkleton ; pas plus dans la nomenclature des articles compris dans le prix ordinaire de la pension que dans celle des extras.

La dame qui est chargée de présenter d'une façon poétique les avantages de l'établissement à raison de tant ou si peu par trimestre, ne fait pas entrer dans son prospectus le développement de ces problèmes.

De même que dans quelques cas d'ivresse ou de magnétisme animal, il y a deux états de la conscience des choses qui se poursuivent séparément sans jamais se heurter, (par exemple, si je cache une montre étant ivre, il faut que je me remette de nouveau dans l'ivresse pour me souvenir où je l'ai cachée), de même il y avait deux phases et deux états différents dans la manière d'être de Mlle Twinkleton.

Chaque soir, dès que ses jeunes élèves étaient couchées, Mlle Twinkleton lissait un peu les boucles de ses cheveux et devenait une Mlle Twinkleton plus vive, plus

animée, une Mlle Twinkleton que ses jeunes élèves n'avaient jamais vue.

Chaque soir, à la même heure, Mlle Twinkleton reprenait la conversation de la veille sur les petits scandales amoureux de Cloisterham, dont elle n'avait aucune connaissance pendant le jour, et se remémorait certaine saison passée par elle à Tunbridge Wells, qu'elle nommait le temps de son existence légère, saison des eaux pendant laquelle un gentleman accompli que Mlle Twinkleton appelait avec compassion en ce moment-là « ce fou de M. Porters, » lui avait offert l'hommage de son cœur ; ce qui fut un grand événement.

Mlle Twinkleton en était aussi ignorante, durant son existence scolaire, qu'aurait pu l'être une colonne de granit.

La compagne de Mlle Twinkleton, dans les deux phases de son existence, et qui savait se conformer à l'une comme à l'autre, était une Mme Tisher.

C'était une veuve remplie de déférence pour sa supérieure ; elle avait le dos voûté ; elle était affligée d'une toux chronique ; sa voix ne sortait qu'en sifflant de sa poitrine toujours oppressée.

Mme Tisher veillait sur la garde-robe des jeunes pensionnaires et ne laissait passer aucune occasion de leur donner à entendre qu'elle avait connu des jours meilleurs.

Peut-être est-ce la raison pour laquelle on croyait, et c'était un article de foi parmi les jeunes servantes, un ar-

ticle de foi transmis par la tradition de l'une à l'autre, que le défunt M. Tisber avait été un coiffeur.

L'élève favorite de la Maison des Nonnes est Mlle Rosa Bud[1], nom qui lui vaut, naturellement, le surnom de Bouton de Rose ; jeune fille merveilleusement jolie, merveilleusement enfantine, merveilleusement fantasque.

Un maladroit intérêt, maladroit parce qu'il est romanesque, s'attache à Mlle Bud dans l'esprit des jeunes pensionnaires, à raison de cette circonstance qu'un mari lui a été choisi par testament.

Son tuteur sera tenu de l'unir à ce mari, dès qu'elle aura l'âge de se marier.

Mlle Twinkleton, dans le cours de son existence de maîtresse de pension, première phase, n'avait jamais cessé de combattre les idées romanesques qui s'attachaient à la destinée de Rosa ; d'ordinaire elle secouait la tête derrière les épaules à fossettes de Mlle Bud, tout en ruminant intérieurement sur le sort malheureux de la petite victime condamnée au sacrifice.

Les mines de la maîtresse de pension n'avaient d'autre effet que de provoquer au dortoir ce cri unanime parmi les jeunes filles :

---

[1] ***Bud*** signifie ***bouton***.

« Oh ! quelle vieille fille prétentieuse que cette Mlle Twinkleton, ma chère ! »

La Maison des Nonnes n'était jamais dans un plus grand état d'émotion que quand ce mari imposé venait faire visite à la petite Bouton-de-Rose.

Aucune des jeunes pensionnaires n'hésitait à croire qu'il était légalement investi de ce privilège, et que si Mlle Twinkleton voulait contester son droit, elle serait immédiatement enlevée et transportée dans les îles.

Donc, quand le futur mari était attendu, quand il sonnait à la grille, toutes celles qui, sous un prétexte quelconque, pouvaient s'approcher de la fenêtre, y couraient et regardaient de tous leurs yeux.

Celles qui, au contraire, étaient retenues à leurs places, perdaient l'esprit ; le désordre s'emparait à ce point de la classe de français que la sous-maîtresse elle-même tournait autour de la salle comme la fine bouteille autour de la table à une partie gastronomique au siècle dernier, le siècle des fines bouteilles.

Dans l'après-midi de ce jour, un peu après le dîner de deux heures, la cloche de la grille se mit en branle, et l'émotion ordinaire se produisit.

« M. Edwin Drood demande à voir Mlle Rosa. »

Ainsi s'exprima la première femme de chambre préposée au service du parloir.

Mlle Twinkleton, d'un air de mélancolie béate, se résigna tout de suite au sacrifice et dit :

« Vous pouvez descendre, ma chère. »

M$^{lle}$ Bud sort suivie par tous les yeux.

M. Edwin Drood attend dans le salon de M$^{lle}$ Twinkleton.

Ce joli petit salon ne rappelle les études scolaires que par la présence de deux globes : l'un céleste, l'autre terrestre.

Ces globes sont là pour faire comprendre que M$^{lle}$ Twinkleton, même lorsqu'elle se retire dans ses appartements privés, est encore et à tout moment pleine du sentiment du devoir, et disposée soit à parcourir la terre comme le Juif-Errant, ou à prendre son essor vers les cieux, toujours ardente à la recherche des connaissances qu'elle doit transmettre à ses élèves.

La nouvelle servante n'a jamais vu le jeune gentleman auquel M$^{lle}$ Rosa est fiancée.

Elle est en train de faire connaissance avec lui, à travers les gonds de la porte ouverte et descend précipitamment l'escalier de la cuisine, comme une personne prise en faute, au moment où une charmante petite apparition, une petite tête cachée dans un tablier de soie se glisse dans le salon.

« Oh ! que c'est ridicule !… s'écrie l'apparition en s'arrêtant et faisant un pas en arrière. Non, Eddy !…

— Que veut dire ce « non, » Rosa ?

— N’avancez pas… n’approchez pas… que c’est ridicule !…

— Qu’est-ce qui est ridicule, Rosa ?…

— Toute cette affaire. Il est ridicule d’être une orpheline dont la main est engagée ; il est ridicule de voir toutes les servantes aux aguets, comme des souris dans la boiserie ; il est ridicule de s’entendre ainsi appeler au parloir ! »

On aurait dit que l’apparition tenait son petit pouce rose dans le coin de sa bouche, tandis qu’elle répandait ces lamentations coquettes.

Mais non, ce n’était pas son pouce.

« Vous me faites là une bien affectueuse réception, Pussy, je puis le dire.

— Eh bien, je serai tout autre dans une minute, Eddy, mais je ne puis pas encore en ce moment, je ne puis pas. Comment allez-vous ! »

Ces trois derniers mots sont dits très-sèchement.

« Je ne puis, en vérité, vous dire que je me sente beaucoup mieux en vous voyant, Pussy, attendu que je ne vois rien de votre gracieuse personne. »

Cette seconde remontrance fait briller un petit œil mutin dans un coin du tablier ; mais il se cache vivement :

« Ah ! mon Dieu, vous avez fait couper vos cheveux !

— J’aurais mieux fait de me faire couper la tête, je crois, dit Edwin, passant brusquement la main dans ses cheveux, tout en jetant un coup d’œil de côté et en frappant du pied avec humeur. Faut-il que je m’en aille ?

— Non, pas encore, Eddy, les servantes se demanderaient pourquoi vous êtes venu.

— Une fois pour toutes, Rosa, voulez-vous découvrir votre petite tête ridicule et me souhaiter le bonjour ? »

Le tablier s’abaissa.

La jeune fille répondit enfin :

« Soyez le bienvenu, Eddy… Voilà…, vous devez être content. Donnez-moi la main. Non, je ne peux pas vous embrasser, j’ai un bonbon acidulé dans la bouche.

— Êtes-vous heureuse de me voir, Pussy ?

— Oh ! oui, terriblement heureuse… Venez et asseyez-vous… Mademoiselle Twinkleton. »

Il entrait dans les habitudes de cette excellente dame, chaque fois que ces visites avaient lieu, d’apparaître toutes les trois minutes, soit en personne, soit par procuration, en la personne de Mme Tisher.

C’était un moyen de sauvegarder les convenances, tout en ayant l’air de venir chercher un objet oublié.

En cette occasion, Mlle Twinkleton entre donc et sort gracieusement.

« Comment se porte M. Drood ? Dit-elle en passant. Enchantée d'avoir le plaisir de vous voir. Excusez-moi, je vous prie… Les pincettes… Merci !…

— J'ai reçu les gants hier soir, Eddy, et ils me plaisent beaucoup, dit Rosa. Ils sont charmants.

— Eh bien, c'est toujours quelque chose, répond le fiancé d'un ton un peu boudeur. Les moindres encouragements que vous me donnez doivent être accueillis avec reconnaissance. Et comment avez-vous passé votre jour de naissance, Pussy ?

— Délicieusement ! Chacun m'a fait un cadeau. Nous avons eu festin et bal le soir.

— Un festin…, un bal… Il paraît que cela s'est très-bien passé sans moi, Pussy ?

— Délicieusement ! répéta Rosa. »

Et ceci d'un ton de sincérité entière, sans aucun ménagement pour l'amour-propre d'Edwin.

« Ah !… et en quoi consistait le festin ?

— En tartes, en oranges, en gelées, et en crevettes.

— Pas de cavaliers au bal ?

— Nous avons dansé, entre nous, monsieur, comme de raison. Seulement quelques jeunes filles ont joué le rôle de deux frères… C'était bien drôle !

— Et aucune n'a eu l'idée de prendre mon…

— Votre personnage ?… Oh ! si fait, cher Eddy, s'écria Rosa en riant de tout son cœur. C'est la première chose à quoi l'on a pensé.

— J'espère qu'elle s'en est bien acquittée ? dit Edwin d'un air de doute.

— Oh ! d'une manière parfaite. Seulement elle n'a pas dansé avec moi. Je n'aurais pas voulu danser avec vous, Edwin, vous le savez bien. Ainsi vous comprenez… »

Edwin, qui ne trouve pas une grande clarté dans ce raisonnement, s'informe s'il a la liberté de demander pourquoi l'on n'aurait pas voulu danser avec lui.

« Parce que j'étais si lasse de vous la dernière fois que nous nous sommes vus… »

Cependant elle se hâta d'ajouter en voyant la figure d'Edwin s'assombrir :

« Cher Edwin, vous étiez tout aussi las de moi.

— Ai-je jamais rien dit de semblable, Rosa ?

— Vous ? oh ! non… seulement vous l'avez laissé voir. Oh ! comme elle a bien rendu cela ! s'écria Rosa avec un soudain enthousiasme pour le talent de la pensionnaire qui avait joué le rôle d'Edwin.

— Ce qui me frappe en ceci, c'est que cette jeune fille est une petite impudente, dit Edwin Drood. Pussy, c'est le dernier anniversaire de votre naissance que vous aurez passé dans cette vieille maison.

— Ah ! oui. »

Rosa joignit les mains, baissa les yeux, soupira, et secoua la tête.

« Je regrette cette pauvre vieille maison… Je sais combien elle me manquera quand je serai partie, et si loin… et si jeune…

— Peut-être ferions-nous mieux de nous arrêter tout court en chemin, Rosa ? »

Elle releva le front, lui jeta un seul regard, puis de nouveau secoua la tête, soupira et baissa les yeux.

« Cela veut dire, n'est-ce pas, Pussy, que nous sommes tous deux résignés à notre sort ? »

Elle fit de la tête un signe d'assentiment, et, après un court moment de silence :

« Nous savons que nous devons être mariés, dit-elle, et mariés quand je sortirai d'ici ; sans cela les pauvres filles seraient si affreusement désappointées !… »

En ce moment on aurait pu lire plus de compassion pour elle et pour lui-même que d'amour sur le visage du fiancé.

Il interrogea de nouveau Rosa du regard.

« Dois-je vous emmener faire une promenade, chère Rosa ? » demanda-t-il.

La chère Rosa semblait n'avoir point d'idée bien arrêtée sur ce point.

Cependant sa physionomie comiquement méditative s'anima tout à coup.

« Oh ! oui, Eddy, s'écria-t-elle ; allons faire un tour de promenade. Et savez-vous ce qu'il faut que nous fassions pour rester bien d'accord ensemble ? Vous me parlerez comme si votre foi était engagée à une autre ; moi, comme si ma main n'était promise à personne. De cette façon, nous ne nous querellerons pas.

— Vous croyez que cela évitera toute brouille entre nous, Rosa ?

— J'en suis sûre. Chut !… Faites semblant de regarder par la fenêtre… Voici M$^{me}$ Tisher. »

Par un hasard bien singulier, l'imposante M$^{me}$ Tisher se montra dans la chambre.

On l'y vit circuler comme le fantôme légendaire de la douairière en robe de soie.

« J'espère que la santé de M. Drood est bonne… du reste, c'est à peine une question à faire, si j'en juge par sa belle mine. Je pense que je ne dérange personne, mais il doit y avoir ici un couteau à papier… Oh ! merci… »

Elle disparut avec l'objet qu'elle était venue chercher.

« Il faut encore faire une autre chose pour m'obliger, Eddy, dit Rosa. Dès que nous serons dehors, vous me laisserez sortir en avant, et vous resterez près de la maison dont vous raserez les murailles.

— Certainement, Rosa ; si vous le désirez. Mais ne pourrais-je vous demander pourquoi ?

— Oh ! parce que je ne veux pas que les pensionnaires vous voient.

— La journée est belle… Mais si vous désirez pourtant que je me dissimule sous un parapluie ?

— Pas de plaisanteries, monsieur, vous n'avez pas de bottes vernies, ajouta-t-elle en faisant une petite moue et un mouvement d'épaules.

— Peut-être ce détail échapperait-il à ces demoiselles, même si elles me voyaient, fit observer Edwin, non sans donner un coup d'œil à ses bottes avec un certain sentiment de déplaisir.

— Rien n'échappe à leur attention, monsieur. Et puis, je sais bien ce qui arriverait. Quelques-unes ne manqueraient pas de dire devant moi, car elles sont très-franches, que jamais elles ne s'engageraient à un amoureux qui ne porterait pas de bottes vernies. Silence !… voici M[lle] Twinkleton. Je vais lui demander la permission de sortir. »

On entendait en effet cette dame si discrète parlant au dehors sur le ton de la plus aimable conversation à une personne imaginaire.

« Ah ! en vérité… êtes-vous bien sûre que mon tire-boutons en nacre de perle soit sur ma table à ouvrage dans ma chambre ? »

La permission d'une promenade sollicitée par Rosa fut à l'instant et gracieusement accordée.

Immédiatement le jeune couple sortit de la Maison des Nonnes avec toutes les précautions possibles pour qu'on ne découvrît pas l'état défectueux des bottes de M. Edwin Drood, précautions suffisantes, espérons-le, pour assurer la tranquillité de la future Mme Edwin Drood.

« Où irons-nous, Rosa ?

— Je désire me rendre à la boutique du marchand de délices.

— De ?…

— Ce sont des bonbons turcs, monsieur… Vous ne comprenez donc rien ? Vous vous qualifiez d'ingénieur et vous ne connaissez pas cela ?

— Comment le connaîtrais-je, Rosa ?

— Parce que j'aime ces bonbons à la folie… Oh ! j'oubliais que vous devez paraître épris d'une autre. Vous n'avez rien à savoir sur ces bonbons ; n'y pensez plus. »

Ils prirent donc assez tristement le chemin de la boutique du marchand de délices où Rosa fit ses achats.

Elle n'oublia pas d'offrir quelques bonbons à Edwin, offre qu'il repoussa dédaigneusement.

Rosa se mit à les attaquer avec une grande ardeur, après avoir préalablement retiré et roulé une petite paire de gants couleur feuille de rose.

Elle portait de temps à autre l'extrémité de ses doigts de fée à ses lèvres vermeilles pour y essuyer certaine petite poudre laissée par le contact des bonbons.

« Maintenant, faites preuve d'un bon caractère, Eddy, et jouez votre rôle. Ainsi votre foi est engagée ?

— Ainsi, ma foi est engagée.

— Est-elle jolie ?

— Charmante.

— Grande ?

— Immensément grande. »

Rosa était fort petite.

— Elle doit manquer de grâce ?… insinue-t-elle tranquillement.

— Je vous demande pardon… »

L'esprit de contradiction s'éveillait dans Edwin Drood.

« Elle est ce qu'on appelle une belle femme, une splendide créature.

— Un gros nez, sans doute ?

— Non, un petit nez, réplique vivement le jeune homme. »

Le nez de Rosa était tout petit.

« Un long nez pâle avec une proéminence rouge au mi – lieu… Oh je connais ce genre de nez, dit Rosa, avec un petit mouvement de tête suffisant et tout en savourant ***ses délices***.

— Vous ne connaissez pas du tout ce genre de nez, répliqua Edwin avec chaleur, attendu qu'il n'a rien de ce que vous dites.

— Ce n'est pas un nez pâle. Eddy ?

— Non, répond le jeune homme, déterminé à ne pas céder.

— C'est un nez rouge alors ? Je n'aime pas les nez rouges. Cependant on a toujours la ressource de la poudre de riz.

— Elle rougirait d'employer la poudre de riz, dit Edwin qui s'échauffait.

— Vraiment !… quelle créature stupide ce doit être !… Est-elle aussi stupide en toutes choses ?

— Elle ne l'est en rien. »

Après une pause, pendant laquelle Rosa n'avait cessé de regarder le jeune homme avec une petite mine penchée, elle reprend :

« Et cette très-raisonnable créature se complaît à l'idée d'être emmenée en Égypte, n'est-ce pas, Eddy ?

— Oui. Elle prend un intérêt raisonnable à la fortune de l'ingénieur. Elle pense que son habileté peut changer la face de tout un pays qui est encore un pays barbare.

— Juste ciel ! s'écrie Rosa, en haussant les épaules avec un petit rire d'étonnement.

— Trouvez-vous quelque chose d'étonnant à cela ? demande Edwin en abaissant son regard sur le visage de la jeune fille avec une certaine majesté. Trouvez-vous à redire, Rosa, à ce qu'elle s'intéresse à mes travaux ?

— Y trouver à redire, mon cher Eddy ! Mais réellement ne hait-elle pas les machines et toutes les vilaines choses de ces pays-là ?

— Je puis vous répondre qu'elle n'est pas assez stupide pour haïr les machines, réplique le jeune homme avec amertume. Mais je ne saurais dire quelle est exactement sa manière de voir sur « toutes ces vilaines choses » ; car je ne comprends réellement pas ce que vous entendez par là.

— Mais les Arabes, les Turcs, les Fellahs, et tous ces sauvages.

— Certainement, répond-il avec fermeté, elle ne hait pas les Turcs.

— Au moins elle doit haïr les Pyramides ?… Venez, Eddy.

— Pourquoi serait-elle une assez petite oie…, non, une grande, je veux dire…, pour haïr les Pyramides, Rosa ?

— Il vous faudrait entendre M^lle^ Twinkleton quand elle nous assomme avec tous ces gens-là, et alors vous comprendriez… les ennuyeux vieux tombeaux. Isis, Ibis,

Cheops, et les Pharaons ! Qui s'inquiète de toutes ces vieilleries ? Puis, c'est l'histoire de Belzoni ou tout autre qu'on retire par les jambes à demi étouffé par la poussière des tombeaux. Toutes ces demoiselles disent qu'il n'a bien que ce qu'il a mérité. Elles auraient voulu qu'il lui arrivât malheur et qu'il fût étouffé sans ressources. »

Les deux jeunes gens continuèrent à marcher côte à côte, mais sans se donner le bras, autour de la vieille enceinte de la cathédrale.

Ils s'arrêtaient de temps en temps, laissant une empreinte profonde de leurs pas dans la couche de feuilles mortes qui jonchait la terre.

« Eh bien, dit Edwin après un long silence, comme toujours, je crois qu'il est inutile de continuer l'entretien, Rosa. »

Rosa fit un mouvement de tête et déclara qu'elle ne tenait pas à le continuer.

« C'est un joli sentiment, Rosa, quand on considère…

— Quand on considère quoi ?

— Si je le dis, vous vous fâcherez encore.

— C'est vous qui vous fâcherez, voulez-vous dire. Ne soyez pas si peu généreux.

— Si peu généreux !… Voilà qui est singulier.

— Eh bien, oui, c'est moi qui n'aime pas toutes ces choses dont nous parlions tout à l'heure, et je vous le dis nettement ! s'écria Rosa en faisant la moue.

— Bien, Rosa. Je vous demande qui a parlé avec mépris de ma profession et de ma destinée…

— Vous n'êtes pas destiné à aller vous faire enterrer dans les Pyramides, je l'espère, interrompit-elle en fronçant ses sourcils délicats. Si c'est là votre destin et votre intention, vous ne m'en avez pas informée. Je ne puis deviner vos projets.

— Rosa, vous savez très-bien ce que je veux dire, ma chère.

— C'est vous qui avez commencé avec votre odieuse géante au nez rouge… qu'elle poudre… qu'elle poudre… qu'elle poudre, quoi que vous en disiez, répéta Rosa avec un petit accès de fureur tout à fait comique.

— De quelque manière que je m'y prenne, je n'aurai jamais raison dans aucune discussion avec vous, dit Edwin en soupirant.

— Comment serait-il possible que vous eussiez raison, monsieur, puisque vous avez toujours tort !… Et quant à Belzoni, il est mort, je le suppose et je l'espère. En quoi ses jambes et ses suffocations vous tiennent-elles au cœur ?

— Il est bientôt l'heure de rentrer, Rosa. Nous n'avons pas fait une bien agréable promenade, n'est-il pas vrai ?

— Agréable !… Dites une très-désagréable promenade, monsieur. Si je monte à ma chambre dès que je serai rentrée et si je pleure au point de ne pas pouvoir prendre ma leçon de danse, c'est vous qui en serez cause, songez-y bien.

— Soyons bons amis, Rosa.

— Ah ! s'écria la jeune fille en secouant la tête et les yeux mouillés de véritables larmes, je voudrais que nous le fussions ! C'est parce que nous ne pouvons rester bons amis que nous nous faisons souffrir l'un et l'autre. Je suis bien jeune pour avoir de vieux chagrins dans le cœur ; mais, réellement… réellement… j'en ai quelquefois. Ne vous fâchez pas. Je sais que vous en avez vous-même et trop souvent. Nous nous serions mieux entendus l'un et l'autre si l'on avait laissé les choses suivre leur cours. Je parle tout à fait sérieusement et je ne cherche pas à vous taquiner. Soyons indulgents l'un pour l'autre, cette fois et toujours. »

Edwin se sentit désarmé par ce mouvement de sensibilité charmante dans cette nature d'enfant gâté ; cependant il avait été bien près de s'emporter contre le reproche indirect que Rosa semblait lui faire de s'imposer à elle.

Mais ses larmes avaient tout effacé.

Il l'entoura donc des soins les plus tendres, tandis qu'elle s'abandonnait à ce petit désespoir enfantin.

Elle tenait son mouchoir à deux mains sur ses yeux, puis elle commença de se calmer, et, son inconstance

naturelle aidant, elle se mit à se moquer d'elle-même pour s'être laissé aller à cette émotion ridicule.

Edwin la fit asseoir sur un banc, sous les ormes.

« Un mot de franche explication, chère Pussy, dit-il. Je ne suis pas fort habile en dehors de ma profession, mais j'ai la bonne volonté de bien faire. N'y aurait-il pas…, ne pourrait-il pas y avoir réellement… je ne sais trop comment dire cela, et pourtant je dois m'expliquer avant que nous nous séparions. N'y aurait-il pas un autre jeune…

— Oh ! non, Eddy. Il est généreux à vous de demander cela, mais, non…, non… non !… »

Ils se trouvaient alors près des fenêtres de la cathédrale, le son de l'orgue et des chants se faisaient entendre.

Tandis qu'ils étaient assis, écoutant l'hymne religieux, la confidence qu'il avait reçue dans la soirée de la veille revint à la mémoire d'Edwin Drood.

Il se mit à penser au contraste qui existait entre cette musique et la disposition d'esprit que son oncle lui avait accusée.

« Il me semble reconnaître la voix de Jack, dit-il à Voix basse.

— Ramenez-moi vite à la pension, je vous en prie, dit vivement Rosa en posant sa petite main sur celle de son fiancé. On va sortir de l'église dans un instant, al-

lons-nous-en, Edwin. Oh ! la belle harmonie ! Mais ne nous arrêtons pas à écouter. Partons. »

Son impatience de s'éloigner cessa dès qu'ils furent hors de l'enceinte.

Ils marchaient alors en se donnant le bras ; ils suivirent la rue Haute en se dirigeant vers la Maison des Nonnes.

Arrivés à la grille et après un coup d'œil donné à la rue déserte, Edwin pencha son visage vers celui de Bouton de Rose.

Elle se défendit en riant, elle avait retrouvé ses manières enfantines.

« Non, Eddy ! j'ai le visage tout plein de sucre, ne m'embrassez pas, mais tendez votre main et je vous y soufflerai un baiser. »

Il obéit ; son souffle léger effleura la main du jeune homme.

Il y retint celle de la jeune fille et se mit à regarder dans sa paume rosée.

« Eh ! que voyez-vous dans ma main ? demanda-t-elle.

— Ce que j'y vois, Rosa ?

— Mais je croyais que vous autres, enfants de l'Égypte, vous saviez lire dans la main et y voir toutes sortes d'images. Y lisez-vous un heureux avenir ? »

Dans l’avenir ?…

Dans le présent ?…

Ni l’un ni l’autre, ils ne voyaient rien d’heureux, voilà ce dont ils étaient bien sûrs.

La grille s’ouvrit, se referma, et chacun de son côté ils s’éloignèrent.

# CHAPITRE IV

# M. SAPSEA

Si l'on accepte, suivant l'opinion généralement répandue, l'âne comme le type de la stupidité contente de soi-même, ce qui est peut-être beaucoup plus conventionnel que juste, le grand âne de Cloisterham, c'était M. Thomas Sapsea, commissaire priseur.

M. Sapsea s'habillait comme le doyen ; il était quelquefois salué par des gens qui le prenaient pour le doyen ; il lui était même arrivé de s'entendre donner du mylord par des individus se figurant qu'il était l'évêque arrivé à l'improviste et sans son chapelain.

M. Sapsea était très-fier de cela, il était aussi très-fier de sa voix et du ton sacerdotal qu'il employait dans les actes de son ministère.

Lorsqu'il faisait une vente de propriété foncière, il cherchait des intonations dans son pupitre et s'attachait à reproduire le plus naturellement possible le ton ecclésiastique.

Il n'était pas rare à la fin d'une de ces ventes publiques de le voir terminer en donnant sa bénédiction aux marchands assemblés, avec un air de dignité que n'atteignait certainement pas le véritable doyen, un modeste et digne gentleman.

M. Sapsea a beaucoup d'admirateurs : l'opinion exprimée sur lui par le plus grand nombre et même par ceux qui n'ont pas foi en son mérite est qu'il fait honneur à la ville de Cloisterham.

Il possède deux grandes qualités : il est important et ennuyeux ; il a une manière à lui de parler et de marcher, une certaine façon d'agiter les mains qui lui donne l'air de confirmer les gens auxquels il s'adresse.

Plus près de soixante ans que de cinquante, l'estomac proéminent, et de là cette belle ligne horizontale que décrit son gilet ; passant pour riche, votant strictement dans le sens des intérêts respectables ; intimement convaincu que lui seul a grandi depuis le temps où il était enfant voilà M. Sapsea.

Comment un tel homme ne ferait-il pas honneur à Cloisterham et à la société ?

La demeure de M. Sapsea est dans la rue Haute, vis-à-vis de la Maison des Nonnes.

Sa maison à lui date à peu près de la même époque, sauf quelques travaux irrégulièrement exécutés, pour la rendre plus moderne, depuis le temps où les générations, qui suivent toujours une marche de plus en plus décroissante, en sont venues à préférer l'air et la lumière à la fièvre et à la peste.

Au-dessus de la porte est une figure en bois sculpté représentant en demi-grandeur le père de M. Sapsea, avec sa perruque et sa robe, en train de procéder à une vente.

La simplicité de l'idée, l'exécution si naturelle du petit doigt, du marteau, et du pupitre ont été toujours fort admirées.

M. Sapsea était alors assis dans son triste salon, au rez-de-chaussée, donnant directement sur une cour pavée, au delà de laquelle on apercevait le jardin séparé par un treillage.

M. Sapsea avait devant lui une bouteille de porto, posée sur une table près du feu : le feu était à ce moment un luxe un peu prématuré, mais non sans agrément, par une fraîche soirée d'automne.

Parmi les objets qui entouraient M. Sapsea, quelques-uns étaient vraiment caractéristiques ; par exemple, son portrait, sa pendule qu'il remontait tous les huit jours, et son baromètre.

Nous disons qu'ils étaient caractéristiques, parce qu'il se croyait lui-même au-dessus de tous les humains, qu'il considérait son baromètre comme ayant toujours raison, en dépit du temps et sa pendule, en dépit de l'heure.

Auprès de M. Sapsea, sur la table, étaient placés un pupitre et les instruments nécessaires pour écrire.

Le regard fixé sur une note manuscrite, M. Sapsea se la lisait à lui-même d'un air majestueux ; puis, se promenant à pas lents dans la chambre, les pouces engagés dans les entournures de son gilet, il en redisait les termes de mémoire, si bas d'ailleurs, quoique avec beaucoup

d'emphase, que le mot d'Ethelinda était le seul qu'on pût entendre sortir de sa bouche.

Il y a trois verres propres dans un plateau sur la table ; la servante entre et annonce :

« M. Jasper.

— Faites-le entrer, répond M. Sapsea, avec un geste superbe de la main. »

Et il prend sur le plateau deux verres, dont le besoin se fait, paraît-il, sentir.

« Enchanté de vous voir, monsieur. Je me félicite d'avoir l'avantage de vous recevoir ici pour la première fois. »

C'est ainsi que M. Sapsea faisait les honneurs de sa maison.

« Vous êtes bien bon. L'honneur est pour moi, et c'est à moi de m'en féliciter.

— Cela vous plaît à dire, monsieur ; mais je vous assure que ce m'est une bien grande satisfaction de vous recevoir dans mon humble demeure. Et je ne dis pas cela à tout le monde. »

M. Sapsea mit une si solennelle majesté dans la manière dont il accentua ces paroles remarquables, qu'on pouvait facilement comprendre que sa pensée était celle-ci :

« Vous devez croire difficilement que votre société puisse être une satisfaction pour un homme tel que moi, et pourtant cela est.

— Depuis longtemps, j'avais le désir de vous connaître, monsieur Sapsea.

— Et moi, monsieur, je vous connais depuis longtemps comme un homme de goût. Permettez-moi de remplir votre verre et de vous dire, ajouta-t-il en remplissant le sien,

Quand les Français viendront

Puissions-nous les rencontrer à Douvres !

C'était un toast patriotique contemporain de l'enfance de M. Sapsea, et le commissaire priseur était convaincu que ce toast convenait à toutes les époques.

« Vous ne pouvez dissimuler, M. Sapsea, fit observer Jasper en examinant le commissaire priseur avec un sourire tandis que ce dernier étendait ses jambes devant le feu, « que vous connaissez bien le monde.

— Ah ! monsieur, dit M. Sapsea, en poussant un petit rire à son tour, je pense le connaître un peu… quelque peu.

— La réputation que vous avez de posséder cette connaissance m'a toujours intéressé et surpris. C'est ce qui m'a donné le désir de vous connaître ; car Cloisterham est une petite ville… Claquemuré comme je suis dans son enceinte, je ne sais rien du reste du monde…

Oh ! je m'aperçois fort bien que Cloisterham est une très-petite ville.

— Je n'ai pas visité les pays étrangers, jeune homme, dit M. Sapsea ; puis il s'arrêta… Vous m'excuserez de vous appeler jeune homme, M. Jasper ?… Mais, vous êtes de beaucoup plus jeune que moi.

— J'en conviens.

— Si je n'ai pas visité les pays étrangers, jeune homme, les pays étrangers sont venus à moi. Ils sont venus à moi par la voie des affaires et j'ai profité de ces occasions. Supposez que je fasse un inventaire ou que je rédige un catalogue ; je vois une pendule française… je n'en avais jamais vu auparavant mais à l'instant je mets le doigt dessus et je dis : Paris. Je vois des tasses et des soucoupes de fabrique chinoise qui me sont également inconnues, je mets le doigt sur ces tasses et sur ces soucoupes, et je dis : Pékin, Nankin, Canton. Il en est de même pour les choses du Japon et de l'Égypte ; pour les coupes de bambou et de bois de santal qui viennent des Indes. Je mets le doigt sur tout. Il m'a passé dernièrement par les mains des articles du pôle Nord et j'ai dit : Voilà une lance fabriquée par les Esquimaux et qui a été donnée à quelque voyageur pour une demi-pinte de sherry.

— Vraiment !… Oh ! voilà un remarquable moyen d'acquérir la connaissance des hommes et des choses, monsieur Sapsea.

— Je mentionne ceci, monsieur, reprit M. Sapsea avec une indicible complaisance, parce que, suivant moi, il ne suffit pas de se vanter de ce qu'on est, il faut encore montrer comment on est arrivé à cela, et alors on prouve quelque chose.

— Très-intéressant. Mais nous devions parler de la défunte M[me] Sapsea. »

M. Sapsea remplit les deux verres et met le flacon en sûreté.

« Avant de vous demander votre opinion comme homme de goût, sur cette petite misère, dit-il en prenant la note manuscrite, car ce n'est qu'une bagatelle, quoiqu'elle ait exigé, monsieur, quelque réflexion et une certaine concentration de la pensée, je devrais peut-être vous décrire le caractère de M[me] Sapsea, dont la mort remonte maintenant à neuf mois environ. »

M. Jasper, qui dissimulait un bâillement derrière son verre, le repose sur la table et s'efforce de paraître attentif ; mais il n'y réussit qu'imparfaitement : il se sentait obligé d'étouffer un nouveau bâillement qui amena des larmes dans ses yeux.

« Il y a une douzaine d'années environ, reprend M. Sapsea, quand j'eus élargi mon esprit, je ne dirai pas jusqu'au point où il est arrivé aujourd'hui, car ce serait trop dire, mais jusqu'à ce point enfin où mon esprit éprouvait le besoin d'un autre esprit à absorber en moi, je me mis en tête de chercher une compagne. Je le déclare, il n'est pas bon pour un homme de vivre seul. »

M. Jasper semblait s'occuper à fixer profondément dans sa mémoire cette pensée originale.

« Mlle Brobity dirigeait à cette époque un établissement, je ne dirai pas rival de celui de la Maison des Nonnes qui est en face de ma demeure, mais qui pouvait au moins marcher de pair avec celui-là. On me disait qu'elle trouvait un intérêt extraordinaire à suivre mes ventes lorsqu'elles avaient lieu les jours de demi-congé et pendant les vacances. On savait dans le monde qu'elle admirait mon style. On avait même remarqué qu'il était facile d'en retrouver la trace dans les dictées faites par Mlle Brobity à ses élèves. Croiriez-vous, jeune homme, que l'obscure malignité avait été jusqu'à faire circuler je ne sais quels bruits à ce sujet et l'on m'assure qu'un ignorant et un sot, M. Churl, un parent, s'était abaissé au point de se faire le propagateur de ces bruits calomnieux. Mais je ne le crois pas. Est-il vraisemblable qu'un homme doué de bon sens se mette dans la position de se faire montrer au doigt avec mépris ? »

M. Jasper fit un signe de dénégation qui sembla dire :

« Non ; ce n'est pas le moins du monde vraisemblable. »

M. Sapsea, tout au sujet qu'il traite avec une si pompeuse éloquence, fait le simulacre de remplir le verre de son visiteur qui est resté plein et remplit réellement le sien qui est vide.

« Toute la personne de Mlle Brobity était profondément imbue du respect de l'esprit. Elle révérait surtout

l'esprit quand il se lançait, je pourrais dire quand il se précipitait dans le champ si large de la connaissance du monde. Lorsque je lui exposai ma demande, elle me fit l'honneur d'être suffoquée par une sorte d'effroi respectueux au point de ne pouvoir articuler que ces deux mots : « Oh ! Toi !… » Ses yeux, d'un bleu limpide, étaient fixés sur mes yeux ; ses mains demi-transparentes étaient jointes ; une pâleur mortelle couvrait ses traits aquilins. Je l'encourageai à continuer, mais il n'était pas en son pouvoir de prononcer un mot de plus. Je disposai du pensionnat par contrat de mariage, et nous ne fîmes plus qu'un, autant qu'il était possible de l'espérer dans ces circonstances. Mais jamais elle n'a pu trouver une phrase qui la satisfît, pour exprimer son opinion, trop favorable peut-être, sur mon intelligence, et, jusqu'au dernier instant… elle est morte d'une atrophie du foie… elle n'a jamais pu finir ses phrases en me parlant. »

M. Jasper avait fermé les yeux à mesure que la voix du commissaire-priseur devenait plus grave ; tout à coup il les rouvrit, et se mettant à l'unisson du discoureur :

« Ah ! » dit-il.

Puis il s'arrêta ; il avait été sur le point d'ajouter :

« Men… amen !

— Depuis lors, » reprit M. Sapsea, les jambes allongées et savourant les jouissances que donnent un vieux vin et un bon feu, « j'ai toujours été ce que vous me voyez : un homme s'abandonnant à sa douleur solitaire. À partir de ce funeste moment, j'ai répandu dans le dé-

sert les trésors de ma conversation du soir. Je ne dirai pas que je me suis adressé des reproches, mais je me suis quelquefois posé cette question : Que serait-il arrivé si le mari de M[me] Sapsea, c'est-à-dire moi-même, avait été placé par la nature à un niveau plus rapproché du sien ? Peut-être la pauvre créature a-t-elle toujours eu à regarder trop haut ? Cette obligation n'aurait-elle pas eu une action trop stimulante sur son foie ?

— Peut-être bien, dit M. Jasper de l'air d'un homme qui se laisse aller à quelque sombre rêverie.

— Nous ne pouvons pas le supposer, monsieur, reprend M. Sapsea. Comme je le dis, l'homme propose et Dieu dispose. Cette pensée peut ou ne peut pas être présentée sous une autre forme, mais pour moi, voilà comment je l'exprime. »

M. Jasper fit entendre un murmure d'acquiescement.

« Et maintenant, M. Jasper, continua le commissaire priseur prenant la note manuscrite, le monument de M[me] Sapsea est terminé ; la maçonnerie est sèche. Permettez-moi donc de prendre votre opinion, comme celle d'un homme de goût, sur l'inscription que j'ai rédigée, comme j'ai déjà eu l'avantage de vous le dire, non sans une certaine contention d'esprit, pour la faire graver sur le tombeau. Prenez-la… Tenez… La disposition des lignes demande à être suivie des yeux, pendant que l'esprit en pèse les termes. ».

M. Jasper se rendit à ce désir et lut ce qui suit :

ETHELINDA

respectueuse épouse de

M. THOMAS SAPSEA

***Commissaire priseur, estimateur de biens-fonds et agent***

***des ventes, etc., de cette ville,***

***Dont la connaissance du monde,***

***Quoique tant soit peu considérable,***

Jamais ne l'a mis en relation avec

UN ESPRIT

***plus capable de s'élever***

***jusqu'à lui.***

ÉTRANGER, ARRÊTE – TOI

et adresse-toi cette question

POURRAIS-TU EN FAIRE AUTANT ?

***Si non,***

RETIRE – TOI LA ROUGEUR AU FRONT

M. Sapsea s'était levé et se tenait debout, le dos au feu, pour suivre l'effet de ces lignes sur la physionomie d'un homme de goût ; il faisait donc face à la porte.

Cette porte s'ouvre, la servante reparaît annonçant :

« Durdles est arrivé, monsieur. »

M. Sapsea prit lentement le troisième verre sur le plateau.

« Faites entrer Durdles, dit-il.

— Admirable ! s'écria M. Jasper en lui tendant le papier.

— Vous approuvez, monsieur ?

— Impossible de ne pas approuver… C'est frappant !… C'est caractéristique !… C'est complet… »

Le commissaire priseur inclina la tête comme un homme auquel on paie ce qui lui est dû et qui en donne reçu sans se faire prier ; puis il invita Durdles, qui entrait, à boire un verre de vin pour se donner des forces.

Durdles était un maçon ayant pour spécialité les pierres tumulaires, les tombes, et les monuments funéraires ; il avait, de la tête aux pieds, la couleur de ces tristes constructions.

Pas d'homme plus connu dans Cloisterham.

Et d'abord, c'était le débauché le plus indigne de l'endroit.

La renommée le proclamait un merveilleux ouvrier, ce qui pouvait bien être.

Mais, comment le savait-on ?

Il ne travaillait jamais.

Durdles passait aussi pour un sot fieffé.

Ceci était admis par tout le monde.

Durdles connaissait mieux la crypte de la cathédrale que qui que ce fût parmi les vivants, nous pourrions même dire parmi les morts.

On racontait que cette intime connaissance lui était surtout venue de sa vieille habitude de se réfugier dans ce lieu secret pour s'y soustraire aux polissons de Cloisterham et y cuver les fumées de l'alcool et du vin.

Il avait d'ailleurs un libre accès dans la crypte puisqu'il y était chargé des grosses réparations.

Certes, il la connaissait bien, et dans la démolition des fragments de murailles, des contreforts, et des dalles, il avait souvent vu de curieuses choses.

Durdles parlait ordinairement de lui à la troisième personne ; peut-être parce que ses idées n'étaient pas bien nettes sur son identité, quand il faisait un récit ; peut-être aussi adoptait-il d'instinct, sans s'en rendre compte, la manière dont on parlait à Cloisterham d'une notoriété si grande.

Si, par exemple, Durdles avait à parler d'un grand personnage enterré dans l'ancien temps, il disait :

« Durdles se pencha sur le vieux bonhomme en frappant avec sa pioche sur le cercueil. Le vieux bonhomme regarda Durdles de ses yeux grands ouverts, comme pour lui dire : Votre nom n'est-il pas Durdles ? Pourquoi, mon brave homme, avez-vous tardé si longtemps ? Puis, le cadavre est tombé en poussière… »

Une règle de deux pieds dans sa poche, son marteau de maçon à la main, Durdles était sans cesse occupé à sonder et à taper dans tous les alentours de la cathédrale, et quand il disait à Tope :

« Tope, il y a encore là un autre vieux ! »

Tope allait annoncer la chose au doyen, comme une découverte vérifiée.

Vêtu d'un costume en grossière flanelle à boutons de corne, le cou serré dans sa cravate jaune dont les bouts étaient deux loques, son vieux chapeau rougi, et ses souliers lacés toujours couverts de la poussière des tombes, Durdles menait une vie paresseuse et vagabonde, portant son dîner avec lui dans une petite écuelle et s'asseyant sur la première pierre tumulaire qu'il rencontrait pour y prendre son repas.

Le dîner de Durdles était à Cloisterham une chose légendaire ; il le portait toujours avec lui, et, dans de certaines occasions bien connues, son écuelle l'avait suivi jusqu'en prison, lorsque, arrêté en état d'ivresse et reconnu incapable de se conduire, il avait été produit de vive force devant la Cour, dans la grande salle de justice.

Ces aventures étaient d'ailleurs assez rares et ne lui étaient arrivées qu'à de longs intervalles, car Durdles était aussi rarement ivre que complètement sobre.

Du reste, point de famille ; c'était un vieux célibataire qui habitait un vieux trou de maison jamais achevée et qu'on supposait avoir été bâtie ou avoir commencé

d'être bâtie avec des pierres volées aux murs d'enceinte de la ville.

Devant cette chétive demeure s'ouvrait une sorte de cour, où les pieds s'enfonçaient dans une couche épaisse de pierres brisées.

Au milieu s'élevait un fouillis de vieux marbres, d'urnes, et de colonnes mutilées de tous les styles.

On aurait dit un petit bois pétrifié.

Là, deux ouvriers à la journée taillaient, taillaient toujours la pierre ; deux autres, assis face à face, sciaient, sciaient à l'envi sans trêve ni relâche, sortant de leurs siéges couverts, puis, y rentrant avec un mouvement aussi régulier que deux figures mécaniques et emblématiques de la Mort.

Dès que Durdles eut ingurgité son verre de porto, M. Sapsea lui confia le précieux effort de sa muse. Durdles, aussitôt, tira avec indifférence de sa poche sa règle de deux pieds et mesura tranquillement les lignes de l'épitaphe, tout en souillant le manuscrit de sable et de craie.

« C'est pour le monument, n'est-ce pas, M. Sapsea ?

— C'est l'inscription. Oui. »

M. Sapsea épiait doucement l'impression qu'un tel chef-d'œuvre avait pu produire sur son esprit.

« Cela fera l'affaire avec des lettres d'un huitième de pouce, dit Durdles. Serviteur, monsieur Jasper ; votre santé est bonne, je l'espère ?

— Comment allez-vous, Durdles ?

— J'ai gagné un peu de tombatisme, monsieur Jasper, mais je devais bien m'y attendre.

— Vous voulez dire du rhumatisme, dit M. Sapsea d'un ton sec. »

Il était blessé de voir sa belle composition reçue avec tant d'indifférence.

« Non, monsieur Sapsea. C'est bien tombatisme que je veux dire. Le tombatisme est une espèce particulière de rhumatisme. M. Jasper sait ce que Durdles entend par là. Descendez dans les tombes avant le jour, par une matinée d'hiver, continuez ce trafic, comme dit le catéchisme, tous les jours de votre vie, et vous comprendrez à votre tour.

— C'est un lieu terriblement froid, dit M. Jasper en frissonnant avec horreur.

— Et s'il est terriblement froid pour vous qui êtes en haut dans le chœur, au milieu de la vapeur produite par la respiration des êtres vivants, qu'est-ce que cela doit être pour Durdles qui est en bas dans la crypte au milieu des émanations humides de la terre et du souffle des morts, répliqua le maçon, c'est ce que Durdles vous laisse à juger… Ceci doit être mis en main tout de suite, monsieur Sapsea ? »

C’est avec l’empressement d’un auteur impatient de voir son œuvre publiée que M. Sapsea répondit :

« Certainement, Durdles.

— Vous ferez bien alors de me remettre la clef, monsieur Sapsea, dit Durdles.

— Mais l’inscription ne doit pas être mise dans l’intérieur du monument.

Durdles sait où cela doit être mis, monsieur Sapsea ; personne ne le sait mieux que Durdles. Demandez à la première personne venue dans Cloisterham si Durdles connaît son métier ? »

M. Sapsea se lève, prend une clef dans un tiroir, ouvre une armoire de fer scellée dans la muraille pour y prendre une autre clef.

« Quand Durdles doit mettre la dernière main à l’un de ses ouvrages, reprit le maçon d’un ton bourru, que le travail à faire soit à l’intérieur ou soit à l’extérieur, Durdles aime à passer une inspection générale et à s’assurer que son œuvre lui fait honneur. »

La clef que lui tendait le très-poétique veuf étant de forte dimension, Durdles fourra sa règle dans l’une des poches de son pantalon de flanelle, disposée pour cet usage ; puis il déboutonna sa veste, entr’ouvrit une large poche de côté, pratiquée à l’intérieur, et déposa la clef dans ce réceptacle.

En vérité, Durdles, s’écria Jasper, qui suivait ses mouvements avec intérêt, vous êtes criblé de poches.

— Et j'y porte un poids assez lourd, monsieur Jasper ; pesez ceci. »

Et il lui tendait deux autres clefs.

« Donnez-moi aussi celle de M. Sapsea ; elle doit être la plus lourde des trois.

— Vous trouvez qu'il y en a trop, dit Durdles ; mais toutes appartiennent aux monuments qui sont l'œuvre de Durdles. Durdles porte toujours les clefs sur lui… Ce qui ne prouve pas qu'on s'en serve bien souvent.

— À propos, s'écria Jasper tout en s'amusant à examiner les clefs, depuis plusieurs jours, j'ai à vous demander quelque chose, et je l'ai toujours oublié. Vous savez qu'on vous appelle quelquefois Stony[2], n'est-ce pas ?

— Tout Cloisterham me connaît sous le nom de Durdles, monsieur Jasper.

— Je le sais. Mais parfois les enfants…

— Oh ! si vous vous occupez de ces jeunes païens…, interrompit Durdles avec humeur.

— Je ne m'inquiète pas plus d'eux que vous-même.

Mais il s'est élevé l'autre jour une discussion dans le chœur, sur la question de savoir si Stony doit être pris pour Tony…

---

[2] ***Stony,*** – en pierre

Il frappait, en parlant, deux des clefs l'une contre l'autre.

« Prenez garde de fausser les gardes, monsieur Jasper.

— Ou si Stony signifie Stephen. »

M. Jasper continuait à frapper les clefs, mais du côté de l'anneau.

« Vous n'arriverez pas à en faire un instrument de musique, monsieur Jasper, dit Durdles.

— Ou si Stony n'est pas un surnom dérivé de votre profession et tiré de ***stone***[3]. Quelle est la véritable acception ? »

M. Jasper soupesait en même temps les trois clefs dans sa main, et, relevant sa belle tête pensive courbée vers le feu, il remit ces clefs à Durdles avec un franc et bon sourire.

Mais Stony Durdles était d'humeur maussade.

Ses idées étant toujours un peu confuses, et, d'un autre côté, la conscience de sa dignité étant toujours en éveil, il était prompt à s'offenser.

Il remit les deux clefs l'une après l'autre dans la poche de sa veste, qu'il boutonna, prit l'écuelle contenant son dîner, qu'il avait accrochée au dossier d'une

---

[3] ***Stone*** – pierre.

chaise en entrant, équilibra le poids qu'il portait, en attachant la troisième clef à son écuelle, comme si, semblable à l'autruche, il aimait à dîner d'un morceau de fer, et il sortit de la chambre sans daigner répondre à Jasper.

Alors M. Sapsea proposa une partie de tric-– trac qui, assaisonnée par sa substantielle conversation, et terminée par un souper composé de roastbeef froid et de salade, fit oublier aux deux nouveaux amis la marche du temps.

Cette heureuse soirée se prolongea jusqu'à une heure assez avancée.

La manière dont M. Sapsea transmettait sa science aux profanes étant assez diffuse, il était encore bien loin d'arriver au bout de son rouleau, mais son visiteur déclara qu'il reviendrait pour profiter d'une si précieuse occasion de s'instruire qui lui était si généreusement offerte.

M. Sapsea le laissa donc se retirer afin de lui donner la liberté de réfléchir sur tout ce qu'il avait recueilli dans cette première visite.

# CHAPITRE V

# M. DURDLES ET SON AMI

John Jasper, en traversant le cloître pour rentrer chez lui, s'arrêta court à la vue de Stony Durdles qui, avec son écuelle et tout son bagage habituel, se tenait appuyé contre la grille de fer séparant le cimetière des arcades du vieux cloître.

Un hideux gamin en guenilles prenait le pauvre Durdles pour but des pierres qu'il lançait à la clarté de la lune.

Quelquefois, ces pierres l'atteignaient ; d'autres fois, elles ne faisaient que siffler à ses oreilles.

Durdles semblait aussi indifférent dans un cas que dans l'autre.

Le gamin, au contraire, toutes les fois qu'il touchait Durdles, poussait un rugissement de triomphe.

Quand il ne l'atteignait pas, il disait :

« Encore manqué ! »

Et aussitôt il cherchait à réparer sa faute en visant mieux.

« Que fais-tu à cet homme, s'écrie Jasper, sortant de l'ombre et apparaissant tout à coup sur un point éclairé par la lune.

— J'en fais une cible.

— Donne-moi ces pierres que tu as dans la main.

— Oui, je vous les donnerai par la tête, si vous ne me lâchez pas, dit le gamin en se dégageant et en prenant le large. Je vous crève les yeux si vous ne regardez pas d'un autre côté.

— Petit démon que tu es, que t'a fait cet homme ?

— Il ne veut pas rentrer chez lui.

— Et en quoi cela te regarde-t-il ?

— Il me donne un sou pour le faire rentrer chez lui si je le trouve dehors tard » dit l'enfant.

Puis il se mit à chanter comme un petit sauvage :

Gare ! gare ! gare !

Je t'y prends ;

Il est plus de dix heures,

Si tu ne rentres pas,

Je te jetterai des pierres,

Gare ! gare ! gare !

C'est l'avertissement du coq,

Il s'éveille, il s'éveille !

Gare ! gare ! gare !

Et, en appuyant sur le dernier mot, il lança une nouvelle pierre à Durdles.

Cette composition poétique était évidemment un signal convenu pour avertir Durdles de se mettre à l'abri, s'il le pouvait, ou de rentrer chez lui, comme il le devait.

Jasper, d'un coup de tête, invita l'enfant à le suivre, jugeant peut-être également inutile d'employer la force ou les voies de conciliation, et il s'avança vers la grille.

Le lapidé Durdles était appuyé, tout absorbé dans sa méditation.

« Connaissez-vous cet être…, je veux dire cet enfant ? lui demanda Jasper embarrassé pour trouver une désignation applicable à cette malfaisante petite créature.

— C'est Deputy, répondit Durdles en hochant la tête.

— Est-ce là… son… nom ?

— Deputy… oui, répéta Durdles.

— Je suis domestique à l'auberge des Voyageurs à Deux-Sous, fit le gamin. Dans la maison, tout domestique est appelé Deputy. Quand tout le monde est rentré et que les voyageurs sont au lit, je sors et me promène pour ma santé. »

Puis, reculant de quelques pas, il se mit en position de lancer de nouvelles pierres en chantant :

Gare ! gare ! gare !

Je t'y prends ;

Il est plus de dix heures ;

Si tu ne rentres pas,

Je te jetterai des pierres,

Gare ! gare ! gare !

C'est l'avertissement du coq,

Il s'éveille ! il s'éveille !

Gare ! gare ! gare !

— Tiens-toi donc tranquille ! lui cria Jasper ; et ne lance pas de pierres à cet homme lorsque je suis aussi près de lui, ou je t'étrangle ! Allons, Durdles, laissez-moi vous reconduire chez vous. Dois-je prendre votre paquet ?

— Non pas ; sous aucun prétexte, répliqua Durdles. Voyez-vous, M. Jasper, Durdles faisait ses réflexions lors que vous êtes survenu ; il méditait, environné de ses ouvrages, comme un auteur populaire. Là est votre beau-père.

Il montrait un sarcophage entouré d'une grille dont la pierre blanche était éclairée par la lune.

« Ici, c'est madame Sapsea. »

Il indiquait la place où s'élevait le monument de son épouse attentive.

« Voilà le défunt bénéficier. »

Il désignait du doigt la colonne brisée qui recouvrait les restes de ce révérend gentleman.

« Voilà le collecteur des taxes. »

Il pointait du doigt un vase posé sur un socle qui ressemblait à une brique de savon.

« Enfin, voilà le pâtissier, premier confectionneur de muffins, très-respecté. »

Il faisait voir une autre pierre tumulaire.

« Ils sont tous là bien en sûreté dans les tombes construites par Durdles. Quant aux individus du commun qui sont enfouis sous la terre, au milieu des ronces, moins on en parle, mieux cela vaut. Ce sont des pauvres gens bien vite oubliés.

— Ce petit être… ce petit vagabond… ce Deputy est derrière nous, dit Jasper en se retournant, est-ce qu'il va nous suivre ? »

Les relations entre Durdles et Deputy étaient d'une nature capricieuse.

Lorsque Durdles regardait en arrière avec la grave lenteur résultant de l'état toujours incertain de ses idées, Deputy faisait un circuit et se mettait sur la défensive.

« Deputy, tu n'as pas crié le « gare » d'avertissement avant de commencer à me jeter des pierres ce soir, dit Durdles se rappelant tout à coup cette offense imaginaire.

— Ce n'est pas vrai !… J'ai crié !… » répliqua Deputy.

Il ne connaissait pas de forme de dénégation plus polie.

« J'avoue mon tort, dit Durdles, aussi prompt à oublier l'injure qu'il l'avait été à se l'imaginer. Durdles dit : J'ai tort, frère, à Pierre le petit sauvage. Mais il a trouvé un but dans la vie.

— Un but sur lequel il dirige ses coups, insinua M. Jasper.

— C'est vrai, monsieur, reprit Durdles, se rendant pleinement à la justesse de l'observation, un but sur lequel il vise. Je l'ai pris un jour par la main et je lui ai donné un but. Qu'était-il auparavant ? Un destructeur. Quelle œuvre accomplissait-il ? Une œuvre de destruction. Qu'y gagnait-il ? Quelques courts séjours dans la geôle de Cloisterham. Pas une personne, pas une chose, pas une fenêtre, pas un cheval, un chien, un chat, un oiseau, une poule qu'il ne lapidât, faute d'avoir un but raisonné. Ce but raisonné, je le lui ai offert, et maintenant il peut gagner honnêtement son sou et réaliser ses six sous par semaine.

— Je m'étonne qu'il n'y ait pas de concurrents.

— Il n'en manque pas, mais il les écarte à coups de pierres. Maintenant, je ne sais pas ce qu'on doit penser de mon idée, poursuivit Durdles en retombant dans ses réflexions confuses. Je ne sais comment on peut la qualifier. N'est-ce pas quelque chose comme une sorte de plan d'éducation nationale ?

— Je n'oserais dire non, répondit Jasper.

— Ni moi non plus, fit Durdles. Alors nous n'essaierons pas de qualifier mon idée.

— Mais enfin ce Deputy est toujours derrière nous, répéta Jasper. Je vous ai demandé s'il allait nous suivre ?

— Nous ne pouvons faire autrement que de passer devant l'auberge des Voyageurs, si nous prenons le chemin le plus court pour revenir chez moi, fit observer Durdles. Quand nous serons arrivés là, nous l'y laisserons, le petit sauvage. »

Ils continuèrent donc leur chemin.

Deputy formait l'arrière-garde et troublait le silence de la nuit par le sifflement des pierres qu'il lançait contre chaque mur, chaque poteau, chaque pilier, contre chaque objet inanimé qui s'offrait à lui sur le chemin.

« Y a-t-il quelque chose de nouveau en bas dans la crypte, Durdles ? demanda John Jasper.

— Quelque chose de vieux, voulez-vous dire, murmura Durdles ; ce n'est pas là qu'il faut chercher du nouveau.

— Je voulais dire : N'y a-t-il aucune nouvelle découverte faite par vous ?

— Si, vraiment, un vieux personnage sous le septième pilier à gauche, quand vous descendez les marches brisées de la petite chapelle souterraine. J'ai découvert, si je puis dire que la découverte soit faite, que ce devait être un de nos vieux porteurs de crosse. Si l'on en juge par le peu de largeur des passages pratiqués dans les murs, par l'étroitesse des escaliers et des portes qui servaient à ces gens-là, leurs crosses devaient terriblement les gêner ; et si deux d'entre eux se rencontraient à l'improviste, ils devaient choquer leurs mitres l'une contre l'autre.

Sans relever ce que cette observation pouvait avoir d'exagéré, M. Jasper considérait son compagnon, couvert de la tête aux pieds d'un vieux mortier de plâtre et de sable.

Il se sentait comme pris d'un intérêt romanesque pour cette vie étrange.

« Votre existence est curieuse, Durdles, » dit-il.

Sans laisser voir s'il prenait cette marque pour un compliment ou une offense, Durdles répliqua d'un air rogue :

« La vôtre ne l'est pas moins.

— Ma destinée, comme la vôtre, me condamne à vivre dans la froide et humide atmosphère des ruines, reprit Jasper. Mais il y a plus de mystère et d'intérêt dans

vos rapports avec la vieille cathédrale que dans les miens. Il me vient parfois l'idée de vous demander de me prendre comme disciple, comme une espèce d'apprenti libre. J'irais quelquefois avec vous examiner ces vieux et étranges recoins dans lesquels vous passez vos jours. »

Le maçon Stony répondit vaguement :

« Tout le monde sait où trouver Durdles quand on a besoin de ses services. »

Ce n'était pas la stricte vérité, mais cela y ressemblait beaucoup, en ce sens qu'on était toujours sûr de trouver Durdles en état de vagabondage quelque part.

« Ce qui éveille surtout mon attention, dit Jasper pour – suivant l'ordre d'idées dans lequel il était entré, c'est la rare précision avec laquelle vous découvrez la place où un corps a été mis en terre… Eh bien, qu'arrive-t-il !… Est-ce que votre paquet vous gêne ? Laissez-moi donc m'en charger. »

Durdles s'était arrêté, avait reculé de quelques pas, toujours observé par Deputy, qui suivait tous ses mouvements et se tenait sur le pied de l'escarmouche.

Durdles cherchait de l'œil quelque coin pour y déposer son paquet.

Quand il s'en fut débarrassé :

« Passez-moi seulement mon marteau, dit-il, et je vous montrerai… »

Toc, toc, toc, le marteau est en branle.

« Maintenant, écoutez-moi… Vous prenez le ton avant de chanter, n'est-ce pas, monsieur Jasper.

— Oui.

— Moi, je sonde ; c'est ma manière de donner le ton. Je prends mon marteau et je frappe. »

Il frappait sur le pavé, et l'attentif Deputy continuait de plus loin son escarmouche comme s'il eût eu peur que sa tête ne fut menacée par les éclats de sa pierre.

« Je frappe… je frappe… je frappe… C'est solide. Je continue à frapper. Solide encore ! Je frappe de nouveau. Et voilà le creux. Je frappe toujours avec persévérance. Une partie solide sur une partie creuse. Je frappe… je frappe… je frappe… pour être plus certain de mon fait. C'est là que vous êtes, vieux mort, là, dans un cercueil de pierre, sous cette voûte.

— Étonnant !

— Je fais mieux, » dit Durdles en tirant de sa poche sa règle de deux pieds.

Deputy se rapprocha comme s'il pensait qu'on allait découvrir un trésor dont il aurait sa part, ce qui lui ouvrait l'agréable perspective de faire condamner, sur son témoignage, ceux qui l'auraient découvert avec lui à être pendus par le cou jusqu'à ce que mort s'ensuivit.

« Mon marteau a détruit ce mur fait par moi… Deux et deux font… quatre et deux font… six, reprit Durdles en mesurant le pavé. Six pieds à l'intérieur… Ce mur, c'est M^me^ Sapsea.

— Non, pas réellement Mme Sapsea, c'est son tombeau.

— On dit : c'est Mme Sapsea. Durdles ne parle pas autrement. »

Et Durdles frappa sur ce mur et dit après avoir bien sondé :

— Il y a là quelque chose. Bien certainement quelques décombres ont été laissés dans cet espace de six pieds, par les hommes de Durdles. »

Jasper exprima qu'une pareille divination était un don naturel.

« Je n'aime pas à entendre dire que c'est un don, répliqua Durdles qui ne prenait nullement l'observation en bonne part. J'ai beaucoup travaillé pour acquérir ces connaissances. Durdles est arrivé à la science qu'il possède en fouillant le sol profondément et en allant jusqu'aux entrailles de la terre quand cela était utile. Holà, Deputy !

— Gare ! cria Deputy d'une voix perçante.

— Attrape ce sou, fit Durdles, et que je ne te voie plus du reste de la nuit quand nous serons arrivés devant ton auberge.

— Averti ! » répliqua Deputy, après avoir attrapé le demi-penny, comme s'il voulait exprimer par ce mot énigmatique qu'il souscrivait à l'arrangement.

Ils n'avaient plus qu'à traverser la vigne qui appartenait autrefois à l'ancien monastère, pour arriver à un étroit sentier dans lequel s'élevait une maison de bois délabrée, à deux étages fort bas, généralement connue sous le nom de l'auberge des Voyageurs à Deux-Sous.

Une maison déjetée, déformée comme le moral des voyageurs qu'elle recevait.

Là se voyaient les vestiges d'un porche, d'un ancien treillage qui défendait autrefois l'entrée d'une palissade en ruines qui jadis entourait le jardin.

Et c'est sans doute parce que les voyageurs tiennent à cette maison et y sont attachés par un tendre sentiment ou parce qu'ils aiment à pouvoir allumer du feu sur leur route dans le courant de la journée, que jamais, soit par la persuasion, soit par la menace, on ne peut les empêcher de partir sans arracher et emporter avec eux un fragment de cette palissade, comme d'autres emporteraient un ***ne m'oubliez pas***.

On avait essayé de donner à cette misérable maison l'apparence d'une auberge en accrochant aux fenêtres les traditionnels rideaux rouges.

Mais quels lambeaux !

On voyait mieux leurs nombreuses déchirures à la faible lumière des chandelles qui brûlaient la nuit dans l'atmosphère viciée du logis.

Durdles et Jasper arrivaient alors à proximité de ce lieu suspect.

Une lanterne en papier accrochée au-dessus de la porte annonçait la destination de la maison.

Un groupe formé d'une demi-douzaine d'enfants sordides se tenait au devant.

Étaient-ce des hôtes à deux sous ou des parasites de l'auberge.

Toutes ces jeunes bêtes de proie, attirées par l'odeur de charogne que Deputy répandait dans l'air, prirent leur essor au clair de la lune comme des vautours dévorants.

À l'instant une grêle de pierres obscurcit le ciel.

« Tenez-vous tranquilles, jeunes brutes ! s'écria Jasper, et laissez-moi passer. »

Cette remontrance fut accueillie par des cris et par le sifflement d'une nouvelle avalanche de pierres.

C'est la coutume établie depuis peu dans toute les communes de l'Angleterre où partout les chrétiens sont lapidés, comme si le temps de saint Étienne était revenu.

Durdles fit observer que si ces jeunes sauvages en usaient ainsi, c'était faute d'avoir trouvé un but, et il guida Jasper pour traverser le sentier.

Arrivé à l'extrémité, Jasper, exaspéré, arrêta son compagnon et regarda derrière lui.

Tout était silencieux.

Mais, une seconde après, une pierre effleura son chapeau.

On entendit au loin le cri, le fameux avertissement :

« Gare ! gare ! gare ! le coq s'éveille ! » suivi par un *cocorico* semblable à celui de quelque affreux réveille-matin de basse-cour.

Ce cocorico lui apprit à quelle artillerie victorieuse il était exposé.

Il tourna le coin du sentier pour se mettre en sûreté et ramena Durdles chez lui.

Durdles trébuchait parmi les matériaux qui jonchaient le sol de la cour, et il faillit se jeter la tête la première contre l'une des tombes inachevées qui l'encombraient.

Jasper regagna sa demeure par un autre chemin.

Il entra sans bruit et trouva son feu brûlant encore.

Jasper prit, dans une armoire soigneusement fermée, une pipe qu'il remplit non avec du tabac… il chargea le fourneau à l'aide d'un petit instrument, puis il monta un escalier intérieur composé de quelques marches et conduisant à deux chambres.

L'une est la sienne, l'autre, celle de son neveu : toutes deux sont éclairées.

Edwin Drood est couché et dort d'un tranquille sommeil.

John Jasper se penche vers lui, sa pipe non allumée à la main, et demeure quelque temps à le contempler attentivement.

Puis, étouffant le bruit de ses pas, il gagne sa chambre, allume sa pipe et se livre aux fantômes que l'opium évoque à minuit.

# CHAPITRE VI

# PHILANTHROPIE DANS LE COIN DU CHANOINE

Le révérend Septimus Crisparkle, nommé Septimus parce que six petits frères dudit Crisparkle avaient passé de vie à trépas, un par un, avant sa naissance, comme six petits lumignons aussitôt éteints qu'allumés, le révérend Septimus, après avoir brisé la mince couche de glace du matin avec son aimable tête dans l'étang, près de Cloisterham, pour le plus grand bien de sa vigueur physique, s'escrimait alors à favoriser la circulation de son sang : le révérend s'exerçait à la boxe devant une glace avec autant de science que d'habileté.

C'était bien l'image d'un homme plein de fraîcheur et de santé que reflétait le miroir en la personne du révérend, déployant ses feintes et ses retraites, avec un art consommé, puis lançant avec l'épaule un coup détaché vigoureusement en ligne droite.

Cependant son visage, respirant l'innocence et la bonté du cœur, brillait radieux au-dessus de ses gants de boxe.

On touchait à peine à l'heure du déjeuner, car M^me^ Crisparkle, la mère et non l'épouse du révérend, ve-

nait seulement de descendre et attendait l'arrivée de la théière.

Le révérend Septimus suspendit à l'instant sa gymnastique pour saisir, dès son entrée, le visage de la jolie vieille dame entre ses gants de boxe et pour l'embrasser.

Cela fut fait avec un franc élan de tendresse ; puis il se remit à parer de la main gauche et à porter des coups de la main droite avec un notable redoublement de vigueur.

« Je me dis tous les matins que cela t'arrivera quelque jour, Septimus…

— Qu'est-ce qui m'arrivera quelque jour, chère maman ?

— De briser la glace ou de te rompre un vaisseau.

Ni l'un ni l'autre de ces deux malheurs, plaise à Dieu, chère maman ! Tiens, regarde ceci. »

Et le révérend Septimus, avec un grand sérieux, de porter et de parer de nouveaux coups et de terminer en envoyant le bonnet de la vieille dame à la Cour de la Chancelleries[4], selon l'expression technique en usage dans les cercles des adeptes du très-noble art de la boxe.

---

[4] En argot de boxe cette expression signifie retenir la tête de son antagoniste de manière à ce qu'il ne puisse la dégager.

Ce tour d'adresse fut exécuté avec une légèreté de touche telle que c'est à peine si les légers rubans verts et cerise du bonnet en furent effleurés.

Après avoir généreusement accordé sa grâce à la vaincue, le Révérend jeta ses gants de boxe dans un tiroir et fit semblant de regarder par la fenêtre d'un air contemplatif lorsque la servante entra portant la théière.

Quand tout fut prêt pour le déjeuner, n'eût été un plaisir pour un observateur que de voir la vieille dame debout récitant à haute voix la prière du Seigneur et son fils, tout chanoine mineur qu'il était, l'écoutant debout, la tête baissée ; il avait pourtant quarante-cinq ans, et il écoutait cette même prière récitée par les mêmes lèvres avec autant de dévotion filiale qu'autrefois lorsqu'il était un petit enfant.

Qu'y a-t-il de plus joli qu'une vieille femme, si ce n'est une jeune, quand ses yeux sont brillants, quand son corps alerte est bien proportionné, que sa figure est calme et joyeuse, que son costume est celui d'une bergère en porcelaine de Saxe aux couleurs variées et si bien approprié à sa personne et se moulant si exactement sur sa taille ?

Rien de plus joli, pensait le bon chanoine en prenant sa place à table en face de sa mère, veuve depuis longtemps.

Quant à elle, ses pensées auraient pu se résumer dans ces deux mots qui revenaient si souvent dans leurs entretiens intimes : Mon Septimus !

Oui, tous les deux étaient beaux à voir assis ensemble à déjeuner dans la petite maison, connue à Cloisterham sous la dénomination de : Coin du chanoine mineur ; car ce coin du chanoine était une tranquille demeure, assise à l'ombre de la cathédrale.

Le croassement des corneilles, les échos éveillés par les rares passants, le son des cloches, et le roulement des orgues de la cathédrale la faisaient encore paraître plus tranquille.

Tous ces bruits étaient plus calmes que le silence même.

Autrefois des hommes de guerre avaient mené joyeuse vie dans le Coin du chanoine ; autrefois des serfs opprimés avaient passé là leur existence de misère et ils y étaient morts ; autrefois des moines puissants y avaient exercé leur pouvoir, tantôt bienfaisant et tantôt nuisible toutes ces figures diverses avaient disparu l'une après l'autre du Coin du chanoine et il ne s'en trouvait que mieux.

Le plus grand bienfait du passage de tant d'êtres humains si différents en ce lieu était peut-être d'y avoir laissé, après eux, cet air profond de repos après ce tumulte, cette sérénité romanesque de l'esprit qui dispose à la pitié et à la douceur.

Ces sentiments prenaient ici leur source dans les tristes histoires et les drames émouvants dont ce nid paisible avait été le théâtre : le Coin du chanoine était plein de souvenirs.

Les murs de briques harmonieusement coloriées par le temps, la forte chevelure des lierres, les fenêtres grillées, les chambres à panneaux de chêne, avec les grosses poutres saillantes dans les plafonds, les murs du jardin avec leurs espaliers plantés par les moines et produisant chaque année une abondante récolte de fruits, tels étaient les objets qui s'offraient aux regards de la vieille Mme Crisparkle et du révérend Septimus, pendant qu'ils étaient assis tous deux à table prenant leur repas du matin.

« Que dit la chère maman, demanda le jeune chanoine après avoir donné la preuve d'un sain et vigoureux appétit. Que dit la chère maman de la lettre reçue ce matin ? »

L'agréable vieille dame, après avoir lu cette lettre l'avait déposée sur la table.

Elle la tendit à son fils.

La vieille dame était très-fière de ses yeux brillants qui lui permettaient de lire l'écriture sans lunettes.

Son fils n'en était pas moins fier et si disposé à lui en témoigner respectueusement son contentement qu'il avait imaginé de prétendre que lui-même il ne pouvait lire sans lunettes.

En conséquence, il en prit une grosse paire du plus prodigieux modèle qui, non – seulement lui blessait le nez et l'empêchait de déjeuner, mais lui interdisait absolument de lire la lettre.

Il faut dire que laissés à eux-mêmes, ses yeux réunissaient les qualités combinées d'un microscope et d'un télescope adaptés ensemble.

Elle est de M. Honeythunder, comme de raison, dit la vieille dame en se croisant les bras.

— Comme de raison, » répéta son fils.

Et il lut avec des difficultés inouïes :

« ASILE DE PHILANTHROPIE.

Bureau principal.

Londres,

Mercredi.

« CHÈRE MADAME,

« ***Je vous écris dans***… » Dans quoi écrit-il ? Dans quoi peut-il écrire ?

— Dans son fauteuil, » dit la vieille dame.

Le révérend Septimus avait ôté ses lunettes pour examiner la physionomie de sa mère lorsqu'il s'était écrié :

« Dans quoi peut-il écrire.

— Dieu me pardonne ?… Dieu me pardonne, Septimus ! reprit la vieille dame. La suite de la phrase t'échappe, rends-moi la lettre, mon cher enfant. »

Heureux de se débarrasser de ses lunettes, qui le faisaient toujours pleurer, le révérend s'empressa d'obéir, en murmurant que ses yeux devenaient de jour en jour plus mauvais.

« *J'écris,* reprit la mère lisant vite et couramment, « ***du fauteuil dans lequel je suis probablement confiné pour plusieurs heures. »***

Septimus regarda les chaises rangées contre le mur, avec la physionomie d'un homme qui proteste encore et fait ses réserves.

***« Nous avons eu***, continua la vieille dame avec une certaine nuance emphatique, ***une réunion de notre grand comité central des philanthropes du district et notre asile ci-dessus nommé, et le désir unanimement exprimé a été que je prisse place au fauteuil… »***

Septimus respira plus librement et murmura :

« Ah ! si c'était pour en venir là, d'accord.

« ***Pour que ma lettre n'éprouve pas un retard d'un jour, je profite de la lecture d'un assez long rapport dénonçant un mécréant… »***

— C'est une chose bien extraordinaire, interrompit le jeune chanoine mineur en déposant son couteau et sa fourchette sur la table pour se frotter l'oreille d'un air irrité, que ces philanthropes aient toujours à dénoncer quelqu'un. Et une autre chose également fort extraordinaire, c'est qu'ils voient toujours et partout un si grand nombre de mécréants…

« *Dénonçant un mécréant public !* » poursuivit la vieille dame, « ***pour me mettre en repos sur nos petites affaires. J'ai parlé à mes deux pupilles, Neville et Helena Landless, au sujet de leur éducation insuffisante et ils ont donné leur approbation au plan proposé, que d'ailleurs j'aurais bien su leur faire adopter, qu'il leur plût ou non.*** »

— C'est encore une chose bien extraordinaire, – fit observer le chanoine mineur sur le même ton, que ces philanthropes soient si enclins à prendre, comme on dit, leurs semblables par la peau du cou et à les lancer de vive force dans le chemin du salut. Je te demande pardon, chère maman, pour mes interruptions.

***« En conséquence, chère madame, veuillez préparer votre fils, le révérend M. Septimus, à attendre Neville, en qualité d'hôte et de disciple, mardi prochain. Le même jour, Helena l'accompagnera à Cloisterham pour faire son entrée dans la maison des Nonnes, établissement recommandé par vous et par monsieur votre fils.***

***« Veuillez, je vous prie, tout disposer pour sa réception et son éducation dans cette maison. Les conditions pour l'une comme pour l'autre restent exactement celles qui m'ont été communiquées dans la lettre que vous m'avez écrite lorsque j'ai entamé avec vous une correspondance à ce sujet, après avoir eu l'honneur de vous être présenté chez votre sœur de Londres. Avec mes compliments pour le Révérend Septimus, je suis, chère madame, votre affectionné frère (en philanthropie).***

LUKE HONEYTHUNDER. »

— Eh bien, maman, dit Septimus, en se grattant l'oreille un peu plus fort, nous devons tenter l'aventure. Il n'est pas douteux que nous avons suffisamment de place ici pour y recevoir un pensionnaire. J'ai du temps à lui consacrer, et je suis tout disposé à lui donner mes soins. Je dois te confesser pourtant une chose. Je me sens heureux, oui, très-heureux, que ce pensionnaire ne soit pas M. Honeythunder lui-même. C'est peut-être une prévention de ma part contre ce gentleman… car je ne l'ai jamais vu ce M. Honeythunder… Est-ce un gros homme, ma – man ?

— On peut dire de lui qu'il est gros, mon cher enfant, répond la vieille dame après un moment d'hésitation, mais sa voix est encore bien plus grosse que lui.

— Plus grosse que lui ?

— Plus grosse que qui que ce soit.

— Ah ! dit Septimus. »

Et il finit de déjeuner mollement, comme s'il trouvait un peu moins de parfum au thé souchong de qualité supérieure et moins de saveur au jambon et aux œufs.

La sœur de M^me^ Crisparkle, autre figurine de porcelaine de Dresde s'appareillant si bien avec sa sœur qu'elles auraient pu faire deux pendants pour orner une grande cheminée, était la femme sans enfant d'un ecclésiastique placé à la tête d'une corporation de la ville de Londres.

M. Honeythunder, en sa qualité de professeur de philanthropie, s'était rencontré avec Mme Crisparkle, la dernière fois que les deux figurines de porcelaine s'étaient vues, après une séance publique de philanthropie, où les orphelins d'un âge tendre avaient été bourrés de gâteaux aux prunes et autres pâtisseries étouffantes :

Voilà tout ce qu'on savait dans le coin du chanoine mineur sur les pupilles dont on attendait l'arrivée.

« Je suis certain que tu seras d'accord avec moi sur ce point, maman, dit le jeune chanoine, après un moment de réflexion, que la première chose à faire c'est de mettre ces jeunes gens aussi à leur aise que possible. Il n'y a rien de désintéressé dans cette motion, attendu que nous ne pouvons pas être à notre aise avec eux s'ils ne se sentent pas à leur aise avec nous. Le neveu de Jasper est ici pour le moment, et qui se ressemble se plaît, la jeunesse aime la jeunesse. C'est un bon et cordial jeune homme, invitons-le à dîner avec le frère et la sœur. Cela fait trois. Nous ne pouvons penser à l'inviter sans inviter aussi Jasper, cela nous fera quatre. Ajoutons Mlle Twinkleton, et la jolie fiancée d'Edwin Drood, cela nous fera six. Ces six personnes et nous deux, cela fera huit. Huit personnes à dîner, en serais-tu gênée, maman ?

— Neuf me gêneraient, Septimus, répondit la veuve visiblement agitée.

— Chère maman, je précise le chiffre huit.

— C'est le nombre exact que permet la dimension de la table et de la salle à manger. »

Les choses furent donc ainsi réglées, et quand M. Cris-parkle, accompagné de sa mère, se rendit à la maison des Nonnes pour préparer la réception de Mlle Helena Landless dans cet établissement, les deux invitations furent faites et acceptées.

Mlle Twinkleton jeta bien un coup d'œil sur les globes, comme si elle regrettait qu'ils ne fussent pas compris dans cette invitation courtoise, mais elle eut bien vite pris son parti sur la nécessité de les laisser à la maison.

On dépêcha des instructions au philanthrope pour qu'il fît partir M. Neville et Mlle Helena, de façon à ce qu'ils arrivassent à temps pour le dîner ; et l'agréable odeur de la cuisine embauma l'air dans le coin du chanoine mineur.

En ce temps-là, il n'y avait point de chemin de fer desservant Cloisterham, et M. Sapsea prétendait qu'il n'y en aurait jamais.

M. Sapsea allait même plus loin, il affirmait que cela n'était pas possible.

Et pourtant, chose merveilleuse à penser, le train express, jugeant Cloisterham indigne d'une station, le traversait sans s'arrêter dans sa course vers des villes plus importantes ; il y laissait seulement la poussière qu'il soulevait sur sa route, comme un impertinent témoignage de l'insignifiance notoire de la vieille cité claustrale.

Un embranchement de la ligne principale, conduisant à une si petite localité, devait ruiner ou la Compagnie, s'il ne réussissait pas, ou l'Église de l'État, s'il réussissait, et porter dans les deux cas une grave atteinte à la constitution du pays.

Cependant, et malgré ce mépris des constructeurs de chemins de fer, le service ordinaire des transports pour Cloisterham s'était trouvé désorganisé par l'établissement de la voie ferrée ; la grande route avait été abandonnée, le mouvement des messageries s'était transporté sur un autre point de la ville.

C'est donc là que M. Crisparkle se rendit pour attendre l'arrivée du lourd omnibus trapu, chargé à son faite d'un monceau disproportionné de bagages, qui le faisait ressembler à un petit éléphant portant une tour trop grosse pour sa taille.

Quand ce véhicule, surmonté de son lourd chargement apparut, M. Crisparkle n'aperçut d'abord qu'un gros voyageur installé sur le siége intérieur, les coudes écartés, les mains posées sur ses genoux, empiétant sur la place du conducteur qu'il réduisait à être assis comme sur la tête d'une épingle, et tournant vers lui, à l'arrivée, son visage aux traits accusés.

« Est-ce là Cloisterham ? » demanda-t-il d'une voix tonnante.

— Oui, monsieur, répondit le conducteur qui frottait son corps endolori et jetait les guides au garçon d'écurie, et je n'ai jamais été aussi heureux d'y arriver.

— Alors, dites à votre maître de faire élargir le siége, répliqua le voyageur. Votre maître, est moralement tenu et doit être contraint, sous peine d'une forte amende, de songer aux aises de ses semblables. »

Le conducteur continuait à promener d'un air inquiet ses mains investigatrices sur toute sa personne.

« Me serais-je assis sur vous ?

— Oui, monsieur.

— Prenez cette carte, mon ami.

— Je ne voudrais pas vous en priver, répliqua le conducteur après y avoir jeté les yeux sans la prendre. Quel bien peut-elle me faire ?

— Soyez membre de notre société.

— Qu'y gagnerais-je ?

— Des frères ? répliqua le voyageur d'une voix terrible.

— Merci, dit le conducteur d'un ton décidé en mettant pied à terre, ma mère se contente de moi, et moi je suis content comme le juif ; je n'ai pas besoin de frères.

— Mais il faut bien que vous en ayez, reprit le voyageur en descendant à son tour, que vous le vouliez ou non, je suis votre frère.

— Eh ! dites donc, s'écria le conducteur qui commençait à sortir de son caractère, n'allez pas trop loin ! Le ver de terre relève la tête, quand… »

Mais, en ce moment, M. Crisparkle s'interposa en disant d'un ton amical :

« Joe… Joe… Joe !… ne vous oubliez pas, Joe, mon brave garçon ! »

Joe se calma et porta silencieusement la main à son chapeau.

Le chanoine accosta alors le voyageur avec ces mots : « M. Honeythunder ?

— C'est mon nom, monsieur.

— Le mien est Crisparkle.

— Le révérend M. Septimus ? reprit le voyageur. Enchanté de vous voir. Neville et Helena sont dans l'intérieur. Ayant été un peu accablé dans ces derniers temps, sous le poids des fatigues de ma vie publique, j'ai pensé que je pouvais me permettre de respirer un peu d'air frais et j'ai amené les enfants moi-même ; je repartirai ce soir. Ainsi vous êtes le révérend M. Septimus ? »

Après l'avoir examiné, avec un certain air de désappointement, tout en faisant tourner le lorgnon qu'il portait suspendu à un ruban, mais sans oser s'en servir, il ajouta :

« Ah ! je pensais vous voir plus âgé, monsieur.

— J'espère que vous aurez cet avantage, répondit le chanoine d'un ton de bonne humeur.

— Vous dites ?

— Une simple plaisanterie qui ne mérite pas d'être ré – pétée.

— Une plaisanterie… ah ! je ne connais pas la plaisanterie, répliqua M. Honeythunder, en fronçant le sourcil. C'est perdre son temps que de plaisanter devant moi. Où sont-ils ?… Helena, Neville, arrivez ici ! Le révérend M. Crisparkle est venu au-devant de vous. »

Un très-beau jeune homme et une jeune fille d'une beauté peu commune : ils se ressemblaient beaucoup.

L'un et l'autre, bruns et colorés ; la jeune fille ayant presque le type des belles bohémiennes ; quelque chose de sauvage chez tous deux, délicats, souples, les yeux vifs, les membres agiles, des regards exprimant à la fois la timidité et l'audace, une sorte d'indécision entre deux sentiments contraires, l'un qui les eût poussés en avant, l'autre plus prudent qui les portait à reculer, comme l'animal qui s'arrête avant de ramper avec soumission, ou de bondir sur sa proie.

Voilà ces enfants.

Voilà aussi les observations confuses qui traversèrent l'esprit de M. Crisparkle pendant les quelques secondes qu'il venait de consacrer à les examiner.

Il invita M. Honeythunder à dîner avec un certain trouble d'esprit, car le désappointement qu'allait éprouver la chère vieille bergère de porcelaine de Saxe le préoccupait péniblement, et il offrit le bras à Helena Landless.

Elle et son frère, qui marchait auprès d'eux, prenaient le plus grand plaisir à admirer les beautés qu'il leur signalait à l'intérieur de la cathédrale et les ruines du monastère.

Ils semblaient aussi étonnés, consigna M. Crisparkle dans ses notes mentales, que de beaux barbares captifs amenés des régions du soleil.

M. Honeythunder marchait au milieu de la chaussée en se faisant faire place par les gens du pays qu'il rencontrait sur son chemin ; il développait, à haute voix un plan qu'il avait conçu pour débarrasser le Royaume-Uni, de tous les gens sans emploi.

Ce plan consistait à les jeter en prison et à les obliger, sous ***peine de mort***, à se faire philanthropes sur l'heure.

M^me^ Crisparkle eut besoin de toute la philanthropie qu'elle avait elle-même en partage quand elle vit cette immense et bruyante montagne de chair qui venait s'ajouter à sa petite réunion.

Ce gros homme lui fit l'effet d'un énorme ulcère qui se produisait tout à coup sur la face de la société.

La philanthropie de M. Honeythunder avait une telle odeur de poudre à canon, qu'on ne voyait pas bien en quoi elle différait de la misanthropie.

Suivant lui, il fallait abolir les armées ; mais d'abord faire passer tous les officiers supérieurs, qui avaient fait

leur devoir de soldat, devant une cour martiale et les faire fusiller.

Il fallait supprimer la guerre ; mais après l'avoir faite une fois à fond à ceux qui résistaient à cette nécessité évidente.

Il fallait faire disparaître la peine capitale, mais auparavant balayer de la face de la terre tous les législateurs, les jurisconsultes, tous les juges, qui soutenaient une opinion contraire.

Il fallait établir la concorde universelle en exterminant tous ceux qui ne voudraient pas la pratiquer.

Il fallait aimer son frère comme soi-même, après l'avoir traité comme si on le haïssait et l'avoir accablé d'injures pour le rendre meilleur.

Avant toutes choses, il ne fallait rien faire de son chef et en son propre et privé nom ; mais se rendre aux offices de l'Asile de la Philanthropie et s'inscrire comme membre profès.

Alors on avait à payer sa souscription, à prendre sa carte de sociétaire, avec le ruban et la médaille, à vivre sur une estrade, à répéter sans cesse ce que disait M. Honeythunder, ce que disait le trésorier, ce que disait le sous-trésorier, ce que disait le comité, ce que disait le sous-comité, ce que disait le secrétaire et ce que disait le vice-secrétaire.

Ce qui était dit avec cette touchante unanimité se résumait ordinairement en ceci : le corps entier de ceux qui

professent la philanthropie voit avec l'indignation du mépris mêlé d'horreur la bassesse de ceux qui n'appartiennent pas à la société ; contre ces derniers les membres se faisaient un devoir d'élever toutes les accusations imaginables, sans se croire obligés le moins du monde à en prouver la vérité.

Le dîner au Coin du chanoine fut un désastre.

Le philanthrope dérangea la symétrie de la table, s'assit de façon à gêner la circulation des serviteurs et à intercepter le passage.

Il réduisit M. Tope, qui assistait la servante, à un état voisin du désespoir, en le forçant à passer les assiettes et les plats par-dessus sa tête.

Personne ne put parler à ses voisins ; le philanthrope s'adressait à tout le monde à la fois, comme si pas un seul des convives n'avait eu d'existence individuelle, et comme si l'assemblée n'avait été qu'un auditoire.

Il imposa au révérend M. Septimus le rôle d'un personnage officiel auquel s'adressaient ses discours, il le traita comme une sorte de patère vivante à laquelle il lui plaisait d'accrocher son chapeau oratoire, et, tombant dans le travers familier aux orateurs de son genre, il se permit d'apostropher le révérend comme un indigne et faible adversaire.

Il lui disait :

« Et maintenant, monsieur, serez-vous assez sot pour me contredire ? etc. »

Et autres aménités de cette sorte, alors que cet innocent ecclésiastique n'avait pas ouvert la bouche et n'avait pas même l'intention de le faire.

Il disait encore :

« Voyez, monsieur, à quelle position vous êtes réduit. Je ne vous laisserai pas échapper. Après avoir épuisé toutes les ressources de la fraude et du mensonge pendant une longue succession d'années, après avoir eu recours à de mesquines intrigues où la lâcheté se combinait avec une audace présomptueuse, et telles que le monde en avait, rarement vu d'exemple, vous avez maintenant l'hypocrisie de plier les genoux devant le plus dégradé des humains et de le supplier avec des pleurs et des gémissements pour obtenir merci !

Le malheureux chanoine le regardait avec des yeux où se peignaient l'indignation et l'embarras, tandis que son excellente nièce faisait des efforts héroïques pour se contenir, avec des larmes dans les yeux, et que le reste des convives tombait dans une stupidité qu'on ne saurait comparer qu'à une sorte d'état gélatineux sans résistance et sans saveur.

Aussi le torrent de philanthropie qui se fit jour autour de M. Honeythunder quand le moment de son départ approcha, aurait eu de quoi satisfaire cet homme remarquable et même de plus difficiles que lui.

Son café lui fut servi, grâce à l'activité dévorante de M. Tope, une heure avant que cela ne fût nécessaire.

M. Crisparkle tenait sa montre à la main, dans la crainte que M. Honeythunder ne se mit en retard.

Les quatre jeunes gens, d'une voix unanime, affirmèrent que l'horloge de la cathédrale sonnait les trois quarts quand elle ne sonnait que le quart.

M^lle^ Twinkleton se mit à calculer le temps que l'omnibus mettait à accomplir son parcours : vingt-cinq minutes, disait-elle ; il n'en mettait que cinq en réalité.

Ce fut avec un cordial empressement que toute la compagnie lui tendit son pardessus et qu'on le conduisit dehors à la clarté de la lune, comme s'il eût été un fugitif, le plus cher des fugitifs, et comme si une troupe de cavaliers avait bloqué la porte de derrière de la maison pour l'arrêter au passage.

M. Crisparkle et son nouvel élève, qui le menèrent jusqu'à l'omnibus, éprouvèrent une si grande peur qu'il ne prît froid qu'ils le firent immédiatement monter en voiture et refermèrent la portière sur lui.

Et puis ils le laissèrent là avec une bonne demi-heure encore à attendre.

# CHAPITRE VII

# PLUS D'UNE CONFIDENCE

« Je connais fort peu ce gentleman, monsieur, dit Neville au chanoine mineur en retournant à la maison.

— Vous connaissez peu votre tuteur ? s'écria le chanoine.

— Presque pas.

— Comment cela est-il possible ?…

— Qu'il soit devenu mon tuteur ?… Je vais vous le dire, monsieur. Vous savez, je suppose, que ma sœur et moi nous arrivons de Ceylan ?

— En vérité, non.

— Cela m'étonne. Nous vivions là avec un beau-père. Notre mère y était morte lorsque nous n'étions que de tout petits enfants. Nous avons eu une misérable existence. Elle avait institué son mari notre tuteur ; c'était un vilain avare qui nous donnait à contre-cœur notre nourriture et les vêtements que nous portions. En mourant il nous a passés à M. Honeythunder, parce que celui-ci était son parent et que son nom, qu'il voyait constamment imprimé, avait attiré son attention.

— Ces choses sont récentes, je suppose !

— Très-récentes. Notre beau-père était un affreux brutal en même temps qu'il était avare. Il a bien fait de mourir, car j'aurais fini par le tuer. »

M. Crisparkle s'arrêta court à la clarté de la lune et regarda son élève avec une consternation comique.

« Je vous étonne, monsieur, dit le jeune homme changeant promptement de ton et d'un air bien plus doux.

— Vos paroles m'ont choqué plus que je ne puis le dire. »

Le jeune homme secoua la tête en marchant.

« Vous n'avez jamais vu battre votre sœur, dit-il ; j'ai vu, moi, cet homme battre la mienne, et je ne l'ai jamais oublié !

— Ce n'est pas une raison, dit M. Crisparkle. »

Il devenait moins sévère, en dépit de lui-même, à mesure que son indignation s'en allait.

« Rien, entendez-vous, ne saurait justifier les paroles que vous venez de prononcer, pas même les larmes remplissant les yeux de votre sœur.

— Je regrette donc de les avoir employées surtout en m'adressant à vous, monsieur, et je vous prie de les oublier. Mais, permettez-moi de rectifier vos idées sur un autre point. Vous avez parlé des larmes de ma sœur. Elle se serait laissée mettre en pièces par notre beau-père

plutôt que de lui donner la satisfaction de verser une larme. »

M. Crisparkle repassa ses notes mentales et ne fut nullement surpris de ce qu'il entendait de nouveau, ni disposé à le mettre en doute.

« Peut-être trouverez-vous extraordinaire, monsieur reprit le jeune homme après une légère hésitation, que je vous demande si vite la permission de vous faire mes confidences. Cependant si vous aviez la bonté d'écouter un mot ou deux pour ma défense…

— Votre défense ? répéta M. Crisparkle, vous n'avez pas à vous défendre, monsieur Neville.

— Je pense le contraire, monsieur. Tout au moins aurais-je à dire ce qui peut m'excuser, et si vous connaissiez mieux mon caractère…

— Bon, monsieur Neville, reprit le chanoine, est-ce que vous ne me laisserez pas le soin de le découvrir ?

— Puisque tel est votre désir, monsieur, répondit le jeune homme avec un brusque changement dans les manières et une expression de désappointement sur le visage, puisqu'il vous plaît de m'arrêter dans mon expansion, je dois me soumettre. »

Il y avait dans le ton dont ce peu de paroles était prononcé quelque chose qui émut la conscience de cet homme juste.

Ce reproche contenu lui donnait à comprendre qu'il allait sans le vouloir, en repoussant la confiance de ce

jeune esprit à peine formé, s'ôter peut-être les moyens de le diriger et de l'améliorer dans l'avenir.

Ils étaient alors arrivés en vue de la maison aux fenêtres de laquelle on voyait briller des lumières.

Il s'arrêta.

« Revenons sur nos pas, dit-il, et faisons encore un tour de promenade, monsieur Neville. Je veux vous donner le temps de terminer ce que vous aviez l'intention de me dire. Vous avez été trop prompt à penser que je voulais comprimer votre confiance. Au contraire, j'y fais appel à présent.

— Vous y avez sans cesse fait appel sans le savoir depuis que je suis arrivé, monsieur. Je dis « sans cesse », comme s'il y avait déjà une semaine que je suis ici. La vérité est, monsieur, que nous étions venus, ma sœur et moi, bien décidés à vous chercher querelle, à nous mettre en hostilité ouverte contre vous et à nous enfuir après.

— Ce n'est pas possible ? balbutia M. Crisparkle, fort embarrassé pour trouver autre chose à dire.

— Vous comprenez, monsieur, que nous ne pouvions savoir ce que vous étiez… Le pouvions-nous ?

— Certainement non, dit M. Crisparkle.

— Et n'ayant jamais aimé aucun de ceux avec lesquels nous nous sommes trouvés en rapport, nous avions pris le parti d'avance de ne pas vous aimer.

— En vérité ! répéta M. Crisparkle.

— Mais nous vous aimons, monsieur. Nous avons vu tout de suite une si grande différence entre votre maison et la réception que nous y avons reçue et tout ce que nous avons jamais rencontré ailleurs ! Je vous le dis parce que le hasard a voulu que je fusse seul avec vous… Et puis le calme et la tranquillité de tout ce qui nous entoure, la vieille ville de Cloisterham, si belle à la clarté de la lune, toutes ces choses réunies m'ont poussé à vous ouvrir mon cœur.

— Je comprends parfaitement, monsieur Neville ; il est salutaire de céder à de si bonnes influences.

— En vous révélant mes imperfections, monsieur, je dois vous prier de ne pas supposer que je vous avoue en même temps celles de ma sœur. Elle a beaucoup mieux échappé que moi aux inconvénients de notre misérable vie. Elle est aussi au-dessus de moi que la tour de cette cathédrale est au-dessus des cheminées qui l'entourent. »

Cela, par exemple, M. Crisparkle n'en était pas très-sûr au fond de son cœur.

« J'ai eu, monsieur, dès mes plus jeunes années, à combattre une haine farouche et mortelle. C'est ce qui m'a rendu dissimulé et vindicatif, reprit Neville. J'ai toujours été ployé tyranniquement sous une main de fer, ce qui m'a porté dans ma faiblesse à chercher une ressource dans le mensonge. J'ai été privé d'éducation, de liberté, d'argent, de vêtements, des premières nécessités de la vie, des plus simples plaisirs de l'enfance, des joies les plus ordinaires de la jeunesse. Il en est résulté chez moi

l’absence d’émotions, de souvenirs, ou de bons instincts. Je ne sais si je m’exprime bien, je ne suis même pas bien sûr de trouver un nom, vous le voyez, pour rendre les qualités qui me manquent, qualités ordinaires pourtant et sur lesquelles vous avez pu agir, sans doute, chez les autres jeunes gens que vous avez connus.

— Tout cela est évidemment vrai, mais peu encourageant, pensa M. Crisparkle, en continuant la promenade.

— Et pour en finir, monsieur, j’ai été élevé au milieu d’être abjects et serviles, appartenant à la classe inférieure et peut-être ai-je contracté trop facilement certaines affinités avec eux. Parfois, je ne sais ; mais il me semble qu’il pourrait bien y avoir dans mes veines une goutte du sang de tigre qui coule dans les leurs…

— Les paroles que tu viens de prononcer tout à l’heure l’indiquent bien, se dit à lui-même M. Crisparkle.

— Un dernier mot relativement à ma sœur, monsieur. Nous sommes jumeaux. Il faut que vous sachiez, à sa gloire, que jamais rien dans notre misérable vie n’a pu la soumettre, tandis que moi j’ai souvent été vaincu par une lâche épouvante. Quand nous nous sommes enfuis de la maison, nous l’avons fait dix fois sans autre succès que d’y être bientôt ramenés et cruellement punis de nos escapades, nos projets de fuite ont toujours été conçus par elle et exécutés sous sa direction. Elle s’habillait en jeune garçon et elle montrait l’audace d’un homme. Nous avions sept ans la première fois et je me rappelle avec quelle énergie, ayant perdu le couteau qui devait lui ser-

vir à se couper les cheveux, elle essaya de se les arracher ou de les couper avec ses dents. Je n'ai rien de plus à vous dire, monsieur, si ce n'est que j'espère que vous aurez de la patience et que vous serez indulgent pour moi.

— Quant à cela, monsieur Neville, vous pouvez en être sûr, répondit le chanoine mineur. Je ne prêche qu'à mon corps défendant et je ne récompenserai pas votre confiance par un sermon. Mais je vous prie de vous mettre sérieusement et solidement dans l'esprit que si je dois vous faire quelque bien, cela ne peut être qu'avec votre propre assistance. Nous ne pouvons espérer un résultat efficace qu'en implorant l'aide du ciel.

— J'essaierai de faire mon devoir, monsieur.

— Moi aussi, monsieur Neville, je tâcherai de faire le mien ; sur ce, voici ma main. Dieu bénisse vos efforts ! »

Ils se trouvaient alors devant la porte de la maison, et ils purent entendre le bruit joyeux des voix et les éclats de rire qui s'y élevaient.

« Nous ferons encore un dernier tour avant de rentrer, dit M. Crisparkle, car j'ai une question à vous adresser. Quand vous avez dit que vos dispositions à mon égard avaient changé, vous n'avez pas seulement parlé pour vous, mais aussi pour votre sœur.

— Certainement, monsieur.

— Excusez-moi, M. Neville, mais il me semble que vous n'avez pas eu l'occasion de causer avec votre sœur depuis que je suis avec vous. M. Honeythunder a été

très-éloquent, mais je peux bien ajouter, sans méchanceté, qu'il a un peu accaparé le monopole de la conversation. Ne répondez-vous donc pas pour votre sœur sans garantie ?…

— Vous ne savez pas, monsieur, quelle entente complète peut exister entre ma sœur et moi sans un mot, ni peut-être même un regard échangé. Non-seulement elle a éprouvé le sentiment que je vous ai exprimé, mais elle savait que je chercherais l'occasion de vous parler en son nom et au mien. »

M. Crisparkle regarda le jeune homme avec une sorte d'incrédulité, mais le visage de Neville respirait une conviction si absolue et si ferme que le chanoine baissa les yeux vers le pavé.

Il resta plongé dans ses réflexions jusqu'au moment où ils se retrouvèrent devant sa porte.

« C'est moi qui vous demanderai de faire encore un tour cette fois, reprit le jeune homme, dont le visage s'animait. Sans l'éloquence de M. Honeythunder… Je crois que vous avez dit éloquence, monsieur ?…, ajouta-t-il avec un peu de malice.

— Moi, oui, j'ai dit : éloquence, répondit M. Crisparkle.

— Sans l'éloquence de M. Honeythunder, je n'aurais pas à vous faire la question que je vais vous adresser. Ce M. Edwin Drood, monsieur… C'est bien son nom je pense ?

— Parfaitement, dit M. Crisparkle, D… r… deux o… d.

— Étudie-t-il ou a-t-il étudié avec vous ?

— Jamais, M. Neville ; il vient ici pour voir son parent, M. Jasper.

— M^lle^ Bud est-elle aussi sa parente, monsieur ?

— Pourquoi me fait-il cette question avec ce feu soudain dans le regard ? » pensa M. Crisparkle.

Puis il dit tout haut ce qu'il savait de la petite histoire des fiançailles entre Rosa Bud et Edwin.

« Oh ! c'est cela ! dit le jeune homme. Je comprends maintenant ses airs de propriétaire. »

Ces derniers mots, il les avait laissé échapper en se parlant à lui-même, et cette réflexion semblait si peu s'adresser à M. Crisparkle, que ce dernier se tut.

Il sentit instinctivement que les relever serait aussi indiscret que de faire allusion au passage d'une lettre lue par-dessus l'épaule de la personne qui l'écrirait.

Un moment après, ils rentrèrent à la maison.

M. Jasper était au piano quand ils entrèrent au salon ; il accompagnait M^lle^ Rosa Bud qui chantait : comme il jouait de mémoire et sans musique, et que la jeune fille étant une petite créature étourdie très-susceptible de commettre des erreurs, il suivait aussi bien le chant sur ses lèvres que des doigts sur le piano et, de temps en

temps, il la remettait dans le ton en frappant doucement la note qu'elle devait donner.

Debout, entourant de son bras la taille de la chanteuse, mais occupée surtout à observer le visage de M. Jasper, se tenait Helena, qui échangea avec son frère un regard d'intelligence dans lequel M. Crisparkle vit ou crut voir la preuve de cette entente secrète dont le jeune homme venait de lui parler.

M. Neville alla prendre son poste d'admiration, près du piano, en face de la chanteuse ; M. Crisparkle s'assit auprès de la cheminée, à côté de la bergère en porcelaine de Saxe ; Edwin Drood ouvrait et refermait galamment l'éventail de M^lle^ Twinkleton, et cette dame s'extasiait et revendiquait avec l'orgueil d'une propriétaire le talent de son élève ; Tope, le bedeau, ne montrait pas plus d'amour-propre dans l'exercice quotidien de ses fonctions à la cathédrale.

Le chant continua.

C'était une triste romance d'adieux, et la voix jeune et fraîche qui la disait se faisait tendre et plaintive.

Jasper continuait de suivre le morceau sur les jolies lèvres de la chanteuse, frappant souvent la même note sur le clavier, comme une sorte d'avertissement murmuré à voix basse, lorsque tout à coup la voix de la jeune fille devint moins sûre.

Elle finit par fondre en larmes et s'écria, en se couvrant les yeux avec ses mains :

« Je ne puis supporter cela !… J'ai peur !… Emmenez-moi !… »

En un instant, avec la vivacité et la souplesse de mouvements qui lui était naturelle, Helena eut ramené la jeune fille sur le sopha et, agenouillée à terre devant elle, un doigt posé sur ses lèvres rouges et d'un geste de l'autre main arrêtant tout le monde, elle dit :

« Ce n'est rien !… c'est fini !… Ne lui parlez pas pendant une minute et elle sera tout à fait bien… »

Jasper se tenait les mains levées au-dessus du clavier, tout prêt à reprendre son accompagnement ; il avait gardé tout son calme et ne s'était pas même retourné quand toutes les autres personnes avaient quitté leurs places, s'interrogeant et cherchant à se rassurer les unes les autres.

« Pussy n'est pas habituée à un auditoire, voilà tout, dit Edwin Drood. Quand on l'écoute, elle devient nerveuse, et sa voix ne veut plus sortir. Et puis, Jacques, vous êtes un maître si consciencieux, vous demandez tant, que je crois que vous lui faites peur… Cela n'a rien d'étonnant.

— Non ; cela n'a rien d'étonnant, répéta Helena.

— Vous l'entendez, Jacques ! vous auriez peur de lui dans de telles conditions, n'est-ce pas, mademoiselle Landless ?

— Dans aucune circonstance, » répliqua Helena.

Jasper laissa retomber ses mains, regarda par-dessus son épaule, et remercia Helena d'avoir élevé la voix en faveur de son caractère ; puis il se mit à jouer en sourdine sans frapper les notes pendant que l'on conduisait sa jeune élève près d'une fenêtre pour y prendre l'air.

On la choyait à qui mieux mieux, mais quand elle fut remise et ramenée au piano ; la place de Jasper était vide.

« Jacques est parti, Pussy, lui dit Edwin. J'ai bien peur qu'il ne se soit pas trouvé flatté d'avoir été présenté comme le monstre qui vous effraie. »

Rosa ne répondit pas un mot ; elle frissonna encore comme si on l'avait exposée à un air un peu trop froid.

M^lle^ Twinkleton prit alors la parole pour dire à M^me^ Crisparkle :

« En vérité, il est bien tard pour se trouver hors des murs de la maison des Nonnes, et nous qui avons entrepris de former les femmes et les mères futures de l'Angleterre… »

Ces dernières paroles furent prononcées à voix basse sur le ton confidentiel.

« … nous sommes tenues… »

La voix s'éleva de nouveau.

« … à donner le bon exemple. Ce n'est pas à nous de laisser croire que nous avons des habitudes de dissipation. »

Sur ce, on mit en réquisition les châles et les manteaux, et les deux jeunes cavaliers s'offrirent pour reconduire les dames.

La distance n'était pas longue et la grille de la maison des Nonnes se referma bientôt sur les pensionnaires et les maîtresses.

Les élèves étaient couchées et M^me^ Tisher veillait seule pour attendre la nouvelle venue.

La chambre destinée à Helena étant voisine de celle de Rosa, il ne fallut pas beaucoup de préparatifs ni d'explications pour installer la jeune fille de Ceylan.

On la confia aux soins de sa nouvelle amie, et on les laissa seules pour la nuit.

« J'éprouve un bien heureux soulagement, ma chère, dit Helena ; j'ai redouté toute la journée l'instant de mon entrée dans cette maison.

— Nous y sommes peu nombreuses, répondit Rosa, et nous sommes toutes de bonnes filles ; du moins les autres sont de bonnes filles ; je puis me porter garante pour elles.

— Moi, je réponds de vous ! s'écria Helena en riant, pendant que ses yeux noirs se fixaient sur le joli petit visage de sa jeune amie et promenaient un regard de tendresse caressante sur toute sa mignonne personne. Vous serez une amie pour moi, voulez-vous ?

— Je l'espère. Mais l'idée d'être votre amie me semble très-folle…

— Pourquoi ?

— Oh ! je suis un si pauvre petit être, et vous êtes si belle ! Vous semblez avoir assez de résolution et de force pour m'écraser… Je me sens réduite à rien en votre présence.

— Je suis une créature négligée, ma chère, étrangère à tous les talents, mais ayant la conscience que j'ai tout à apprendre… je suis profondément honteuse de mon ignorance.

— Et cependant vous me reconnaissez tous les mérites ! dit Rosa.

— Ma chère mignonne, puis-je faire autrement ?… Il y a en vous tant et de si grandes fascinations.

— Allons donc ! Le croyez-vous vraiment ? demanda Rosa avec une petite moue enfantine et d'un air à demi plaisant, à demi sérieux. Si j'ai tant et de si grandes fascinations, quelle pitié que maître Eddy n'en sente pas plus les effets ! »

On pense bien que la nature de ses relations avec ce jeune homme avait déjà été expliquée à Helena dans le Coin du Chanoine.

« Mais, certainement, il vous aime et de tout son cœur ! s'écria Helena avec un sérieux imperturbable où l'on devinait des intentions menaçantes envers Edwin Drood, pour le cas où il n'en aurait pas été ainsi.

— Je suppose qu'il m'aime, dit Rosa avec sa petite moue ; il est certain qu'il ne m'a pas donné le droit de

dire qu'il ne m'aime pas. Peut-être y a-t-il de ma faute. Peut-être ne suis-je pas aussi bien pour lui que je devrais l'être ; je veux bien le croire. Mais c'est bien ridicule ! »

Les yeux d'Helena eurent l'air de demander ce qui était ridicule.

« Eh oui ! dit Rosa, répondant comme si la question lui avait été faite, nous sommes un couple fort ridicule. Et nous nous disputons sans cesse.

— Pourquoi ?

— Parce que nous savons que nous sommes ridicules, ma chère ! »

Rosa débita cette réponse comme s'il n'y en avait pas au monde de plus concluante.

Le regard dominateur d'Helena était resté fixé sur le visage de sa compagne ; tout à coup, dans un élan de cordialité, elle lui tendit les deux mains.

« Vous serez mon amie, dit-elle, et vous me viendrez en aide.

— Sincèrement, ma chère, je le veux bien, répliqua Rosa, avec un ton d'affection enfantine qui dut aller droit au cœur d'Helena. Je serai pour vous une aussi bonne amie que le peut un pauvre petit être comme moi envers une noble créature comme vous. Vous aussi, soyez une amie pour moi, je vous en prie ; je ne me comprends pas bien moi-même, et, en vérité, j'ai bien grand besoin d'une amie qui me comprenne. »

Helena l'embrassa, et retenant ses deux mains dans les siennes, elle dit :

« Qu'est-ce que M. Jasper ! »

Rosa détourna la tête.

« C'est l'oncle d'Eddy et mon professeur de musique, dit-elle.

— Vous ne l'aimez pas ?

— Ah ! ciel ! s'écria Rosa en se couvrant le visage avec ses mains.

Elle frissonnait d'horreur et d'effroi.

« Vous savez qu'il vous aime ?

— Oh ! ne dites pas cela… ne le dites pas… ne le dites pas ! s'écria Rosa en se laissant tomber à genoux et en se cramponnant à la robe de sa nouvelle amie. Ne parlez pas ainsi. Il me terrifie. Il hante ma pensée comme un épouvantable fantôme. Je sens que je ne suis jamais en sûreté contre lui. Il me semble toujours qu'il va passer à travers la muraille quand on prononce son nom. »

Et Rosa regarda avec effroi autour d'elle comme si elle s'attendait à voir Jasper debout dans l'ombre, au fond de la chambre.

« Faites un effort pour m'en apprendre davantage, ma chérie.

— Oui, je parlerai… je parlerai… parce que vous êtes forte ; mais, tenez-moi bien tant que je parlerai et restez tout près de moi quand j'aurai fini.

— Mon enfant ! vous parlez de cet homme comme s'il vous avait effrayée de quelque manière ténébreuse…

— Il ne m'a jamais dit un mot… jamais.

— Que vous a-t-il fait ?

— Il m'a fait son esclave avec son seul regard ; il m'a forcée de le comprendre sans me dire un mot ; il m'a forcée de garder le silence, sans me faire une menace. Quand je joue du piano, ses yeux ne quittent pas mes mains. Quand je chante, ses yeux ne quittent pas mes lèvres. Quand il me reprend et qu'il frappe une note, ou chante, ou joue un passage, il passe lui-même dans les sons, et alors il me dit tout bas que c'est en amant qu'il me poursuit, et il m'ordonne de garder le secret, d'éviter ses yeux ; mais il me force à les voir quand les miens sont fixés sur eux. Même quand un voile passe sur son regard, ce qui arrive quelquefois, et qu'il semble plongé dans une sorte de rêve effrayant pendant lequel il devient plus menaçant encore, il m'oblige à sentir ce qu'il ressent, à savoir qu'il est là, toujours là, assis près de moi, plus terrible que jamais.

— Où voyez-vous en tout cela des raisons de frayeur, chère petite ?… De quoi vous croyez-vous menacée ?

— Je ne sais… Je n'ai jamais osé y penser ni me le demander.

— Et c'est là ce qui vous est arrivé ce soir, rien de plus ?

— Oui, c'est tout ; mais ce soir, tandis qu'il épiait mes lèvres si attentivement pendant que je chantais, je me sentais plus honteuse et plus cruellement blessée. Il me semblait qu'il m'embrassait… Je n'ai pu supporter cette sensation épouvantable… Je me suis mise à pleurer. Vous ne soufflerez mot de ceci à personne du moins. Eddy lui est très-attaché. Mais vous avez dit, ce soir, qu'en aucune circonstance, vous n'auriez peur de lui, et cela m'a donné, à moi qui en ai si peur, le courage de confier ce secret à vous, rien qu'à vous. Tenez-moi… restez avec moi… je suis trop effrayée pour demeurer seule. »

Helena pencha son brillant visage de bohémienne sur les deux bras qui l'étreignaient et sur la poitrine qui se pressait contre la sienne ; ses cheveux noirs se dénouant tombèrent comme un voile protecteur sur les formes enfantines de la jeune fille : un rayon de feu couvait dans ses yeux, bien qu'ils fussent adoucis par un sentiment de pitié et d'admiration.

Que ceux que ce récit intéresse remarquent bien ce détail.

# CHAPITRE VIII

# LES COUTEAUX SONT TIRÉS

Les deux jeunes gens, après avoir vu les demoiselles dont ils étaient les cavaliers entrer dans la cour de la Maison des Nonnes, restèrent les yeux fixés sur la plaque de cuivre comme si le vieux beau délabré au lorgnon dans l'œil leur avait semblé les braver insolemment.

Ils se regardèrent l'un l'autre, puis promenèrent leurs yeux sur la longue rue éclairée par la lune et se mirent lentement à marcher côte à côte.

« Devez-vous faire un long séjour ici, M. Drood ? dit Neville.

— Non, pas cette fois, lui fut-il répondu avec insouciance. Je repars pour Londres, demain matin. Mais je reviendrai de loin en loin, jusqu'au milieu de l'été et alors je dirai adieu à Cloisterham, pour un certain temps, je l'espère.

— Un voyage à l'étranger ?

— Je vais réveiller un peu l'Égypte, daigna répondre Edwin.

— Vous donnez des leçons ?

— Des leçons, répéta Edwin Drood avec une certaine nuance de dédain ; je suis ingénieur-mécanicien ; mon modeste patrimoine a été placé par mon père dans la maison dont je fais partie ; les intérêts m'en seront servis jusqu'à ma majorité et alors j'entrerai en possession de la part qui me reviendra. Jacques, que vous avez vu au dîner, est mon tuteur.

— J'ai entendu parler par M. Crisparkle de votre autre bonne fortune.

— Qu'entendez-vous par cette autre bonne fortune ? »

Neville avait fait cette observation aventureuse avec beaucoup de prudence et ce mélange de hardiesse et de témérité qui le caractérisait en tout.

Edwin avait répliqué avec une brusquerie à peine polie.

Ils s'arrêtèrent et échangèrent tous deux des regards dans lesquels il y avait presque de la haine.

« J'espère, dit Neville, que vous ne voyez pas une offense, M. Drood, dans l'innocente allusion que j'ai faite à vos fiançailles.

— Par saint Jacques ? s'écria Edwin se remettant à marcher d'un pas plus vif, chacun dans cette vieille ville de Cloisterham bavarde sur ce sujet. Je m'étonne qu'une taverne ne se soit pas ouverte avec mon portrait pour enseigne et ces mots pour inscription : À la Tête du

Fiancé. Si ce n'était pas mon portrait, ce pourrait être celui de Pussy. L'un ou l'autre.

— Si M. Crisparkle m'a communiqué ce fait tout naturellement, comme une chose qui n'avait rien de mystérieux, je ne suis pas responsable de son indiscrétion, dit Neville.

— Non, cela est vrai, vous n'en êtes pas responsable, reconnut Edwin Drood.

— Mais, reprit Neville, il y a une autre indiscrétion dont je suis responsable, c'est d'y avoir fait allusion devant vous. Si je l'ai fait, c'est dans la supposition que vous ne pouviez qu'être très-fier des liens qui vous attachent à M$^{lle}$ Bud. »

Notons en passant que ce dialogue prenait sa source secrète dans deux curieuses particularités de la nature humaine.

Neville Landless était déjà touché au cœur par le joli Bouton de Rose et trouvait insupportable qu'Edwin Drood, qu'il jugeait bien au-dessous de sa fiancée, traitât si légèrement sa conquête.

Edwin Drood était déjà assez ému d'admiration envers Helena pour se sentir indigné que le frère de la jeune fille, qu'il jugeait bien au-dessous d'elle, parût disposer de lui si froidement et le mettre hors des rangs de ceux qui pouvaient songer à la belle indienne.

Quoi qu'il en soit, Edwin Drood eût pu mieux prendre peut-être la dernière observation de son compagnon.

« Je ne sache pas, monsieur Neville, dit-il (et il empruntait cette façon de s'exprimer à M. Crisparkle), que les gens aient coutume de parler beaucoup de ce dont ils sont le plus fiers ; je ne sache pas non plus qu'ils aiment beaucoup à en entendre parler par d'autres. Mais je n'ai pas le loisir de m'occuper de ces petites choses. Je mène une vie laborieuse. Je dis cela, sauf à être repris par vous autres savants qui voulez tout connaître et qui parlez de tout. »

L'un et l'autre étaient alors arrivés à la colère : Neville Landless ouvertement, Edwin Drood dissimulant encore, mais bien mal.

Edwin Drood se mit à fredonner un air populaire et s'arrêta comme pour admirer les effets pittoresques de clair de lune qui s'offraient à ses regards.

« Il ne me semble pas très-courtois de votre part, dit Neville, de faire de ces réflexions piquantes sur un étranger qui n'a pas eu les avantages dont vous avez joui et qui arrive ici pour s'efforcer de réparer le temps perdu. Cependant il y a une chose sûre, c'est que je n'ai pas été assujetti à une vie régulière et laborieuse comme la vôtre et que mes idées sur la politesse se sont formées au milieu de païens.

— La meilleure politesse, répliqua Edwin Drood, quelle que soit l'espèce de gens parmi lesquels vous ayez été élevé, consisterait peut-être à vous occuper de vos affaires. Si vous me donnez l'exemple de cette politesse, je promets de le suivre.

— Savez-vous que vous le prenez sur un ton beaucoup trop haut, riposta Neville et qu'au pays d'où je viens il pourrait vous en être demandé raison ?

— Par qui donc, » demanda Edwin Drood en s'arrêtant tout court et en toisant son interlocuteur avec un air de dédain.

Mais en ce moment une main se posa sur l'épaule d'Edwin, et Jasper se trouva debout entre eux.

Il paraît que lui aussi avait rôdé autour de la Maison des Nonnes et il était arrivé derrière les jeunes gens en suivant le côté de la route plongé dans l'ombre.

« Ned… Ned… Ned !… dit-il, cessons ces disputes… je n'aime pas cela. J'ai entendu des mots vifs échangés entre vous. Rappelez-vous, mon cher enfant, que vous vous trouvez ce soir dans la position d'un hôte. Vous êtes presque un habitant de la ville, et, comme tel, tenu d'en faire les honneurs à un étranger… M. Neville est un étranger, et vous devez pratiquer envers lui les devoirs de l'hospitalité. Et, ajouta Jasper en posant sa main gauche sur l'épaule de Neville et en marchant entre eux deux : M. Neville me pardonnera si je le prie de reprendre son empire sur lui-même. Bon ! Maintenant, qu'y a-t-il ?… Mais pourquoi le demander ? Disons qu'il n'y a rien, et que ma question est superflue. Nous nous entendons tous les trois, n'est-ce pas ? »

Après un silencieux combat entre les deux jeunes gens à qui serait le dernier à parler, Edwin Drood finit par dire :

« En ce qui me concerne, Jacques, je n'ai plus de colère.

— Ni moi non plus, dit Neville Landless, quoique avec moins de franchise, ou plutôt moins d'insouciance ; mais si M. Drood connaissait mieux les épreuves par lesquelles j'ai passé, loin d'ici, il pourrait plus aisément comprendre comment les mots à double entente ont un double tranchant pour me blesser.

— Peut-être, dit Jasper d'un ton conciliant, ferions-nous mieux de ne pas chercher à expliquer notre bon accord. Il vaut mieux ne rien dire qui ressemble à une récrimination ou à une condition qui ne serait pas généreuse. Franchement et loyalement, vous le voyez, il n'y a pas de rancune dans le cœur de Ned. Franchement et loyalement, vous n'en gardez pas non plus, M. Neville ?

— Aucune, monsieur Jasper, répondit celui-ci d'un ton qui marquait toujours un peu moins de cordialité ou peut-être seulement moins d'insouciance.

— Tout est fini ! mon logement de garçon est à quelques pas d'ici, la bouilloire est sur le feu, le vin et les verres sont sur la table, et ma maison n'est pas à une portée de pierre du Coin du Chanoine Mineur. Ned, vous partez demain matin ; emmenons M. Neville avec nous pour boire le coup de l'étrier.

— De tout mon cœur, Jacques.

— Et de tout mon cœur aussi, monsieur Jasper, » dit Neville, sentant qu'il lui était impossible d'en dire moins.

Mais il eût préféré pouvoir ne pas accepter l'invitation ; il comprenait intérieurement qu'il avait perdu son empire sur lui-même ; le calme d'Edwin Drood, loin d'être contagieux, l'exaspérait.

M. Jasper continuait d'avancer une main sur l'épaule de chacun des deux jeunes gens ; et tout en fredonnant d'une façon merveilleuse le refrain d'une chanson à boire, il les introduisit dans son appartement.

La première chose qui s'offrit à leurs regards, quand Jasper eût ajouté la clarté d'une lampe à celle du feu, ce fut le portrait accroché au-dessus de la cheminée.

Ce n'était pas là un objet de nature à consolider l'accord entre les deux jeunes gens, mais fait bien plutôt pour raviver leur querelle.

En effet, tous deux y arrêtèrent leurs yeux, mais sans dire un mot.

Jasper, cependant, qui, si l'on en juge par sa conduite, semble n'être qu'imparfaitement édifié sur le sujet de la querelle, appela tout de suite son attention sur ce portrait.

« Vous reconnaissez cette image, M. Neville, dit-il en faisant un réflecteur de sa main pour projeter la lumière de la lampe sur la singulière peinture.

— Oui, je le reconnais, dit Neville, il est loin d'être flatteur pour l'original.

— Oh ! vous êtes sévère. Il a été peint par Ned, qui m'en a fait présent.

— Je regrette mes paroles, M. Drood, dit Neville du ton de quelqu'un qui a l'intention réelle de s'excuser. Si j'avais su que je fusse en présence de l'artiste…

— Oh ! c'est une charge, une simple charge, monsieur Neville, interrompit Edwin, en étouffant un bâillement, une pochade reproduisant un aspect de la physionomie de Pussy. Je la peindrai sérieusement un de ces jours, si elle est bonne fille. »

L'air d'indolence protectrice et d'indifférence avec lequel ceci avait été dit par Edwin, qui s'était jeté sur une chaise, renversant sa tête sur le dossier et sur ses mains jointes pour lui servir d'appui, avait quelque chose de décidément exaspérant pour l'irritable et irrité Neville.

Jasper observa du regard les jeunes gens l'un après l'autre, sourit un peu, et leur tourna le dos pour préparer un bol de vin chaud devant le feu, opération qui paraissait exiger une grande attention.

« Je suppose, M. Neville, dit Edwin prompt à saisir l'expression de protestation indignée qui s'était peinte sur la physionomie du jeune Landless, expression d'ailleurs aussi facile à voir que le portrait, le feu ou la lampe ; je suppose que si vous peignez le portrait de la dame de vos pensées…

— Je ne suis pas peintre, interrompit vivement le jeune homme.

— C'est un malheur pour vous, mais il ne peut vous être imputé à crime. Enfin, si vous saviez peindre vous essaieriez le portrait de la dame de vos pensées, et je

suppose qu'alors vous feriez d'elle, en dépit même de la réalité, une Junon, une Minerve, une Diane, et une Vénus tout à la fois, n'est-ce pas ?

— Je ne saurais le dire, je n'ai pas de dame de mes pensées.

— Quant à moi, dit Edwin, emporté par un accès de vanité fanfaronne, si je m'essayais à peindre le portrait de Mlle Landless… sérieusement, croyez-moi très-sérieusement vous verriez ce que je saurais faire !

— Il faudrait d'abord obtenir de ma sœur qu'elle consentit à poser, et comme elle n'y consentira pas, je crois bien ne jamais avoir le plaisir de voir ce que vous saurez faire… C'est un malheur auquel il faudra que je me résigne. »

Jasper quitta la cheminée, remplit un grand verre pour Neville, un autre grand verre pour Edwin, tendit à chacun le sien, puis en remplit un troisième pour lui-même en disant :

« Allons, M. Neville, nous allons boire à mon neveu Ned. Comme il a le pied dans l'étrier, je parle par métaphore, c'est en son honneur que nous devons boire le coup de l'étrier. À vous donc, Ned, mon cher garçon, mon cher ami ! »

Jasper prêcha d'exemple en vidant presque tout son verre d'un trait et Neville l'imita.

Edwin Drood dit :

« Je vous remercie bien tous les deux. »

Et il suivit leur exemple.

« Regardez-le ! s'écria Jasper en étendant la main vers Edwin, avec une tendresse admirative, quoique avec une pointe de raillerie, voyez comme il se complaît dans son indolence, M. Neville ! Le monde est ouvert devant lui, il n'a qu'à choisir son lot ! Une vie active et pleine d'intérêt, une vie de voyages et de distractions, ou bien une vie de bonheur domestique et d'amour ! Regardez-le ! »

Le visage d'Edwin Drood s'était vivement coloré, avec une promptitude singulière, sous l'influence du vin.

Le même effet s'était produit sur le visage de Neville.

Edwin avait repris sa position, renversé sur le dossier de sa chaise, sa tête reposant sur ses mains jointes derrière sa nuque.

« Voyez comme il s'inquiète peu de tout cela ! poursuivit Jasper reprenant le fil de son discours tailleur. On dirait qu'il regarde comme indigne de lui de prendre la peine de cueillir le fruit doré qui a mûri sur l'arbre tout exprès pour sa main. Et pourtant, jugez du contraste, monsieur Neville ! Vous et moi nous n'avons pas la perspective d'une vie active et pleine d'intérêt, d'une vie de voyages et de distraction, d'une vie de bonheur domestique et d'amour. Vous et moi, n'avons d'autre perspective, à moins que vous ne soyez plus fortuné que moi, ce qui n'est pas difficile, que de mener une vie ennuyeuse et monotone dans cette triste ville.

— Sur mon âme, Jack, dit Edwin négligemment, je me sens presque obligé de m'excuser d'avoir la vie facile que vous dépeignez, Mais vous savez ce que je sais, Jacques, et cette vie n'est peut-être pas, après tout, si facile qu'elle le semble, n'est-ce pas, Pussy ? »

Ceci fut dit à l'adresse du portrait, et Ned fit claquer ses doigts.

« Nous n'avons pas encore atteint le but, n'est-il pas vrai, Pussy ! Vous comprenez ce que je veux dire, Jack ? »

Sa langue s'était épaissie et il n'articulait plus les mots bien nettement.

Jasper, calme et maître de lui, regarda Neville comme s'il attendait sa réponse ou son commentaire.

Neville parla ; il avait également la langue épaisse et la parole embarrassée.

« Il aurait peut-être mieux valu pour M. Drood d'avoir quelque peu connu les difficultés de la vie, dit-il d'un ton agressif.

— Dites-nous, je vous prie, répliqua Edwin en se contentant de tourner les yeux dans la direction du jeune homme, pourquoi il aurait mieux valu pour M. Drood qu'il connût un peu les difficultés de la vie ?

— Oui, approuva Jasper avec un air d'intérêt, dites-nous cela.

— Parce qu'elles lui auraient fait mieux comprendre, dit Neville, une bonne fortune qui n'est, en aucune façon, l'effet de son mérite personnel.

Le regard de M. Jasper se tourna vivement vers son neveu dont il attendit la réplique.

« Puis-je vous demander si vous les avez connues ces difficultés de l'existence ? dit Edwin Drood en se levant.

— Je les ai connues.

— Et que vous ont-elles fait comprendre ? »

Les yeux de M. Jasper continuaient à se porter alternativement sur chacun des interlocuteurs de ce menaçant petit dialogue.

« Je vous l'ai déjà dit une fois ce soir.

— Vous ne m'avez rien dit de semblable.

— Si fait, je vous ai fait remarquer que vous le preniez sur un ton beaucoup trop haut.

— Vous avez même ajouté quelque chose, si ma mémoire est fidèle.

— Oui, j'ai, en effet, dit autre chose.

— Répétez vos paroles.

— J'ai dit que dans le pays d'où je viens, on vous en demanderait raison.

— Là seulement !… s'écria Edwin Drood en riant. Ce pays est fort loin d'ici, je crois ! Oui, je comprends… Cette partie du monde est à une distance qui m'assure une entière sécurité.

— Disons donc ici, répliqua Neville en se levant avec fureur, disons n'importe où. Votre vanité est odieuse, votre suffisance n'est pas supportable ; vous parlez comme si vous étiez un sujet rare et précieux, alors que vous n'êtes qu'un vantard… Oui, ma foi, vous êtes un garçon fort ordinaire, et par conséquent un vantard de la plus commune espèce.

— Peuh !… peuh ! fit Edwin tout furieux, mais plus maître de lui. Qu'en pouvez-vous savoir ? Vous pouvez reconnaître en voyant un nègre si c'est un garçon ordinaire, un vantard d'espèce commune, je ne doute pas que vous n'ayiez de grandes connaissances en fait de nègre ; mais quand il s'agit d'hommes blancs, êtes-vous aussi bon juge ? »

Cette insultante allusion à la couleur foncée de son teint mit l'emportement de Neville à son comble : il jeta ce qui restait au fond de son verre à la figure d'Edwin Drood ; le verre aurait suivi le même chemin si Jasper n'avait retenu à temps le bras du jeune homme.

« Ned, mon cher ami !… s'écria-t-il, je vous prie, je vous ordonne de demeurer calme. »

Mais une mêlée commençait entre les trois hommes ; voici les verres brisés, les chaises renversées.

« Monsieur Neville, par pudeur !… donnez-moi ce verre, criait Jasper ; ouvrez votre main, monsieur… je l'aurai… »

Mais Neville se dégagea et s'arrêta un moment, tenant toujours le verre dans sa main levée ; puis il le lança si violemment contre la grille du foyer que les éclats s'en répandirent de tous côtés : alors il sortit de la maison.

Lorsqu'il se trouva en plein air, tout tournait autour de lui ; les objets qui l'entouraient prenaient des proportions gigantesques et menaçantes.

Il était là, tête nue, avec un voile rouge sur les yeux ; il s'attendait à être attaqué, et il était prêt à se battre jusqu'à la mort.

Mais rien ne survenant, et la lune répandant sur lui sa tranquille lumière comme sur un des hôtes du cloître endormi du sommeil éternel, il comprima entre ses mains sa tête et son cœur qui battaient avec violence, et il s'éloigna en chancelant.

Il avait comme une demi-conscience d'avoir entendu fermer et verrouiller la porte sur lui, comme sur un animal dangereux ; il se demanda ce qu'il devait faire.

Dans l'état d'exaspération où il était, il vint à songer à la rivière, mais cette idée farouche céda au charme du clair de lune sur la cathédrale et les tombeaux, au souvenir de sa sœur, et à la pensée de ce qu'il devait à l'excellent homme qui, ce jour même, avait gagné sa confiance.

Il revint donc au Coin du Chanoine et frappa doucement à la porte.

Il entrait dans les habitudes de M. Crisparkle de rester le dernier levé dans sa maison, où tout le monde se couchait de bonne heure ; il jouait alors du piano en étudiant la partie qu'il devait chanter dans les morceaux de musique vocale.

Le vent du sud, quand il souffle dans la direction du Coin du Chanoine, au milieu du silence de la nuit, ne murmure pas plus doucement que M. Crisparkle à cette heure avancée, tant il est toujours attentif à respecter le sommeil de la bergère en porcelaine de Saxe.

Au coup de marteau, M. Crisparkle répondit en venant lui-même ouvrir la porte, une chandelle à la main ; mais l'expression joyeuse de son visage disparut aussitôt sous un air d'étonnement.

« M. Neville !… dans ce désordre !… Où êtes-vous allé ?…

— Chez M. Jasper, monsieur, avec son neveu.

— Entrez ! »

Le Chanoine le poussa par les épaules d'une main ferme, avec une prestesse vigoureuse, digne de ses exercices du matin, et le fit entrer dans son cabinet de travail dont il referma la porte.

« J'ai mal commencé, monsieur. J'ai commencé affreusement mal.

— Ce n'est que trop vrai. Vous n'êtes pas dans votre état naturel, monsieur Neville.

— Je le crois, monsieur, quoique je sois en mesure de vous prouver que j'ai fort peu bu. L'état dans lequel je suis m'a surpris de la façon la plus soudaine et la plus étrange.

— Monsieur Neville… monsieur le Chanoine en secouant la tête d'un air triste, j'ai déjà entendu recourir à cette excuse.

— Je crois que j'ai l'esprit fort troublé, mais je pense qu'on peut en dire autant, avec une égale vérité, du neveu de M. Jasper.

— Très-probablement, répondit M. Crisparkle d'un ton sec.

— Nous nous sommes querellés, monsieur. Il m'a insulté de la manière la plus grave… il a échauffé le sang de tigre que j'ai dans les veines, comme je vous le disais ce matin.

— M. Neville, répliqua le Chanoine avec douceur, mais avec fermeté, je vous invite à ne pas me parler en serrant ainsi les poings… Ouvrez votre main, je vous prie.

— Il m'a provoqué, monsieur, continua le jeune homme en obéissant à l'instant, provoqué de façon à excéder toutes les bornes de ma patience. Je ne saurais dire positivement s'il en avait d'abord l'intention, mais il l'a fait, et, en dernier lieu, l'intention y était bien ! En

somme, monsieur, ajouta-t-il dans un élan de frénésie sauvage, dans l'état où il m'avait mis, je l'aurais massacré si j'avais pu et essayé de le faire.

— Vous avez encore serré les poings, monsieur, fit tranquillement observer M. Crisparkle.

— Je vous demande pardon, monsieur.

— Vous connaissez votre chambre, car je vous l'ai montrée avant le dîner ; mais je vais de nouveau vous y conduire. Votre bras, s'il vous plaît ; marchez avec précaution, tout le monde repose dans la maison. »

Disposant sa main avec la même adresse dont il a déjà fait preuve antérieurement, de manière à donner un point d'appui au coude du jeune homme en le soutenant par la force inerte de son bras aussi habilement que le policeman le plus expert et avec une apparente tranquillité tout à fait inaccessible aux novices, M. Crisparkle conduisit son élève à la vieille chambre si riante et si propre qui avait été préparée pour lui.

Arrivé là, le jeune homme se laissa tomber sur une chaise, posa ses coudes sur la table, et y appuya sa tête, accablé par les reproches qu'il s'adressait à lui-même.

Le bon Chanoine avait eu l'idée de se retirer sans dire un mot ; mais, en se retrouvant sur le seuil, il vit ce désespoir muet et revint sur ses pas.

Il posa amicalement la main sur l'épaule du jeune homme.

« Bonne nuit ! » lui dit-il.

Un sanglot fut la seule réponse de Neville.

Le jeune homme aurait pu en trouver une plus mauvaise ; peut-être en aurait-il trouvé peu qui fussent meilleures.

Un nouveau coup discret frappé à la porte extérieure attira son attention, tandis qu'il descendait l'escalier.

Il ouvrit à M. Jasper tenant à la main le chapeau de son élève.

« Nous avons eu une effroyable scène avec lui, dit Jasper à voix basse.

— À-t-il été vraiment aussi mauvais ?

— Il a été cruel… sanguinaire !…

— Non… non… non…, fit M. Crisparkle, n'employez pas des expressions aussi fortes.

— Il aurait étendu mon cher enfant mort à mes pieds. S'il ne l'a pas fait, ce n'est pas sa faute. Il faut en remercier la miséricorde de Dieu qui m'a donné l'agilité et la force de prévenir un malheur. Il aurait massacré Edwin, chez moi. »

La phrase porta.

« Ah ! pensa M. Crisparkle, ce sont ses propres expressions !

— Après avoir vu ce que j'ai vu ce soir et entendu ce que j'ai entendu, ajouta M. Jasper d'un ton très-sérieux, je ne serai jamais tranquille tant qu'une rencontre entre

eux sera possible et qu'il n'y aura personne pour s'interposer. C'était horrible !… Il y a du tigre dans le sang de ce jeune garçon.

— Ah ! pensa encore M. Crisparkle, c'est ce qu'il dit de lui-même.

— Mon cher monsieur, poursuivit Jasper en lui prenant la main, vous-même vous avez accepté là une dangereuse charge.

— Ne redoutez rien pour moi, monsieur Jasper, répliqua M. Crisparkle, avec un tranquille sourire, je n'ai aucune crainte pour moi personnellement.

— Je ne crains rien non plus pour moi-même, reprit M. Jasper en appuyant sur le pronom personnel. Je ne suis pas en hostilité avec lui et n'ai pas de raison pour m'y trouver jamais… Mais il n'avait pas de raison non plus d'en vouloir à mon cher enfant. Bonne nuit ! »

M. Crisparkle rentra chez lui, tenant à la main le chapeau qui avait acquis si imperceptiblement le droit d'être accroché dans son vestibule ; il y accrocha ce chapeau, et tout pensif, il alla se mettre au lit.

# CHAPITRE IX

# LES OISEAUX DANS LE BOCAGE

Rosa n'ayant plus au monde aucun parent qu'elle connût, n'avait pas eu, depuis l'âge de sept ans, d'autre demeure que la Maison des Nonnes, d'autre mère que M[lle] Twinkleton.

Le seul souvenir qu'elle conservât de sa mère était celui d'une jolie petite créature qui lui ressemblait, et qui ne devait pas être beaucoup plus âgée qu'elle, lorsqu'un jour son père l'avait rapportée noyée, morte entre ses bras.

Ce fatal accident était arrivé dans une partie de plaisir.

Les moindres détails de la jolie toilette d'été de sa pauvre mère, ses longs cheveux mouillés auxquels adhéraient encore des pétales de fleurs effeuillées, ce corps inanimé étendu sur le lit dans sa triste beauté, tout cela était resté gravé d'une manière ineffaçable dans le souvenir de Rosa.

Il en était de même du désespoir farouche de son pauvre jeune père, qui était mort de douleur au premier anniversaire de ce cruel événement.

Les fiançailles de Rosa avaient été la conséquence des consolations que lui avait prodiguées, pendant cette fatale année, son ami et ancien camarade de collège, Drood, comme lui resté veuf à la fleur de l'âge.

Mais M. Drood, lui aussi, suivit la route silencieuse où aboutit, tôt ou tard, notre pèlerinage sur cette terre, et les deux orphelins se trouvaient dans la situation où nous les avons trouvés au commencement de ce récit.

L'atmosphère de pitié qui avait environné la petite orpheline à son arrivée à Cloisterham, loin de se dissiper, avait pris des nuances plus brillantes à mesure que l'enfant grandissait et devenait plus rieuse et plus jolie.

Sa destinée avait pris des tons dorés, des tons de rose et d'azur ; mais Rosa devait toujours son plus grand charme au doux éclat qui lui était propre.

Le désir de chacun de la consoler et de lui prodiguer des caresses avait eu pour résultat de la faire traiter comme une enfant gâtée, et l'habitude de la cajoler avait persisté depuis qu'elle n'était plus une enfant.

C'était à qui serait son amie dans le pensionnat, à qui serait la première à lui faire tel ou tel petit cadeau, ou à lui rendre tel petit service ; c'était à qui l'emmènerait dans sa famille aux jours de fête, à qui lui écrirait le plus souvent, aux époques de séparation, à qui paraîtrait plus heureuse de la revoir au retour.

Les gracieuses rivalités elles-mêmes n'étaient pas sans susciter de petites querelles dans la Maison des Nonnes.

Heureuses les pauvres religieuses cloîtrées d'autrefois si elles n'avaient pas eu de plus rudes combats à soutenir sous leurs voiles et leurs rosaires !

C'est ainsi que Rosa avait grandi et qu'elle était devenue cette aimable petite créature, étourdie, volontaire et sympathique ; gâtée en ce sens qu'elle comptait sur l'indulgence de tous ceux qui l'entouraient, mais non en ce sens qu'elle fût capable de payer cette indulgence d'ingratitude.

Elle avait, au contraire, dans le cœur une source inépuisable d'affection dont les eaux jaillissantes avaient rafraîchi et fait la joie de la Maison des Nonnes pendant bien des années et jamais n'avaient été troublées.

Qu'arriverait-il si le trouble se produisait ?

Quels changements allaient s'opérer dans cette tête insoucieuse et dans ce cœur mobile ?

Comment le bruit d'une querelle qui avait eu lieu à une heure fort avancée de la soirée entre les deux jeunes gens et qui avait été suivie d'une espèce de tentative meurtrière de M. Neville contre Edwin Drood parvint-il dans l'établissement de M^lle^ Twinkleton avant le déjeuner ?

C'est chose impossible à dire.

Avait-il été apporté par les oiseaux voltigeant dans l'air ou bien s'était-il introduit avec l'air lui-même lorsqu'on avait ouvert les croisées ?

Le boulanger l'avait-il pétri dans son pain ou le laitier insinué dans son lait, comme un élément de falsification ; les servantes, en battant la poussière de leurs paillassons contre la porte, l'avaient-elles reçu en échange de cette poussière dans les effluves qui venaient de la ville ?

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il se répandit dans toute la maison avant que M^lle^ Twinkleton ne descendit de sa chambre, avant même que le fait lui eût été communiqué par M^me^ Tisher, tandis qu'elle s'habillait, ou pour se servir de la phrase que M^lle^ Twinkleton eût employée elle-même en parlant à un père ou à un tuteur enclin aux idées mythologiques, avant qu'elle n'eût sacrifié aux Grâces.

Le frère de M^lle^ Landless avait jeté une bouteille à la tête de M. Edwin Drood.

Le frère de M^lle^ Landless avait lancé un couteau contre M. Edwin Drood.

Le couteau devait amener la fourchette.

Le frère de M^lle^ Landless avait jeté une fourchette aux yeux de M. Edwin Drood.

De même que dans le cas fameux de Peter Piper, accusé d'avoir pris un pot de piment mariné, on voulut, avant tout, avoir la preuve de l'existence de ce pot ; de même, dans le cas présent, il parut important d'établir si le frère de M^lle^ Landless avait jeté une bouteille, ou un couteau, ou une fourchette… ou une bouteille, et un couteau, et une fourchette.

La cuisinière avait donné à entendre que ces trois choses avaient été successivement lancées à M. Edwin Drood.

Et l'on racontait que le frère de Mlle Landless avait témoigné qu'il admirait fort Mlle Bud ; que M. Edwin Drood avait alors répliqué que le frère de Mlle Landless n'avait nul besoin d'admirer Mlle Bud ; que le frère de Mlle Landless avait alors saisi le couteau, la fourchette, la bouteille et la carafe, la carafe avait surgi inopinément au milieu des projectiles, et avait, avec le tout, essayé d'exterminer M. Edwin Drood.

La pauvre petite Rosa se fourra les doigts dans les oreilles dès que ces bruits commencèrent à circuler.

Elle se retira même dans un coin, en suppliant qu'on ne lui en parlât plus.

Mlle Landless ayant demandé à Mlle Twinkleton la permission d'aller voir son frère, non sans laisser deviner qu'elle se passerait de la permission si elle ne lui était pas accordée, sortit avec l'intention arrêtée de se rendre chez M. Crisparkle afin d'être fidèlement renseignée.

Quand elle fut de retour, après avoir été préalablement prise à part par Mlle Twinkleton, jalouse de passer au crible les nouvelles qu'elle rapportait et de s'assurer qu'elles ne renfermaient rien d'inconvenant, Mlle Landless fit connaître à Rosa ce qui était réellement arrivé.

Helena insista, le rouge au visage, sur la grossière provocation adressée à son frère, mais en atténuant

pourtant un peu la gravité de l'offense, en la présentant comme venue à la suite d'autres mots échangés entre les deux jeunes gens, mots sans intérêt pour sa nouvelle amie, et elle se garda surtout bien de dire que ces gros mots avaient eu pour cause la façon par trop légère dont le fiancé de Rosa parlait d'elle.

Helena, enfin, se fit l'interprète, près de sa nouvelle amie, de la supplique de son frère qui la conjurait de lui pardonner.

Elle s'acquitta de cette mission avec une chaleur toute paternelle et mit fin à l'entretien.

Il était réservé à M^lle^ Twinkleton de calmer les esprits dans la Maison des Nonnes.

En conséquence, cette dame fit une entrée imposante dans ce que les plébéiens appelleraient la classe ; mais dans le langage patricien, adopté par les maîtresses de l'établissement, cette chambre portait la dénomination de « la salle destinée à l'étude. »

M^lle^ Twinkleton entra en disant :

« Mesdemoiselles !… »

Tout le monde se leva.

M^me^ Tisher alla se ranger derrière sa supérieure, comme pour représenter la première dame d'honneur historique qui accompagnait la reine Élisabeth à Tilbury Fort.

M^lle^ Twinkleton continua :

« La Renommée, mesdemoiselles, a été représentée par le barde d'Avon… il est inutile de prononcer ici le nom de l'immortel Shakespeare, également appelé le Cygne de sa rivière natale, par une allusion probable à l'ancienne superstition qui prétendait que cet oiseau, d'un si gracieux plumage… Mademoiselle Jennings voudrait-elle se tenir droite ?… chantait délicieusement à l'approche de la mort ; mais ce fait ne nous est pas garanti par les autorités en ornithologie… La Renommée, donc, mesdemoiselles, a été représentée par ce barde… Hem !… hem !… qui a esquissé le célèbre juif… comme un composé de nombreuses langues… La Renommée, à Cloisterham… Mademoiselle Ferdinand voudrait-elle bien m'honorer de son attention ?… ne fait pas exception au portrait qu'en a tracé le grand peintre. Un petit tapage survenu la nuit dernière entre deux jeunes gentlemen, à une centaine de pas de ces murs paisibles… Mademoiselle Ferdinand paraissant être incorrigible, aura la bonté de copier ce soir, dans la langue originale, les quatre premières fables de notre spirituel voisin M. La Fontaine… a été considérablement exagéré par la déesse aux cent voix, dans un premier sentiment d'alarme et d'anxiété ; et ce sentiment prenait sa source dans notre sympathie pour une jeune amie que notre pensée ne peut séparer de l'un des gladiateurs qui ont paru sur cette arène, laquelle, heureusement, n'a pas été ensanglantée… L'inconvenance de M^lle Reynolds, qui poignarde son col avec une épingle, est trop flagrante pour ne pas être signalée… Nous sommes descendue de l'élévation de l'esprit et du cœur naturelle à des jeunes filles comme il faut jusqu'à discuter ce thème malséant… Après nous

être assurée près de personnes respectables qu'il ne s'agissait ici que d'un de « ces riens sans consistance, » selon l'expression du poète… dont M^lle^ Giggles nous dira le nom, avec la date de sa naissance, d'ici à une demi-heure… nous voudrions voir abandonner ce sujet. Nous désirons que tous les esprits se concentrent sur les bienfaisants travaux du jour. »

Ce « sujet » occupa néanmoins les élèves toute la journée, à ce point que M^lle^ Ferdinand provoqua un nouveau trouble, en se posant à la dérobée des moustaches en papier noirci pendant le dîner et en faisant le simulacre de jeter une carafe d'eau à la tête de M^lle^ Giggles, qui prit sa fourchette pour se défendre.

Quant à Rosa, elle pensa beaucoup à cette malheureuse querelle ; elle y pensait avec le désagréable sentiment d'y avoir été mêlée.

C'était toujours la suite de la fausse position que lui créait son engagement matrimonial ; n'étant jamais libre de ce souci lorsqu'elle se trouvait avec son futur époux, elle n'en était pas affranchie davantage quand ils étaient séparés.

Ce jour-là, Rosa fut obligée de se replier beaucoup sur elle-même et privée de la consolation de causer librement avec sa nouvelle amie.

La querelle ayant eu lieu entre Edwin Drood et le frère d'Helena, celle-ci évitait un sujet de conversation aussi délicat que difficile pour toutes les deux.

En ce moment, critique entre tous, on annonça le tuteur de Rosa, qui venait lui rendre visite.

M. Grewgious avait été parfaitement choisi pour la mission qu'il avait à remplir, car c'était un homme d'une intégrité incorruptible ; par exemple, il n'avait aucune autre qualité extérieurement appréciable.

Qu'on imagine un homme aride et sec qui, s'il avait été soumis à la pression d'un moulin, aurait produit une poudre aussi parfaitement sèche que lui-même.

M. Grewgious avait sur la tête de rares cheveux, qui présentaient la consistance et la couleur de la filasse ; cela ressemblait si peu à une chevelure humaine, qu'on aurait cru plutôt que c'était une perruque ; mais comment supposer que personne pût volontairement se faire une pareille tête.

Les traits du petit visage de M. Grewgious semblaient n'avoir été que grossièrement ébauchés ; certaine entaille sur son front faisait penser que la nature, au moment de mettre sur cette figure l'expression et le fini, avait jeté le ciseau de colère en disant : « Véritablement, je ne me donnerai pas l'ennui de finir ce vilain homme ; qu'il reste comme il est. »

La partie supérieure du cou de M. Grewgious était trop longue ; ses chevilles et ses talons trop osseux ; il avait, des pieds à la tête, un air gauche et embarrassé, une démarche contrainte, et avec cela la vue si courte, qu'il était incapable de voir lui-même le contraste déplaisant que ses longs bas blancs en coton formaient avec ses vêtements noirs.

Et pourtant, M. Grewgious avait en lui je ne sais quel étrange privilège qui faisait que l'ensemble de sa personne produisait presque une agréable impression.

M. Grewgious, lorsque sa pupille le joignit, se montra tout déconcerté d'être surpris en la compagnie de M^lle^ Twinkleton et dans la chambre consacrée à cette personne précieuse.

Il y avait été introduit malgré lui dans une vague appréhension d'être interrogé sur quelque chose et de ne s'en pas bien tirer.

Le pauvre homme se sentait fort oppressé dans cette position menaçante.

« Comment allez-vous, ma chère ?… Je suis heureux de vous voir… Comme vous êtes embellie, ma chère… Permettez-moi de vous offrir un siège, ma chère. »

M^lle^ Twinkleton se leva de son bureau en disant avec la grâce en usage dans le monde poli :

« Me permettez-vous de me retirer ?

— Certainement non ; pas à cause de moi. Je vous supplie de ne pas vous déranger.

— Je dois donc vous demander la permission de me déranger, répliqua M^lle^ Twinkleton, en répétant deux fois ces mots remarquables avec une amabilité charmante. Cependant je ne sortirai pas d'ici puisque vous êtes si obligeant. Si je transportais mon bureau dans l'embrassure de la fenêtre, ne vous gênerai-je pas ?

— Oh ! madame, me gêner…

— Vous êtes trop bon. Rosa, ma chère, vous n'éprouverez aucune contrainte à cause de ma présence, j'en suis sûre. »

M. Grewgious, demeuré avec Rosa auprès du feu, lui dit encore :

« Comment allez-vous, ma chère ?… Enchanté de vous voir, ma chère. »

Et après avoir attendu qu'elle se fût assise, il s'assit à son tour.

« Mes visites, dit M. Grewgious, sont comme celles des anges… non pas que je me compare à un ange.

— Non, monsieur, dit Rosa.

— Non, bien certainement, confirma M. Grewgious ; je veux simplement dire que mes visites sont rares et se produisent à de longs intervalles. Les anges, nous le savons très-bien, sont au-dessus de nous. »

M^lle^ Twinkleton regarda autour d'elle avec une certaine fixité dans le regard.

« Je fais allusion, ma chère, dit M. Grewgious en posant sa main sur celle de Rosa, pour bien montrer qu'il s'adressait à elle (car l'idée lui était venue qu'autrement il allait se rendre suspect de prendre l'effroyable liberté d'appeler M^lle^ Twinkleton ma chère), je fais allusion aux autres jeunes demoiselles. »

M. Grewgious, qui avait conscience de n'avoir pas entamé l'entretien avec toute la netteté désirable, se frotta la tête de la nuque au front, comme un homme qui vient de faire un plongeon et qui s'éponge.

Ce geste, d'ailleurs tout à fait inutile, rentrait dans ses habitudes.

Il prit ensuite un agenda et un crayon de mine de plomb dans la poche de son gilet.

« J'ai rédigé, dit-il en tournant des feuilles, un mémorandum pour aider ma pauvre mémoire. C'est ma coutume à cause de mon peu de facilité pour la conversation. Avec votre permission, ma chère, je le consulterai… ***En bonne santé et heureuse***… C'est cela. Vous êtes en bonne santé. C'est cela. Vous êtes en bonne santé et heureuse, ma chère ? Vous en avez l'air du moins.

— En effet, monsieur, répondit Rosa.

— Pour cela, dit M. Grewgious en inclinant la tête dans la direction de la croisée, nous devons nos remercîments les plus chaleureux, et je paye cette dette avec empressement, à la tendresse maternelle et aux soins constants et dévoués de la dame que j'ai l'honneur de voir en ce moment devant moi. »

Ce n'était encore qu'un point de départ assez boiteux : le compliment de M. Grewgious n'arriva pas à son adresse. M^lle^ Twinkleton, comprenant que la politesse exigeait qu'elle ne parût pas être à la conversation, mordit la barbe de sa plume et regarda en l'air, comme si elle attendait que l'une des neuf sœurs lui envoyât une idée.

M. Grewgious épongea de nouveau sa tête parfaitement sèche et consulta encore son agenda.

Tout d'abord il effaça : ***En bonne santé et heureuse***, comme un article épuisé.

« ***Livres, shillings, et deniers*** ; voici ma seconde note. Un sujet aride pour une jeune demoiselle, mais qui a son importance. La vie est une question de livres, de shillings, et de deniers. La mort est… »

La pensée soudaine de la mort du père et de la mère de Rosa l'arrêta court, et il dit d'un ton plus bas :

« Non, la mort n'est pas une question de livres, de shillings, et de deniers. »

La voix de M. Grewgious était aussi âpre, aussi sèche que lui-même.

Et pourtant, quelque limités que fussent les moyens d'expression que possédait cette ingrate physionomie, elle respirait la bonté.

Si seulement la nature avait fini ce visage, la tendresse du cœur s'y serait lue en ce moment.

Mais si les aspérités du front de M. Grewgious ne voulaient pas se polir, si cette physionomie rudimentaire qu'il voulait faire mouvoir était incapable de rendre aucun sentiment, qu'y pouvait ce pauvre homme ?

« ***Livres, shillings, et deniers***. Vous trouvez toujours votre allocation suffisante à la satisfaction de vos besoins, ma chère ? »

Rosa n'avait besoin de rien, par conséquent l'allocation était amplement suffisante.

« Et vous n'avez pas de dettes ? »

Rosa se mit à rire à la pensée d'avoir des dettes : cela lui semblait dans son inexpérience une imagination bouffonne.

M. Grewgious concentra sur elle toute la puissance de sa vue de myope pour bien s'assurer que c'était là le fond de sa pensée.

« Ah dit-il, en forme de commentaire et tout en lançant un regard furtif du côté de M^lle^ Twinkleton et en passant un trait au crayon sur les mots : ***Livres, shillings, deniers*** ; je disais tout à l'heure que j'étais venu parmi les anges ! C'est bien la vérité ! »

Rosa pressentit quel allait être le prochain article du mémorandum ; elle rougit et redressa d'une main maladroite un faux pli de sa robe, longtemps avant que M. Grewgious n'eut parlé.

« ***Mariage***. Hem !… »

M. Grewgious s'essuya la tête en ramenant la main jusque par-dessus son front, par-dessus son nez, par-dessus même son menton ; puis il rapprocha sa chaise de celle de la jeune fille ; il allait parler d'un ton plus confidentiel.

« Je touche maintenant, ma chère, dit-il au point délicat qui m'a décidé à venir vous ennuyer de ma visite. Sans cela, et comme je me connais pour un homme es-

sentiellement anguleux, vous ne m'auriez pas vu ici. Je suis l'individu le moins porté à m'introduire dans une sphère pour laquelle je suis si peu fait. Dans cette maison, je me fais l'effet d'un ours paralysé par une crampe, au milieu d'un cotillon. »

Sa laideur lui donnait tant de ressemblance avec l'animal auquel il se comparait, que Rosa ne put s'empêcher de rire de bon cœur.

— Vous me voyez sous le même jour que je me vois moi-même, dit M. Grewgious avec un calme parfait, c'est juste ! Pour en revenir à mon mémorandum, M. Edwin est venu ici de temps à autre, ainsi que cela avait été convenu. Vous m'avez mentionné ces visites dans vos lettres trimestrielles, et vous l'aimez, et il vous aime.

— ***Je l'aime beaucoup***, monsieur, répondit Rosa.

— C'est ce que j'ai dit, » reprit le tuteur pour les oreilles duquel la timide emphase de la jeune fille était trop fine.

Il ne sentit point que ce : je l'aime beaucoup, la dispensait de dire seulement : ***je l'aime***.

« Bien ! reprit-il. Et vous correspondez ensemble ?

— Oui, nous nous écrivons, dit Rosa qui fit la moue, au souvenir de leurs querelles épistolaires.

— C'est en effet le sens que j'attache à ce mot : correspondre, ma chère, dit M. Grewgious. Bon. Tout va bien. Le temps marche. Aux prochaines fêtes de Noël, il deviendra nécessaire, comme question de forme, de

donner avis à la dame exemplaire qui est là dans l'embrasure de la croisée, et à laquelle nous avons tant d'obligations, que votre départ aura lieu à l'expiration des premiers six mois de l'année prochaine. Vos rapports avec cette dame sont loin d'être de simples rapports d'affaires, mais ils renferment cependant au fond une question d'affaires, et vous savez, les affaires… Je suis un homme tout particulièrement anguleux et disgracieux, reprit-il, et je n'aime pas à me mettre en avant. Si quelqu'un d'autorisé voulait vous conduire à l'autel à ma place, la chose me serait fort agréable. »

Rosa fit entendre, tenant les yeux baissés, que probablement on trouverait quelqu'un sans peine pour remplacer M. Grewgious, si cela était nécessaire.

« Certainement… certainement…, s'écria M. Grewgious. Par exemple, le gentleman, qui est ici professeur de danse, s'acquitterait de ce soin avec une convenance toute gracieuse. Il saurait s'avancer et se retirer à la satisfaction de l'officiant, de vous-même, du jeune époux, et de toutes les personnes intéressées. Je suis… je suis un homme tout ce qu'il y a de plus privé de grâce, répéta M. Grewgious, comme s'il éprouvait le besoin de bien préciser ce fait si manifeste ; je ne ferais que des bévues. »

Rosa demeura immobile et silencieuse ; peut-être son esprit n'avait-il pu se transporter encore en idée jusqu'au moment de la cérémonie et s'attardait-il sur la route.

— Mémorandum… ***Testament***. Maintenant, ma chère, dit M. Grewgious après en avoir référé à ses notes, effacé le mot ***mariage***, et pris un papier dans sa poche, bien que je vous aie depuis longtemps mise en possession des termes du testament de votre père, je pense que le moment est venu d'en déposer une copie certifiée entre vos mains. Et quoique M. Edwin en connaisse également le contenu, je crois aussi qu'il est convenable d'en déposer une autre copie certifiée dans les mains de M. Jasper.

— Pourquoi pas dans celles d'Eddy ?… La copie ne peut-elle être remise à lui-même ?

— Si vraiment ; pour peu que vous en ayez le désir. Je parlais de M. Jasper, parce que M. Jasper est son tuteur.

— Je le désire tout particulièrement ; si toutefois vous le voulez bien, dit Rosa vivement et pourtant d'un ton sérieux, je n'aime pas que M. Jasper s'interpose d'aucune façon entre nous.

— Il est tout naturel, dit M. Grewgious, que votre jeune époux soit seul maître en toutes choses. Oui ; vous approuverez ce que je dis, du moins, je l'espère. Le fait est que je suis un homme si extraordinaire que je ne sais rien de tout cela par ma propre expérience. »

Rosa le regarda avec quelque surprise.

« Je veux dire, reprit-il, que les voies de la jeunesse n'ont jamais été les miennes. J'ai été l'unique enfant de parents fort avancés en âge et je suis tenté de croire que

je suis venu au monde déjà vieux. Je n'ai nulle intention de jouer sur le nom que vous portez et dont vous devez si prochainement changer, mais je remarque que lorsque toutes les créatures arrivent au monde à l'état de bouton, j'y suis arrivé à l'état d'écorce sèche. Oui, j'étais déjà sec comme une vieille écorce, quand j'ai commencé à avoir conscience de mon existence. En ce qui concerne la seconde copie certifiée du testament, il sera fait selon votre désir. En ce qui concerne votre héritage, vous savez tout, je pense, Il se compose d'une rente annuelle de deux cent cinquante livres, des économies faites sur cette rente, et d'autres sommes portées à votre crédit. Le tout a été dûment administré et vous constitue la propriété d'un capital excédant dix-sept cents livres. J'ai pouvoir de vous avancer sur ce capital les sommes nécessaires pour les préparatifs de votre mariage. Maintenant, tout est dit.

— Voudriez-vous bien m'apprendre, fit observer Rosa en prenant la copie du testament, mais sans l'ouvrir, si je suis dans le vrai quand j'apprécie ma situation de la façon que je vais vous dire, monsieur Grewgious. Je comprends bien mieux vos explications que tout ce que je lis dans les actes judiciaires. Mon pauvre papa et le père d'Eddy ont fait leurs arrangements ensemble, comme deux amis bons et sûrs, afin que nous aussi nous restions après eux de bons et sûrs amis…

— Parfaitement.

— … Dans notre intérêt à tous deux et pour nous assurer un bonheur durable…

— Parfaitement.

— … Pour que nous soyons l'un pour l'autre ce qu'ils ont été eux-mêmes ensemble, et plus encore…

— Parfaitement.

— Il n'est stipulé ni contre Eddy, ni contre moi, aucune pénalité dans le cas où…

— Ne vous agitez pas ainsi… Au cas qui amène des larmes dans vos yeux, à la seule idée que vous vous en faites, au cas enfin où vous ne vous marieriez pas ensemble, il n'y a aucune pénalité stipulée dans les deux testaments ni contre l'un, ni contre l'autre. Vous resteriez alors sous ma tutelle jusqu'à votre majorité. Rien de pis ne vous arriverait. Le mal serait assez grand sans doute !

— Et Eddy ?

— Il recueillerait la part d'associé à laquelle il a droit du chef de son père, avec les arrérages qui peuvent exister à son crédit, et cela à sa majorité ; les choses ne seraient point changées. »

Rosa, le visage soucieux et les sourcils froncés, mordait le coin de la copie du testament ; puis elle baissa la tête, fixa les yeux sur le parquet, que son petit pied frappait légèrement.

« En résumé, dit M. Grewgious, ce mariage est un désir, un projet amicalement conçu et tendrement exprimé des deux parts. Qu'il ait été formé très-sérieusement, avec le vif espoir qu'il se réaliserait un jour, cela ne fait pas un doute. Quand vous étiez tous

deux enfants, on essayait déjà de vous y accoutumer, et les choses ont bien tourné ! Mais les circonstances peuvent changer et je suis venu vous rendre visite aujourd'hui, en partie et principalement pour m'acquitter d'un devoir envers vous, ma chère ; je devais vous dire que deux jeunes gens ne peuvent être engagés dans les liens du mariage (excepté dans les unions de convenance qui sont une chose impie et malheureuse), que de leur propre et libre volonté, lorsqu'ils y sont portés par un attachement mutuel et qu'ils ont l'un et l'autre l'assurance (assurance qui peut être ou n'être pas démentie par l'événement, la chance en est à courir), qu'ils sont faits l'un pour l'autre et qu'ils se rendront heureux. Est-il à supposer, par exemple, que si le père de l'un de vous vivait encore en ce moment et avait un doute à ce sujet, ses idées ne se seraient point modifiées par les changements de circonstances survenus entre vous avec les années et qu'il se croirait engagé par une promesse si ancienne ? Une pareille supposition serait insoutenable, déraisonnable, illogique, absurde. »

M. Grewgious avait dit tout cela comme s'il faisait une lecture à haute voix ou comme s'il répétait une leçon.

Son visage était comme toujours dépourvu d'expression, ses manières de toute spontanéité.

« Maintenant, ma chère, ajouta-t-il après avoir effacé le mot *Testament* avec son crayon, j'ai rempli un devoir de conscience, mais qui n'en est pas moins un devoir positif dans le cas présent. Mon mémorandum porte le mot

*Désirs*. Avez-vous, ma chère, quelques désirs que je puisse satisfaire ? »

Rosa secoua la tête d'un air presque douloureux, avec l'hésitation d'une petite personne qui aurait grand besoin de conseils.

« Avez-vous quelques instructions à me donner concernant vos affaires ? »

— Je… je préférerais… si vous y consentez… tout arranger d'abord avec Eddy, dit Rosa en disposant les plis de sa robe.

— Certainement… certainement répondit M. Grewgious ; vous devez tous les deux n'avoir qu'un sentiment en toutes choses. Ce jeune gentleman est-il attendu prochainement ici ?

— Il est parti seulement ce matin. Il reviendra aux fêtes de Noël.

— C'est pour le mieux. À son retour, aux fêtes de Noël, vous arrangerez tout avec lui ; puis, vous m'écrirez alors, je m'acquitterai… oh ! simplement pour régulariser les affaires… de mes engagements envers la dame accomplie qui est là près de la croisée. J'aurai cette fois une plus forte somme à lui remettre. »

Puis après avoir effacé, d'un coup de crayon, le mot *Désirs*, M. Grewgious ajouta.

« Mon mémorandum porte le mot *Congé*. Oui, maintenant, ma chère, je dois prendre congé.

— Oserai-je, dit Rosa, dès qu'il eut quitté son siége par un de ces mouvements saccadés et disgracieux qui lui étaient ordinaires, oserai-je vous demander d'avoir l'extrême bonté de venir me voir aux fêtes de Noël, pour le cas où j'aurais alors quelque chose de particulier à vous communiquer ?

— Mais certainement… certainement, répliqua-t-il, en apparence très-flatté par cette prière, si toutefois le mot en apparence peut être employé en parlant d'un homme dont la physionomie impassible ne s'éclairait pas plus qu'elle ne s'assombrissait jamais. En ma qualité d'homme anguleux, je ne conviens guère à la société ; je n'ai d'autre engagement pour les fêtes de Noël que celui de partager, le 25, une dinde bouillie, à la sauce au céleri, avec un clerc aussi bizarre que moi-même que j'ai l'avantage de posséder dans mon étude. Son père, fermier dans le comté de Norfolk, m'envoie la dinde en question à titre de présent, d'un petit pays des environs de Norwich. Je serais très-fier si vous aviez alors le désir de me voir, ma chère. Ma qualité professionnelle de receveur de rentes, fait que si peu de personnes ont le désir de me voir, que cette nouveauté me paraîtrait avoir du charme. »

Pour le remercier de sa complaisance, la reconnaissante Rosa posa les mains sur ses épaules, se dressa sur la pointe de ses pieds, et l'embrassa.

« Bénédiction du ciel ! s'écria M. Grewgious. Mercie ma chère, l'honneur égale presque le plaisir. M$^{lle}$ Twinkleton… madame… j'ai eu la conversation la

plus satisfaisante avec ma pupille et il ne vous reste plus qu'à vous délivrer du désagrément de ma présence.

— Monsieur… monsieur, répliqua Mlle Twinkleton en se levant avec une gracieuse condescendance, ne dites pas désagrément… ne dites pas cela… Je ne puis vous permettre d'employer des expressions…

— Merci, madame. J'ai lu dans les journaux, dit M. Grewgious en bégayant un peu, que lorsqu'un visiteur distingué… non pas que j'en sois un, bien loin de là… va dans une école… non pas que cet établissement soit une école, il s'en faut bien… Il demande un jour de congé ou quelque autre grâce. La journée étant déjà avancée, dans… l'institution…, que vous dirigez d'une façon si éminente, les jeunes demoiselles n'auraient rien à gagner à avoir la libre disposition du reste de l'après-midi. Mais si quelque jeune personne était soumise à quelque punition pourrais-je solliciter ?…

— Ah ! M. Grewgious… M. Grewgious ! s'écria Mlle Twinkleton en le menaçant chastement du doigt. Oh ! les hommes… les hommes ! Ne devriez-vous pas avoir honte de vous montrer si durs pour nous autres pauvres femmes méconnues, qui sommes vouées à la tache de discipliner notre sexe et cela dans votre intérêt !… Mlle Ferdinand a pour pensum les fables de M. La Fontaine à copier. Allez la trouver, ma chère Rosa, et dites-lui que sa punition lui est remise par déférence pour l'intercession de votre tuteur, M. Grewgious. »

Mlle Twinkleton, alors, fit une révérence, véritable merveille accomplie par ses respectables jambes, et

qu'elle termina noblement à trois pas de son point de départ.

M. Grewgious, considérant qu'il était décent de faire visite à M. Jasper avant de quitter Cloisterham, se rendit à la maison située à l'entrée du cloître et franchit l'escalier de la poterne.

La porte était fermée, et un morceau de papier y était attaché avec cette inscription :

*Cathédrale.*

L'idée que cette heure était celle du service vint à l'esprit de M. Grewgious.

En conséquence, il redescendit l'escalier, traversa le cloître, et s'arrêta devant la grande porte sud de la cathédrale, dont les deux battants restaient toujours ouverts pendant les belles après-midi, afin de donner de l'air au saint édifice.

« Miséricorde ! s'écria M. Grewgious en jetant un coup d'œil à l'intérieur, on croit voir devant soi le temps passé. »

Le temps passé exhalait un grand et harmonieux soupir qui résonnait des tombes aux arceaux et aux voûtes, l'ombre s'allongeait dans les coins obscurs du monument ; l'humidité coulait des moisissures de la pierre ; les rayons colorés de tous les tons des pierres précieuses que les vitraux renvoyaient sur les dalles commençaient à s'effacer avec le déclin de la lumière.

Derrière la grille du chœur, sur l'estrade surmontée des grandes orgues, on entrevoyait des robes blanches ; une voix faible s'élevait seule alors et s'abaissait sur un rhythme monotone, et parfois semblait s'éteindre comme une sorte de murmure lointain.

Au dehors, la rivière, les vastes pâturages, et les terres labourées, les collines et les vallées se paraient des rayons du soleil couchant ; à l'horizon, les fenêtres des moulins et des fermes étincelaient comme des plaques d'or.

Dans la cathédrale, au contraire, tout devenait gris, sombre, et sépulcral, et la faible voix de l'officiant continuait sa psalmodie monotone ; puis l'orgue et les accents éclatants des chantres la dominaient et remplissaient la nef ; puis, ce flot harmonieux s'apaisait et sa voix éteinte semblait encore faire un dernier effort ; le flot d'harmonie se soulevait de nouveau, s'élevait jusqu'à la voûte, montait le long des vieux arceaux, et gagnait les hauteurs de la grande tour carrée, puis il cessait et tout devenait silence et repos.

M. Grewgious s'était alors avancé jusqu'aux marches du chœur et il rencontra des chantres qui sortaient.

« Il n'est rien arrivé de fâcheux ? lui dit avec une certaine vivacité M. Jasper en l'abordant. On ne vous a pas envoyé à ma recherche ?

— Pas du tout… pas du tout. Je viens de mon propre mouvement. Je suis allé voir ma jolie pupille, et je me dispose à retourner chez moi.

— Vous l'avez trouvée fraîche et en bonne santé ?

— Très-florissante, en vérité, très-florissante. J'étais venu uniquement pour lui dire ce qu'est un mariage arrangé par des parents morts.

— Et qu'est-ce donc, à votre avis ? »

M. Grewgious remarqua la pâleur des lèvres de M. Jasper, tandis que celui-ci faisait cette question ; il attribua cette pâleur à l'humidité glacée de la cathédrale.

« Je tenais à faire savoir à ma pupille que les désirs des parents n'entraînaient pas une exclusion absolue des raisons qu'on pourrait avoir de rompre ce mariage. Et cette rupture pourrait avoir lieu dans le cas où l'une ou l'autre des parties, manifesterait un manque d'affection ou de bonne volonté à réaliser le vœu des testateurs.

— Puis-je vous demander si vous aviez une raison particulière pour apprendre ceci à votre pupille ? »

M. Grewgious répliqua avec quelque peu d'aigreur :

« Pas d'autre raison que celle de faire mon devoir, monsieur, tout simplement…

Puis il réfléchit.

« Allons, M. Jasper, ajouta-t-il, je connais votre affection pour votre neveu, et je sais que vous ressentez vivement tout ce qui le touche. Je vous assure que mes paroles n'impliquent pas la moindre défiance, pas le plus léger manque d'égards et d'intérêt pour votre neveu.

— Nous n'aurions pas mieux parlé, Edwin et moi, répondit Jasper en prenant amicalement le bras de M. Grewgious, à côté duquel il marchait, nous n'aurions pas mieux parlé que vous-même. »

M. Grewgious ôta son chapeau pour s'essuyer la tête : cela fait, il s'inclina en signe de satisfaction et remit son chapeau.

« Je parierais, dit Jasper avec un sourire (ses lèvres étaient encore si pâles qu'il en avait conscience et qu'il les mordait tout en parlant ainsi pour y ramener le sang), je parierais que Rosa ne vous a pas fait pressentir le plus petit désir d'une rupture avec Ned.

— Vous gagnerez votre pari si vous l'aviez fait sérieusement, répliqua M. Grewgious. Cependant je pense que nous devrions être indulgents pour les petites délicatesses d'une jeune fille qui n'a plus sa mère, dans de semblables conjonctures ces choses-là ne sont guère de ma compétence… Et de la vôtre ?… Qu'en pensez-vous ?…

— Tout cela ne fait pas l'objet d'un doute.

— Je suis heureux de vous entendre parler ainsi, continua M. Grewgious qui avait manœuvré avec adresse, se souvenant fort bien de ce que Rosa lui avait dit à propos de M. Jasper. Il m'a semblé voir qu'un instinct délicat faisait désirer à M^lle^ Bud que tous les arrangements préliminaires eussent lieu directement entre elle et Edwin Drood, comprenez-vous ? Elle n'a pas besoin de nous, n'est-ce pas ? »

Jasper fit un geste.

« Vous voulez dire qu'elle n'a pas besoin de moi ? répliqua-t-il.

— Non, fit M. Grewgious, j'ai bien voulu dire qu'elle n'avait pas besoin de nous. En conséquence, laissons les jeunes gens s'arranger ensemble quand M. Edwin Drood reviendra aux fêtes de Noël. Nous interviendrons ensuite pour terminer définitivement les affaires.

— Ainsi, vous avez arrêté avec elle que vous reviendrez aux fêtes de Noël ? fit observer Jasper. Vous voyez, monsieur Grewgious, il existe, comme vous le disiez fort bien tout à l'heure, un attachement si rare entre mon neveu et moi, que je suis plus sensible à tout ce qui intéresse ce cher, ce fortuné, cet heureux garçon, qu'à ce qui me touche moi-même. Cependant c'est toute justice que l'on ait égard aux désirs de la jeune fille. Je dois accepter la marche que vous m'avez tracée, je l'accepte donc. Il est entendu qu'aux fêtes de Noël les jeunes gens feront tous leurs arrangements pour le mois de mai et prendront entre eux une décision définitive au sujet de ce mariage. Il ne nous restera plus qu'à prendre nous-mêmes nos dispositions et à nous tenir prêts à rendre nos comptes de tutelle pour le jour de la naissance d'Edwin Drood.

— C'est ainsi que je l'entends, dit M. Grewgious en pressant la main de Jasper, au moment de le quitter, Dieu les bénisse tous les deux.

— Dieu les sauve ! s'écria Jasper.

— J'ai dit : Qu'il les bénisse ! fit observer le premier, en retournant brusquement la tête.

— J'ai dit : Qu'il les sauve ! reprit le second. Voyez-vous à cela quelque différence ? »

# CHAPITRE X

# EFFORTS POUR APLANIR LA ROUTE

On a souvent remarqué que les femmes ont une curieuse aptitude à deviner le caractère des hommes ; aptitude purement instinctive, car elles jugent sans ce patient enchaînement de preuves et de motifs qui peut seul donner une garantie satisfaisante d'un bon jugement ; d'ordinaire elles se prononcent même avec la plus excessive confiance en elles-mêmes et si quelques objections leur sont présentées par l'autre sexe elles les repoussent fièrement.

Cette faculté de divination, faillible comme toutes les facultés humaines, est la plupart du temps absolument incapable de se contrôler elle-même, et lorsqu'une femme a exprimé une opinion défavorable, toutes les lumières humaines essaieraient ensuite de lui démontrer que cette opinion est mal fondée, qu'elle n'en resterait pas moins inébranlable dans sa façon de voir, inflexible dans sa détermination de ne pas revenir sur sa première idée.

Bien plus, la seule possibilité de la plus faible contradiction, de la réfutation la plus timide engendre neuf fois sur dix, dans les jugements féminins, cette sorte d'acharnement qui entache les témoignages intéressés,

tant une belle devineresse s'attache fortement à son erreur et passionnément à ses propres finesses.

« Ne penses-tu pas, chère maman, dit le chanoine mineur à sa mère, qui était assise et tricotait dans son cabinet, que tu es un peu trop sévère pour M. Neville ?

— Je ne le pense pas, Septimus, répondit la vieille dame.

— Discutons le fait, maman ?

— Je n'ai aucune objection à faire à ta proposition, Septimus. Je crois, mon cher enfant, avoir l'esprit toujours ouvert à la discussion ».

Il ce produisit en ce moment une oscillation dans le bonnet de la vieille dame, et l'on put comprendre qu'elle ajoutait intérieurement :

« Je voudrais bien voir si jamais une discussion me fera changer d'opinion.

— Eh bien, maman, reprit cet excellent fils toujours animé de dispositions conciliantes, rien n'est préférable à une discussion libre.

— Je n'espère pas grand'chose de celle-ci, mon cher enfant, fit la vieille dame évidemment décidée à ne faire aucune concession.

— Bien ! dit le chanoine, je disais donc que M. Neville, dans cette malheureuse circonstance, avait agi sous l'influence d'une provocation.

— Et sous l'influence du vin chaud, ajouta la vieille dame.

— J'admets aussi l'influence du vin… tout en pensant que les deux jeunes gens étaient à deux de jeu sous ce rapport.

— Et moi, je ne le crois pas, dit la vieille dame.

— Pourquoi cela, maman ?

— Parce que je ne le crois pas. Cependant j'accepte la discussion comme toujours.

— Mais, ma chère maman, je ne vois pas bien comment nous pourrons discuter si tu ne sors point de là.

— Que ton blâme, Septimus, retombe sur M. Neville et non pas sur moi ! dit la vieille dame avec une imposante sévérité.

— Chère maman, pourquoi sur M. Neville ?

— Eh ! dit M^me^ Crisparkle, revenant encore une fois à son point de départ, parce qu'il est rentré ivre à la maison au risque de compromettre cette demeure, et sans respect pour la famille qui l'habite.

— Le fait n'est pas niable, maman ; mais il s'en est montré tout de suite très-chagrin et il l'est encore aujourd'hui.

— Bien ; mais sans M. Jasper, qui, avec les attentions d'un homme bien élevé, est venu à moi le lendemain dans l'église même, après le service et avant d'avoir quitté sa robe, pour m'exprimer l'espoir que je

n'avais pas été trop alarmée et que mon sommeil n'avait pas été troublé trop fort, je n'aurais jamais entendu parler de cette désagréable affaire, dit la vieille dame.

— Pour être franc, ma mère, je crois que je ne t'en aurais rien dit ; cependant je n'avais pas d'idée arrêtée sur ce point. Je me préparais à suivre Jasper dans l'église pour en causer avec lui et décider ensemble s'il n'était pas convenable pour tous les deux de garder le silence vis-à-vis de tout le monde, quand je l'ai trouvé qui causait avec toi. Il était trop tard.

— Trop tard, en effet. M. Jasper était encore tout pâle et tout ému de la scène qui avait eu lieu chez lui dans la soirée.

— Si je t'en avais fait un mystère, maman, tu peux être sûre que c'eût été par respect pour ta tranquillité, dans l'intérêt des jeunes gens et pour mieux remplir mes devoirs, tels du moins que je les comprends. »

La vieille dame se leva, traversa la chambre, et vint l'embrasser.

« Il va sans dire, mon cher Septimus, fit-elle, que j'en suis parfaitement sûre.

— Quoi qu'il en soit, cette scène est devenue le sujet des conversations de toute la ville, dit M. Crisparkle en se grattant l'oreille pendant que la vieille dame regagnait son siége et reprenait son tricot.

— C'est pourquoi j'ai avancé, reprit la vieille dame, que j'avais mauvaise opinion de M. Neville, et mainte-

nant je le répète, et ce que j'ai dit je le redis sans détour : j'espère que M. Neville pourra revenir au bien, mais je le crois pas. »

Et son bonnet rentra en danse.

« Je suis affligé de t'entendre parler ainsi, maman…

— Je suis affligée moi-même d'être forcée de parler comme je le fais, mon cher enfant, interrompit la vieille dame en tricotant d'une main ferme, mais je ne puis m'en empêcher…

— Car, poursuivit le chanoine mineur, il est indiscutable que M. Neville est laborieux et attentif, qu'il s'améliore rapidement, et qu'il a… j'espère pouvoir le dire… de l'attachement pour moi.

— Il n'a aucun mérite à cela, mon cher enfant, dit la vieille dame. Il aurait tort de s'en faire un et, s'il le fait, je n'en conçois qu'une plus mauvaise opinion de lui.

— Mais, chère maman, jamais il n'a rien dit de semblable.

— C'est possible, répliqua la vieille dame ; mais s'il ne l'a point dit, je ne vois pas ce que cela prouve. »

Il n'y avait pas d'impatience dans le regard que le chanoine arrêta sur la figure de porcelaine qui tricotait auprès de lui ; seulement on y lisait une réflexion bien naturelle, à savoir qu'avec ces figurines-là il est inutile de serrer une argumentation.

« Et ce n'est pas tout, Septimus, reprit la vieille dame. Demande-toi ce que serait ce jeune homme sans sa sœur. Tu sais quelle influence elle a sur lui ; tu connais l'intelligence de la jeune personne, et tu sais aussi que tout ce qu'il apprend avec toi, il l'étudie avec elle. Fais à cette jeune fille la part qu'elle mérite dans les éloges que tu donnes à tous deux, et vois ce qui reste pour lui ? »

Ces derniers mots firent tomber M. Crisparkle dans une légère rêverie ; sa pensée se portait sur des sujets divers.

Il songeait d'abord aux conversations fréquentes où il avait vu le frère et la sœur engagés ensemble sur un de ses vieux livres de collège ; puis à ces matinées brumeuses consacrées à d'intéressantes excursions dans les environs de Cloisterham ; à ces sombres soirées où il affrontait le vent, au coucher du soleil, grimpé à son observatoire favori, dans quelque vieux fragment des ruines du monastère et regardant passer au-dessous de lui les deux jeunes gens sur le bord de la rivière : les feux et les lumières de la ville commençaient alors à se refléter dans l'eau, ce qui rendait le paysage encore plus désolé.

M. Crisparkle pensait encore à la façon dont lui était venue l'idée qu'en instruisant l'un des deux jeunes gens il les instruisait tous les deux.

Il y avait donc un de ces deux esprits qui était directement en rapport avec le sien, et l'autre avec lequel il ne communiquait que par intermédiaire.

Il réfléchit à la nouvelle qui lui était venue de la Maison des Nonnes qu'Helena, qu'il avait d'abord jugée si

fière et si farouche, s'était soumise à l'influence de Rosa, de la belle fiancée, comme il l'appelait, et que la jeune fille apprenait de sa compagne tout ce qu'elle savait.

Il sourit de cette pittoresque association entre deux créatures extérieurement aussi dissemblables.

Surtout il se demanda comment il était possible que toutes ces mêmes choses, dont l'existence ne datait que de quelques semaines, fussent devenues un des grands intérêts de sa vie.

Comme chaque fois que le Révérend Septimus devenait rêveur, sa bonne mère en concluait aussitôt qu'il avait besoin d'être réconforté, la florissante vieille dame se dirigea donc en toute hâte vers l'armoire de la salle à manger, d'où elle tira le réconfortant sous la forme d'un verre de vin de Constance et de quelques biscuits fabriqués à la maison.

C'était une armoire merveilleuse, digne de Cloisterham et du Coin du Chanoine.

Au-dessus était attaché un portrait de Haendel, le chef couvert d'une longue perruque et regardant les spectateurs avec des airs de connaître tous les trésors que renfermait ce meuble précieux.

On aurait dit que le grand musicien s'occupait à en combiner dans une fugue toutes les harmonies délectables.

Oh ! ce n'était pas une armoire vulgaire !

Les portes tournaient sur leurs gonds et s'ouvraient tout d'un coup, mais ne découvraient rien que par degrés.

Elle avait une serrure saillante à sa partie médiane, à l'endroit juste où deux panneaux perpendiculaires se rencontraient, l'un montant et l'autre descendant.

Le panneau supérieur, en s'abaissant, laissait la partie inférieure dans un délicieux mystère et montrait de larges tablettes garnies de jarres pour les conserves, de pots de confitures, de boîtes d'étain, de boîtes à épices, et de ces agréables poteries bleues et blanches de fabrique étrangère où l'on renferme les conserves de tamarin et de gingembre.

Chacun de ces aimables vases portait sa destination inscrite sur son ventre.

Les grandes jarres, dans leur partie supérieure, étaient enduites d'un beau brun uniforme ; on aurait cru voir deux parements d'habits croisés et boutonnés sur une poitrine humaine.

Plus bas, sur leur panse, au milieu d'une belle couleur jaune, se détachait majestueusement l'inscription en grosses lettres annonçant que la jarre était habitée par des noix ou des cornichons, des oignons ou des choux-fleurs.

Les pots de confitures étaient recouverts de papier à papillotes, et leur figure extérieure faisait savoir, à l'aide d'une délicate calligraphie féminine, que ces amours de pots logeaient des framboises, des groseilles, des abri-

cots ou des prunes, des gelées de pommes ou des pêches.

Alors la scène friande changeait : le panneau inférieur se levait et laissait voir des oranges auprès d'une grande boîte à sucre pour en tempérer l'acidité, si elles n'étaient pas bien mûres.

Des biscuits fabriqués à la maison siégeaient à cette haute cour à côté d'un reste de gâteau de prunes et d'une pile de ***doigts de dame***, minces et effilés, destinés à être trempés dans les vins de dessert et baisés ensuite comme de vrais doigts.

Tout en bas, dans un compartiment doublé de plomb, reposaient les vins fins et les cordiaux.

De là s'exhalait un doux parfum mélangé de citrons, d'amandes, et de vanille en gousses.

Dans cette armoire des armoires, de grosses, de vénérables abeilles bourdonnant aussi fort que de petites cloches semblaient avoir déposé leur miel pendant des siècles.

Tout ce qui avait été enfoui sur ces profondes tablettes, assez profondes, comme on l'a dit, pour que la tête, les épaules, et les coudes pussent s'y enfoncer, en sortait avec une saveur fondante et semblait avoir subi une transformation saccharine.

Le Révérend Septimus, comme si ce n'était point assez contre lui de l'armoire, devait également se soumettre à l'ingurgitation des nauséabonds trésors du cabi-

net consacré aux herbes et aux plantes médicinales, placé de même sous la surveillance de la bergère en porcelaine de Saxe.

À quelles surprenantes infusions de gentiane, de menthe poivrée, de giroflée, de sauge, de percepierre, de thym, de romarin, et de pissenlit avait-il dû prêter son courageux estomac !

Dans quels incroyables cataplasmes avait-il dû engloutir sa figure rosée dès que sa mère le supposait menacé d'un mal de dents !

Quels savants emplâtres s'était-il laissé joyeusement appliquer sur la joue et sur le front quand la chère vieille dame le persuadait qu'elle voyait les apparences d'un imperceptible bouton !

Dans ce pénitencier botanique situé au faite de l'escalier, il y avait une cellule basse et étroite aux murailles blanchies à la chaux.

Là, des paquets de plantes sèches étaient suspendus au plafond ou étendus sur des planches en compagnie de bouteilles effrayantes.

Le Révérend Septimus supportait tout avec douceur, pareil au fameux agneau qui marche sans résistance au sacrifice ; ne laissant pas même voir qu'il n'obéissait que pour plaire à la vieille dame, il avalait tranquillement ce qu'on lui présentait.

À peine se permettait-il, comme dédommagement, de plonger ses mains et son visage dans les grandes sé-

billes qui contenaient des feuilles de roses ou de la lavande, puis il s'en allait l'esprit tranquille, aussi confiant dans la vertu des eaux de la rivière de Cloisterham pour entraîner au-dedans de lui toute cette pharmacie maternelle que lady Macbeth l'était peu dans l'efficacité de toutes les mers du globe pour laver la tache du sang sur ses mains.

En cette nouvelle occasion, le bon chanoine prit donc son verre de Constance de la meilleure grâce du monde, et ainsi réconforté, à la satisfaction de sa mère, il se mit à vaquer aux travaux qui lui restaient à accomplir pour la journée.

Il remplit ses devoirs ponctuellement, et au moment voulu, jusqu'à l'heure du service du soir.

La cathédrale étant un lieu très-froid, il fit un temps de course au trot après le service.

Cette course se termina par une charge vigoureuse contre son fragment de ruines favori qu'il escalada sans s'arrêter ni respirer.

Il accomplit même cette prouesse d'une façon tout à fait magistrale et il ne souffla même pas quand, debout sur le faite, il fit halte pour contempler la rivière qui coulait au-dessous de lui.

La rivière à Cloisterham est si près de la mer qu'on y voit fréquemment surnager des herbes marines.

Or, ce jour-là, une quantité plus considérable que de coutume de ces plantes marines avait été apportée par la dernière marée.

À cette circonstance se joignait le trouble de l'eau, le clapotement des vagues, la lueur sinistre du côté de la mer ; les barques passaient avec leurs voiles grises démesurément gonflées ; tout présageait une nuit orageuse.

Le chanoine médita sur le contraste qu'offrait cette mer irritée et bruyante avec le Coin du Chanoine qui était un port si tranquille.

Helena et Neville passèrent en ce moment au-dessous de lui.

Il avait pensé à eux toute la journée.

À l'instant il descendit de son observatoire, il voulait leur parler.

Mais la descente était difficile à la clarté mourante du soir ; heureusement que M. Crisparkle était un grimpeur exercé ; peu d'hommes pouvaient rivaliser avec lui dans ce genre d'exercice.

Il arriva auprès des jeunes gens quand tout autre à sa place n'aurait été encore qu'à moitié de la descente.

« Vilaine soirée, mademoiselle Landless ! Ne trouvez-vous pas que l'endroit habituel de vos promenades avec votre frère est bien exposé au froid à cette époque de l'année ? Le soleil est couché et le vent vient de la mer. »

Helena n'y pensait guère ; c'était là sa promenade favorite ; elle aimait ce lieu si retiré.

C'est ce qu'elle exprima en deux mots.

« Bien retiré, en effet, dit M. Crisparkle saisissant l'occasion de se promener avec les jeunes gens. Point d'endroit mieux choisi quand on veut causer avec quelqu'un, sans craindre d'être interrompu. C'est précisément le cas dans lequel je me trouve. Monsieur Neville, vous dites, je crois, à votre sœur tout ce qui passe entre nous ?

— Tout, monsieur, absolument tout.

— Par conséquent, dit M. Crisparkle, votre sœur sait que je vous ai souvent pressé de faire quelques excuses au sujet du malheureux incident qui s'est passé ici le jour de votre arrivée ?

En disant cela c'était elle et non lui qu'il regardait.

Aussi ce fut elle et non lui qui répondit :

« Oui, monsieur.

— Je qualifie cet incident de malheureux, mademoiselle Helena, reprit le Chanoine, parce qu'il a certainement donné naissance à des préventions contre votre frère. On le considère ici comme un garçon dangereux, incapable de maîtriser les emportements de sa colère, et on l'évite, pour cette raison-là.

— Je ne doute pas qu'il n'en soit ainsi pour ce pauvre ami, dit Helena en jetant sur son frère un regard

d'orgueilleuse compassion dans lequel se lisait la conviction profonde qu'on manquait de générosité à son égard. J'en serais persuadée, rien que parce que vous le dites, mais le fait m'est confirmé par des avis indirects et des rapports qui m'arrivent chaque jour.

— Raisonnons, reprit M. Crisparkle avec douceur, mais aussi sur le ton d'une ferme persuasion. Suffit-il de regretter ce qui est arrivé et ne faut-il pas chercher à réparer le mal accompli ? Le séjour de M. Neville à Cloisterham ne date pas de bien longtemps et je ne crains pas qu'il ne vive pas assez pour triompher des préventions dont je vous parle et pour prouver qu'il a été mal jugé. Mais il serait bien plus sage d'agir tout de suite que de se fier au temps. Ce serait plus politique et ce serait plus juste. Car il n'y a pas de doute que Neville n'ait été dans son tort.

— Il a été provoqué, fit observer Helena.

— Il a été l'assaillant, » répliqua M. Crisparkle.

Ils continuèrent à marcher en silence, jusqu'au moment où Helena leva les yeux sur le visage du chanoine, et lui dit d'un ton où perçait comme un reproche :

« Oh ! M. Crisparkle, voudriez-vous que Neville allât se jeter aux pieds de M. Drood, ou à ceux de M. Jasper, qui dit du mal de lui chaque jour. Au fond du cœur, vous ne pouvez pas avoir un pareil désir ; ce que vous lui conseillez, vous ne le feriez pas si vous étiez à sa place.

— Helena, j'ai dit à M. Crisparkle, dit Neville, en adressant un regard plein de déférence à son précepteur,

que si je pouvais faire ce qu'il me demande, je le ferais de tout mon cœur. Mais je ne le puis, l'hypocrisie me révolte. Quoi qu'il en soit, tu oublies qu'en priant M. Crisparkle de se mettre à ma place, c'est supposer qu'il aurait pu agir, comme je l'ai fait.

— Je lui en demande pardon, dit Helena.

— Vous le voyez, fit observer M. Crisparkle en saisissant cette nouvelle occasion, mais avec une modération toute pleine de délicatesse, vous reconnaissez indistinctement tous les deux que Neville a eu tort. Pourquoi s'arrêter en si beau chemin et ne pas l'avouer tout à fait hautement ?

— N'y a-t-il pas une différence, demanda Helena avec un léger tremblement dans la voix, entre la soumission à un esprit généreux ou la soumission à un esprit bas et vulgaire.

Avant que le digne chanoine eût trouvé un argument pour répondre à cette belle distinction, Neville intervint.

« Aide-moi donc à me justifier devant M. Crisparkle, Helena, dit-il. Aide-moi à le convaincre que je ne puis être le premier à faire des concessions, sans avoir recours à l'hypocrisie et au mensonge. Il faut que ma nature change avant que je puisse agir ainsi ; elle n'est pas encore si changée. J'ai le sentiment d'avoir reçu un affront, affront aggravé par une intention bien arrêtée de m'offenser, et j'en suis irrité. La pure vérité, c'est que je suis encore tout aussi irrité que je l'étais le premier jour.

— Neville, répliqua M. Crisparkle d'un ton sérieux, voilà encore cette contraction de vos mains qui me déplaît si fort.

— Je le regrette, monsieur, mais ç'a été involontaire. J'ai avoué que j'étais encore irrité.

— Et j'avoue, moi, dit M. Crisparkle, que j'espérais mieux de vous ce soir.

— Je suis fâché de tromper votre attente, monsieur, mais il serait bien plus mal à moi de vous tromper en vous laissant croire que vous avez changé ma manière de sentir à cet égard. Le temps et votre puissante influence pourront obtenir cela même de votre disciple rétif. Mais il faut laisser agir le temps. Soyez sûr que je me livre de grands combats à moi-même, n'est-il pas vrai, Helena ? »

Celle-ci, dont les yeux noirs suivaient l'impression produite par les paroles de son frère sur le visage du chanoine, répondit à M. Crisparkle et non à Neville :

« C'est la vérité ! »

Puis au bout d'un moment elle fit une autre réponse au regard interrogateur de son frère par une légère inclination de tête.

Neville continua :

« Je n'ai pas encore eu le courage de vous dire, monsieur, ce qu'en toute franchise j'aurais dû vous dire la première fois que nous nous sommes entretenus à ce sujet. La chose n'est pas facile à exprimer, et j'ai été re-

tenu par la peur de paraître ridicule, peur qui a agi toujours très-fortement sur moi jusqu'à ce moment, et qui, sans la présence de ma sœur, m'empêcherait peut-être encore de m'ouvrir à vous. J'admire Mlle Bud ; je l'admire si fort, monsieur, que si je n'avais pas contre M. Drood le ressentiment d'une injure personnelle, j'éprouverais ce ressentiment rien que pour ses torts envers cette jeune personne. »

M. Crisparkle, au comble de l'étonnement, regarda Helena pour chercher sur son visage la confirmation de ce qu'il entendait ; il ne l'y trouva point et n'y vit qu'une prière d'aider son frère de ses bons avis.

« La jeune personne dont vous parlez, doit, vous le savez, M. Neville, se marier prochainement, dit M. Crisparkle, avec beaucoup de gravité. Votre admiration, si elle est de la nature que vous semblez indiquer, est donc outrageusement déplacée. En outre, il est monstrueux à vous de vouloir prendre le rôle de champion de cette jeune fille, contre son futur mari. Vous ne les avez, d'ailleurs, vus tous deux qu'une seule fois. La jeune personne est devenue l'amie de votre sœur, et je m'étonne que même, dans l'intérêt de son amie, Helena n'ait pas cherché à étouffer en vous cette folle et coupable fantaisie.

— Elle l'a essayé, monsieur, mais en vain. Qu'il soit son mari ou non, ce jeune homme est incapable d'éprouver les sentiments que m'inspire cette jeune et belle créature ; il la traite comme une poupée. Je dis qu'il est incapable d'éprouver ces sentiments, j'ajoute qu'il est tout à fait indigne d'elle. C'est la sacrifier que de la lui

donner. J'avoue que je l'aime et que, lui, je le méprise et je le hais. »

Ceci avait été dit avec un visage si enflammé, et accompagné d'un geste si violent, qu'Helena passa près de Neville et lui saisit le bras en s'écriant :

« Neville !… Neville !… »

M. Crisparkle, après l'avoir observé attentivement, tout en réfléchissant au parti qu'il devait prendre, fit quelques pas en silence.

« M. Neville !… M. Neville !… Je suis douloureusement affligé de voir en vous ce que j'y vois ! dit-il, votre caractère est aussi sombre et aussi tourmenté que la nuit qui se prépare. Les choses que vous m'avez dites se présentent à moi sous un aspect bien sérieux, et je n'ai pas la ressource de traiter la folie que vous m'avez dévoilée comme ne méritant pas qu'on la prenne en considération… Je la prends en grande considération, au contraire, et je vous parle en conséquence. Cette inimitié entre vous et le jeune Drood ne doit pas persister. Je ne puis permettre qu'elle dure plus longtemps, sachant ce que je sais de votre caractère, et quand vous habitez sous mon toit. Quelles que soient les préventions que vous avez contre le caractère de ce jeune homme, je le tiens pour sincère et bon, c'est une justice que je puis lui rendre. Maintenant, je vous prie, prenez bien garde à ce que je vais vous dire. Après réflexion et en tenant compte des représentations de votre sœur, je suis disposé à admettre qu'en faisant votre paix avec le jeune Drood, vous avez droit à ce qu'on vous épargne la moitié

du chemin. Je vous promets qu'on vous aidera et même que les premières avances seront faites par le jeune Drood. Cette condition remplie, vous me donnerez votre parole de chrétien que la querelle est terminée de votre côté. Les sentiments que vous pourrez avoir au cœur quand vous lui donnerez votre main ne seront connus que de Celui qui lit dans tous les cœurs. Rien de bon ne peut résulter pour vous d'une arrière-pensée de trahison. Assez sur ce sujet. Nous parlerons maintenant de ce que je persiste à appeler votre folie. Il me semble que le secret que vous m'avez confié doit demeurer entre votre sœur et vous-même. Suis-je dans le vrai ? »

Helena répondit à voix basse :

« Il n'est connu que de nous trois, qui sommes ici.

— La jeune personne, votre amie, n'en a nul soupçon ?

— Non, sur mon âme !

— Je vous somme donc de prendre un engagement solennel envers moi, monsieur Neville. Vous allez promettre que cet amour restera caché, et que vous ferez en sorte, et cela très-sérieusement, de l'arracher de votre cœur. Je ne vous dirai point qu'il passera bien vite ; je ne vous dirai pas que c'est par fantaisie d'un moment ; je ne vous dirai pas que de tels caprices naissent et meurent dans les esprits jeunes et ardents comme le vôtre, à toutes les heures de la journée. Je vous laisserai dans la croyance qu'il n'existe peu ou point d'amour qui puisse se comparer avec le vôtre, qu'il vivra longtemps dans votre cœur et que ce n'est qu'avec une difficulté extrême

que vous arriverez à le vaincre. J'attache d'autant plus de prix à l'engagement que je vous demande de prendre, qu'il sera pris par vous sans réserve. »

Le jeune, homme essaya deux ou trois fois de parler ; mais la parole expirait sur ses lèvres.

« Je vous laisse avec votre sœur, qu'il est temps de reconduire à la pension, dit M. Crisparkle ; vous me trouverez seul, dans ma chambre, quand vous rentrerez.

— Je vous en prie, ne nous quittez pas encore, fit Helena d'une voix suppliante ; accordez-nous encore une minute.

— Je ne songerais pas, dit Neville en passant sa main sur son visage, à vous demander encore un instant et vous me trouveriez moins prêt à vous obéir, si vous aviez été moins patient avec moi, M. Crisparkle, si vous m'aviez montré moins d'intérêt, moins de bonté, et moins de franchise. Oh que n'ai-je eu dans ma jeunesse un pareil guide !

— Il faut suivre ton guide, maintenant, Neville, murmura Helena, et le suivre jusqu'au ciel. »

Il y eut, dans le ton dont elle prononça ces derniers mots quelque chose de mystérieux qui coupa la parole au bon chanoine ; sans quoi il aurait protesté contre cette indiscrète exaltation de ses mérites ; mais, dans la situation d'esprit où il était, il se contenta de porter son doigt à ses lèvres, et son regard se tourna vers Neville.

« Dire que je prends du fond du cœur les deux engagements que vous me demandez, et qu'en le faisant je ne garde pas d'arrière-pensée de trahison, c'est ne rien dire s'écria celui-ci fortement ému. J'implore votre pardon pour m'être laissé emporter de nouveau à un accès de colère.

— Pas mon pardon à moi, Neville ; vous connaissez Celui qui a vraiment la puissance de pardonner. C'est le plus beau des attributs de Dieu. M^lle^ Helena, vous et votre frère vous êtes jumeaux ; vous êtes tous deux venus au monde avec les mêmes penchants, et vos jeunes années se sont passées au milieu des mêmes peines. Le changement que vous avez accompli en vous-même, ne pouvez-vous pas l'accomplir chez Neville ? Vous voyez l'écueil qui se dresse sur la route. Qui mieux que vous peut le lui faire éviter ?

— Qui mieux que vous, monsieur, peut y parvenir ? répliqua Helena. Que sont, comparées aux vôtres, mon influence et ma sagesse ?

— Vous avez la sagesse du sentiment, reprit le chanoine, et c'est la plus haute qui jamais ait été connue sur cette terre, ne l'oubliez pas. Quant à la mienne, moins nous en parlerons, mieux cela vaudra. Bonne nuit ! »

Elle prit la main qu'il lui tendait, et dans un mouvement de reconnaissance, presque de vénération, elle la porta à ses lèvres.

« Fi ! fi ! dit le chanoine, je suis trop payé. »

Et il s'éloigna.

Tout en revenant vers l'enclos de la cathédrale et en marchant dans l'obscurité, le chanoine rêvait au meilleur moyen de réaliser la promesse qu'il avait faite.

« On me demandera probablement de marier Edwin et Mlle Bud, se disait-il, et je voudrais qu'ils fussent déjà mariés et partis. Mais occupons-nous d'abord du plus pressé. »

Il débattit en lui-même, s'il écrirait au jeune Drood, ou s'il parlerait à Jasper.

La conscience qu'il avait d'être aimé de tout le personnel de la cathédrale, le fit incliner vers ce dernier parti et la vue de la maison de Jasper où il vit de la lumière le détermina.

« Je frapperai le fer pendant qu'il est chaud, dit-il. »

Jasper était endormi sur un canapé devant le feu.

Ayant monté l'escalier de la poterne, et donné contre la porte un coup léger sans recevoir de réponse, M. Crisparkle tourna doucement le bouton et entra.

Longtemps après il devait être frappé par le souvenir de l'état dans lequel il trouva Jasper : une sorte d'alternative délirante entre le sommeil et la veille.

Jasper bondit en s'écriant :

« Qu'y a-t-il ?… Qui est entré ?…

« Ce n'est que moi, Jasper. Je regrette d'avoir troublé votre repos. »

Le feu qui brillait dans le regard du chantre s'éteignit dès qu'il eut reconnu le visiteur, et il dérangea une chaise ou deux pour lui permettre de s'approcher du feu.

« Je rêvais et je suis heureux d'être arraché à un sommeil qui ne peut que troubler la digestion après le dîner, balbutia-t-il, sans compter que vous êtes toujours le bienvenu chez moi ?

— Merci. Je ne suis pas bien sûr, répondit M. Crisparkle quand il eut pris place dans un fauteuil auprès du feu, que le sujet qui m'amène doive être ici aussi bien reçu que moi-même ; mais je suis un ministre de paix. En un mot, Jasper, je veux rétablir la concorde entre ces deux jeunes gens.

Une expression d'embarras se peignit sur le visage de Jasper, expression si difficile à définir que M. Crisparkle ne sut que penser.

« Comment vous y prendrez-vous ? demanda Jasper d'une voix basse et triste, après un moment de silence.

— C'est pour cette question-là : « Comment ? » que je viens à vous. J'ai à vous demander comme faveur, et comme service, d'intervenir auprès de votre neveu. Pour moi, j'ai agi auprès de M. Neville. Obtenez d'Edwin qu'il vous écrive un court billet, dans lequel il dirait qu'il est tout disposé à serrer la main de M. Neville. Sans le moins du monde défendre ce dernier, nous pouvons tous reconnaître qu'il a été cruellement piqué. »

Jasper tourna son visage du côté du feu.

M. Crisparkle, qui continuait à l'observer, se trouva plus embarrassé qu'auparavant.

L'attitude du chantre semblait indiquer une profonde méditation intérieure.

« Je sais que vous n'êtes pas prévenu en faveur de M. Neville. »

Le chanoine allait continuer, mais Jasper l'arrêta :

« Vous avez raison de le dire. Je ne le suis pas, en effet.

— Indubitablement. J'admets la déplorable violence de son caractère, dont j'espère qu'à nous deux, lui et moi, nous parviendrons à triompher. J'ai obtenu de lui une promesse solennelle pour sa conduite future envers votre neveu, et si vous avez la bonté d'intervenir, je suis sûr qu'il la tiendra…

— Vous êtes toujours prêt à répondre pour les autres et vous méritez toute confiance, monsieur Crisparkle, mais vous croyez-vous réellement sûr de pouvoir répondre de ce jeune homme avec autant de confiance ?

— Certes. »

L'air embarrassé et embarrassant du chanoine s'était évanoui.

« Alors vous soulagez mon esprit d'une grande crainte et d'un grand poids, reprit Jasper. Je ferai ce que vous me demandez.

M. Crisparkle, enchanté de ce succès rapide et complet, en exprima sa satisfaction dans les termes les plus chaleureux.

« Je ferai ce que vous me demandez, répéta Jasper, uniquement parce que j'ai désormais votre garantie contre certaines frayeurs vagues et mal fondées… Sans doute… Mais… Ne riez pas… Tenez-vous un journal ?

— Une ligne par jour, pas plus.

— Une ligne par jour serait bien suffisante pour une vie aussi dépourvue d'événements que la mienne, fit Jasper en prenant un livre dans un pupitre, mais c'est que mon journal est aussi celui de la vie de Ned. Voyez cette annotation qui vous semblera plaisante. Vous devinerez quand elle a été inscrite.

« Minuit passé.

« Après ce que je viens de voir, j'éprouve intérieurement une crainte mortelle de quelque horrible conséquence funeste pour mon cher enfant ; c'est une appréhension que je ne puis raisonner et dont je ne peux me défendre. Tous mes efforts sont vains. La passion infernale de ce Neville Landless, sa force et sa rage presque meurtrière me font frissonner. Si profonde est l'impression que j'ai ressentie, que deux fois je suis entré dans la chambre de mon cher enfant, afin de m'assurer qu'il dormait ; j'avais presque peur de le trouver gisant mort et baigné dans son sang. »

Voici ce que j'ai inscrit le lendemain matin :

« Ned s'est levé et est parti, le cœur aussi léger et aussi peu soupçonneux que jamais. Il n'a fait que rire quand je l'ai mis en garde et il m'a dit qu'il était bon pour se défendre contre M. Neville Landless, s'il plaisait à ce jeune furieux de s'attaquer à lui. Je lui ai répondu que c'était possible, mais qu'il n'était pas aussi méchant que son adversaire. Il a continué à traiter tout cela légèrement, mais je l'ai accompagné le plus loin possible, et je l'ai quitté fort à contre-cœur. Je suis incapable de secouer ces sombres et vagues pressentiments de malheur, si des impressions appuyées sur des faits peuvent être ainsi qualifiées… Mais je ne le crois pas. »

« Ce n'est pas tout, dit Jasper en soulevant les feuillets du livre, avant de le déposer sur la table. Je suis retombé plusieurs fois dans ces humeurs noires, ainsi que le démontrent d'autres annotations. Mais j'ai maintenant l'assurance que vous me donnez pour me soutenir, et je l'inscrirai dans mon livre comme un antidote contre le retour de mes frayeurs.

— Et l'antidote sera tel, je l'espère, répliqua M. Crisparkle, qu'il vous portera à jeter vos notes au feu. Je devrais être le dernier à vous trouver un défaut ce soir, quand vous venez de répondre à mes désirs avec tant de franchise, mais je dois dire, Jasper, que votre dévouement à votre neveu vous a bien exagéré les choses.

— Je puis en appeler à votre témoignage, dit Jasper en levant les épaules, sur l'état d'esprit dans lequel je me trouvais ce soir-là, avant de consigner mes impressions sur ce journal. De là la façon dont je les ai exprimées. Vous rappelez-vous avoir fait une objection contre un

mot échappé dans la querelle et que vous trouviez trop fort ? Le mot était plus fort, en effet, que tous ceux dont je me suis servi dans mon journal.

— Bien… bien… Essayez de mon antidote, répliqua M. Crisparkle, et puisse-t-il vous fournir des aspects plus riants et plus heureux ! Nous n'aurons pas une plus longue discussion pour le moment. J'ai à vous remercier pour mon propre compte et je vous remercie sincèrement.

— Vous verrez ! dit Jasper, quand ils se pressèrent la main. Ce que vous désirez que je fasse, je ne le ferai pas à demi. J'aurai soin que Ned, s'il doit céder, cède complètement. »

Trois jours après cette conversation, il alla rendre visite à M. Crisparkle, porteur de la lettre suivante :

« Mon cher Jacques,

« Je suis touché de la relation que vous me faites de votre entretien avec M. Crisparkle que je respecte et que j'estime. Je m'empresse de déclarer qu'en cette occasion je me suis oublié tout autant que M. Landless et que je désire que ce qui s'est passé entre nous soit oublié.

« Écoutez, mon cher vieil ami. Invitez M. Landless à dîner pour la veille de Noël. Plus le jour est saint, plus l'acte doit l'être. Ne soyons que nous trois, serrons-nous la main à tour de rôle et qu'il ne soit plus question de rien.

« Mon cher Jacques, votre très-affectionné,

« EDWIN DROOD.

« P.S. Mes amitiés à M$^{lle}$ Pussy, lors de votre première leçon de musique. »

« Alors vous attendez donc M. Neville ? dit M. Crisparkle.

— Je compte qu'il viendra, » répondit Jasper.

# CHAPITRE XI

# LE PORTRAIT ET LA BAGUE

Derrière la plus ancienne partie du quartier de Holborn, à Londres, à l'endroit où certaines maisons, surmontées de combles massifs, se tiennent encore debout depuis plusieurs siècles et regardent la place où fut Old Bourne, est un petit recoin composé de deux quadrangles irréguliers qui porte le nom de Staple Inn.

C'est un de ces refuges où le piéton, lorsqu'il les joint, au sortir des rues bruyantes, éprouve la même sensation que s'il avait mis du coton dans ses oreilles et des chaussons de velours sans semelles à ses pieds.

Quelques moineaux, à demi aveuglés par les fumées de la ville, babillent sur les arbres que ces mêmes fumées ont rendus tout gris.

Ils s'appellent les uns les autres et se figurent être à la campagne ; quelques pieds de jardin et d'allées sablées permettent cette douce illusion à leur faible intelligence de moineaux.

Ce quasi champêtre recoin est voué aux hommes de lois ; on y voit une petite cahute avec une lanterne à son faîte.

À quoi sert-elle ?

Aux frais de qui est-elle entretenue ?

L'historien de cette histoire est obligé d'avouer qu'il l'ignore.

Au temps où Cloisterham s'offensa de la création d'un chemin de fer en son voisinage, création menaçante pour ses vieilles institutions… (les vieilles institutions nous sont chères à nous autres habitants de la Grande-Bretagne, et partout si l'on y touche, c'est un concert de jérémiades), à cette époque donc, aucun édifice construit sur de grandes proportions n'avait encore été élevé pour projeter son ombre sur Staple Inn.

Le soleil y répandait ses brillants rayons et le vent du Sud y soufflait sans obstacle.

Cependant, ni le vent, ni le soleil ne favorisaient Staple Inn, par une certaine après-midi de décembre, vers six heures.

Tout le recoin était enveloppé d'un épais brouillard, les chandelles éclairaient de leur lumière nébuleuse et douteuse les fenêtres des appartements, et notamment la maison qui formait un des angles du carré et qui montrait au-dessous de son portail disgracieux cette mystérieuse inscription :

P.

J.T.

1747.

Dans une chambre de cette maison était assis un personnage, auquel il n'était jamais arrivé de se troubler la cervelle au sujet de cette inscription, si ce n'est pour se demander parfois, en y jetant un regard embarrassé, si cela voulait dire : John Thomas ou Joe Tyler.

Ce personnage, M. Grewgious, écrivait devant son feu.

Qui aurait pu dire, en voyant M. Grewgious, s'il avait jamais connu l'ambition ou les déceptions de la vie ?

Il avait fait ses études pour être avocat ; puis il avait abandonné cette profession pour devenir agent d'affaires.

Il dressait des actes, rédigeait des contrats ; mais sa profession et lui avaient fait, au demeurant, un mariage si indifférent ensemble qu'ils se séparèrent bientôt, par consentement mutuel, si toutefois on peut dire qu'il y a séparation lorsqu'il n'y a jamais eu d'union.

Au vrai, cette fière profession ne voulut pas se décider à venir à M. Grewgious ; il lui fit la cour ; il ne put faire sa conquête ; et chacun tira de son côté.

Cependant, il lui vint une première et dernière affaire : un certain arbitrage poussé vers lui par un vent heureux.

Il s'en était fait honneur par l'ardeur infatigable qu'il avait mise à rechercher la justice, en agissant toujours conformément au droit.

Après quoi, une rondelette quantité d'écus arriva dans sa poche.

Il était actuellement receveur de rentes et administrateur de deux riches domaines, dont il remettait les affaires légales, moyennant une importante remise, en l'étude des avoués qui habitaient l'étage inférieur.

M. Grewgious avait alors soufflé son ambition, en supposant que la chandelle eût été jamais allumée ; il s'était établi sous la vigne et le figuier desséchés de P.J.T., plantés en 1747.

De nombreux livres de comptes, des liasses de correspondances, et plusieurs coffres-forts garnissaient le cabinet de M. Grewgious.

On n'aurait pu dire qu'ils l'encombraient, tant était consciencieux et précis l'ordre qui présidait à leur arrangement.

L'appréhension de mourir subitement, en laissant un fait, un chiffre, incomplet ou entaché d'obscurité, aurait tué raide M. Grewgious.

Jamais homme ne fut si ponctuel à accomplir le mandat qui lui était confié : la fidélité était dans son sang.

Il y a des sangs qui circulent plus vite et plus gaiement dans d'autres veines ; mais jamais sang plus honnête ne fit battre le cœur d'un Anglais.

Il n'y avait pas de luxe dans son cabinet ; même les éléments de confort s'y bornaient à ceci : il était sec et chaud et pourvu d'une bonne cheminée.

Ce qu'on pouvait appeler la vie privée de M. Grewgious était confiné à son foyer, à son fauteuil, et à la vieille table ronde qu'on plaçait devant l'âtre après les affaires de la journée et qu'on retirait le matin pour la traîner dans un coin ; là elle restait relevée contre la muraille, comme un brillant bouclier d'acajou devant un buffet qui contenait habituellement quelque chose d'agréable à boire.

La pièce à côté était la chambre du clerc.

La chambre à coucher de M. Grewgious se trouvait située de l'autre côté de l'escalier commun aux locataires de la maison, et au pied de cet escalier, il y avait un cellier qui était loin d'être vide.

Trois cents jours de l'année au moins, M. Grewgious traversait la rue pour aller dîner à l'Hôtel Furnival et après son dîner la retraversait pour goûter les joies simples de son intérieur, jusqu'à ce qu'un nouveau jour de travail se levât sur la maison placée sous l'invocation de P.J.T. 1747.

De même que M. Grewgious était assis et écrivait près de son feu pendant cette après-midi, de même, le clerc de M. Grewgious était assis et écrivait près du sien.

Ce clerc, un personnage de trente ans, au visage pâle et comme tuméfié, avec des cheveux noirs, de grands yeux noirs, plats et ternes, avait à peu près la com-

plexion d'un pain mal cuit, qui semble demander qu'on le renvoie au four.

C'était un être fort mystérieux et l'on pouvait le croire en possession de quelque étrange pouvoir sur M. Grewgious.

Il s'agitait dans le logis comme une sorte de démon familier qui s'imposait par quelque charme magique, car il était manifeste que M. Grewgious, s'il n'avait écouté que ses convenances personnelles, eût éprouvé de la satisfaction à se voir débarrassé de lui.

Triste compagnon, qui avait l'air d'avoir séjourné à l'ombre de cet arbre sinistre de l'île de Java, lequel a abrité plus de mensonges à lui seul que tout le reste du règne végétal.

Néanmoins, M. Grewgious le traitait avec une inexplicable considération.

« Eh bien ! Bazzard, dit au clerc qui entrait M. Grewgious levant les yeux de dessus les papiers qu'il était en train de ranger pour la nuit, qu'y a-t-il dans le vent, outre le brouillard, ce soir ?

— Il y a M. Drood, dit Bazzard.

— Quelles nouvelles de lui ?

— Il est venu. Ne vous l'ai-je pas dit ?

— Vous auriez dû le faire entrer.

— C'est ce que j'ai fait, » dit Bazzard.

Et le visiteur en effet se montra sur le seuil.

« Ah ! s'écria M. Grewgious en jetant un regard sur les deux chandelles qui éclairaient son cabinet. Je pensais que vous aviez seulement laissé votre nom et que vous étiez parti. Comment allez-vous, monsieur Edwin ? Ah ! mon Dieu, vous respirez à peine !

— C'est le brouillard, répondit Edwin ; il pique les yeux comme du poivre de Cayenne, et il m'étouffe.

— Est-il réellement aussi mauvais ce brouillard ? Je vous en prie, défaites votre cache-nez. Heureusement, j'ai un bon feu. M. Bazzard a pris soin de moi.

— Non, je n'ai rien fait pour cela, dit M. Bazzard resté près de la porte.

— Alors il faut donc que ce soit moi qui aie pris soin de moi-même sans y faire attention, dit M. Grewgious. Je vous en prie, asseyez-vous dans mon fauteuil… Non… Si !… Je vous en prie. En sortant d'une pareille atmosphère, un bon fauteuil est une chose nécessaire… »

Edwin prit place dans le fauteuil, au coin de la cheminée.

Le brouillard qu'il avait apporté avec lui et celui dont il s'était débarrassé en quittant son pardessus et le châle qui entourait son cou, toutes ces haleines humides s'évaporèrent bientôt sous l'action d'un feu ardent.

« Ma foi ! dit Edwin en riant, je suis bien ici, je veux y rester.

— Eh bien ! s'écria M. Grewgious, restez donc ! Le brouillard sera peut-être dissipé dans une heure ou deux. Nous pouvons nous faire apporter à dîner de l'autre côté d'Holborn. Ce que vous avez de mieux à faire, c'est de prendre votre poivre de Cayenne ici. Il vaut mieux que celui du dehors. Je vous en prie, acceptez à dîner.

— Vous êtes bien bon, dit Edwin en regardant autour de lui, comme alléché par une proposition après tout assez séduisante.

— Pas du tout, dit M. Grewgious, c'est vous qui êtes bon de vous joindre à un vieux garçon et de courir la fortune du pot dans son logis !… J'inviterai, ajouta M. Grewgious en baissant la voix et en clignant les yeux comme s'il lui était venu la plus heureuse inspiration, j'inviterai Bazzard. Si je l'oubliais, il pourrait en éprouver du déplaisir. Bazzard ! »

Bazzard apparut de nouveau.

« Dînez avec M. Drood et avec moi.

— Si je reçois l'ordre de dîner, naturellement je m'y conformerai, monsieur, répondit le clerc de son air sombre.

— Quel homme ! s'écria M. Grewgious. Mais ce n'est pas un ordre, Bazzard, c'est une invitation.

— Merci, monsieur, dit Bazzard. Dans ce cas, je le veux bien, ou plutôt cela m'est indifférent.

— C'est arrangé. Et peut-être ne verrez-vous pas d'objection, dit M. Grewgious, à traverser la rue pour

demander à l'Hôtel Furnival, d'envoyer ce qu'il faut pour mettre le couvert. Pour dîner, nous aurons un potage, le plus chaud et le plus épicé qu'on pourra se procurer, le meilleur plat du jour, un morceau de viande, quelque chose comme une épaule de mouton ; nous aurons ensuite une oie ou une dinde, ou toute autre petite pièce de ce genre, qui se trouvera portée sur la carte ; en un mot, ce qu'on pourra nous donner de mieux. »

Ces libérales instructions, M. Grewgious les débita de son ton habituel ; il avait l'air de lire un inventaire ou de réciter une leçon.

Bazzard, après avoir tiré la table ronde de son coin, sortit pour exécuter ces ordres.

« J'ai mis quelque délicatesse, voyez-vous, dit M. Grewgious, dans ma façon de l'inviter à se charger de ces fonctions de munitionnaire ou de commissaire des vivres… autrement cela aurait pu ne pas lui plaire.

— Ce clerc paraît avoir sa liberté d'action chez vous, monsieur, fit observer Edwin.

— Sa liberté d'action ? répliqua M. Grewgious. Oh ! non, cher monsieur. Le pauvre garçon, vous vous trompez complètement sur son compte. S'il avait sa liberté d'action, il ne serait pas ici.

— Je me demande où il voudrait être ? » pensa Edwin.

Mais il ne fit que le penser, car M. Grewgious s'était placé devant lui, à l'autre coin du feu, l'épaule appuyée

contre la cheminée ; il réunissait les pans de sa robe de chambre pour entamer la conversation.

« J'imagine, sans prétendre au don de prophétie, que vous m'avez fait la faveur de me rendre visite pour m'apprendre que vous allez vous mettre en voyage, et pour m'offrir de vous charger des petites commissions que je puis adresser à ma charmante pupille ; peut-être aussi pour me presser un peu au sujet de certaines affaires… N'est-il pas vrai, monsieur Edwin ?

— Je suis venu vous voir avant de partir, monsieur, pour faire acte d'attention envers vous.

— D'attention !… dit M. Grewgious. Ah ! ah ! vraiment… Et à votre attention il ne se mêle, comme de raison, aucune impatience ?

— De l'impatience, monsieur ? »

M. Grewgious avait eu l'intention d'être méchant ; non pas que cette intention se fût manifestée le moins du monde par l'expression de sa physionomie.

Il s'était mis très-près du feu, dont la vivacité était à peine supportable ; comme s'il eût voulu brûler en lui-même la quintessence de sa méchanceté, une matière dure vraiment qui demandait, pour être consumée, une chaleur peu ordinaire ; mais il se trouva déconcerté par le calme du visage et des manières de son visiteur.

L'effet du feu seul restait, il était cuit, et il se mit à frotter les parties qu'il avait au feu.

« J'ai fait tout récemment un voyage là-bas, dit M. Grewgious en arrangeant de nouveau les pans de sa robe de chambre, et c'est à quoi je faisais allusion, lorsque je disais tout à l'heure que vous étiez attendu.

— En vérité, monsieur. Oui, je sais que Pussy attend mon arrivée.

— Pussy ?… Pussy ?… » demanda M. Grewgious.

Edwin rougit un peu.

« J'appelle Rosa, Pussy, dit-il.

— Oh ! dit M. Grewgious, en passant sa main sur le derrière de sa tête, c'est très-gracieux ! »

Edwin regarda sa figure pour voir si, oui ou non, il trouvait une objection sérieuse à l'emploi de ce mot pour désigner la jeune fille ; mais Edwin aurait pu tout aussi bien regarder le cadran d'une horloge, et ne l'aurait pas trouvé plus immobile.

« C'est un petit nom d'amitié, répétait-il, un petit nom…

— Hum ! dit M. Grewgious, en faisant un signe de tête qui était un si extraordinaire compromis entre l'assentiment vague et le dissentiment formel, que son visiteur acheva d'en être déconcerté.

— Est-ce que Pus…, c'est-à-dire Rosa… ? fit Edwin cherchant à se remettre.

— Pus… c'est-à-dire Rosa, répéta M. Grewgious.

— Oui, j'allais dire Pussy et j'ai changé d'idée. Est-ce qu'elle vous a dit quelque chose au sujet des Landless ?

— Non, répondit M. Grewgious ; qu'est-ce que les Landless. Un domaine…, une villa… une ferme ?…

— Un frère et une sœur. La sœur est à la Maison des Nonnes, et est devenue une grande amie de Pus…

— De Rosa, acheva M. Grewgious, avec sa figure impassible.

— C'est une jeune personne d'une beauté remarquable, et je pensais qu'on avait dû vous la décrire ou vous la présenter peut-être.

Ni l'un ni l'autre, dit M. Grewgious, Mais voici Bazzard. »

Bazzard revenait, en effet, accompagné de deux garçons, l'un remuant à peine, l'autre voltigeant sans cesse.

Tous les trois firent entrer avec eux assez de brouillard pour provoquer de nouveau les pétillements du feu.

Le garçon qui voltigeait toujours apportait sur son épaule tout ce qu'il fallait pour le couvert ; il mit la nappe avec une rapidité et une dextérité surprenantes, pendant que son inerte collègue, qui ne faisait rien, le gourmandait.

Le premier se mit à essuyer les verres et l'autre toujours immobile à le regarder.

Le premier reprit son vol de l'autre côté d'Holborn, revint avec le potage, et reprit son vol de nouveau pour

aller chercher le plat du jour ; et ainsi de suite pour l'épaule de mouton et la volaille, sans compter les voltiges diverses qu'il fut obligé d'accomplir pour courir à la recherche de maint objet que le garçon immobile lui reprochait d'avoir oublié.

Mais quelque rapidité que le garçon qui voltigeait mît à fendre l'air, il recevait toujours de nouvelles gourmandes de son collègue, soit parce qu'il rapportait du brouillard avec lui, soit parce qu'il était hors d'haleine.

À la fin du repas, le garçon impassible enleva la nappe qu'il mit sous son bras avec un grand air et après avoir jeté un regard sévère ; pour ne pas dire indigné, sur l'autre, qui s'agitait encore en plaçant des verres propres sur la table, il adressa un regard d'adieu à M. Grewgious comme pour lui dire :

« Qu'il soit bien entendu, entre nous, que la gratification appartient à moi seul, et que cet esclave n'a droit à rien. »

Puis poussant devant lui le garçon toujours voltigeant, il sortit de la chambre.

Ceci n'est-il pas l'image en miniature des hauts et puissants seigneurs qui occupent dans le gouvernement les fonctions de Commandants en chef ou autres grands postes ; les subalternes font la besogne, les pachas se reposent.

Il nous semble que la petite peinture ci-dessus est édifiante, digne d'occuper sa place dans la Galerie nationale.

Comme le brouillard avait été la cause première de ce repas somptueux, il en fut également le principal assaisonnement.

On entendait, au dehors, les clercs éternuer, tousser, et battre la semelle sur le gravier.

Il fallait ordonner en frissonnant au malheureux garçon voltigeant sans cesse de fermer la porte, avant qu'il ne l'eût ouverte, et il est bon de noter ici, sous forme de parenthèse, que les jambes de ce jeune homme, dans ses applications contre la porte, témoignaient au plus haut degré de la finesse de son tact, car elles précédaient toujours de quelques secondes, lui et son plateau, comme la ligne précédée d'un pêcheur, et s'attardaient, après qu'il avait disparu avec son plateau, tout comme la jambe de Macbeth qui le suit avec répugnance au moment où il sort de scène pour aller assassiner Duncan.

L'amphitryon était descendu à son cellier, et en avait extirpé des bouteilles pleines de vins couleur de rubis ou d'un superbe jaune paille fabriqués avec des raisins qui avaient mûri dans des pays où l'on ne connaît pas le brouillard ; puis ils avaient dormi à l'ombre ; pétillants et bouillonnants après un si long sommeil, ils poussaient le bouchon d'eux-mêmes pour venir en aide au tire-bouchon comme des prisonniers qui se joignent aux émeutiers pour briser les portes de leurs prisons ; et quelle pétulante sortie ils faisaient hors du goulot de la bouteille.

Si P.J.T. en 1747, ou à toute autre époque de son existence, avait bu de pareils vins, ç'avait été un joyeux compagnon.

Extérieurement, M. Grewgious ne montrait point du tout qu'il subît l'influence de ces vins généreux.

On se disait en le regardant que, au lieu de les boire, il aurait pu tout aussi bien les répandre par terre ou les laisser couler en pure perte sur son corps desséché, en guise d'ondée rafraîchissante.

Ils ne produisaient aucun effet sur son visage impassible.

Ses manières n'en étaient pas changées.

Toujours avec ses façons d'homme de bois, il observait Edwin, et lorsqu'à la fin du dîner, il l'invita à reprendre sa place dans son fauteuil au coin du feu, et que celui-ci s'y laissa tomber avec volupté, non sans quelques compliments, M. Grewgious plaça également son siége devant le feu et passa ses mains sur son visage.

Il examinait le jeune homme à travers ses doigts légèrement écartés.

« Bazzard ! dit M. Grewgious, en se tournant tout à coup vers le clerc.

— Qu'y a-t-il, monsieur ? répliqua Bazzard qui avait fait, en homme vaillant, honneur à la bonne chère et qui avait beaucoup bu, mais le plus souvent en silence.

— Je bois à vous, Bazzard ; monsieur Edwin, aux succès de M. Bazzard.

— Aux succès de M. Bazzard ! répéta Edwin, sans la moindre apparence d'enthousiasme, et en ajoutant intérieurement : À quels succès… Je me le demande ?…

— Et puisse, poursuivit M. Grewgious, je n'ai pas la liberté d'être explicite,… puisse… mes moyens de conversation sont si limités que je ne sais comment sortir de là… puisse… il faudrait de l'imagination, mais je n'en ai point… puisse !… l'épine de l'anxiété est ce qui se rapproche le plus de l'idée que je voudrais rendre… puisse-t-elle sortir ! »

M. Bazzard, en regardant le feu avec un sourire maussade, passa sa main dans ses cheveux en désordre, comme si l'épine de l'anxiété s'y était fixée ; puis la fourra dans les poches de son gilet et dans les poches de son habit, toujours à la recherche de l'épine.

Les yeux d'Edwin suivaient tous ses mouvements, comme s'il s'attendait à la voir paraître ; mais elle ne se produisit pas, et Bazzard se contenta de dire :

« Je vous remercie.

— Étrange ! dit M. Grewgious en faisant résonner son verre sur la table d'une main, tandis qu'il mettait l'autre devant sa bouche et murmurait à l'oreille d'Edwin : Il faut porter la santé de ma pupille. Mais j'ai commencé par celle de Bazzard, autrement cela lui aurait peut-être déplu. »

Ces derniers mots avaient été accompagnés d'un clignement d'yeux qui voulait être mystérieux, mais qui n'était pas même un clignement ; les paupières de Grewgious étaient trop lentes.

Edwin, qui les avait plus vives, cligna de l'œil à son tour, en manière de réponse, histoire de faire plaisir à Grewgious, il n'avait point d'autre idée.

« Et maintenant, dit M. Grewgious, je propose un toast à la belle et séduisante M^lle^ Rosa. Bazzard, à la belle et séduisante M^lle^ Rosa !

— Fort bien, monsieur, dit Bazzard, je vous fais raison.

— Et moi également, dit Edwin.

— Que Dieu me protège ! s'écria M. Grewgious, en rompant le morne silence qui, naturellement, avait suivi ce toast (et pourquoi sommes-nous disposés à nous taire, après nous être conformés à un petit usage de société, qui, après tout, n'est point de nature à éveiller nos réflexions ou à provoquer en nous le moindre accablement d'esprit ? Pourquoi nous taisons-nous ?… qui pourrait le dire !) Ah ! ah ! ah ! En vérité, je suis un homme essentiellement positif et pourtant je m'imagine, si je puis me servir de cette locution, n'ayant pas un atome d'imagination à mon service, que je serais capable ce soir de peindre l'état d'esprit d'un véritable amoureux.

Nous vous écoutons, dit Bazzard. Veuillez nous faire ce portrait.

— M. Edwin corrigera les endroits défectueux, reprit M. Grewgious, et, par quelques touches habiles, il saura donner de la vie à mon tableau. Je ne suis pas un homme fait comme les autres. Je peux d'abord dire de moi-même, que je suis né morceau de bois, et je ne connais ni les tendres sympathies ni les tendres expériences de l'amour. Eh bien ! je hasarde cette conjecture que l'esprit du véritable amoureux est complètement pénétré par l'objet de ses affections ; il doit chérir jusqu'à son nom, il ne peut l'entendre prononcer, ce nom précieux, ni le répéter sans émotion. Si l'amoureux a pour désigner celle qu'il aime quelque dénomination particulière et mignarde, il la réserve pour elle seule, et ne la profère pas devant des oreilles vulgaires. Un nom qu'il a le privilège de donner à sa bien-aimée, quand il est en tête-à-tête avec elle, il ne prendra point la liberté de le faire connaître aux profanes. Ce serait donner une preuve de froideur et d'insensibilité équivalant presque à un manque de foi. Monsieur Edwin, que vous en semble ? »

C'était une chose merveilleuse que de voir M. Grewgious assis le corps raide, les mains sur ses genoux, et débitant son discours par phrases hachées comme un enfant des écoles de charité, qui a une belle mémoire, et qui récite son catéchisme.

M. Grewgious ne trahissait aucune émotion en rapport avec ses paroles, si ce n'est à de rares instants par un petit tremblement de l'extrémité du nez.

« Mon tableau, bien entendu, est soumis à vos retouches, monsieur Edwin, continua M. Grewgious ; il tend à représenter le véritable amoureux comme tou-

jours impatient de se trouver en présence ou dans le voisinage de l'objet de ses affections, et comme se souciant fort peu de toute autre compagnie. Si je disais qu'il la cherche, comme l'oiseau cherche son nid, je me rendrais ridicule, car j'aurais l'air de vouloir faire de la poésie et je n'y entends rien. J'ai été, en tout temps, éloigné de la poésie ; entre elle et moi il y a plus de deux mille lieues. D'ailleurs, je suis complètement ignorant des mœurs des oiseaux, sauf de celles des moineaux de Staple Inn, qui font leurs nids dans les corniches, les gouttières, et les tuyaux de cheminées. Tous ces abris n'ont pourtant pas été construits pour eux par la main bienfaisante de la Nature. Je vous prie donc de considérer comme abandonnée l'idée des nids d'oiseaux. Mon portrait se borne à représenter le véritable amoureux comme ne pouvant avoir aucune existence séparée de celle de l'objet aimé, et comme vivant d'une vie tout à la fois partagée et doublée. Si je n'exprime pas plus clairement ce que je veux dire, c'est par la raison que, n'ayant aucune facilité de conversation, je ne puis exprimer ce que j'ai dans la pensée, ou bien c'est que, n'ayant pas d'idée, je ne comprends pas moi-même ce que je ne réussis pas à exprimer. Je me plais à croire cependant que ce dernier cas n'est pas le mien. »

Edwin avait rougi, puis pâli à certains passages de ce portrait.

Il demeurait assis, les yeux fixés sur le feu, en se mordant les lèvres.

« Les idées spéculatives d'un homme positif et anguleux comme moi, reprit M. Grewgious en gardant la

même posture et en parlant exactement sur le même ton, sont probablement erronées sur un sujet aussi nébuleux. Mais je me figure, sauf toujours les objections et les corrections de M. Edwin, qu'il ne peut exister ni froideur, ni lassitude, ni doute, ni indifférence, ni demi-feu, ni demi-fumée, dans l'esprit d'un véritable amoureux. Dites-moi, je vous prie, ai-je à peu près touché juste dans mon tableau ? »

Aussi brusque dans sa conclusion qu'il l'avait été dans son exorde et dans l'exposition de ses idées, il lança cette interpellation à Edwin et s'arrêta court, au moment où l'on aurait pu supposer qu'il n'était encore qu'au milieu de son discours.

« Je répondrai, monsieur, balbutia Edwin, puisque c'est à moi que vous adressez cette question…

— Oui, dit M. Grewgious, je m'adresse à vous comme à une autorité en la matière.

— Je dirai donc, monsieur, continua Edwin avec embarras, que le portrait esquissé par vous est, en thèse générale, assez exact ; mais je ferai observer que, peut-être, vous avez été un peu rude pour le pauvre amoureux qu'il vous a plu de décrire.

— C'est probable, reconnut M. Grewgious, c'est probable… Je suis un homme rude par nature.

— Il peut ne pas montrer tout ce qu'il sent, dit Edwin, ou peut-être ne peut-il pas… »

Là il s'arrêta, et longtemps ; il ne trouvait point le reste de sa phrase.

M. Grewgious lui rendit la difficulté mille fois plus grande en s'écriant :

« Non, bien certainement, il ne peut pas ! »

Sur quoi tous gardèrent le silence.

Le mutisme de M. Bazzard avait d'ailleurs, pour cause, un profond sommeil.

« Néanmoins, sa responsabilité est très-grande, » dit enfin M. Grewgious, les yeux toujours fixés sur le foyer. Edwin fit un signe d'assentiment.

« Qu'il s'assure donc bien, dit M. Grewgious, qu'il ne se joue ni d'une autre personne, ni de lui-même. »

Edwin se mordit encore les lèvres, et se mit, lui aussi, à regarder le feu.

« Il ne doit pas faire son jouet d'un cœur qui est un trésor. Malheur sur lui s'il faisait cela ! Qu'il y prenne garde ! » dit M. Grewgious.

Quoiqu'il eût débité tout ce chapelet par courtes sentences, à la façon de l'enfant de l'école de charité, dont nous avons parlé tout à l'heure, répétant les versets du Livre des Proverbes, il y avait quelque chose de rêveur, pour un homme aussi prosaïque, surtout dans le geste final qui marqua la fin de son homélie ; il secoua son index devant les charbons ardents, et retomba de nouveau dans le silence.

Mais ce ne fut pas pour longtemps.

Il se tenait toujours assis, droit et raide sur sa chaise, quand tout à coup il frappa sur ses genoux.

On eût dit l'image en bois sculpté de quelque magot, sortant de sa rêverie séculaire.

« Il faut finir cette bouteille, monsieur Edwin, dit-il, permettez-moi de vous servir ; je servirai aussi Bazzard, bien qu'il soit endormi. Autrement, cela pourrait lui déplaire. »

Il les servit tous les deux, se servit lui-même, vida son verre, et le posa sur la table le fond en l'air, comme s'il venait d'y attraper un papillon.

« Et maintenant, monsieur Edwin, reprit-il en s'essuyant la bouche et les mains avec son mouchoir, occupons-nous d'une petite affaire… Vous avez reçu de moi l'autre jour une copie certifiée du testament du père de Mlle Rosa… Vous en connaissiez le contenu : je ne vous l'ai pas moins adressée. Question de régularité en affaires. Je l'aurais envoyé à M. Jasper, si Mlle Rosa ne m'avait pas exprimé le désir qu'il vous fût remis directement.

— Parfaitement, monsieur.

— Vous auriez dû m'en accuser réception, dit M. Grewgious, les affaires étant toujours les affaires. Néanmoins vous n'en avez rien fait.

— J'avais l'intention de vous dire que je l'avais reçue, quand je suis venu ce soir vous rendre visite.

— Ce n'est pas la bonne façon de donner un accusé de réception, en affaires, répliqua M. Grewgious, mais n'insistons pas sur ce sujet. Maintenant, dans ce document, vous avez dû remarquer quelques mots de bienveillante allusion à une mission qui m'a été verbalement confiée et dont je devais m'acquitter, quand je jugerais le moment favorable, ce qui était d'ailleurs laissé à ma discrétion.

— Oui, Monsieur.

— Monsieur Edwin, il m'est venu à la pensée, pendant que je regardais le feu, que je ne trouverais jamais une meilleure occasion qu'aujourd'hui de remplir cette mission de confiance ; accordez-moi la faveur de toute votre attention pendant une demi-minute. »

Il prit un trousseau de clefs dans sa poche, choisit à la clarté des chandelles la clef dont il avait besoin, puis, armé d'une des chandelles, s'approcha d'un bureau, l'ouvrit, fit jouer le ressort d'un tiroir secret, et en tira un petit écrin de forme ordinaire et destiné à contenir une seule bague.

Cet écrin à la main, il revint à son siége.

Quand il le tendit pour le faire voir au jeune homme, sa main tremblait.

« Monsieur Edwin, voyez cette petite rose formée de diamants et de rubis, enchâssés délicatement dans cette monture d'or ; c'est une bague qui a appartenu à la mère de M^lle^ Rosa. Elle a été retirée de la main de la morte, en ma présence, avec un tel transport de douleur, que

j'espère n'avoir plus jamais sous les yeux un pareil spectacle. Je suis un homme dur, très-dur, mais pas encore assez, croyez-moi… Voyez l'éclat brillant de ces pierres continua-t-il, en ouvrant l'écrin, et pourtant des yeux bien plus brillants encore les ont regardés souvent ; cette jeune femme avait un cœur heureux et fier ; ce cœur et ces yeux ne sont plus que poussière confondue dans la poussière, depuis des années ! Si j'avais quelque imagination, ce dont je suis privé, je n'ai pas besoin de le dire, je pourrais m'imaginer que la durable beauté de ce bijou a quelque chose de cruel. »

En disant cela, il referma l'écrin.

« Cette bague fut un présent fait par son mari à la jeune dame qui s'est noyée au début de son heureuse et belle carrière. Elle lui a été donnée le jour où ils ont engagé leur foi l'un à l'autre. C'est lui qui la retira plus tard de sa main inerte… C'est lui qui, lorsqu'il sentit l'approche de la mort, la remit en mes mains. Ce dépôt m'a été confié, à votre intention, afin que vous et Mlle Rosa étant devenus, vous un homme, elle une femme, et votre projet d'alliance persistant malgré les années, je vous remette cette bague, que vous passerez à son doigt. Dans le cas où cette union désirée ne pourrait s'accomplir, le bijou doit rester en ma possession. Les choses ont ainsi été réglées, monsieur Drood. »

Quelque trouble se montra sur le visage du jeune homme et il y eut une sorte d'hésitation dans le mouvement de sa main, lorsque M. Grewgious le regarda fixement en lui présentant la bague.

« Ce présent, qui est un souvenir, dit M. Grewgious, doit être aussi, pensez-y bien, le sceau de la stricte fidélité, que vous jurerez à la vivante et aux volontés de la morte. Vous vous rendrez auprès de votre fiancée, pour achever les derniers et irrévocables préparatifs de votre mariage. Emportez donc cette bague. »

Le jeune homme prit le petit écrin.

« S'il survenait quelque désaccord même léger entre vous… si vous aviez secrètement conscience que vous vous décidez à franchir ce pas redoutable, sans autre raison plus sérieuse, qu'une longue habitude de considérer qu'il en doit être ainsi parce que c'est réglé à l'avance… je vous adjure encore, au nom de la vivante et de la morte, de me rapporter cette bague. »

En cet instant Bazzard fut réveillé par le bruit qu'il faisait lui-même en ronflant.

Comme il arrive habituellement en pareil cas, il se mit à regarder dans le vide ayant peur que son air égaré ne l'accusât d'avoir dormi, s'il regardait son patron.

« Bazzard ! dit M. Grewgious d'une voix plus rude que jamais.

— Je vous écoute, monsieur, dit Bazzard, et je n'ai pas cessé de vous écouter.

— En exécution d'une mission qui m'avait été confiée jadis, j'ai remis à M. Edwin Drood une bague enrichie de diamants et de rubis, vous le voyez ? »

Edwin tira le petit écrin de sa poche et l'ouvrit.

« Fort bien, répondit Bazzard. Je suis témoin de la transaction. »

Évidemment impatient de se retirer et de se trouver seul, Edwin Drood reprit son pardessus et son cache-nez en marmottant quelques mots au sujet d'un rendez-vous.

Le brouillard ne s'était pas éclairci, s'il fallait en croire le rapport du garçon qui vint faire une nouvelle voltige chez M. Grewgious pour y reprendre un verre oublié, mais Edwin sortit quand même.

Bazzard le suivit.

M. Grewgious, resté seul, se promena de long en large pendant une heure.

Il semblait, ce soir-là, tour à tour agité et abattu.

« J'espère avoir bien agi, dit-il. Son intervention semblait nécessaire. Il était dur de me séparer de la bague, mais elle m'aurait été enlevée tôt ou tard. »

Il repoussa le tiroir vide, en soupirant, referma le bureau, et revint prendre sa place à son foyer solitaire.

« Sa bague, continua-t-il, me reviendra-t-elle !… Mon esprit est suspendu à cette bague d'une manière étrange, ce soir… Cela s'explique bien… Je l'ai eue si longtemps et je l'ai tant aimée… je me demande… »

Il était d'humeur aussi méditative qu'inquiète ; malgré les efforts qu'il faisait pour se calmer, après une nouvelle promenade par la chambre, quand il revint s'asseoir

au coin du feu, il retomba de nouveau dans ses réflexions anxieuses.

« Je me demande pour la dix millième fois pourquoi je suis si faible et si insensé, car m'a-t-il confié sa fille orpheline parce qu'il savait… Grand Dieu ! comme en grandissant elle est devenue le portrait vivant de sa mère !… je me demande s'il a jamais été jusqu'à soupçonner qu'un autre l'adorât, sans espoir et en silence, quand il s'est présenté et s'est fait aimer d'elle… je me demande s'il lui est venu à l'idée qui ce quelqu'un pouvait être !… je me demande si je pourrai dormir cette nuit. Dans tous les cas je vais m'isoler du monde, entre mes draps et essayer. »

M. Grewgious traversa le palier pour gagner sa chambre froide et imprégnée de brouillard ; il fut bientôt prêt à se mettre au lit.

Apercevant imparfaitement son visage dans la glace d'un miroir terni par l'humidité, il en approcha la chandelle et se regarda de plus près pendant un moment.

« Joli museau pour avoir la chance probable d'occuper la pensée d'une femme ! Gagne ton lit, pauvre homme, et cesse de divaguer ! »

Sur ce, il éteignit sa lumière, se fourra entre ses draps et, après un nouveau soupir, il s'isola du monde.

Et cependant il y a tant de recoins romanesques dans le cœur et la cervelle des hommes, même les plus « anguleux » et les plus « positifs » que le vieux P.J.T. lui-même divaguait peut-être tout comme M. Grewgious

dans les anciens temps, aux environs de l'an dix-sept cent quarante-sept.

# CHAPITRE XII

# UNE NUIT AVEC DURDLES

Quand M. Sapsea n'a rien de mieux à faire, vers le soir, et qu'il trouve que la contemplation de sa profondeur devient quelque peu monotone, en dépit de l'ampleur du sujet, il prend souvent l'air dans l'enclos de la cathédrale et dans ses alentours.

Il aime à passer dans le cimetière, de l'air important d'un propriétaire et à encourager dans son esprit la pensée qu'il a d'avoir agi en bon et gracieux seigneur envers sa méritoire locataire en ce lieu, Mme Sapsea, à laquelle il a donné publiquement le prix de vertu.

Il aime à voir un ou deux visages se fourvoyer pour le regarder entre les barreaux de la grille et lire peut-être son inscription fameuse.

S'il rencontre un étranger sortant du cimetière d'un pas rapide, il demeure moralement convaincu que cet étranger s'éloigne la rougeur au front, comme le monument l'y invite.

L'importance de M. Sapsea s'était accrue, car il était devenu maire de Cloisterham.

« Sans les maires, on ne disconviendra pas que la charpente de l'édifice social s'écroulerait. »

M. Sapsea croyait consciencieusement avoir imaginé cette figure.

Des maires ont été faits chevaliers pour s'être distingués par leurs harangues, bien que le plus souvent elles criblent de traits perfides la malheureuse grammaire anglaise.

M. Sapsea peut se distinguer tout comme un autre par une harangue.

Montez donc sur le pavois, Sir Thomas Sapsea ! Vous êtes de ceux qui honorent cette terre !

M. Sapsea avait cultivé la connaissance de M. Jasper depuis la première fois qu'ils s'étaient régalés ensemble de porto, d'épitaphes, de trictrac, de bœuf, et de salade.

M. Sapsea avait été reçu dans la demeure de M. Jasper avec une aimable hospitalité.

À cette occasion, Jasper s'était mis au piano ; il avait chanté pour le maire et chatouillé ses oreilles (ceci soit dit au figuré) assez longtemps pour que M. Sapsea gardât le souvenir d'un aussi doux chatouillement.

Ce que M. Sapsea aime en ce jeune homme, c'est qu'il est toujours prêt à profiter de la sagesse de ses aînés et qu'il a un « bon fond. »

La preuve, c'est que ce soir-là, il a chanté à. M. Sapsea, non pas l'une de ces chansons profanes goûtées de nos ennemis nationaux mais le véritable chant indigène de Georges III, invitant ce grand roi à réduire en poudre toutes les autres îles que l'Angleterre, tous les

continents, les péninsules, les isthmes, les promontoires, etc., etc., ainsi qu'à balayer les mers.

En résumé, cette chanson établit clairement que la Providence a commis une erreur évidente en créant, aussi petite, une nation de cœurs de chêne, et en donnant de plus grands espaces de terre à d'autres peuples qui ne sont que vermine.

M. Sapsea se promenait donc lentement, par cette soirée humide, près du cimetière, les mains derrière le dos, à la recherche de quelque étranger qui se retirât la rougeur au front.

Il se trouva, au détour d'une allée, en la sainte présence du Doyen qui conversait avec le bedeau et M. Jasper.

M. Sapsea présenta ses respects, et, à l'instant, ses manières prirent un air bien plus ecclésiastique que n'ont jamais eu les archevêques d'York ou de Canterbury réunis ensemble.

« Vous avez évidemment l'intention d'écrire un livre sur nous, monsieur Jasper, dit le Doyen. Écrire un livre sur nous, très-bien ! Nous sommes très-anciens, et nous devons inspirer un bon livre. Nous ne sommes pas aussi bien dotés sous le rapport des possessions que sous celui des années ; mais peut-être consignerez-vous cela dans votre livre, entre autres choses, et appellerez-vous justement l'attention sur nos griefs. »

M. Tope, en esclave de ses devoirs, montra d'un geste que ce début l'intéressait grandement.

« Je n'ai, en réalité, aucune intention, monsieur, réplique Jasper, de me faire auteur ou archéologiste. C'est une pure fantaisie de ma part. Et même, à cette fantaisie M. Sapsea a plus de part que moi-même.

— Comment cela, monsieur le Maire, dit le Doyen en Inclinant la tête pour répondre au salut du magistrat. Expliquez-nous cela, monsieur le Maire.

— J'ignore, fit observer M. Sapsea, en regardant autour de lui, comme pour demander à être mis au courant d'une chose qu'en effet il n'aurait point sue, j'ignore à quel sujet, le Très-Révérend Doyen me fait l'honneur d'en référer à moi.

— Durdles ! fit M. Tope.

— Oui, répéta le Doyen, Durdles !… Durdles !…

— La vérité est, repris M. Jasper, que ma curiosité à l'égard de cet homme, a été en principe stimulée par M. Sapsea. La connaissance du genre humain que possède M. Sapsea et la faculté qu'il a de pénétrer tout ce qui peut exister de mystérieux ou d'étrange autour de lui, m'a induit à m'occuper plus sérieusement de ce personnage que j'avais l'occasion de rencontrer constamment sur mon chemin. Vous ne seriez pas surpris, monsieur le Doyen, si vous aviez vu, comme moi, M. Sapsea traiter avec lui, en son parloir.

— Oh ! s'écria M. Sapsea ramassant la balle au bond avec une ineffable complaisance. Oui… oui… c'est à cela que faisait allusion le Très-Révérend Doyen ? Oui, il

m’est arrivé de réunir chez moi Durdles et M. Jasper. Je regarde Durdles comme un caractère.

— Un caractère, monsieur Sapsea, qu’avec votre savant scalpel vous avez pénétré à fond, dit Jasper.

— Non pas précisément, répliqua l’imposant commissaire-priseur. Je puis avoir une légère influence sur lui et peut-être un petit aperçu de sa vraie nature. Le Très-Révérend Doyen voudra bien se mettre dans l’esprit que j’ai quelque peu vu le monde. »

Sur ce, M. Sapsea resta un peu en arrière du Doyen, pour inspecter les boutons de son habit.

« Eh bien ! dit le Doyen en regardant autour de lui pour voir ce qu’était devenu son imitateur, j’espère que M. le Maire voudra bien se servir de ses études et de la connaissance de Durdles qu’il a acquise, pour exhorter ce compagnon à ne pas faire rompre le cou à notre digne et respecté maître de chapelle. Nous ne pourrions réparer un tel dommage ; la tête et la voix de M. Jasper sont trop précieuses pour nous. »

M. Tope, de nouveau très-vivement intéressé, se laissa aller à un éclat de rire convulsif mais respectueux, qu’il sut réduire bientôt aux proportions d’un murmure plein de déférence.

M. Tope sembla donner à entendre que certainement il n’y avait personne qui ne se trouverait heureux et honoré même de se rompre le cou, en retour d’un pareil compliment, sortant d’une telle bouche.

« Je prendrai, sur moi, monsieur, dit Sapsea avec importance, de répondre du cou de M. Jasper. Je dirai à Durdles d'en avoir le plus grand soin ; il tiendra compte de ce que je lui dirai… Mais comment M. Jasper se trouverait-il en danger en ce moment ? reprit M. Sapsea en regardant autour de lui avec un air de protection.

— Uniquement à cause d'une expédition au clair de lune, que je dois faire avec Durdles, au milieu des tombes, des caveaux, des tours et des ruines, répondit M. Jasper. Vous rappelez-vous d'avoir exprimé l'idée lorsque vous nous avez rencontrés, qu'une semblable excursion était digne de tenter un amoureux du pittoresque comme moi.

— Je me le rappelle, » répondit le commissaire-priseur. Et cet idiot solennel croyait se le rappeler en effet.

« Profitant de votre conseil, poursuivit Jasper, j'ai fait plusieurs promenades pendant le jour avec cet homme extraordinaire, et nous avons projeté une plus ample exploration, au clair de la lune, pour cette nuit.

— Et voici Durdles qui arrive, » dit le Doyen.

Durdles tenant à la main le paquet qui contenait son dîner, s'avançait en effet vers eux, son chapeau rabattu sur ses yeux.

En approchant, et en apercevant le Doyen, il se découvrit, et il allait s'éloigner, son chapeau sous son bras, quand M. Sapsea l'arrêta.

« Songez à prendre soin de mon ami. »

Telle fut l'injonction que M. Sapsea lui adressa.

« Lequel de vos amis est mort ? demanda Durdles. Durdles n'a reçu aucune commande concernant l'un de vos amis.

— Je veux parler de mon ami vivant et ici présent.

— Oh lui ? Il peut bien prendre soin de lui-même.

— Mais ce soin vous regarde également, entendez-vous bien, » dit Sapsea.

Durdles, en s'entendant commander sur ce ton, le toisa des pieds à la tête, d'un air fier et courroucé.

« Avec toute la soumission que je dois à Sa Révérence le Doyen, si vous vouliez vous occuper de vos affaires, dit-il, Durdles s'occuperait des siennes.

— Vous sortez de votre caractère, répliqua M. Sapsea en clignant les yeux vers la compagnie pour appeler son attention sur les formes conciliantes dont il se servait avec cet homme de rien. Mes amis m'intéressent et M. Jasper est mon ami. Vous aussi, d'ailleurs, vous êtes mon ami.

— Ne vous laissez pas aller à votre mauvaise habitude de vous vanter toujours répliqua Durdles, en l'avertissant d'un regard sévère, elle fait encore des progrès, c'est Durdles qui vous en avertit.

— Vous sortez de votre caractère, répéta M. Sapsea, qui rougit, tout en adressant un nouveau clignement d'yeux à la compagnie.

— Durdles en a sujet, répliqua Durdles, Durdles n'aime pas les libertés qu'on prend avec lui. »

M. Sapsea cligna de l'œil une troisième fois à l'intention des personnes présentes, comme s'il voulait dire :

« Je pense que vous conviendrez, avec moi, que j'ai bien réglé cette affaire. »

Et il s'éloigna pour couper court à la discussion. Durdles alors souhaita le bonsoir au Doyen, et ajouta, en remettant son chapeau :

« Vous trouverez Durdles chez lui, comme c'est convenu, quand vous aurez besoin de Durdles. Durdles rentre pour se nettoyer. »

Et il fut bientôt hors de vue.

Cette prétention de rentrer chez lui pour se nettoyer était un des plus inexplicables outrages commis par cet homme envers la vérité des choses : sa personne, son chapeau, ses bottes et ses habits ne laissaient jamais voir trace de la brosse, étant toujours couverts d'une couche uniforme de poussière et de plâtre.

L'allumeur de réverbères fit apparaître des points lumineux çà et là dans le tranquille enclos ; il montait et descendait vivement sa petite échelle et faisait une rapide besogne.

La lumière perça cette ombre sacrée dans laquelle Cloisterham est enveloppé depuis des siècles.

La petite ville ne conçoit point une existence plus agitée et serait effrayée rien que de la concevoir.

Donc la nuit était venue.

Le doyen gagna son dîner, M. Tope son thé, et M. Jasper son piano.

Là, sans autre lumière que celle du feu, ce dernier s'assoit et chante de sa belle voix grave de la musique d'église pendant deux ou trois heures, tant que la nuit reste sombre.

Au bout de ce temps la lune se leva.

Alors, sans bruit, Jasper ferme son piano, change son habit pour une jaquette, dans la poche de laquelle il place une grande gourde recouverte d'osier, met sur sa tête un chapeau bas de forme et à grands bords, et sans bruit toujours, il sort de sa demeure.

Pourquoi toutes ces précautions ?

Il semble n'avoir aucune raison de se cacher.

Médite-t-il quelque démarche étrange et inavouable ?

Gagnant la maison inachevée de Durdles, ou plutôt le trou que cet être bizarre s'est pratiqué dans le mur de la ville, et y apercevant de la lumière, Jasper s'aventure au milieu des pierres tumulaires, des tablettes, et des

fragments de marbre qui encombrent la cour et que la lune commence à éclairer çà et là.

Les deux ouvriers à la journée ont laissé leurs deux grandes scies enfoncées dans leurs blocs de pierre.

Maintenant, deux ouvriers fantômes, échappés à la danse des morts, pourraient se glisser en grimaçant dans leurs deux siéges, et tailler avec des outils fantastiques les pierres tumulaires des deux citoyens de Cloisterham destinés à mourir les premiers.

Il est peu probable que ces deux citoyens pensent à la mort, étant vivants et peut-être menant joyeuse vie.

« Holà ! Durdles !… » fit Jasper.

La lumière se met en mouvement, et Durdles apparaît à la porte.

Il était rentré chez lui pour se nettoyer ; il s'est donc servi pour cela d'une bouteille, d'un pot et d'un verre, car aucun autre objet ne se voyait dans la chambre qui puisse être employé pour la toilette ; les briques sont à nu, les poutres du plafond ne sont pas même recouvertes de plâtre ; c'est un triste palais dans lequel il introduit son visiteur.

« Êtes-vous prêt ?

— Durdles est prêt, maître Jasper. Que les vieilles pratiques de Durdles se montrent si elles l'osent pendant que nous nous promènerons au milieu de leurs tombes ; les esprits de Durdles sont disposés pour les recevoir. »

Jasper écoute sans surprise ce jargon mystérieux.

Durdles prend une lanterne accrochée à un clou, met quelques allumettes dans sa poche, pour pouvoir l'allumer quand le besoin s'en fera sentir, et ils sortent ensemble, sans oublier le paquet qui contient le dîner.

À coup sûr, c'était là une singulière expédition !

Que Durdles, toujours rôdant au milieu des tombes comme une goule, sortit sans bruit de chez lui, pour recommencer sa promenade favorite, cela n'avait rien d'extraordinaire.

Mais que le maître de chapelle se passât la fantaisie de se joindre à Durdles et d'étudier les effets de lune, en sa compagnie, c'était une autre affaire.

À coup sûr ce fut une étonnante expédition.

« Prenez garde à ce monticule de terre qui est près de la porte de la cour, monsieur Jasper.

— Je le vois. Qu'est cela ?

— De la chaux. »

M. Jasper s'arrêta, et attendit que Durdles, qui s'était attardé derrière lui, l'eût rejoint.

« Ce que vous appelez de la chaux vive ? dit-il.

— Oui, fit Durdles, assez vive pour manger vos semelles, et avec un peu plus de temps, assez vive aussi pour venir à bout de vos os. »

Ils se mirent en route, en passant devant les croisées rouges de l'auberge à deux sous par voyageur, et en traversant au clair de lune la vigne des moines.

Après quoi, ils arrivèrent au Coin du chanoine dont la plus grande partie demeurait dans l'ombre, la lune n'étant pas encore assez élevée pour l'éclairer en plein.

Le bruit d'une porte qui se fermait parvint à leurs oreilles, et deux hommes sortirent du logis.

C'était M. Crisparkle et Neville.

Jasper eut un étrange sourire et posa sa main sur l'épaule de Durdles, pour l'avertir de ne pas aller plus loin. On sait que là l'ombre était profonde.

En cet endroit, il y avait aussi un vieux mur, à hauteur d'appui, seul reste de la clôture d'un ancien jardin, qui maintenant formait une place.

Si Jasper et Durdles avaient fait un pas de plus, ils auraient dépassé ce mur ; mais, en s'arrêtant, ils demeuraient derrière.

« M. Crisparkle et son élève ne sortent que pour faire un tour de promenade, murmura Jasper, ils vont bientôt se trouver dans la partie éclairée par la lune. Restons tranquillement où nous sommes, autrement ils nous retiendraient ou voudraient se joindre à nous. »

Durdles fit un signe d'assentiment et se mit à grignoter quelques fragments tirés de sa besace.

Jasper, appuyant ses bras sur le haut du mur et son menton sur sa main, épiait les promeneurs.

Cependant il ne faisait guère attention au chanoine mineur ; son regard était fixé sur Neville, et ce jeune homme était le point de mire de deux yeux semblables à une carabine chargée.

En vérité, il y avait sur le visage de Jasper une telle puissance de destruction que Durdles lui-même la vit peut-être dans les ténèbres ; il arrêta le mouvement de ses mâchoires, et oublia d'avaler le morceau qu'il avait entre les dents.

Pendant ce temps, MM. Crisparkle et Neville allaient et venaient tranquillement, tout en causant.

Ce qu'ils disaient ne pouvait complètement s'entendre ; mais M. Jasper avait déjà distingué son nom qui avait été plus d'une fois prononcé.

« Nous sommes au premier jour de la semaine, dit M. Crisparkle, et le dernier jour sera la veille de Noël.

— Vous pouvez être sûr de moi, monsieur. »

Les échos étaient favorables à l'endroit où ils se trouvaient alors : puis leurs paroles redevinrent confuses.

Cependant M. Jasper entendit le mot confiance… prononcé par M. Crisparkle.

Il saisit encore ce fragment de réponse, les deux promeneurs se rapprochant :

« Confiance non méritée encore, mais qui le sera, monsieur. »

Lorsqu'ils revinrent de nouveau sur leurs pas, Jasper reconnut encore son nom associé à ces mots de M. Crisparkle.

« Rappelez-vous que j'ai dit que je répondrais de vous. »

Puis ils s'arrêtèrent un instant et M. Neville sembla parler avec animation.

Quand ils se remirent en mouvement, Jasper vit Crisparkle regarder le ciel et le désigner à son élève.

Ils disparurent ensuite après avoir traversé la partie éclairée par la lune à l'extrémité opposée du Coin du Chanoine.

Lorsqu'ils se furent éloignés, M. Jasper fit un geste et, se tournant du côté de Durdles, il partit d'un éclat de rire.

Durdles, qui avait toujours quelque chose dans la bouche et qui ne se voyait aucun sujet d'hilarité, regarda fixement M. Jasper, jusqu'au moment où celui-ci mit son bras sur son visage pour étouffer cette singulière envie de rire.

Alors Durdles avala le reste de son dîner d'une seule fois, au risque d'une indigestion.

Dans ces régions solitaires, il y a très-peu de bruit et de mouvement dès qu'il fait sombre.

Le flux et le reflux des allées et venues déjà rares au grand jour, n'est plus rien à la nuit.

Jasper et Durdles marchaient parallèlement à la Rue Haute dont la vieille cathédrale les séparait.

Cette rue est le canal naturel de la circulation marchande de Cloisterham ; mais une espèce de silence si effrayant s'établit autour du vieil édifice, des cloîtres et du cimetière, dès que le jour est tombé, que peu de personnes osent affronter ce désert.

Demandez aux cent premiers citoyens de Cloisterham que vous rencontrerez par hasard dans la rue, à midi, s'ils croient aux revenants, ils vous répondront non ; mais offrez-leur, lorsqu'il fait nuit, le choix entre l'enceinte du cloître et le quartier des boutiques, quatre-vingt-dix-neuf sur cent préféreront faire le double de chemin et prendre la route la plus fréquentée.

Il ne faut chercher la cause de cette préférence dans aucune superstition locale se rattachant à l'enclos du cloître, bien qu'une dame mystérieuse, avec un enfant dans ses bras et une corde attachée autour de son cou, eût été vue rôdant dans ces parages par plusieurs personnes, aussi impalpables qu'elle-même ; mais c'est une répugnance innée, que la poussière animée par le souffle de la vie a pour la poussière inanimée.

Et puis chacun fait confusément la réflexion suivante :

« Si les morts peuvent devenir jamais visibles pour les vivants, de pareils lieux sont très-probablement ceux

qu'ils doivent choisir, et c'est une raison pour moi qui suis vivant de m'en éloigner aussi vite que je pourrai. »

Aussi, quand M. Jasper et Durdles s'arrêtèrent pour regarder autour d'eux, avant de descendre dans la crypte, par une petite porte latérale dont ce dernier avait la clef, tout l'espace éclairé par la lune qui s'offrait à leurs regards était complètement désert.

On aurait pu s'imaginer que la limite du séjour des vivants était arrêtée par la maison de Jasper, au milieu de laquelle s'ouvrait la porte du cloître.

Au-dessus de l'arcade, brûlait sa lampe qui jetait un feu rouge derrière les rideaux, comme si cet édifice eût été un phare.

Ils entrent, après avoir refermé la porte sur eux, descendent un escalier en ruine, et arrivent dans la crypte.

La lanterne n'est pas nécessaire, car la lune frappe directement sur les fenêtres dépourvues de vitraux dont les débris jonchent le sol.

Les lourds piliers, qui supportent la voûte produisent des masses d'ombres épaisses, et entre eux s'allongent des raies lumineuses.

Ils se promenèrent quelque temps dans ces sentiers éclairés et Durdles discourait sur les « vieilles pratiques. »

Il pariait d'abattre et de fouiller un mur sous lequel il pensait que toute une famille avait été enfermée.

Avait-il reçu avis de cette circonstance de la bouche d'un rejeton de cette famille ?

La taciturnité de Durdles était en ce moment bien dissipée par la gourde d'osier de M. Jasper, qui lui disait :

« Faites circuler ceci librement dans votre circulation, Durdles ! »

M. Jasper, lui, ne faisait que se rincer la bouche et rejetait ensuite le liquide.

Ils vont monter à la grande tour.

Sur les marches qu'ils commencent à gravir, Durdles s'arrête pour respirer et prendre de nouveau un cordial.

Ces marches sont enveloppées d'une ombre fort épaisse, mais au delà de l'obscurité ils peuvent voir les sentiers lumineux qu'ils viennent de traverser.

Durdles s'assied.

M. Jasper l'imite.

L'odeur de la gourde d'osier, qui est tout à fait passée, on ne sait comment, en la possession de Durdles, indique bientôt que le bouchon vient encore d'en être enlevé : mais ce n'est pas à l'aide du sens de la vue que Jasper pouvait s'en assurer, car ni l'un ni l'autre ne pouvait voir son compagnon.

Et pourtant quand ils se parlent, leurs visages se tournent instinctivement l'un vers l'autre.

« Cette liqueur est de bonne qualité, monsieur Jasper ?

— De très-bonne qualité, je l'espère. Je l'ai achetée avec l'intention de l'avoir telle et non autrement.

— Ils ne se montrent pas, vous le voyez, monsieur Jasper. Les « vieille pratiques » ne veulent pas se montrer.

— Il y aurait plus de confusion encore en ce monde qu'il n'y en a, Durdles, si les morts se faisaient voir.

— En effet, cela amènerait la confusion en toutes choses, » dit Durdles après un moment de silence consacré à la réflexion.

L'idée des revenants ne s'était pas encore présentée à lui, au point de vue de leur inconvénient domestique ou chronologique.

« Mais croyez-vous qu'il puisse exister des fantômes qui ne sont ni des hommes, ni des femmes ?

— Que seraient-ils alors ?… Des ombres portées par les pierres ou par les arbres…

— Non, car ils rendent des sons.

— Quels sons, Durdles ?

— Des cris.

— Quels cris ?… Chaises à raccommoder ? Ou bien : À la sardine fraîche !

— Non, des cris de douleur. Durdles va vous conter cela, monsieur Jasper ; mais attendez que Durdles ait mis la gourde en ordre. »

Alors il se résigna à remettre le bouchon de la fiole.

« Là, reprit-il. Tout est en ordre maintenant. L'année dernière, à cette même époque de l'année, quelques jours seulement plus tard, il était arrivé à Durdles de faire ce qu'il est convenable de faire en cette saison, c'est-à-dire que Durdles avait fêté le retour de la Noël. Eh bien ! les enfants du village s'acharnèrent après Durdles. À la fin, Durdles parvint à leur échapper et Durdles vint s'enfermer ici. Durdles tomba dans un profond sommeil, et savez-vous ce qui l'éveilla ? Le fantôme d'un cri. Un cri terrible, lequel cri fut suivi par un fantôme de hurlement. Le hurlement d'un chien, un long et triste hurlement, semblable à ceux que poussent ces animaux quand une personne est morte. Voilà comment se passa pour Durdles la veille de Noël.

— Que voulez-vous dire ? » s'écria Jasper.

Sa réponse avait été brusque, presque violente.

« Durdles veut dire que Durdles s'est informé partout, et que nulles autres oreilles vivantes que les siennes n'avaient entendu ce cri et ce hurlement. C'est pourquoi Durdles répète que tous deux devaient avoir été poussés par des fantômes. Pourquoi ces fantômes se sont-ils manifestés à Durdles ? Jamais Durdles ne put s'en rendre compte.

— Durdles, je pensais que vous étiez une toute autre espèce d'homme, lui dit Jasper d'un ton méprisant.

— Durdles le pensait lui-même, répondit Durdles avec son calme habituel, mais Durdles a été choisi pour être mis à cette épreuve. »

Jasper s'était levé brusquement.

« Allons, dit-il, nous nous glaçons ici, montrez-moi le chemin. »

Durdles se rendit à cette invitation, sans être trop ferme sur ses jambes.

Il ouvrit la porte du haut de l'escalier avec la clef dont il s'était déjà servi, et ils arrivèrent au niveau de la grande nef par un passage qui longeait le chœur.

Là, la clarté de la lune était si vive que les couleurs des vitraux se projetaient sur leurs visages.

Durdles, tenant la porte ouverte, avait lui-même presque l'air d'un fantôme sortant du tombeau ; il était extrêmement pâle, malgré la bande de pourpre qui lui coupait la figure et la tache jaune qui lui dansait sur le front.

Mais il supporta le regard scrutateur de son compagnon, avec une insensibilité parfaite, bien que ce regard se prolongeât.

Jasper fouillait en même temps dans ses poches, y cherchant la clef qui lui avait été confiée pour ouvrir la

grille de fer qui devait lui permettre de gagner l'escalier de la grande tour.

Cette clef et la gourde sont une charge suffisante pour vous, dit-il en remettant la clef à Durdles. Donnez-moi votre paquet. Je suis plus jeune et j'ai la respiration plus longue que vous. »

Durdles hésita un moment entre le paquet et la gourde ; mais il donna la préférence à cette dernière, comme lui offrant une plus agréable compagnie, et il confia les provisions solides à son compagnon d'exploration.

Alors ils se mirent à monter l'escalier en colimaçon de la vieille tour, opération fatigante, parce qu'il fallait tourner, tourner sans cesse, en baissant la tête, pour éviter de se heurter aux marches supérieures ou aux saillies du pivot de pierre autour duquel l'escalier s'enroule.

Durdles avait allumé sa lanterne en tirant de la muraille froide et dure une étincelle de ce feu merveilleux qui se cache en toutes choses, et, guidés par la lumière, ils montaient à travers la poussière et les toiles d'araignées.

Ce chemin les mena en des lieux étranges ou effrayants.

Parfois, ils arrivent de plain-pied à de petites galeries à basses arcades, d'où ils peuvent regarder la nef, éclairée par la lune.

Durdles, promenant sa lanterne, montre les têtes d'anges obscures qui ornent l'encorbellement de la voûte et qui ont l'air d'épier leur marche.

Plus loin, ils joignent des escaliers plus étroits et plus raides ; l'air extérieur souffle sur leur tête et les glace ; le cri de quelque choucas ou de quelque corneille effrayés retentit suivi d'un lourd battement d'ailes, une pluie de paille et de poussière vole sur les deux grimpeurs.

Enfin, après avoir déposé leur lanterne derrière une marche, car le vent souffle très-fort en cet endroit, ils arrivent au faîte et dominent Cloisterham.

La petite ville est belle à voir ainsi au clair de lune ; avec ses monuments en ruines, sanctuaires de la mort, à la base de la tour, puis ses maisons couvertes de mousse, et leurs toits en tuiles et leurs murs de briques rouges, destinées aux vivants.

Un peu plus loin, la rivière serpente jusqu'à la limite de l'horizon.

Le flot s'enfle et s'agite déjà aux approches de la mer. Quelle étonnante expédition !

Jasper, toujours se mouvant sans bruit et sans raison apparente, contemple la scène et surtout la partie la plus tranquille qu'enveloppe l'ombre projetée par la cathédrale.

Mais il ne considère pas Durdles avec une moindre curiosité, et Durdles, par moments, a conscience des regards scrutateurs qui se fixent sur lui.

Nous disons par moments, parce que, dans d'autres, Durdles commence à devenir quelque peu engourdi et somnolent.

De même que les aéronautes diminuent leur lest quand ils veulent s'élever, de même Durdles a allégé la gourde d'osier à mesure qu'il montait.

Il dort tout debout, et le sommeil lui coupe la parole.

Un léger accès de délire s'empare même de lui ; il se figure que le sol qui est à une si grande distance, est de niveau avec la plate-forme de la tour, et il serait bien capable de prolonger sa promenade au-delà dans l'espace.

Jasper le soutient et tous deux vont commencer la descente.

Comme les aéronautes chargent leur ballon quand ils veulent descendre, de même Durdles se charge encore une fois du liquide emprunté à la gourde pour descendre plus facilement.

Ils atteignent la grille de fer qu'ils referment, non sans que Durdles ne soit tombé deux fois.

À la seconde fois il se fend un sourcil.

Ils redescendent dans la crypte, et Jasper pense qu'on en sortira comme on y est entré.

Mais quand ils arrivent au point où de longues lignes de lumière se projettent entre les piliers, Durdles devient si incertain dans sa marche et dans ses discours qu'il tombe.

Le voilà au pied d'un lourd pilier, à peine aussi lourd que lui-même et il demande à son compagnon, d'une voix éteinte, de lui permettre de fermer l'œil un instant.

Il n'appelle point cela le fermer ; il dit :

« Permettez à Durdles de cligner de l'œil un peu. »

Locution d'ivrogne.

« Faite !… réplique Jasper, je ne vous laisserai pas seul ici… Dormez donc, je me promènerai. »

Durdles s'endormit à l'instant et pendant son sommeil il fit un rêve.

N'est-ce rien de plus qu'un rêve ?

Si l'on considère la vaste étendue du pays des songes et ses productions variées et merveilleuses, celui-ci n'est remarquable que parce qu'il est plus agité et plus près d'être réel que ne le sont ordinairement les rêves.

Durdles songe qu'il est couché là… il y est, en effet… qu'il dort, et que pourtant il compte les pas de son compagnon qui se promène.

Il rêve que les pas se perdent dans l'éloignement par intervalle, et que quelque chose le touche, et que quelque chose tombe de sa main.

Puis il entend un son prolongé : on cherche à tâtons autour de lui, et il rêve qu'il demeure seul pendant bien longtemps et que les raies de lumière prennent une direction différente, à mesure que la lune avance dans sa course.

Puis il se sent anéanti, brisé ; il rêve qu'il éprouve un malaise causé par le froid, et il s'éveille.

La lumière de la lune a bien changé de direction, mais elle lui montre encore Jasper qui se promène en battant des mains et en frappant des pieds sur le sol.

« Holà ! s'écrie Durdles, alarmé sans savoir pourquoi.

— Êtes-vous enfin éveillé ? dit Jasper. Savez-vous que vos clignements d'yeux ont duré longtemps ?

— Longtemps ?… non…

— Je vous assure que si.

— Quelle heure est-il ?

— Chut ! l'horloge de la tour va sonner. »

L'horloge sonna les quatre quarts, et la grosse cloche s'ébranla.

« Deux heures ! s'écria Durdles en se mettant avec peine sur son séant. Pourquoi n'avez-vous pas essayé de réveiller Durdles, monsieur Jasper ?

— Je l'ai fait, mais avec autant de succès que si j'avais secoué un mort… un des membres de la famille de vos morts là-bas, dans le coin.

— Avez-vous touché Durdles ?

— Si je vous ai touché ? Oui, puisque je vous ai secoué. »

Durdles se rappelle, en effet, avoir été touché dans son rêve.

Il regarde par terre et voit la clef de la porte de la crypte près de l'endroit où lui-même est assis.

« Durdles l'aura laissée tomber, n'est-ce pas ? » dit-il en la ramassant.

Il fait de grands efforts pour se lever et se tenir droit, ou du moins aussi droit que la chose lui est possible ; mais il s'aperçoit de nouveau que son compagnon l'observe.

« Eh bien ? dit Jasper en souriant. Estes-vous tout à fait prêt ? Je vous en prie, ne vous pressez pas.

— Laissez Durdles arranger son paquet, monsieur Jasper, et Durdles est à vous. »

Pendant qu'il refait les nœuds de son paquet, il s'aperçoit encore que M. Jasper le surveille.

« De quoi soupçonnez-vous Durdles, monsieur Jasper ? demanda-t-il avec le mécontentement grognon des ivrognes. Que ceux qui ont un soupçon sur Durdles s'expliquent !

— Je n'ai aucun soupçon sur vous, mon bon monsieur Durdles ; mais je soupçonne que ma gourde était pleine de quelque liqueur plus chaude que nous ne le supposions. Et puis, ajouta Jasper en ramassant la gourde et en lui mettant le goulot en bas, j'ai le soupçon qu'elle est vide. »

Durdles daigne rire de cette plaisanterie, ce qui ne l'empêche point de s'adresser à lui-même des remontrances, au sujet de son penchant à la boisson.

Il roula jusqu'à la porte qu'il ouvrit.

Ils sortirent tous deux et Durdles referma la porte et remit la clef dans sa poche.

« Mille remerciements pour cette curieuse et intéressante nuit, dit Jasper en lui donnant la main. Pourrez-vous retrouver votre chemin pour rentrer chez vous ?

— Durdles le pense ! répondit Durdles. Si vous faisiez à Durdles l'affront de vouloir le reconduire chez lui, Durdles ne consentirait pas à rentrer.

— Durdles ne rentrerait pas avant le matin ; Et alors, il ne voudrait plus rentrer du tout.

Durdles ne rentrerait pas.

Ces mots avaient été dits du ton le plus ferme.

« Bonne nuit, donc !…

— Bonne nuit, monsieur Jasper ! »

Chacun d'eux se disposait à reprendre le chemin de sa demeure, quand un aigre coup de sifflet retentit dans le silence, et une voix cria dans un affreux jargon :

Gare ! gare ! gare !

Je t'y prends ;

Il est plus de dix heures

Si tu ne rentres pas,

Je te jetterai des pierres,

Gare ! gare ! gare !

C'est l'avertissement du coq,

Il s'éveille, il s'éveille,

Gare ! gare ! gare !

Un instant après, une volée de pierres vient frapper le mur de la cathédrale, et le hideux gamin qui les avait lancées se montra du côté opposé, dansant au clair de la lune.

« Quoi ! ce démon d'enfant nous épie encore ! s'écria Jasper transporté par une fureur si prompte et si violente qu'il semblait être lui-même le démon dont il parlait. Je verserai le sang de ce petit misérable. Je sens que cela m'arrivera. »

Sans tenir compte de la volée de pierres dont plus d'une l'atteignit, il courut sur Deputy, le saisit au collet, et voulut l'entraîner.

Mais Deputy ne se sentit pas plutôt pris à la gorge qu'il recroquevilla ses jambes et força son assaillant à le tenir suspendu en l'air.

En même temps il râlait et son corps s'agitait et se tordait comme s'il sentait déjà les premières angoisses de l'étranglement.

Jasper le laissa retomber.

Immédiatement Deputy revient à lui, cherche une protection en se retranchant derrière Durdles, et se met à crier à son assaillant, en serrant ses méchantes lèvres :

« Je vous aveuglerai, je vous crèverai les yeux à coups de pierres ! »

Et en même temps, il se préparait, si son ennemi fondait sur lui, à s'enfuir en décrivant tous les détours possibles pour lui échapper, quitte, s'il se voyait au moment d'être pris, à se rouler dans la poussière en criant :

« Maintenant frappez-moi, quand je suis par terre !

— Ne faites pas de mal à cet enfant, monsieur Jasper, dit Durdles, en s'interposant. Revenez à vous.

— Il nous a suivis ce soir, quand nous avons passé ici, la première fois !

— Ce n'est pas vrai !… je ne vous ai pas suivis, répliqua Deputy, employant sa forme de dénégation la plus polie.

— Il n'a cessé de rôder autour de nous.

— Ce n'est pas vrai !… Je ne venais juste que de sortir et de prendre l'air, pour ma santé, quand je vous ai vus près de la cathédrale, et si…

— Je t'y prends.

— Il est plus de dix heures, ajouta-t-il, reprenant sa mélopée et sa danse habituelle, tout en s'abritant toujours derrière Durdles. Est-ce ma faute ?

— Reconduisez-le chez lui, répliqua Jasper avec fureur, tout en faisant un violent effort pour se contenir, et débarrassez-moi de la présence de ce drôle. »

Deputy, après avoir fait entendre un nouveau coup de sifflet pour exprimer sa satisfaction, laissa passer Durdles devant lui et se mit à chasser ce respectable personnage à coups de pierres, dans la direction de sa demeure, comme il aurait fait à un porc récalcitrant.

M. Jasper regagnait sa demeure, absorbé dans ses réflexions.

Ainsi se termina… pour cette fois… l'inexplicable expédition.

# CHAPITRE XIII

# AU MIEUX TOUS DEUX

L'établissement de M^lle^ Twinkleton était à la veille d'entrer dans la phase du silence et de la sérénité.

Les vacances de Noël étaient proches.

Ce qui autrefois, et dans un temps peu éloigné, était appelé, par l'érudite M^lle^ Twinkleton, tout simplement et prosaïquement le semestre, elle avait trouvé depuis quelque temps plus élégant et plus conforme au style classique de le nommer le terme : le terme expirait le lendemain.

Un notable relâchement de la discipline s'était glissé dans la Maison des Nonnes depuis quelques jours.

Des réunions pour soupers avaient eu lieu dans les chambres et une langue fumée avait été découpée avec des ciseaux et passée à la ronde à l'aide d'un fer à friser ; des portions de marmelade avaient été également distribuées sur des assiettes confectionnées avec du papier à papillotes, et on avait bu du vin de Primevère dans certain tout petit verre qui servait à la petite Rickitts (une toute jeune fille d'une faible constitution), à prendre chaque jour ses gouttes ferrugineuses.

Les servantes avaient été gagnées à l'aide de vieux rubans, de bottines seulement éculées, mais encore élégantes, sans parler des restes friands qu'elles trouvaient dans les lits.

On s'était montré dans les costumes les plus légers pour célébrer ces petites fêtes, et l'audacieuse Mlle Ferdinand avait même surpris la compagnie, en exécutant un solo animé avec un peigne et une feuille de papier à papillotes, jusqu'au moment où elle avait été étouffée, sous son oreiller, par deux petits bourreaux aux cheveux flottants.

Ces folies n'étaient pas les seuls signes qui annonçassent une dispersion prochaine.

Les malles apparaissaient dans les chambres à coucher, circonstance anormale en tout autre temps, et la quantité d'objets, de choses à empaqueter, offrait une surprenante disproportion avec le nombre des coffres et des boîtes qui devaient les contenir.

On fit de nouvelles largesses aux servantes, sous forme de pots de cold cream plus ou moins vides, de pommade, et d'épingles à cheveux.

À la condition d'un secret inviolable, les jeunes filles avaient échangé des confidences sur la jeunesse dorée d'Angleterre qu'elles s'attendaient à voir affluer chez leurs parents.

Mlle Giggles, complètement dénuée de sentiment, déclara que, pour sa part, elle accueillerait tous les hommages par une grimace ; mais la manière de penser

de cette jeune personne fut réprouvée à une immense majorité.

Le dernier soir avant les vacances, on se faisait toujours un point d'honneur de prendre la résolution que personne ne se coucherait et qu'on donnerait aux revenants tous les encouragements possibles.

Il faut ajouter que cet engagement était invariablement rompu avant minuit et que toutes les jeunes filles gagnaient leurs lits en s'étirant et en bâillant à faire pitié.

La dernière cérémonie eut lieu à midi, le jour du départ.

Mlle Twinkleton, assistée de Mme Tisher, se tenait dans le salon de son propre appartement ; les globes terrestre et céleste étaient déjà couverts de toiles écrues, des verres de vin blanc et des gâteaux coupés par tranches couvraient la table.

Mlle Twinkleton dit alors :

« Mesdemoiselles, la révolution d'une autre année nous a ramenées à cette époque de fête où les premiers sentiments de notre nature font bondir nos… »

Chaque année, Mlle Twinkleton était sur le point d'ajouter : « seins » ; mais tous les ans elle s'arrêtait au moment de prononcer un pareil mot, et elle y substituait celui de « cœurs. »

« … Hum !… la révolution d'une nouvelle année nous a ramenées à une interruption dans nos études. Espérons que ces études ont été bonnes… Comme le mari-

nier dans sa barque, le guerrier dans sa tente, le captif dans sa prison, et le voyageur dans ses pérégrinations lointaines, nous aspirons à revoir notre foyer. Répétérons-nous, en cette occasion, les beaux vers qui ouvrent la saisissante tragédie d'Addison :

L'aube blanchit à l'horizon,

Le matin, perçant d'épais nuages,

Nous apporte le grand, le mémorable jour.

Non, ce n'est pas cela !… De l'horizon au zénith tout est couleur de rose, car tout nous parle de nos parents et de nos amis. Puissions-nous les trouver dans un état prospère ; puissent-ils se convaincre que nous avons prospéré nous-mêmes au gré de leur attente ! Mesdemoiselles, il ne nous reste plus, avec tout l'amour que nous avons les unes pour les autres, qu'à nous dire adieu. Au bonheur de nous revoir… Et quand le moment sera venu de reprendre nos travaux… »

Ici, un sentiment général de mélancolie se manifeste à la ronde.

« … Ces travaux qui… ces travaux que… rappelons-nous toujours ce qui a été dit par ce général spartiate, dans des termes trop connus pour être répétés, à cette bataille, qu'il est inutile de désigner… »

Mademoiselle Twinkleton était à bout.

Les servantes de l'établissement, ornées de leurs plus beaux bonnets, firent circuler les plateaux.

Les jeunes filles sirotent et grignotent et les voitures commencent à heurter les pavés de la rue.

Le moment de la séparation n'est plus éloigné…

Mademoiselle Twinkleton, déposant un baiser sur les joues de chaque jeune fille, lui confie une fort jolie lettre, adressée à son plus proche parent, et portant à l'un de ses coins : « Avec les meilleurs compliments de Mademoiselle Twinkleton. »

Cette missive est remise d'un air qui éloigne toute idée qu'elle peut avoir trait à la note à payer ; on est tenté de penser, au contraire, qu'il s'agit de quelque délicate et agréable surprise.

Rosa avait assisté déjà à bien des scènes semblables ; elle connaissait si peu d'autre demeure qu'elle était presque contente de demeurer là, plus contente même que les autres années, sa plus nouvelle amie devant rester auprès d'elle.

Et pourtant dans cette nouvelle amitié, quelque chose manquait à quoi elle ne pouvait s'empêcher d'être très-sensible.

Helena Landless, ayant été présente aux révélations de son frère au sujet de Rosa et s'étant engagée à garder le silence conseillé par M. Crisparkle, évitait toute allusion au nom d'Edwin Drood.

Pourquoi agissait-elle ainsi ?

C'était un mystère pour Rosa.

C'était aussi un désappointement ; car cette réserve d'Helena l'empêchait de soulager son cœur d'une partie de ses doutes et de ses hésitations.

Elle aurait aimé à prendre Helena pour confidente. L'attitude de sa compagne arrêtait les confidences sur ses lèvres.

Rosa, forcée de réfléchir toute seule aux difficultés de sa position, s'irritait et se demandait chaque jour plus impatiemment pourquoi Helena persistait à éviter de prononcer le nom d'Edwin, maintenant surtout qu'elle savait cela, car Helena lui avait dit que le bon accord se rétablirait entre les deux jeunes gens dès que Edwin Drood reviendrait…

Ah ! c'était un joli tableau que de voir toutes ces jolies filles embrassant Rosa sous le porche de la Maison des Nonnes !

Cette radieuse créature sous le regard des monstres de pierre et des gargouilles qui la regardaient d'en haut agitait ses mains en signe d'adieu.

Les voitures s'éloignaient et Rosa restait ; elle représentait la jeunesse et demeurait en ce lieu antique et noir, comme pour y représenter encore la vie et le sourire dans cette désertion générale de tout ce qui était joyeux et vivant.

La triste Rue Haute retentit des accents de toutes ces voix argentines qui répètent :

« Adieu, Bouton de Rose, adieu, ma chérie. »

L'image du père de M. Sapsea, qui décore la porte en face, semblait dire aux passants :

Messieurs, nous ne sommes pas si malheureux ! Un charmant petit lot nous reste ! »

Puis la vieille rue si animée pendant quelques courts instants par la présence de cette brillante jeunesse, rentra dans son calme et Cloisterham reprit sa vieille physionomie.

Si Rosa, dans sa retraite, attendait en ce moment l'arrivée d'Edwin Drood avec un certain trouble au cœur, Edwin de son côté n'était pas plus tranquille.

Avec moins de fermeté dans ses projets que l'enfantine beauté proclamée par acclamation la reine de l'établissement de M^lle^ Twinkleton, il avait une conscience et M. Grewgious l'avait singulièrement aiguillonnée.

Les fermes convictions de ce gentleman, sur ce qui était bien ou mal, dans une position telle que la sienne, ne devaient être ni dédaignées, ni tournées en dérision.

Elles étaient immuables.

Sans le dîner dans Staple Inn et sans la bague qu'il portait sur sa poitrine, dans la poche de son habit, il aurait laissé arriver tout doucement le jour des noces.

Le mariage ne lui suggérait aucune pensée sérieuse, et il lui semblait que les choses iraient toutes seules.

Mais placé brusquement par M. Grewgious en face de ce qu'il devait « à la morte et à la vivante, » il commençait à se troubler.

Il devait ou donner la bague à Rosa, ou la rendre.

Une fois entré dans cette voie étroite, il se sentait assez disposé à considérer les droits de Rosa sur lui avec moins d'égoïsme ; il était moins sûr de lui qu'autrefois aux jours de facile insouciance.

« Je prendrai conseil de ce qu'elle dira, et nous agirons en conséquence. » Telle fut la décision à laquelle il s'arrêta en se dirigeant vers la maison des Nonnes.

« Quoi qu'il arrive, ajouta-t-il, je garderai le souvenir des paroles de M. Grewgious et je m'efforcerai de remplir mon devoir envers « la vivante et la morte. »

Rosa était habillée pour sortir.

Elle l'attendait.

C'était un jour de brillante gelée, et M^lle^ Twinkleton avait déjà autorisé gracieusement une promenade au grand air.

Ils sortirent immédiatement ensemble, sans fournir même l'occasion à M^lle^ Twinkleton ou à sa grande prêtresse, M^me^ Tisher, de venir faire dans la chambre leur petit sacrifice ordinaire sur l'autel des convenances.

« Mon cher Eddy, fit Rosa, quand ils eurent tourné le coin de la Rue Haute et qu'ils furent arrivés à la tranquille promenade dans le voisinage de la cathédrale et de

la rivière, j'ai quelque chose de sérieux à vous dire. J'y pense depuis longtemps, depuis fort longtemps.

— J'éprouve aussi le besoin de causer sérieusement avec vous, ma chère Rosa. J'ai l'intention d'être sérieux, très-sérieux.

— Merci, Eddy ! Et vous ne penserez pas que je manque de bonté, parce que c'est moi qui commencerai, n'est-ce pas ? Vous ne penserez pas que je ne parle que pour moi, parce que je parlerai la première ? Cela ne serait pas généreux, n'est-il pas vrai ?… Et je vous sais généreux !

— J'espère, dit-il, ne jamais manquer de générosité envers vous, Rosa. »

Il ne l'appelait plus Pussy, et il ne devait plus jamais lui donner ce nom.

« Il n'y a pas à craindre, poursuivit Rosa, que nous nous querellions, n'est-il pas vrai ? Nous avons tant de raisons, Eddy… (elle frappa de sa main sur son bras) pour nous montrer indulgents l'un envers l'autre.

— Et nous serons indulgents, Rosa.

— Vous êtes un bon garçon ! Eddy, soyons courageux ; devenons frère et sœur, à partir de ce jour.

— Jamais mari et femme ?

— Jamais ! »

Ni l'un ni l'autre ne reprit la parole pendant quelques instants.

Mais après ce moment de silence, Edwin dit avec un peu d'effort :

« À la vérité, je sais que nous avions cette pensée dans l'esprit tous les deux, Rosa, et je me crois obligé d'honneur à vous avouer franchement que ce n'est pas vous qui l'avez eue la première.

— Ni vous non plus, cher, répliqua Rosa avec un accent sérieux et pathétique. Cette pensée s'est élevée en même temps en nous deux. Vous n'êtes pas véritablement heureux de votre engagement. Je n'en suis pas réellement heureuse non plus. Oh ! j'ai tant de chagrin… tant de chagrin ! »

Et elle fondit en larmes.

« Je suis aussi profondément peiné, Rosa, profondément affligé pour vous.

— Et moi pour vous, mon pauvre ami, et moi pour vous ! »

Ce sentiment de pure tendresse et de douce indulgence que les jeunes gens éprouvèrent alors l'un envers l'autre amena avec lui sa récompense, en leur faisant voir plus clairement leur situation réciproque.

Les relations entre eux n'avaient plus rien de bizarre et de capricieux, grâce à un nouveau parti qu'ils prenaient l'un envers l'autre, elles y avaient gagné quelque chose de plus facile, de plus honorable, de plus affectueux, et de plus sincère.

« Si nous avions su plus tôt ! dit Rosa en essuyant ses yeux. Ce n'est pas d'hier que nous sentons notre embarras et que nous ne nous trouvons pas bien des choses établies entre nous, sans notre assentiment. Aujourd'hui nous voyons bien que nous n'avons rien de mieux à faire que de les changer. Il est naturel pourtant que nous en éprouvions du chagrin et vous voyez combien nous sommes attristés tous les deux, mais combien il vaut mieux que nous soyons chagrins maintenant que…

— Quand, Rosa ?… Que voulez-vous dire.

— Quand il serait trop tard. Car alors, nous éprouverions en plus bien de l'irritation l'un contre l'autre. »

Un moment de silence se fit.

« Et vous comprenez, reprit Rosa avec innocence, vous ne pourriez plus m'aimer alors, tandis que vous pouvez toujours m'aimer à présent que je ne suis plus une entrave ni un ennui pour vous. Moi aussi, je puis toujours vous aimer, et votre sœur ne vous taquinera plus, et ne se fera plus un jeu de vous tourmenter. Cela m'est arrivé souvent quand je n'étais pas votre sœur, et je vous en demande pardon.

— Ne poussons pas les choses jusque-là, Rosa, ou j'aurais plus besoin de pardon que je n'aime à le penser.

— Non, en vérité, Eddy. Vous êtes trop sévère pour vous-même, mon généreux ami. Asseyons-nous sur ces ruines, frère, et laissez-moi vous dire ce qui nous est arrivé. Je crois le savoir, car j'y ai beaucoup réfléchi, depuis la dernière fois que nous nous sommes vus. Je vous

plaisais, n'est-ce pas ?… Vous pensiez que j'étais une jolie petite créature ?…

— Tout le monde est de cet avis, Rosa.

— Est-ce bien vrai ? »

Son front se contracta un moment sous l'effort de la réflexion, puis s'éclaircit de nouveau lorsqu'elle se livra au petit raisonnement suivant :

« Eh bien ! admettons qu'il en soit ainsi… Bien certainement, reprit-elle, il ne suffisait pas que vous pensiez de moi ce que les autres en pensent, n'est-il pas vrai ? »

Le point de la difficulté n'était pas encore tranché, aussi Rosa continua :

« C'est justement ce à quoi j'ai réfléchi. C'est précisément ce qui nous est arrivé. Vous m'aimiez bien, vous vous étiez habitué à moi et vous aviez grandi avec l'idée que nous devions nous marier. Vous avez accepté la situation comme arrangée à l'avance et inévitable, n'est-il pas vrai ? Cela devait être, pensiez-vous, et alors pourquoi discuter ou disputer ? »

C'était une chose étrange et nouvelle pour Edwin Drood que de se voir présenté si clairement à lui-même dans le miroir que la jeune fille tenait devant lui.

Il s'était toujours jusque-là drapé d'un air protecteur dans sa supériorité, tout plein de condescendance dédaigneuse pour la faible part d'intelligence féminine qu'elle possédait.

Il pensait que le désir de recouvrer sa liberté avait éclairé Rosa.

Décidément il y avait eu quelque chose de radicalement mauvais dans les conditions par lesquelles on les avait conduits à l'engagement de toute leur vie !

« Tout ce que je dis de vous est aussi vrai pour moi, Eddy. S'il n'en était pas ainsi, je n'aurais pas la hardiesse de le dire. La seule différence qu'il y a entre nous, c'est que, petit à petit, j'ai pris l'habitude de réfléchir à ce sujet au lieu de l'écarter. Ma vie n'est pas aussi active que la vôtre, voyez-vous, et je n'ai pas à occuper mon esprit de tant de choses. Aussi avais-je déjà pensé à cela bien souvent, et avais-je versé bien des larmes, quoique ce ne fût pas votre faute, mon pauvre ami, quand, à l'improviste, mon tuteur est arrivé ici pour me préparer à quitter la Maison des Nonnes. J'essayai de lui donner à entendre que mes idées n'étaient pas bien arrêtées, mais j'hésitais, je n'eus pas le courage de m'expliquer plus clairement et il ne me comprit pas bien, mais c'est un homme bien excellent. Il me représenta avec tant de bonté et pourtant avec tant de force, à quelles réflexions sérieuses nous devions nous livrer, dans notre position, tous les deux, que je pris la résolution de vous parler la première fois que nous nous trouverions seuls et dans une disposition d'esprit à causer sans amertume d'un pareil sujet. Si j'ai semblé, tout à l'heure, aborder si facilement la question, et si je me suis expliquée tout de suite, ne pensez pas que cela m'était réellement facile. C'était au contraire bien… bien dur pour moi, et je suis bien affligée. »

Son cœur trop plein éclata une seconde fois en sanglots. Edwin passa son bras autour de sa taille et ils marchèrent ensemble sur le bord de la rivière.

« Votre tuteur m'a parlé également, chère Rosa. Je l'ai vu avant de quitter Londres. »

En disant cela, sa main droite s'agitait sur sa poitrine et y cherchait la bague, mais il s'arrêta à cette pensée :

« Si je dois la rendre, pourquoi lui en parler à elle ? »

« Et cela vous a fait réfléchir plus sérieusement, Eddy ? Si je ne vous avais pas parlé comme je l'ai fait, c'est vous, n'est-ce pas, qui vous seriez expliqué ? J'espère que vous allez me dire qu'il en aurait été ainsi. Je n'aime pas à penser que la décision que nous avons prise est toute de mon fait, quoique le résultat soit beaucoup meilleur pour nous.

— Oui, j'aurais parlé ; je vous aurais soumis la question ; j'étais venu avec cette intention-là, mais je ne vous aurais pas parlé comme vous m'avez parlé, Rosa.

— Ne dites pas ce que vous pensez aussi froidement et aussi cruellement, je vous en prie, Eddy, si vous n'y êtes pas obligé par la force de la vérité.

— J'ai voulu dire simplement que je n'aurais pas parlé avec autant de raison et de délicatesse, avec autant de sagesse et d'affection.

— Vrai ! vous pensez cela, mon bon frère ! »

Elle lui pressa la main avec ravissement.

« Les chères filles seront bien désappointées, ajouta Rosa en riant au milieu des gouttes de rosée qui tombaient de ses beaux yeux ; il y a si longtemps qu'elles attendent l'événement, les pauvres chéries !

— Je crains que cela soit un bien plus grand désappointement pour Jacques, répondit Edwin Drood en tressaillant tout à coup. Je n'avais jamais pensé à Jacques. »

Le coup d'œil rapide et sérieux qu'elle arrêta sur lui lorsqu'il prononça ces paroles, elle ne pouvait pas plus le reprendre, bien qu'elle le regrettât, qu'on ne peut ramener au ciel la flamme de l'éclair qui a sillonné la nue.

Aussi se mit-elle à regarder la terre.

Jamais il ne l'avait vue si confuse.

Son sein battait violemment.

« Doutez-vous que ce ne soit un rude coup pour Jacques, Rosa ? » dit-il.

Elle se contenta de répondre évasivement et à la hâte : « Pourquoi un coup si rude ?… »

Elle n'y avait pas pensé.

Il lui semblait que cela devait être de si peu d'intérêt pour M. Jasper !

« Ma chère enfant, reprit Edwin, pouvez-vous supposer qu'une personne aussi coiffée d'une autre (le mot est de M$^{me}$ Tope et non de moi) que Jacques l'est de votre ami, puisse ne pas être frappée comme d'un coup de massue, par le changement soudain et complet qui

survient dans ma vie ? Je dis soudain, car ce changement le sera pour lui, vous comprenez bien. »

Elle secoua deux ou trois fois la tête, ses lèvres s'ouvrirent, mais aucun son n'en put sortir et sa respiration ne se ralentit pas.

« Comment annoncer cela à Jacques ? » dit Edwin en ruminant.

S'il eût été moins absorbé par ses pensées, il se serait aperçu de l'étrange émotion de Rosa.

« Je n'ai jamais pensé à Jacques, continua-t-il ; cependant, il faut qu'il soit instruit de tout ceci avant le crieur de la ville. Je dîne avec ce cher garçon demain et après demain, veille de Noël, mais il n'est pas nécessaire de lui gâter ces jours de fête. Il est toujours prêt à se tourmenter à mon sujet et à donner de l'importance à de pures bagatelles. Cette nouvelle l'accablera, c'est certain ; comment diable la lui communiquer !

— Il faut qu'une autre personne l'avertisse, dit Rosa.

— Chère Rosa, qui doit être mis dans notre confidence, excepté Jacques ?

— Mon tuteur a promis de se rendre ici, si je lui écrivais pour le lui demander. Je vais lui écrire. Vous plairait-il de le charger de cette mission ?

— Magnifique idée ! s'écria Edwin, le second exécuteur testamentaire, rien de plus naturel. Il vient ici, il va voir Jacques, il lui apprend ce que nous avons décidé, et le met au courant beaucoup mieux que nous ne pour-

rions le faire nous-mêmes. Il vous a déjà parlé avec une grande délicatesse de sentiment, il m'a parlé de même et il exposera toute l'affaire à Jacques avec tous les ménagements convenables. C'est cela ! Je ne suis pas un lâche, Rosa, mais, pour vous dire la vérité, entre nous, j'ai un peu peur de Jacques.

— Non… non !… Vous n'avez pas peur de lui ! s'écria Rosa en pâlissant et en se tordant les mains.

— Mais, sœur Rosa !… sœur Rosa !… Que voyez-vous donc du haut de la tour ? dit Edwin en plaisantant.

— Vous m'avez effrayée.

— C'est bien sans intention, mais j'en suis aussi chagrin que si je l'avais fait exprès. Avez-vous pu supposer un moment que les paroles irréfléchies que j'ai pu prononcer étaient tout à fait raisonnables et que j'avais peur, ce qui s'appelle à la lettre avoir peur, de ce cher et affectueux garçon ? Ce que je voulais dire, c'est qu'il est sujet à des espèces de crises ou d'attaques de nerfs, je l'ai vu une fois dans cet état, et je ne sais si une si grande surprise lui venant directement de moi, pour qui il a une si grande affection, ne provoquerait pas une nouvelle attaque. Voilà un secret que je vous apprends. Ces indispositions étranges de Jacques sont une raison de plus pour que la communication lui soit faite par votre tuteur. M. Grewgious est si calme, si précis, si exact, qu'à l'instant il mettra de l'ordre dans les pensées de Jacques ; tandis que, avec moi, Jacques est toujours exalté, toujours impressionnable, je pourrais presque dire comme une femme. »

Rosa sembla convaincue, peut-être à un tout autre point de vue.

En songeant au caractère de Jacques, elle se sentait soutenue et protégée par l'intervention de M. Grewgious entre elle et lui.

En ce moment, la main droite d'Edwin chercha encore la bague renfermée dans son petit écrin, et il fut de nouveau arrêté par cette réflexion :

« Il est certain maintenant que je la rendrai… à M. Grewgious. Alors, pourquoi en parler à Rosa ? »

Cette charmante et sympathique créature se montrait si affligée pour lui de la ruine de leurs espérances de bonheur mutuel, et vraiment elle supportait si tranquillement de se trouver seule, dans un nouveau monde, pour y tresser les nouvelles couronnes de fleurs qu'elle pouvait être appelée à porter, les fleurs de l'ancien monde étant fanées !

Pourquoi risquer de l'affecter douloureusement par la vue de ce triste bijou ?

Pourquoi lui montrer ce qui n'était plus que le signe représentatif de joies détruites, de projets édifiés sur une base fragile ?

Dans sa bonté même, cette bague, comme l'avait dit le plus étonnant des hommes, était presque la satire des amours, des espérances et des projets de l'humanité, toujours si périssables et si fragiles.

« Qu'elle reste où elle est, dit Edwin tout bas. Je la rendrai au tuteur. »

Edwin pensa que M. Grewgious la réintégrerait dans le tiroir d'où il l'avait tirée avec tant de répugnance, et qu'elle resterait là parmi de vieilles lettres d'amour peut-être ou d'autres vieux souvenirs, et de vieux gages d'anciennes aspirations réduites à néant, oubliée jusqu'au moment où l'on se rappellerait sa valeur réelle, et qu'elle serait vendue et remise en circulation pour servir à d'autres fiançailles sans doute.

« Qu'elle reste où elle est, là, sans qu'il en soit parlé, sur ma poitrine. »

Telles étaient les pensées distinctes ou indistinctes qui avaient passé par l'esprit d'Edwin.

Il était bien loin de se douter qu'en ce moment il rivait la chaîne qu'il croyait avoir rompue tout à l'heure.

Les deux jeunes gens se promenaient sur le bord de la rivière.

Ils commencèrent à parler chacun de leurs projets.

Edwin hâterait son départ d'Angleterre, Rosa resterait où elle était, tout au moins tant qu'Helena Landless y prolongerait son séjour.

On préparerait doucement les pauvres chères filles au désappointement qui les attendait.

Comme premier préliminaire, Mlle Twinkleton devait recevoir la confidence de Rosa, avant même la venue de M. Grewgious.

Il serait clair pour tous qu'elle et Edwin Drood restaient les meilleurs amis du monde.

En effet, jamais il n'avait existé un plus complet accord entre eux depuis qu'ils avaient été fiancés l'un à l'autre.

Et, pourtant, de part et d'autre, il y avait une réserve.

De son côté, Rosa méditait, avec l'aide de son tuteur, de s'affranchir immédiatement des leçons de son maître de musique ; quant à Edwin, il était déjà tourmenté par l'idée vague (devait-elle le quitter désormais ?) qu'il aurait été plus doux d'être fiancé à Mlle Landless qu'à Rosa.

Ce jour de brillante gelée arrivait à son déclin.

Le soleil se couchait derrière eux dans la rivière, et la vieille cité, colorée d'une teinte rouge par ces beaux rayons déclinants, s'étendait sous leurs yeux.

Leur promenade touchait à son terme.

L'eau mugissante apportait à leurs pieds des herbes marines, et les corneilles, qui voltigeaient autour d'eux, tachetaient de places plus sombres l'azur déjà pâli du ciel.

« Je préparerai Jacques à mon prompt départ, dit Edwin à voix basse ; je verrai votre tuteur dès son arrivée, et je partirai avant que l'entretien qu'ils doivent

avoir ensemble ait eu lieu. Il vaudra mieux que je ne sois plus ici… Ne le pensez-vous pas ?

— Si fait.

— Nous avons la conscience d'avoir bien agi, n'est-il pas vrai, Rosa ?

— Oui.

— Nous sentons que nous nous en trouvons mieux dès à présent !

— Et nous nous en trouverons mieux encore par la suite. »

Cependant, il y avait un reste de tendresse dans leurs cœurs ; ils ne pouvaient oublier leurs longues fiançailles et c'est ce qui leur faisait retarder le moment de leur séparation.

Quand ils arrivèrent sous les ormes près de la cathédrale, à l'endroit où ils s'étaient assis lors de leur dernier entretien, ils s'arrêtèrent comme d'un commun accord, et Rosa tendit son visage à Edwin plus volontiers qu'elle ne l'avait fait aux anciens jours, car déjà les semaines précédentes étaient passées à l'état d'anciens jours.

« Dieu vous protége, cher Eddy !… adieu !…

— Dieu vous protége, chère Rosa ! adieu ! »

Et ils s'embrassèrent tous deux avec effusion.

« Maintenant, je vous prie, ramenez-moi à la maison, Eddy, et laissez-moi à moi-même.

— Ne regardez pas autour de vous, Rosa, lui dit-il, lorsqu'il passa son bras sous le sien pour l'emmener. N'avez-vous pas vu Jacques ?

— Non !… où ?…

— Sous les arbres. Il nous a vus quand nous nous sommes fait nos adieux. Pauvre garçon, il est loin de penser que c'est une séparation. Cela sera un rude coup pour lui, je le crains bien. »

Elle pressa le pas jusqu'à ce qu'ils eussent passé sous la porte du cloître.

Une fois dans la rue, elle lui demanda :

« Nous a-t-il suivis ?… Vous pouvez regarder sans en avoir l'air… Est-il derrière nous ?…

— Non… oui… il y est… Il vient de passer sous la porte, le bon et affectueux garçon aime à ne nous pas perdre de vue. Je crains bien qu'il ne soit cruellement désappointé. »

Elle se hâta de saisir la poignée de la vieille cloche et la grille fut bientôt ouverte.

Avant d'entrer, elle lança à Edwin un dernier regard effaré qui semblait lui dire :

« Oh ! ne comprenez-vous pas ? »

Puis elle disparut.

# CHAPITRE XIV

# QUAND SE RETROUVERONT-ILS ENSEMBLE TOUS LES TROIS.

C'est la veille de Noël à Cloisterham.

Quelques visages étrangers se montrent dans les rues, parmi d'autres visages à demi étrangers et à demi familiers.

Ici, ce sont des habitants de Cloisterham ; là, des gens qui reviennent, à de longs intervalles, dans leur pays de naissance, et qui trouvent leur ville merveilleusement rétrécie.

Pour les premiers, le son des cloches de la cathédrale, et le croassement des corneilles de la tour, sont des voix familières ; les seconds, dans les heures passées au loin, se sont imaginé quelquefois voir tomber autour d'eux à l'automne, les feuilles des grands ormes qui s'élèvent dans l'enclos de la cathédrale.

Alors les premières impressions de leur jeunesse se ravivaient.

Heureux et paisibles souvenirs !

Le moment de la saison se manifeste à plus d'un signe.

Des baies rouges brillent çà et là aux treillages du Coin du Chanoine, M. et M^me^ Tope s'occupent à planter délicatement des branches de houx dans les sculptures des stalles de la cathédrale : ils y mettent le même soin pieux que s'ils ornaient la boutonnière même du Doyen et des membres du chapitre.

Que de profusion dans l'approvisionnement des boutiques !

Jamais on a vu tant de raisins de Corinthe, d'épices, de fruits confits, et de sucreries.

Un air de dissipation inaccoutumée.

Une botte de plantes parasites se balance au-dessus de la porte des épiciers, et l'on y voit suspendu un gâteau de douze pence qui sera tiré à la loterie.

Les amusements publics foisonnent.

Voici les figures de cire qui ont fait une si profonde impression sur l'esprit sérieux de l'empereur de la Chine ; elles sont visibles pendant la semaine de Noël, et seulement « pour répondre au désir formellement exprimé par la population, » dans un certain vieux local tout en haut de la ruelle, occupé naguère par un loueur de chevaux qui a fait de mauvaises affaires.

Une grande pantomime comique doit être représentée au théâtre.

En somme, tout Cloisterham est debout et en mouvement, à l'exception pourtant de l'école supérieure et du pensionnat de M^lle^ Twinkleton.

Tous les élèves du premier établissement sont dans leurs familles, et ils ont emporté chacun au cœur un amour pour l'une des jeunes filles du pensionnat de M^lle^ Twinkleton (amour ignoré de celle qui en est l'objet) : les servantes seules se montrent par moment aux fenêtres de ce dernier établissement.

Il est à remarquer, à ce propos, que ces demoiselles deviennent plus délicates en matière de décorum, quand elles restent seules ainsi, chargées de représenter leur sexe, que lorsqu'elles partagent ce mandat de représentation avec les jeunes élèves de M^lle^ Twinkleton.

Trois personnes doivent se rencontrer ce soir-là à la maison de la porte du cloître.

Comment chacune d'elles occupera-t-elle sa journée ?

Neville Landless, quoique dispensé de tout travail par M. Crisparkle, dont la nature primitive n'est nullement insensible aux charmes d'un jour de fête, lit et écrit dans sa petite chambre si tranquille avec un air de grande application, jusqu'à deux heures après midi.

Puis, il se met à débarrasser sa table, à ranger ses livres, et à déchirer et à brûler ses papiers inutiles.

Il fait disparaître la poussière et range les livres qui se sont accumulés sur sa table, met de l'ordre dans ses tiroirs, et déchire ou brûle encore toutes les notes ou fragments de papiers, à l'exception de ceux qui ont trait à ses études.

Cela fait, il passa en revue sa garde-robe et choisit quelques effets d'habillement parmi ceux qu'il porte tous les jours et entre autres de forts souliers et des socques, puis il empaquette le tout dans un havre-sac.

Ce havre-sac est neuf ; il l'a acheté la veille dans la Rue Haute.

Il a aussi fait l'emplette, le même jour, et au même lieu, d'un lourd bâton de voyage dont la poignée est bien en main et le bout ferré.

Il l'essaie, le brandit, le soupèse dans sa main, et le dispose à côté du havre-sac dans l'embrasure de la fenêtre. Alors toutes ses dispositions sont prises.

Il s'habille pour sortir et il se dispose à partir ; déjà même il a quitté sa chambre et a rencontré sur le palier le Chanoine mineur, dont la chambre est au même étage que la sienne, puis il rentre pour prendre son bâton de voyage.

M. Crisparkle, qui est resté sur l'escalier, lui voit ce bâton dans la main, le prend, et lui demande avec un sourire :

« Pour quelles qualités choisissez-vous un bâton ?

— Oh ! répond Neville, je ne saurais dire que je m'y connaisse beaucoup, j'ai choisi celui-ci pour son poids.

— Il est beaucoup trop lourd, Neville, beaucoup trop lourd ?

— Cependant s'il faut s'appuyer dessus pendant une longue marche, monsieur ?

— S'appuyer dessus ? répète M. Crisparkle en prenant la pose du marcheur, vous ne vous appuyez pas, vous ne faites simplement que le balancer dans votre main.

— L'habitude me viendra avec la pratique, monsieur. Je n'ai pas vécu dans un pays d'excursions pédestres, vous le savez.

— C'est vrai, dit M. Crisparkle. Commencez un petit apprentissage, et nous en arriverons à faire quelque vingtaines de milles ensemble. Il faut que je vous quitte pour le moment. Rentrerez-vous longtemps avant le dîner ?

— Je ne le pense pas. »

M. Crisparkle lui dit adieu, par un joyeux signe de tête, exprimant, non sans intention, la confiance la plus absolue et la tranquillité la plus parfaite.

Neville se rend à la maison des Nonnes et demande qu'on avertisse M[lle] Helena que son frère est là ainsi qu'il a été convenu.

Il attend près de la grille, sans même en franchir le seuil, fidèle à la parole qu'il a donnée de ne pas chercher à se trouver sur le passage de Rosa.

Sa sœur n'est pas moins attentive qu'il peut l'être, à se conformer à l'engagement qu'ils ont pris tous les deux, et elle ne perd pas un moment pour venir le rejoindre.

Ils se font un accueil affectueux, en évitant de prolonger leur séjour dans ces parages, et ils se dirigent immédiatement vers la campagne.

« Je ne veux pas m'engager sur un terrain défendu, Helena, dit Neville, quand ils sont arrivés à une certaine distance, mais tu comprendras dans un moment que je dois pourtant revenir sur ce que j'appellerai ma folie.

— Ne ferais-tu pas mieux d'éviter cela, Neville ?… Tu sais que je ne veux rien entendre ?

— Tu peux entendre, ma chère, ce qu'a entendu M. Crisparkle, en y donnant son approbation.

— Oui, je puis aller jusque-là.

— Eh bien ! voilà ce dont il s'agit : non-seulement je suis inquiet et malheureux moi-même, mais j'ai la conscience que je suis un sujet d'inquiétude et de gêne pour d'autres. Ne sais-je pas que sans ma malheureuse présence, toi et… et le reste de ceux qui composaient notre première réunion, notre gracieux tuteur excepté, pourraient dîner demain joyeusement au Coin du Chanoine ? En vérité, il est fort probable qu'il en serait ainsi. Il ne m'est que trop aisé de voir que je ne suis pas bien haut placé dans l'opinion de la vieille dame, et il ne m'est pas difficile de comprendre quel fâcheux embarras j'apporte dans l'hospitalité de sa maison si bien ordonnée, surtout à cette époque de l'année. Je dois me tenir éloigné de telle personne que tu sais, et il y a des raisons pour que je ne sois pas mis en contact avec telle autre. La réputation défavorable qu'on m'a faite prévient encore contre moi telle autre personne. J'ai délicatement exposé tout

ceci à M. Crisparkle. Tu connais son abnégation et sa nature généreuse. Le point sur lequel j'ai surtout insisté, c'est que je suis engagé dans un misérable combat avec moi-même, et qu'un petit voyage, une petite absence peuvent me permettre d'en sortir plus facilement. Ainsi, le temps étant beau et froid, je me dispose à entreprendre cette excursion pédestre et j'ai l'intention de me tenir isolé de tout le monde et de moi-même, je l'espère, en partant demain matin.

— Pour revenir quand ?

— Dans une quinzaine.

— Et tu pars tout seul ?

— Je l'aime mieux ainsi, alors même que je trouverais quelqu'un qui fût disposé à supporter ma société, ma chère Helena.

— M. Crisparkle donne un entier assentiment à ce projet, dis-tu ?

— Son entier assentiment. Je ne suis pas sûr que d'abord, il n'ait pensé que c'était un triste projet, ne pouvant produire qu'un mauvais effet sur un esprit absorbé par une idée fixe. Mais nous avons fait une promenade lundi soir, au clair de la lune, pour traiter ce sujet à loisir et je lui ai fait voir les choses sous une autre face. Je lui ai démontré que j'avais besoin de me vaincre moi-même et qu'une fois cette soirée passée et bien passée, il vaudra certainement mieux que je sois partout ailleurs qu'ici. Je ne pourrais pas m'empêcher de rencontrer certaines personnes se promenant ensemble ; cela ne pour-

rait produire aucun bien et assurément ce ne serait pas le moyen d'oublier. Dans une quinzaine de jours, ces rencontres n'auront plus lieu, il sera parti, et quand il devra revenir ici, je pourrai repartir encore. De plus, j'espère réellement un bon résultat pour moi de l'exercice et d'une fatigue salutaire. Tu sais que M. Crisparkle prête une grande influence aux exercices de ce genre. Il croit leur devoir d'avoir conservé un esprit sain dans un corps vigoureux, et il est trop équitable pour avoir deux lois et deux règles, l'une à son usage et l'autre au mien. Il s'est rangé à ma manière de voir quand il a été convaincu qu'elle était honnête et sérieuse. C'est donc de son plein consentement que je pars demain à une heure assez matinale non-seulement pour n'être plus dans les rues, mais pour n'être plus à la portée d'entendre le son des cloches lorsque les bons chrétiens se rendront à l'église. »

Helena réfléchit à ce projet et le trouva bon : M. Crisparkle l'approuvant, elle ne pouvait que l'approuver aussi ; mais, dès le principe, elle trouva dans son propre esprit des raisons pour lui être favorable.

C'était un sage dessein, dénotant un effort sincère du jeune homme, pour arriver à se corriger.

Elle était disposée à le plaindre, le pauvre garçon, de partir tout seul à l'époque des grandes fêtes de Noël, mais elle comprenait qu'il valait mieux l'encourager et elle l'encouragea.

« Tu m'écriras ? lui dit-elle.

— Oui ! »

Il promit de lui écrire tous les deux jours et de lui raconter toute ses aventures.

« As-tu envoyé ton bagage à l'avance ?

— Non, chère Helena, C'est un voyage de pèlerin avec la besace et le bâton ; ma besace… ou plutôt mon havre-sac est tout prêt, il n'y a plus qu'à le boucler, et voici mon bâton. »

Il le lui mit dans la main, elle fit la même remarque que Crisparkle, qu'il était bien lourd, et elle le lui rendit en lui demandant de quel bois il était fait ?

« Il est en bois de fer, » dit-il.

Jusqu'à ce moment Neville avait été extrêmement joyeux.

Peut-être l'idée d'avoir à exposer son projet à sa sœur, et, par conséquent, à le lui présenter sous son aspect le plus brillant, avait-elle surexcité son esprit ?

Peut-être la chose faite, et faite avec succès, éprouva-t-il une réaction ?

Mais, quand le jour baissa et que les lumières de la ville commencèrent à s'allumer, il parut tout à coup fort accablé.

« Je voudrais n'être pas obligé d'aller à ce dîner ce soir, Helena.

— Cher Neville, cela vaut-il la peine de te tant inquiéter ? Pense combien cela sera vite passé.

— Comme cela sera vite passé ! répète-t-il tristement. Oui, mais je n'aime pas ce dîner.

— Il pourra bien y avoir un moment d'embarras, observe-t-elle gaiement, mais encore une fois, ce sera l'affaire d'un instant. Il est sûr de lui.

— Je désirerais être aussi sûr de toute autre chose que je le suis de moi-même.

— Comme tu parles d'une manière étrange, cher frère… Que veux – tu dire ?

— Helena, je n'ai rien à dire. Tout ce que je sais, c'est que je n'aime pas ce dîner. Quelle lourdeur mortelle il y a dans l'air ! »

Elle appela son attention sur les nuages cuivrés qui s'amoncelaient au delà de la rivière et lui dit que le vent s'élevait.

Ce fut à peine s'il prononça un mot jusqu'au moment où il prit congé d'elle, à la porte de la maison des Nonnes.

Elle n'entra pas immédiatement après son départ ; elle resta le regardant s'éloigner dans la rue.

Deux fois il dépassa la porte du cloître, comme s'il éprouvait de la répugnance à s'y engager.

À la fin, l'horloge de la cathédrale sonna un quart, Neville tourna rapidement sur lui-même et entra précipitamment.

Ainsi donc, il monte l'escalier de la poterne.

*

* *

Edwin Drood avait passé une journée solitaire.

Quelque chose d'un intérêt plus profond qu'il ne l'avait pensé s'était détaché de sa vie, et, dans le silence de sa chambre, il avait pleuré.

Quoique l'image de M^lle^ Landless voltigeât encore à l'arrière-plan dans son imagination, la jolie petite créature si affectueuse, qu'il avait trouvée plus ferme et plus sage qu'il ne l'aurait jamais supposé, occupait encore une grande place dans son cœur.

C'est avec un soupçon de sa propre indignité qu'il pensait à elle et à ce qu'ils auraient pu être l'un pour l'autre, s'il eût été plus sérieux, ces derniers temps, s'il l'avait estimée à une plus haute valeur, si au lieu d'accepter négligemment le lot qui lui était échu dans la vie, comme un héritage tout naturel, il s'était mieux étudié à la connaître et à l'apprécier.

Et pourtant, malgré tout cela, malgré le douloureux déchirement qu'il se sentait au cœur, la vanité, un caprice de jeune homme agitait toujours devant ses yeux la belle image de M^lle^ Landless.

C'était un étrange coup d'œil que celui que lui avait lancé Rosa au moment de leur séparation à la porte de la Maison des Nonnes.

Avait-elle voulu lui faire sentir qu'elle voyait au delà de la surface de ses pensées, qu'elle pénétrait dans les replis intimes de son être ?

Cela était difficile à admettre, car le regard avait été à la fois étonné et scrutateur.

Il décida qu'il lui était impossible de le comprendre, tout expressif qu'il eût voulu être.

Comme il n'attendait plus que l'arrivée de M. Grewgious et qu'il devait partir aussitôt après l'avoir vu, il sortit pour prendre congé de la vieille ville et de ses environs.

Il se rappela le temps où Rosa et lui se promenaient ici et là, quand ils n'étaient encore que des enfants, tout pleins de la dignité que leur donnait l'engagement qui les liait l'un à l'autre.

« Pauvres enfants !… Pauvres enfants !… » se dit-il avec une tristesse pleine de compassion.

S'apercevant que sa montre s'était arrêtée, il entra dans la boutique d'un bijoutier pour la faire remonter et régler.

Le bijoutier mit la conversation sur un bracelet, qu'il demanda la permission de lui soumettre, d'un air indifférent et tout à fait désintéressé.

« Ce bracelet conviendrait dans la perfection, fit observer le marchand, à une jeune mariée, surtout si sa beauté était du genre mignon et délicat. »

Trouvant que le bracelet n'attirait qu'un regard bien froid, il appela l'attention sur un assortiment d'anneaux pour hommes.

« Voici les alliances qui se portent maintenant, dit-il, elles ont un grand cachet de distinction ; c'est ce que les gentlemen aiment à acheter quand ils changent de condition. Elles ont une belle apparence, et la date du mariage est gravée à l'intérieur ; c'est le genre d'alliances que beaucoup de gentlemen préfèrent à tout autre. »

Edwin regardant les anneaux tout aussi froidement que le bracelet, répond au tentateur qu'il ne porte pas d'autres bijoux que sa montre et sa chaîne, lesquelles lui viennent de son père, et son épingle de chemise.

« Je sais cela, réplique le bijoutier, car M. Jasper est venu ici l'autre jour faire remettre, lui aussi, un verre à sa montre, et pour vous dire la vérité, je lui ai montré ces articles en lui faisant remarquer que s'il voulait faire un cadeau à certain gentleman de ses parents, dans certaine circonstance particulière… Mais il m'a répondu en souriant, précisément ce que vous venez de me répondre, que vous ne portiez pas de bijoux. Toutefois, ce qui est vrai pour le présent, peut ne pas être une règle pour l'avenir. Je mets votre montre à deux heures vingt minutes, monsieur Edwin ; permettez-moi de vous recommander de ne pas la laisser tomber par terre. »

Edwin prend sa montre, la met dans son gousset et sort en se disant :

« Ce cher vieux Jacques ! il a remarqué que je n'aime pas les bijoux. Si je faisais un pli de plus à ma cravate, il s'en apercevrait bien ! »

Il se promena de côté et d'autre pour passer le temps jusqu'à l'heure du dîner.

Il lui arrivait par moment de trouver que la vieille ville de Cloisterham prenait des airs fâchés contre lui et semblait lui dire :

« Je sais bien, toi, qu'on ne te verra plus ! »

Il était triste et point du tout irrité ; son insouciance habituelle avait disparu ; il jetait un regard attentif sur tous ces vieux monuments, sur les vieilles bornes même de la route.

« Oui, je serai bientôt loin d'ici, pensait-il, peut-être ne reverrai-je jamais Cloisterham. Ma pauvre jeunesse !… ma pauvre jeunesse !… »

Lorsque le jour baissa, il traversa la vigne des moines.

Il avait erré pendant une grande heure au bruit du carillon de la cathédrale et l'obscurité s'était faite avant qu'il ne se fût aperçu de la présence d'une vieille femme accroupie par terre dans un coin, près du guichet de la grille.

Cette grille s'ouvre sur un petit passage peu fréquenté quand vient le soir, et la vieille femme pouvait bien être là, sans qu'il l'eût vue, depuis le commencement de sa promenade.

Il s'engagea dans ce passage et marcha jusqu'au guichet.

À la clarté d'une lanterne placée près de là, cette femme lui apparut avec un air hagard.

Son menton ridé reposait sur ses mains et ses yeux ouverts, aux paupières immobiles, regardaient devant elle avec la fixité des yeux d'aveugles.

Toujours bon, mais enclin ce soir-là à une bonté plus expansive, Edwin s'était déjà plusieurs fois arrêté pour adresser de douces paroles aux enfants et aux vieillards qu'il avait rencontrés ; il se pencha vers cette femme.

« Êtes-vous malade ? lui demanda-t-il.

— Non, mon bon monsieur, répondit-elle sans le regarder et sans rien changer à la fixité de son regard.

— Êtes-vous aveugle ?

— Non, mon bon monsieur.

— Êtes-vous sans asile ? Pourquoi rester aussi longtemps immobile et exposée au froid ? »

Avec un lent et pénible effort, la vieille arrive enfin à changer la direction de son regard et le repose sur lui ; alors un spasme s'empare d'elles il la voit s'agiter convulsivement.

Il se redresse, recule d'un pas, et la considère avec un sentiment de surprise et d'effroi, car il lui semble qu'il la connaissait.

« Grand Dieu ? se dit-il, c'est ainsi qu'était Jacques certaine nuit… »

La vieille murmurait :

« Mes poumons sont faibles… mes poumons sont bien malades… Pauvre malheureuse que je suis… ma toux est horriblement sèche !…

Et, comme pour confirmer ses paroles, elle se mit à tousser affreusement.

« D'où venez-vous ?

— Je viens de Londres, mon bon monsieur. »

La toux déchira de nouveau sa poitrine.

« Où allez-vous ?

— Je retourne à Londres. Je suis venue ici à la recherche d'une aiguille dans une botte de foin, et je ne l'ai pas trouvée. Écoutez-moi, mon bon monsieur… Donnez-moi trois shillings et six pence et ne vous effrayez pas à mon sujet. Je retournerai à Londres et je ne causerai de tracas à personne. Je suis dans les affaires… Pauvre malheureuse créature !… Elles sont bien molles… bien molles… les affaires… et les temps sont très-durs !… Je trouve pourtant le moyen de gagner ma vie.

— Est-ce que vous mangez de l'opium !

— J'en fume quelquefois, répond-elle avec difficulté après un nouvel accès de toux. Donnez-moi trois shillings six pence et je me tirerai très-bien d'affaire, je re-

tournerai à Londres. Si vous me donnez ces trois shillings et ces six pence, je vous dirai quelque chose.

Il compte la monnaie qu'il a dans sa poche et la lui met dans la main.

Elle referme la main sur l'argent, se dresse sur ses pieds, et fait entendre un éclat de rire discordant.

« Que Dieu vous bénisse ! Écoutez-moi bien, cher monsieur, quel est votre nom de baptême ?

— Edwin.

— Edwin… Edwin… Edwin… répéta-t-elle en traînant sur les mots comme une personne engourdie par le sommeil, puis elle lui demanda tout à coup : – Le diminutif de ce nom n'est-il pas Eddy ?

— On m'appelle quelquefois ainsi, répond-il en rougissant.

— N'est-ce pas une bien-aimée qui vous appelle ainsi ? demande-t-elle en ayant l'air de réfléchir.

— Que voulez-vous dire ?

— N'avez-vous pas une bien-aimée au fond du cœur ?

— Aucune bien-aimée. »

Déjà elle faisait un mouvement pour s'éloigner, après un nouveau : « Dieu vous bénisse, merci, mon bon monsieur ! » mais il ajouta :

« Vous deviez me dire quelque chose. Vous ne tenez point votre promesse.

— Je vais la tenir… je vais la tenir… Eh bien, donc, murmura-t-elle, remerciez le ciel de ce que votre nom n'est pas Ned. »

Il attacha sur elle un regard attentif, et lui demanda :

« Pourquoi ?

— Parce que c'est un mauvais nom pour le moment actuel.

— Comment, un mauvais nom ?

— Un nom menacé… un nom dangereux.

— Le proverbe dit que les hommes menacés vivent longtemps, lui répliqua-t-il d'un ton léger.

— Alors Ned, menacé comme il l'est, en quelque lieu qu'il se trouve, pendant que je suis là et que je vous parle, mon bon monsieur, Ned doit vivre toute une éternité ! »

La vieille s'était penchée en avant pour lui dire ces mots à l'oreille ; elle brandissait son index devant ses yeux, puis elle se ramassa sur elle-même, et après un nouveau : « Dieu vous bénisse et merci ! » elle se mit en mouvement dans la direction de l'Auberge des Voyageurs.

Cet épisode n'était pas bien réjouissant pour finir une ennuyeuse journée.

Seul, dans un lieu désert, au milieu des ruines et des vestiges du temps passé, Edwin pouvait bien avoir le frisson.

Il s'empressa de gagner les rues mieux éclairées, et tout en marchant, il prit la résolution de ne rien dire ce soir-là, mais de raconter l'aventure à Jacques, le seul ami qui l'appelle Ned, le lendemain, comme une étrange coïncidence.

Naturellement il ne voyait en tout ceci qu'une coïncidence et rien de plus : il se disait même que le souvenir lui en aurait peut-être échappé le lendemain.

Pourtant cet incident le préoccupa plus que d'autres choses qui l'auraient mérité davantage.

Il fit encore un mille ou deux, pour attendre l'heure du dîner, et il traversa le pont et arriva sur le bord de la rivière.

Était-ce une hallucination ?

Le vent qui s'élevait, les eaux qui gémissaient lui rapportaient les paroles de la vieille.

Il en retrouva l'écho dans le carillon des cloches de la cathédrale. Il était affreusement troublé au moment où il entra sous la voûte de la porte du cloître.

Et lui aussi gravit l'escalier de la poterne.

*

* *

John Jasper avait passé une bien plus agréable et plus joyeuse journée que l'un et l'autre de ses hôtes.

N'ayant pas de leçon de musique à donner, en raison de la fête, tout son temps lui appartenait, sauf celui qu'il devait au service de la cathédrale.

Dès le matin il avait fait une visite dans les boutiques pour y commander les petites friandises qu'aimait son neveu.

« Edwin n'a pas bien longtemps à rester avec moi, disait-il aux marchands, il faut donc mettre le temps à profit pour le bien traiter. »

Ces préparatifs hospitaliers une fois achevés, il était allé faire une visite à M. Sapsea et lui annoncer que son cher Ned et l'inflammable damoiseau qui habitait chez M. Crisparkle, devaient dîner chez lui pour mettre fin à leur différend.

M. Sapsea était dans des dispositions rien moins qu'amicales pour l'inflammable damoiseau en question.

Il répondit que la complexion de Neville n'avait rien d'anglais, et quand M Sapsea déclarait qu'une chose n'avait rien d'anglais, cela était bien grave !

John Jasper paraît sincèrement affligé d'entendre M. Sapsea parler ainsi.

Il répond qu'il sait très-bien que M. Sapsea ne parle jamais sans intention, et que, grâce à sa subtilité d'esprit, il a toujours raison.

M. Sapsea incline la tête avec complaisance son opinion sur lui-même est bien celle que Jasper vient d'exprimer.

Jasper est admirablement en voix ce jour-là.

Dans la pathétique prière qu'il adresse à Dieu pour disposer son cœur à rester toujours fidèle à la loi divine, il étonne presque ses concitoyens par sa puissance mélodieuse.

Il n'a jamais chanté la musique d'église avec autant de science que le psaume de ce jour.

Son tempérament nerveux le pousse trop souvent à presser un peu le mouvement.

Cette fois, il a gardé irréprochablement la mesure.

Ces beaux effets sont probablement dus à un grand calme d'esprit.

Quant au mécanisme de son gosier toujours un peu délicat, M. Jasper le soigne toujours fort bien : il porte entre sa robe de chambre, par-dessus ses vêtements habituels, une large écharpe de laine nouée autour de son cou.

Mais que ce calme si rare en lui est remarquable ce jour-là !

M. Crisparkle ne peut se tenir de lui en parler au moment où ils sortent ensemble après les vêpres.

« Je dois vous remercier, Jasper, pour le plaisir que j'ai éprouvé à vous entendre aujourd'hui. C'est beau !

c’est délicieux ! Vous ne vous seriez pas ainsi surpassé, si vous ne vous portiez pas admirablement bien.

— Je suis, en effet, admirablement bien portant.

— Rien d’inégal, dit le Chanoine avec un doux mouvement de la main, rien d’incertain, rien de forcé, rien d’évité, tout a été rendu d’une façon magistrale et avec la sûreté d’un homme parfaitement maître de lui.

— Merci. J’espère qu’il en a été ainsi, mais peut-être me complimentez-vous un peu trop !

— On dirait, Jasper, que vous avez fait l’essai d’un nouveau remède contre l’indisposition qui vous chagrine quelquefois.

— Voilà qui est bien observé ; j’ai essayé un nouveau remède.

— Eh bien ! tenez-vous-y, mon brave garçon, dit M. Crisparkle en lui frappant amicalement sur l’épaule ; tenez-vous-y.

— C’est mon intention.

— Je vous félicite, reprend encore M. Crisparkle au moment où ils sortent de la cathédrale ; je vous félicite sous tous les rapports.

— Merci… merci… je vous accompagnerai jusqu’à votre demeure, si cela ne vous incommode point. J’ai du temps devant moi, avant que mes convives n’arrivent, et j’ai quelque chose à vous dire que vous serez bien aise d’apprendre.

— De quoi s'agit-il ?

— Eh bien ! nous parlions l'autre jour de mes humeurs noires. »

Le visage de M. Crisparkle s'assombrit et il secoua la tête d'un air compatissant.

« Je vous ai dit, reprit Jasper, que vos conseils seraient pour moi un antidote à ces noires humeurs et vous m'avez répondu que vous espériez que je jetterais aux flammes certaines notes qui les entretiennent.

— Et je l'espère encore, Jasper.

— Vous avez raison. Je compte brûler mon journal de cette année dès que l'année sera révolue.

— Parce que vous vous sentez mieux ?… »

Le visage de M. Crisparkle se rasséréna visiblement, tandis que le Chanoine prononçait ces derniers mots.

« Vous me devinez. Je sens que je n'étais plus moi-même, j'étais devenu triste et bilieux, j'avais le cerveau embarrassé. Vous m'avez dit que je donnais dans l'exagération. C'était bien vrai. »

Le visage de M. Crisparkle se rassérénait de plus en plus.

Je pouvais bien ne pas m'en apercevoir alors, parce que je n'étais pas dans mon état naturel ; mais maintenant ma santé est bien meilleure, et je reconnais avec un vrai plaisir que j'ai fait une grande affaire de très-peu de chose.

— Cela me fait du bien, s'écria M. Crisparkle, de vous entendre parler ainsi.

— Un homme qui mène une existence monotone, continua Jasper, et dont les nerfs et l'estomac ne sont pas dans un état normal, s'appesantit sur une idée jusqu'à en perdre les justes proportions. C'était mon cas à l'égard de l'idée dont il s'agit. Aussi je brûlerai les preuves de ma folie quand le livre en sera plein, et je commencerai un nouveau volume avec un jugement bien plus net.

— À la bonne heure ! dit M. Crisparkle en s'arrêtant devant sa porte pour serrer la main de Jasper, cela finit mieux que je ne l'aurais espéré.

— Bon, répliqua Jasper, vous ne pouviez guère espérer que je tâcherais de me rendre semblable à vous. Vous vous appliquez toujours à vous tenir l'esprit et le corps purs comme le cristal ; c'est votre état habituel et vous n'en changerez jamais. Moi, je suis une mauvaise herbe, fangeuse, solitaire, et languissante. Pourtant j'ai triomphé de cette torpeur… M. Neville ne doit pas encore avoir quitté votre demeure pour se rendre à la mienne. S'il n'est pas paru, nous ferons la route ensemble.

— Je pense, dit M. Crisparkle en introduisant la clef dans la serrure, qu'il est sorti depuis quelque temps ; tout au moins je sais qu'il a quitté la maison et je ne pense pas qu'il soit de retour. Mais je vais m'en informer. Ne voulez-vous pas entrer ?

— Ma compagnie m'attend, » dit Jasper avec un sourire. Le Chanoine disparaît et revient au bout d'un moment. Comme il le pensait, Neville n'était pas rentré.

« Je me rappelle maintenant, ajouta M. Crisparkle, qu'il m'a annoncé l'intention de se rendre directement à la porte du cloître.

— Belle conduite pour un hôte ! dit Jasper. Ma compagnie sera arrivée avant moi ! Je parie que je vais trouver mes invités s'embrassant.

— Je parie ou plutôt je parierais, s'il entrait jamais dans mes habitudes de parier, réplique M. Crisparkle, que vos invités passeront une joyeuse soirée. »

Jasper fit un signe de tête et, en riant, il lui souhaita une bonne nuit.

Il revint sur ses pas jusqu'à la porte de la cathédrale et la dépassa dans la direction de la porte du cloître.

Il chantait à demi-voix, avec beaucoup d'expression, tout en marchant.

Il semblait que ce soir-là il lui serait impossible de faire une fausse note, que rien ne pouvait ni le presser ni le retarder.

Arrivé devant l'arcade qui passe sous sa maison, il s'arrêta un instant sous l'auvent pour se débarrasser de sa grande écharpe noire et la placer sur son bras.

Durant ce court espace de temps, son visage se contracta et prit une expression sévère ; puis, immédiate-

ment après, son front s'éclaircit de nouveau ; il recommença de fredonner et poursuivit son chemin.

Et lui aussi gravit l'escalier de la poterne.

*

* *

Les reflets rouges d'une joyeuse lumière brillèrent toute la soirée à la fenêtre de la maison placée comme un phare à Cloisterham sur la limite de la vie active.

Le bruit des pas et le bourdonnement des voix humaines franchissaient par moment la porte du cloître et pénétraient dans l'enceinte solitaire.

Mais on n'entendait guère autre chose, sauf de violentes rafales de vent.

Le vent en effet s'était élevé et soufflait violemment. L'enclos de la cathédrale n'est jamais bien éclairé ; mais, ce soir-là, les coups de vent avaient éteint plusieurs lanternes ; quelques-unes avaient même été brisées, et leurs vitres détachées tombèrent avec fracas.

Alors il se fit une obscurité inaccoutumée.

La poussière s'élevait en tourbillons ; le vent faisait aussi voler les débris des nids de corneilles, construits au faite de la tour ; les arbres eux-mêmes s'agitaient et craquaient, et leurs racines semblaient au moment d'être arrachées.

Tout à coup retentit un bruit nouveau : la chute d'un corps pesant, quelque maîtresse branche, sans doute, qui cédait à l'effort de la tempête.

On a rarement vu, par une nuit d'hiver, le vent souffler avec une telle violence.

Les cheminées sont emportées ; les tuiles roulent sur le pavé des rues ; les gens qui sont dehors sont obligés de s'accrocher aux murailles ; les rafales, loin de diminuer, deviennent plus furieuses jusqu'à minuit.

La tempête s'attaque aux maisons mêmes après avoir découronné les toits, ébranlant les loquets des portes et détachant les volets, comme pour avertir les habitants de se lever et de fuir devant l'orage, s'ils ne veulent point que les toits de leurs maisons s'écroulent sur leurs têtes.

La lumière rouge, dans la maison de la porte du cloître, brillait toujours.

Le vent gémit tout le reste de la nuit.

De grand matin, quand les premières lueurs du jour firent pâlir les étoiles, il s'apaisa par moments.

Il soufflait encore par intervalles et par charges furieuses.

On aurait dit un monstre blessé à mort, qui tombe avec d'effroyables râlements.

Le jour brilla.

On put voir alors que les aiguilles de l'horloge de la cathédrale étaient tordues ; le plomb des combles avait été enlevé et précipité dans l'enceinte du cloître ; quelques grosses pierres même étaient déplacées au sommet de la grande tour.

Bien qu'on fût au matin de Noël, il parut nécessaire d'envoyer des ouvriers pour s'assurer de l'importance du dommage.

Sous la conduite de Durdles, ces ouvriers montent à la tour, tandis que M. et M^me^ Tope et des groupes de curieux s'assemblent aux environs du Coin du Chanoine.

Tout à coup ce groupe s'écarte devant M. Jasper, qui accourt, et tous les yeux levés en l'air sont rappelés vers ici-bas par la demande que le chantre adresse à haute voix à M. Crisparkle, accoudé à une fenêtre ouverte.

« Où est mon neveu ?

— Je ne l'ai pas vu.

— Il est sorti hier soir pour faire un tour aux environs de la rivière, avec M. Neville, et il n'est pas revenu. Veuillez appeler M. Neville.

— Neuville est parti ce matin, de très-bonne heure.

— Il est parti de grand matin ? Laissez-moi entrer… laissez-moi entrer !… »

Personne ne considère plus le sommet de la tour désormais.

Tous les regards sont tournés sur M. Jasper, pâle, à demi vêtu, respirant avec peine, et s'appuyant à la grille de la maison du Chanoine.

# CHAPITRE XV

# ACCUSÉ

Neville Landless était parti de si bonne heure et avait marché d'un si bon pas, que lorsque les cloches sonnèrent dans Cloisterham pour le service du matin, il en était à une distance de huit milles.

Comme il se sentait le besoin de déjeuner, n'ayant pris qu'une croûte de pain au moment du départ, il s'arrêta à la première taverne qu'il rencontra sur le bord de la route.

Les visiteurs en quête d'un déjeuner, à moins que ce ne fussent des déjeuneurs à cornes ou à sabots, espèce d'hôtes pour laquelle les dispositions étaient suffisamment prises, sous forme de paille et d'eau de son, étaient si peu communs à l'enseigne du *Haquet*, que Neville dut attendre une heure l'apparition d'un plateau supportant le thé, les rôties et le jambon.

Neville, pendant ce temps, s'était assis dans un parloir sablé, se demandant combien il faudrait de temps, après qu'il serait parti, pour que le feu de fagots mouillés, allumé à son intention, commençât à donner quelque chaleur à un voyageur qui ne serait plus lui.

En vérité, l'auberge à l'enseigne du *Haquet* était le séjour même des frimas ; elle était située au faîte d'une

côte ; le sol devant la porte offrait un mélange de boue et de paille piétiné par les sabots des bêtes et les pieds des hommes.

Là, une acariâtre hôtesse, établie dans le comptoir, frappait un enfant qui avait un pied chaussé d'un chausson rouge et l'autre nu.

On voyait un fromage sur une tablette, en compagnie d'un torchon mouillé et d'un couteau à manche vert de grisé ; le pain reposait sur un autre meuble à côté du linge de la famille, à demi lavé, à demi séché.

Point de verres, rien que des pots d'étain.

Cette auberge tenait plaisamment la promesse, inscrite sur sa porte, d'offrir un bon gîte aux hommes et aux bêtes.

Mais Neville n'était pas porté à la critique, en ce moment, car il était affamé ; il prit ce qu'on lui donna et se remit en route.

Il s'arrêta environ à un quart de mille de l'auberge, se demandant s'il suivrait la grande route ou s'il prendrait un sentier entre deux haies longeant le flanc d'une colline.

Il se décida pour ce dernier chemin et le suivit avec quelque fatigue, car la montée était rude et le chemin, resserré entre deux profondes ornières, était assez dégradé.

Il montait péniblement, quand il s'aperçut que quelques autres piétons le suivaient.

Comme ils avançaient d'un pas plus vif que le sien, il s'arrêta sur l'un des escarpements pour les laisser passer.

Ils firent alors une chose étrange.

Quatre seulement d'entre eux passèrent, quatre autres ralentirent le pas et s'arrêtèrent comme s'ils avaient l'intention de suivre encore Neville lorsqu'il se serait remis en marche, et le reste de la bande, une demi-douzaine de personnes à peu près, retournèrent sur leurs pas et s'éloignèrent rapidement.

Il regarda les quatre hommes qui étaient levant lui, puis les quatre qui étaient derrière, et tous lui rendirent regard pour regard.

Il se remit à marcher ; ceux qui étaient devant l'imitèrent, en regardant sans cesse derrière eux.

Les quatre de l'arrière-garde le serrèrent de près.

Lorsqu'ils débouchèrent tous de l'étroit sentier sur le versant de la colline, ils maintinrent le même ordre de marche ; il s'aperçut que, de quelque côté qu'il dirigeât ses pas, ils y allaient avec lui.

Il était sans nul doute gardé à vue par ces individus. Il s'arrêta, pour faire une dernière épreuve ; tous s'arrêtèrent.

« Pourquoi vous attachez-vous ainsi à mes pas ? demanda-t-il à toute la bande. Que voulez-vous de moi ?

— Ne lui répondez pas ! dit l'un d'eux. (Il ne put voir lequel avait parlé.) Il vaut mieux rester tranquilles.

— Il vaut mieux rester tranquilles ? répéta Neville. Qui a dit cela ?… »

Personne ne répondit.

« C'est un bon conseil, quel que soit celui qui l'a donné, reprit-il ; puis il continua avec colère : Je n'entends pas rester ainsi prisonnier entre quatre hommes devant moi et quatre hommes derrière. Je veux passer, entendez-vous ? »

Ils s'étaient tous arrêtés, quand il s'était arrêté lui-même.

« Si huit hommes se mettent contre un seul, ajouta-t-il de plus en plus animé, celui qui est seul n'a pas d'autre chance que de faire du moins porter ses marques à l'un de ses adversaires. Et, pour Dieu ! c'est ce que je ferai si vous me barrez plus longtemps le chemin. »

Levant son lourd bâton, il fondit sur les quatre hommes placés devant lui.

Le plus grand et le plus fort d'entre eux le saisit à bras le corps avec dextérité, et tous deux roulèrent par terre, mais non avant que le lourd bâton fût retombé fortement.

« Laissez-le, dit aux autres cet homme d'une voix oppressée, pendant qu'ils luttaient ensemble sur le gazon. Combat loyal ! Il est bâti comme une fille comparativement à moi, et, de plus, il a un poids sur le dos. Je me charge de lui. »

Ils roulèrent l'un sur l'autre en se portant des coups qui leur ensanglantaient le visage à tous les deux ; puis l'homme retira son genou de dessus la poitrine de Neville.

« Voilà ! maintenant que deux d'entre vous le prennent chacun par un bras. »

Ce qui fut fait immédiatement.

« Nous ne sommes pas une bande de voleurs, M. Landless, dit l'homme en essuyant le sang qui lui couvrait le visage, mais vous serez mieux renseigné avant le milieu de la journée. Nous ne vous aurions pas touché, si vous ne nous y aviez pas forcé. Nous allons vous ramener sur la grande route, où vous trouverez assistance contre les brigands, si vous en avez besoin. Que quelqu'un lui essuie le visage et voie s'il a quelque autre blessure ! »

Lorsque son visage eut été essuyé, Neville reconnut dans celui qui portait la parole, Joe, le conducteur de l'omnibus de Cloisterham, qu'il n'avait vu qu'une seule fois, le jour de son arrivée dans la ville.

« Et ce que je vous recommande pour le moment, M. Landless, c'est de ne pas parler. Vous trouverez un ami qui vous attend sur la grande route. Il est parti en avant par l'autre chemin, quand nous nous sommes séparés en deux escouades, et vous ferez bien de ne rien dire avant de l'avoir rejoint. Que quelqu'un ramasse ce bâton, et mettons-nous en route. »

Absolument confondu, Neville regarda autour de lui ; il n'avait pas envie vraiment de dire un mot.

Marchant entre les deux conducteurs qui lui donnaient le bras, il avançait comme dans un rêve.

Arrivé sur la grande route, il se trouva au milieu d'un petit groupe d'individus, les mêmes qui étaient retournés sur leurs pas.

Parmi eux étaient M. Jasper et M. Crisparkle.

Les conducteurs de Neville le menèrent près du Chanoine Mineur et lui rendirent sa liberté par déférence pour ce gentleman.

« Que signifie tout cela, monsieur ? s'écria le jeune homme. De quoi s'agit-il ! Il me semble que j'ai perdu la raison ! »

Le cercle s'était formé autour de lui.

« Où est mon neveu ? demanda M. Jasper d'un ton farouche.

— Où est votre neveu ? répéta Neville. Pourquoi m'adressez-vous cette question ?

— Je vous le demande, répliqua Jasper, parce que vous êtes la dernière personne en compagnie de laquelle il a été vu cette nuit, et qu'on ne le retrouve plus.

— On ne le retrouve plus ! s'écria Neville épouvanté.

— Calmez-vous…, calmez-vous !… dit M. Crisparkle Permettez-moi, monsieur Jasper. Monsieur Neville, vous

êtes tout troublé, rassemblez vos pensées, il est d'une grande importance que vous rassembliez vos pensées. Prêtez-moi toute votre attention.

— J'essaierai, monsieur, mais je suis comme un fou.

— Vous avez quitté hier soir la maison de M. Jasper avec Edwin Drood ?

— Oui.

— À quelle heure ?

— Était-ce vers minuit ? demanda Neville en portant la main à sa tête et en s'adressant du regard à Jasper.

— C'est bien cela, dit M. Crisparkle. C'est l'heure déjà indiquée par M. Jasper. Vous êtes descendus ensemble vers la rivière ?

— Sans doute, pour voir les effets du vent.

— Qu'avez-vous fait ensuite ?… combien de temps êtes-vous restés là ensemble ?

— Dix minutes environ, pas plus. Puis nous sommes revenus tout en nous promenant jusqu'à votre maison. M. Drood a pris congé de moi à votre porte.

— À-t-il dit qu'il eût l'intention de retourner à la rivière ?

— Non, il m'a dit qu'il rentrait directement chez lui. »

Les assistants se regardaient les uns les autres, puis regardaient M. Crisparkle, auquel M. Jasper, qui avait

attentivement observé Neville, dit à voix basse et d'un ton soupçonneux :

« Qu'est-ce que ces taches de sang qu'il a sur ses vêtements ? »

Tous les yeux se tournèrent sur le sang qui souillait ses habits.

« Et tenez, les mêmes taches de sang se retrouvent sur ce bâton, dit Jasper en prenant le bâton de la main de l'homme qui le tenait. Je connais ce bâton comme lui appartenant, et il le portait hier soir. Qu'est-ce que cela signifie ?

— Au nom du ciel, qu'est-ce que cela signifie, Neville ? s'écria M. Crisparkle.

— Cet homme et moi, dit Neville, avons eu tout à l'heure une lutte ensemble dans laquelle ce butor a joué son rôle, et vous pouvez en trouver les marques sur lui comme sur moi, monsieur. Que pouvais-je supposer en me voyant molesté par huit individus ? Pouvais-je entrevoir la véritable raison de leur conduite quand ils se refusaient même à me parler. »

Joe reconnut qu'ils avaient, en effet, jugé convenable de garder le silence et que ce combat avait eu lieu.

Pourtant ces mêmes hommes qui y avaient assisté regardaient d'un air sombre les taches de sang qui s'étaient déjà séchées à la froideur de l'air.

« Nous devons retourner à Cloisterham, Neville, dit M. Crisparkle ; naturellement, vous serez bien aise de revenir pour vous justifier.

— Oui, c'est vrai, monsieur.

— M. Landless fera la route avec moi, dit le Chanoine en regardant autour de lui. Venez, Neville. »

Ils se mirent en marche dans la direction de Cloisterham, et les autres, à l'exception d'un seul, les suivirent de loin.

Jasper marchait de l'autre côté de la route près de Neville et ne quitta pas cette position.

Il gardait le silence, tandis que M. Crisparkle revenait à plusieurs reprises sur ses premières questions auxquelles Neville faisait les mêmes réponses, et que tous hasardaient quelques conjectures explicatives.

Il y avait de l'obstination dans le silence de Jasper, car M. Crisparkle l'avait plusieurs fois directement invité à prendre part à la discussion, sans pouvoir amener aucun changement dans l'expression de son visage immobile.

Quand ils approchèrent de la ville, le Chanoine suggéra l'idée qu'ils feraient bien de se rendre directement chez le Maire.

Jasper donna son assentiment à cette idée en inclinant la tête d'un air sévère, mais il ne dit pas un mot avant le moment où ils se trouvèrent dans le cabinet de M. Sapsea.

M. Sapsea ayant été informé par M. Crisparkle des circonstances dans lesquelles ils désiraient faire devant lui un exposé de l'affaire, M. Jasper rompit le silence pour déclarer qu'il avait la plus entière confiance, humainement parlant, dans la pénétration de M. Sapsea ; qu'il n'y avait aucune raison admissible, pour que son neveu se fût éloigné aussi subitement, à moins que M. Sapsea n'en démêlât une, et que dans ce cas il s'y rendrait.

Il ajouta qu'il n'y avait aucune probabilité qu'Edwin fût retourné à la rivière et qu'il se fût noyé par accident, à moins toujours que la chose ne parût probable à M. Sapsea, auquel cas il déférerait encore à son opinion.

Il entendait bien ne point s'abandonner à d'horribles soupçons, à moins qu'au jugement de M. Sapsea un semblable soupçon ne dût s'attacher au dernier compagnon de son neveu avant sa disparition, alors surtout que les deux jeunes gens avaient été dans de mauvais termes antérieurement ensemble.

Jasper assura d'ailleurs que l'état de son esprit, troublé par des doutes et sous le coup de funestes appréhensions, ne pouvait être naturellement dans le même état de sérénité judicieuse que celui de M. Sapsea.

M. Sapsea exprima l'opinion que l'affaire se présentait sous un aspect sombre.

En résumé (et ses yeux se fixèrent sur le visage de Neville), le jeune homme était doué d'une complexion qui n'avait rien d'anglais.

En partant de là, M. Sapsea s'égara dans un labyrinthe d'absurdités affreusement embrouillé et tout à fait surprenant, même chez un maire.

M. Sapsea, tout en discourant, fit cette brillante découverte que prendre la vie à son semblable, c'est prendre quelque chose qui ne vous appartient pas.

Il déclara hésiter sur la question de savoir si, oui ou non, il décernerait immédiatement un mandat d'incarcération contre Neville dans des circonstances qui inspiraient contre lui de si graves soupçons.

Mais il aurait certainement poussé les choses jusque-là, sans les protestations indignées du Chanoine, qui intervint en faveur du jeune homme qui habitait sa maison, et promit qu'il se chargeait de le conduire de ses propres mains partout où on le demanderait.

M. Jasper alors se leva et dit qu'il avait fort bien compris M. le Maire ; que ce magistrat se proposait de faire draguer la rivière et minutieusement explorer ses bords, d'envoyer les détails de la disparition d'Edwin dans les villes environnantes et à Londres, et de faire rédiger des affiches et des annonces dans les journaux, par lesquelles on supplierait Edwin Drood, si des raisons inconnues l'avaient décidé à quitter la maison et la société de son oncle, d'avoir pitié des inquiétudes de ce parent qui l'aimait si fort, et de lui faire savoir d'une manière quelconque qu'il était encore vivant.

M. Sapsea répondit que c'était bien cela, qu'il avait été parfaitement compris, et que c'était précisément ce qu'il avait voulu dire… quoiqu'il n'en eût pas dit un mot.

Les mesures suggérées par M. Jasper furent prises immédiatement.

Il serait difficile d'ailleurs de décider lequel était le plus frappé d'horreur et d'étonnement, de Neville Landless ou de John Jasper.

Celui-ci montrait une douleur active ; Neville était inerte ; chacun d'eux était également brisé et anéanti.

Aux premières lueurs du jour, le lendemain matin, les ouvriers étaient à l'œuvre sur la rivière et d'autres hommes, dont la plupart avaient offert d'eux-mêmes leurs services, en exploraient les bords.

Tout le long du jour les recherches continuèrent, sur le flot, avec des barques et des crocs, dès dragues et des filets, sur les bords marécageux, avec des bottes fortes à genouillères, des cognées, des bêches, des cordes ; on employa même des chiens.

La rivière apparut à la nuit couverte de lanternes et de feux.

Les criques éloignées, baignées par la marée montante, étaient remplies de guetteurs attentifs à écouter le bruit de l'eau et à s'assurer qu'elle n'entraînait pas avec elle quelque fardeau étranger.

Les digues près de la mer et tous leurs environs furent également explorés par des porteurs de falots.

Mais l'aube du jour suivant parut.

Nulle trace d'Edwin Drood.

Durant toute cette seconde journée, les recherches continuèrent au milieu des osiers de la rive.

John Jasper travaillait et n'épargnait pas sa peine.

Aucune trace d'Edwin Drood encore ce jour-là.

Ayant encore dirigé les recherches pendant la nuit qui suivit, et toujours sans résultat, il rentre chez lui épuisé, en désordre, tout souillé de boue desséchée, ses vêtements en lambeaux.

Il venait de se laisser tomber sur son fauteuil, quand M. Grewgious se présenta devant lui.

« Voilà d'étranges nouvelles, dit M. Grewgious.

— D'étranges et effroyables nouvelles ! »

Jasper s'était contenté, en disant cela, de rouvrir ses yeux alourdis, et il les referma en s'affaissant avec accablement sur un des bras de son fauteuil.

M. Grewgious essuya son front et son visage et se tint debout les yeux fixés sur le feu.

« Comment est votre pupille ? demanda Jasper au bout d'un instant, d'une voix presque éteinte.

— Pauvre petite ! Vous pouvez facilement vous faire une idée de l'état dans lequel je l'ai trouvée.

— Avez-vous vu sa sœur ? demanda Jasper sur le même ton.

— La sœur de qui ?… »

La sécheresse de cette contre-interrogation et la manière lente avec laquelle M. Grewgious avait détaché son regard du feu pour le diriger sur le visage de Jasper, aurait eu en tout autre temps le don de l'exaspérer.

Mais, dans l'accablement où il était, il dit simplement :

« Du jeune homme soupçonné.

— Le soupçonnez-vous vraiment ? demanda M. Grewgious.

— Je ne sais que penser… je n'ai pas d'idée arrêtée.

— Ni moi non plus, dit M. Grewgious. Mais comme vous parlez de lui en disant : « Le jeune homme soupçonné », je pensais que vous aviez votre opinion faite. Je quitte à l'instant M^lle^ Landless.

— Dans quel état est-elle ?

— Elle brave tous les soupçons ; elle a une confiance sans bornes en son frère.

— Pauvre fille !

— Quoi qu'il en soit, poursuivit M. Grewgious, ce n'est pas pour vous parler d'elle que je suis venu. C'est pour vous parler de ma pupille. J'ai une communication à vous faire qui vous surprendra. Quant à moi, du moins, j'en ai été fort surpris. »

Jasper, en poussant un soupir, se retourna péniblement sur son siége.

« Dois-je remettre cette communication à demain ? dit M. Grewgious. Réfléchissez, je vous en avertis encore, elle est de nature à vous étonner beaucoup. »

Une vive expression d'attention et de curiosité se montra dans les yeux de John Jasper, lorsqu'il vit M. Grewgious s'essuyer la tête et regarder le feu, mais en serrant les lèvres d'un air déterminé.

« De quoi s'agit-il donc ? demanda-t-il en se redressant complètement sur son siége.

— Il est sûr, dit M. Grewgious avec une provocante lenteur, comme s'il se parlait à lui-même, que j'aurais pu le savoir plus tôt ; Rosa m'a fait une ouverture à ce sujet. Mais je suis un homme si anguleux que jamais cette idée ne m'était venue, je regardais tout comme convenu sans retour.

— Mais de quoi s'agit-il ? » répéta Jasper.

M. Grewgious ouvrant et fermant alternativement chacune de ses mains, comme s'il les chauffait au feu, et le regardant de côté sans rien changer à la direction de son regard, finit par se décider à répondre.

« Ce jeune couple… le jeune homme perdu et Rosa, ma pupille, bien que depuis si longtemps fiancés, et paraissant depuis si longtemps accepter l'engagement qui les liait, à la veille enfin d'être mariés… »

M. Grewgious vit devant lui un visage pâle et effaré, deux lèvres blanches et tremblantes, et deux mains couvertes de boue qui serraient un front convulsé.

« … Ce jeune couple, reprit-il, est arrivé graduellement à découvrir… ils avaient réfléchi,… chacun de son côté, je pense,… qu'ils se trouveraient mieux et plus heureux dans le présent et dans l'avenir, en vivant comme de bons amis, ou plutôt comme frère et sœur, que comme mari et femme. »

M. Grewgious vit sur le visage plombé qu'il avait devant les yeux d'effrayantes gouttes de sueur.

« Les deux êtres formant ce jeune couple, continua-t-il, ont pris enfin la saine résolution de se faire part de leurs découvertes, franchement, raisonnablement, et tendrement. Ils se sont rencontrés à cette intention, et après quelques innocentes et généreuses paroles, ils sont tombés d'accord pour rompre les liens qui existaient entre eux, et cela définitivement et pour toujours. »

M. Grewgious vit alors une sorte de fantôme se lever du fauteuil.

« L'un des deux jeunes gens, ajouta-t-il, et celui-là était votre neveu, craignant néanmoins que la tendresse de votre affection pour lui ne soit cruellement désappointée par un aussi grand changement dans son existence, avait différé de quelques jours à vous dire ce secret ; il entendait me laisser le soin de vous le révéler, quand je serais arrivé et lorsqu'il serait parti lui-même. Me voici, je vous parle et il est parti. »

M. Grewgious vit le fantôme se renverser la tête en arrière et tourner sur lui-même.

« Je vous ai maintenant dit tout ce que j'avais à vous dire, sauf que les deux jeunes gens se sont séparés avec fermeté, mais non sans verser beaucoup de larmes, le soir même où vous les avez vus ensemble pour la dernière fois.

M. Grewgious entendit un cri terrible et ne vit plus le fantôme ni debout ni assis ; il ne vit qu'un tas de vêtements fangeux et déchirés gisant sur le plancher.

Sans rien changer à ses manières accoutumées, il ouvrit et ferma ses mains, comme s'il les chauffait, et il regarda ce qu'il y avait par terre.

# CHAPITRE XVI

# SACRIFIÉ

Quand John Jasper revint à lui, après cette crise ou cet évanouissement, il se trouva entouré des soins de M. et M$^{me}$ Tope, que son visiteur avait appelés à cet effet.

Ce visiteur lui-même, avec son aspect d'homme de bois, était toujours là assis, le corps raide et les mains sur ses genoux.

« Là ! vous voilà bien maintenant, monsieur, dit la compatissante M$^{me}$ Tope toute en larmes. Vous étiez complètement épuisé et il n'y a pas sujet de s'étonner que vous ayez perdu connaissance.

— Un homme, dit M. Grewgious, comme s'il débitait une leçon apprise par cœur, ne peut se priver de sommeil, avoir l'esprit cruellement tourmenté et le corps écrasé de fatigue, sans arriver à l'épuisement.

— Je crains de vous avoir alarmé, dit Jasper d'une voix affaiblie lorsqu'on l'eut aidé à s'installer dans son fauteuil.

— Pas du tout, je vous remercie, répondit M. Grewgious.

— Vous devriez prendre un peu de vin, monsieur, dit M. Tope, et le consommé que j'avais préparé pour vous et auquel vous n'avez pas voulu toucher à midi. Je vous avais averti de ce qui arriverait, vous le savez ; mais vous avez refusé de déjeuner. Je pourrais vous donner encore une aile de cette volaille rôtie qu'il a fallu reculer du feu plutôt vingt fois qu'une. Tout sera sur la table dans cinq minutes, et ce bon monsieur voudra bien rester et assister à notre repas.

— Vous prendrez quelque chose avec moi ? dit Jasper lorsque la nappe fut mise.

— Je ne pourrais introduire une seule bouchée dans mon estomac ; je vous remercie, » répondit M. Grewgious.

Jasper mangea et but presque avec voracité.

La précipitation avec laquelle il se livrait à ces opérations, jointe à l'évidente indifférence de son palais pour ce qu'on lui servait, donnait à penser qu'il buvait et mangeait pour prendre des forces contre une nouvelle défaillance.

Pendant ce temps, M. Grewgious demeurait assis immobile et toujours raide sur sa chaise.

Il y avait absence complète d'expression sur son visage. Dans sa rudesse imperturbable, il se taisait, tout en semblant dire :

« Vous comprenez qu'il me serait impossible de trouver une observation à faire ou un mot à placer sur un sujet quelconque.

— Savez-vous, dit Jasper, qui venait de repousser son assiette et son verre et qui était resté, pendant quelques minutes, méditant dans son fauteuil, savez-vous que je trouve quelque apparence de consolation dans la communication que vous m'avez faite et qui m'a si fort surpris.

— En vérité ! répliqua M. Grewgious en ajoutant assez clairement, mais sans le dire : je ne l'aurais pas cru, je vous remercie.

— Revenu du choc que j'ai éprouvé en apprenant, sur mon cher enfant, une nouvelle si destructive de tous les châteaux en Espagne que j'avais bâtis pour lui, et après avoir pris le temps d'y réfléchir, oui, je trouve cette consolation.

— J'en suis fort heureux, dit sèchement M. Grewgious.

— Quand je n'avais et ne pouvais avoir aucun soupçon de tout ceci, poursuivit Jasper lancé sur cette nouvelle piste, quand j'ignorais que le pauvre garçon perdu m'avait caché quelque chose, et surtout une chose d'un intérêt aussi capital, aucune lumière ne pouvait se faire dans l'accablement de mon esprit. Quand je supposais, sa fiancée étant ici, que son mariage était aussi proche, comment pouvais-je concevoir la possibilité qu'il quittât volontairement ce lieu dans des conditions si inexplicables, si capricieuses, et si cruelles ? Mais maintenant

que je sais ce que vous m'avez dit il se produit en moi une petite ouverture à travers laquelle le jour pénètre. En supposant Edwin parti de sa propre volonté, sa disparition ne devient-elle pas plus explicable et aussi moins cruelle ? Le fait d'avoir rompu avec votre pupille est en lui-même une sorte de raison pour qu'il se soit éloigné. Cela ne rend pas son départ mystérieux moins affligeant pour moi ; mais cela l'absout du moins de toute cruauté envers elle. »

M. Grewgious ne put que donner son assentiment.

« Et même en ce qui me concerne, continua Jasper poursuivant la piste avec une ardeur tout animée d'espérance, j'y songe ! Il savait que vous deviez venir me trouver et ce que vous étiez chargé de me dire. Si, en vous acquittant de ce soin, vous avez fait naître un nouvel ordre d'idées dans mon esprit, il découle raisonnablement de ces prémisses qu'Edwin a pu prévoir les conséquences que j'en tirerais moi-même ; sûrement il les a prévues et alors il n'a pas mal agi envers moi… Que suis-je, après tout, moi, John Jasper ? Un simple professeur de musique ! »

Une fois encore M. Grewgious ne pouvait que donner son assentiment.

« J'ai eu des soupçons et d'horribles soupçons, dit Jasper ; mais votre révélation, toute accablante qu'elle soit, en me faisant connaître que mon cher enfant avait un secret pour moi, qui l'aime tant, rallume l'espérance en mon cœur. Vous ne l'éteignez pas, au contraire ! Vous admettez que cet espoir est raisonnable. Je commence à

croire (ici il joignit les mains) qu'il a volontairement disparu du milieu de nous, et qu'il peut être vivant et bien portant ! »

En ce moment entra M. Crisparkle, auquel Jasper répéta :

« Je commence à croire possible qu'Edwin ait disparu par un effet de sa propre volonté, et qu'il vit et se porte bien. »

M. Crisparkle, ayant pris un siége, dit :

« Pourquoi en serait-il ainsi ? »

M. Jasper répéta les arguments qu'il venait de développer.

Eussent-ils été moins plausibles, que l'esprit du bon Chanoine aurait encore été on ne peut mieux préparé à les accepter, car ils disculpaient son malheureux élève.

Il déclara attacher une grande importance à ce fait que le jeune homme s'était trouvé, immédiatement après sa disparition, placé dans une position embarrassante vis-à-vis de tous ceux qui connaissaient ses projets et ses affaires.

« J'ai déclaré à M. Sapsea, quand nous nous sommes présentés devant lui, dit Jasper (et il l'avait déclaré en effet), qu'il n'y avait pas eu de querelle ou de différend entre les deux jeunes gens, lors de leur dernière rencontre. Nous savons tous que leur première rencontre avait été loin d'être amicale, mais tout s'est fort tranquillement passé la dernière fois qu'ils se sont trouvés en-

semble chez moi. Mon cher enfant n'était pas dans son état d'esprit habituel ; il était fort accablé… Je l'ai remarqué… et je suis contraint d'insister davantage sur cette circonstance, maintenant que je sais qu'il y avait une raison particulière à son abattement, la même raison qui peut l'avoir porté à s'éloigner volontairement de moi !

— Plaise au ciel qu'il en soit ainsi ! s'écria M. Crisparkle.

— Plaise au ciel qu'il en soit ainsi ! répéta Jasper. Vous savez que j'avais conçu contre M. Neville Landless une forte prévention provoquée par la violence furieuse de sa conduite, dans une première rencontre. Vous savez que je me suis rendu chez vous, et très-effrayé, pour mon cher enfant, de cette violence de M. Neville. Vous savez que j'ai même inscrit sur mon journal, je vous ai montré le passage, que j'avais de sombres pressentiments à ce sujet. M. Grewgious doit être mis au courant de toute l'affaire, il ne doit pas, par une omission de ma part, en connaître seulement une partie et rester dans l'ignorance sur d'autres points. Je désire qu'il soit assez bon pour me bien comprendre et je répète que la communication qu'il m'a faite, a eu une heureuse influence sur mon esprit, en dépit des préventions qui m'avaient auparavant si profondément indisposé contre le jeune Landless. »

Cette loyauté troubla beaucoup le Chanoine ; il sentit qu'il n'avait pas agi lui-même avec autant de franchise.

Il se reprocha d’avoir gardé le silence sur deux points : sur un second accès de colère de Neville contre Edwin Drood et sur la jalousie qui, à sa connaissance, s’était allumée dans le cœur du jeune homme contre son rival.

Il était convaincu de l’innocence de Neville, en ce sens qu’il était persuadé que son élève n’avait aucune part dans l’affreuse disparition d’Edwin, mais bien des petites circonstances se réunissaient malheureusement contre l’accusé : il craignait d’en augmenter le poids.

Le Chanoine était le plus loyal des hommes, mais il avait agité dans son esprit, à sa grande perplexité, la question de savoir si faire connaître volontairement à ce moment ces deux appoints de la vérité ce ne serait pas apporter deux pierres de plus à l’édification du mensonge.

Cependant il avait un exemple devant les yeux.

Il n’hésita donc pas plus longtemps, et s’adressa directement à M. Grewgious comme à une personne revêtue d’une sorte d’autorité par la révélation qu’il avait été chargé de faire à Jasper.

Ici M. Grewgious, déjà si hérissé naturellement, se hérissa deux fois davantage.

M. Crisparkle soumit ensuite son témoignage au sentiment de justice de M. Jasper, et après avoir exprimé sa confiance absolue dans l’innocence de son élève, qui tôt ou tard devait sortir pur de tout soupçon, il avoua que sa confiance en ce jeune homme s’était formée, en dépit de

la connaissance intime qu'il avait de son caractère bouillant et irritable et du fait qu'il était animé contre le neveu de M. Jasper, par les sentiments romanesques que Rosa lui avait inspirés.

Chose étrange, l'heureuse réaction qui s'était manifestée, chez M. Jasper, ne s'effaça pas même devant cette déclaration inattendue.

Il pâlit, mais il répéta qu'il voulait se cramponner à l'espérance, et que si l'on ne trouvait nulle trace de son cher enfant et nul indice dont on pût induire qu'un crime l'avait fait disparaître, il conserverait jusqu'aux dernières limites du possible, l'idée qu'Edwin s'était éloigné de sa propre volonté.

M. Crisparkle sortit de cette conférence l'esprit encore inquiet et très-préoccupé au sujet de Neville, qu'il gardait pour ainsi dire comme prisonnier dans sa maison.

Il se mit à errer solitairement dans la nuit.

Machinalement, il se dirigea vers l'écluse de Cloisterham.

Il faisait fréquemment cette promenade, et l'on peut dire que ses pas avaient pris naturellement cette direction plutôt qu'une autre.

Mais sa préoccupation était si forte, qu'il ne fit aucune attention aux lieux qu'il traversait, et il n'eut conscience qu'il était près de l'écluse qu'en entendant le bruit produit par la chute de l'eau.

Comment était-il venu là ?

Ce fut la première pensée qui lui vint.

Pourquoi y était-il venu ?

Ce fut la seconde.

Puis il s'arrêta pour écouter attentivement le bruit de l'eau.

Les étoiles brillaient au ciel.

L'écluse était à deux grands milles au-dessus de l'endroit où les deux jeunes gens étaient venus observer la tempête.

Aucune recherche n'avait été poussée jusque-là, car le courant y était fort et rapide, et les endroits où il était le plus probable de rencontrer un cadavre, si un fatal accident était arrivé, se trouvaient être plutôt à la marée montante et descendante, entre ce lieu et la mer.

L'eau passait par-dessus l'écluse, avec son fracas habituel, par cette nuit froide et constellée.

Tout à coup M. Crisparkle eut l'étrange idée qu'il y avait quelque chose d'inaccoutumé dans l'aspect de ce lieu.

Il se dit à lui-même :

« Oui, il y a quelque chose… mais qu'est-ce ?… Auquel de mes sens s'adresse cet avertissement ? »

Aucun de ses sens ne lui donnait, en effet, une perception quelconque.

Il écouta, et son oreille ne perçut encore que la chute de l'eau tombant par-dessus l'écluse.

Il savait très-bien que le mystère dont son esprit était tout plein pouvait suffire à l'égarer.

Non, vraiment, ce point de la rive n'était pas un lieu hanté.

Il n'avait bien eu qu'une sorte d'hallucination.

Il voulut la dissiper et il fit appel à toute la puissance de sa vue perçante.

Il se rapprocha de l'écluse et fixa son regard sur les étais et les poutres.

Rien d'inaccoutumé ne lui apparut.

Cependant il prit la résolution de revenir le lendemain de grand matin.

L'écluse fut sa seule pensée toute la nuit, et il y était retourné dès le lever du soleil.

C'était par une belle matinée encore très-froide.

Il s'arrêta à l'endroit où il s'était arrêté la veille au soir. Il discernait les plus minutieux détails de la chute d'eau.

Rien…

Il allait s'éloigner et il détournait déjà les yeux, quand ils furent attirés sur un point…

Toute la force de son regard encore une fois se concentra…

Ce qu'il voyait, c'était un objet brillant qui le fascinait, et il commença vivement à se dépouiller de ses vêtements.

Il plongea dans l'eau glacée et nagea vers ce point qui l'attirait.

Escaladant alors les poutres, il en retira une montre accrochée par sa chaîne, entre les interstices des pièces de charpente.

Cette montre portait gravées sur sa cuvette les lettres E.D.

Il rapporta la montre sur la berge, nagea de nouveau vers l'écluse, et l'escalada encore une fois.

Il connaissait chaque trou, chaque recoin du lit de ces eaux profondes.

Il plongea et replongea jusqu'au moment où il ne put plus supporter le froid.

Il espérait trouver le corps, il ne trouva qu'une épingle de chemise qui s'était fichée dans la vase.

En possession de la montre et de l'épingle, il retourna à Cloisterham, prit avec lui Neville Landless et se rendit directement chez le maire.

M. Jasper fut mandé ; il reconnut la montre et l'épingle. Neville fut détenu.

Les bruits les plus malveillants sur sa fatuité et sur sa farouche et monstrueuse méchanceté s'élevèrent contre lui.

Il était, disait-on, d'une nature si vindicative et si violente, que sans sa pauvre sœur, qui seule avait de l'influence sur lui, il serait tombé chaque jour sous le coup d'une accusation de meurtre.

Avant de venir en Angleterre, il avait fait fouetter, jusqu'à ce que mort s'ensuivît, plusieurs nègres.

Il avait presque fait mourir de chagrin Mme Crisparkle et juré de faire descendre « ses cheveux blancs dans la tombe. »

Ces expressions originales étaient de M. Sapsea.

Il avait plusieurs fois répété qu'il aurait la vie de ce pauvre M. Crisparkle, d'autres disaient même la vie de tous ses semblables.

Il s'était promis de demeurer le seul homme vivant sur terre.

Cependant, il avait été amené de Londres à Cloisterham par un éminent philanthrope, et pourquoi ?

Parce que ce philanthrope…

Eh ! les plus éminents, les plus charitables des hommes peuvent bien avoir peur quelquefois.

Celui-ci avait préféré mettre en danger la vie du chanoine que d'exposer plus longtemps la sienne.

Ces grossières bordées de calomnies et de contes bleus ne pouvaient frapper mortellement Neville.

Mais il avait également à supporter le tir exercé d'armes plus précises.

On racontait qu'il avait notoirement menacé le jeune homme disparu, et, d'après la déclaration même de son fidèle ami et précepteur, qui se donnait tant de mal pour lui, il avait une cause de vive animosité contre ce malheureux Edwin Drood.

Il s'était armé d'un outil meurtrier lors de la fatale soirée, et il était parti de grand matin après le meurtre accompli.

On avait trouvé sur lui des taches de sang, elles pouvaient avoir pour origine la cause qu'il avait indiquée, mais elles pouvaient aussi en avoir une autre.

La perquisition opérée dans sa chambre, en vertu du mandat délivré à cet effet, avait fait découvrir qu'il avait brûlé tous ses papiers, et mis en ordre tout ce qui lui appartenait dans l'après-midi du jour qui avait précédé le crime.

La montre trouvée à l'écluse avait été reconnue par le bijoutier comme étant celle qu'il avait montée et réglée pour M. Edwin Drood, à deux heures vingt minutes de la même après-midi.

Elle avait marché et l'opinion positive du bijoutier était qu'elle n'avait pas été remontée depuis.

Ceci justifiait une hypothèse assez en faveur, à savoir que cette montre avait été prise à Edwin peu de temps après qu'il avait quitté la maison de M. Jasper, à minuit, en compagnie de Neville, et qu'elle avait été jetée à l'endroit où on l'avait découverte, après avoir été gardée pendant quelques heures.

Pourquoi avait-elle été jetée là ?

Le jeune homme avait-il été assassiné et assez habilement défiguré ou caché pour que l'assassin pût espérer avoir rendu impossible la constatation de son identité. Restaient cependant les objets qu'il portait sur lui. L'assassin avait dû songer à faire disparaître ceux de ces objets les plus durables et les plus faciles à reconnaître, c'est-à-dire la montre et l'épingle.

Quant aux occasions qu'il pouvait avoir trouvées de les jeter dans la rivière, si les soupçons s'arrêtaient sur lui, elles étaient faciles à constater.

Plusieurs personnes l'avaient vu errer de ce côté de la ville, l'air sinistre et égaré.

Quant au choix de l'endroit où il avait déposé la montre et l'épingle, n'importe !

Évidemment il valait mieux que des objets d'une nature aussi compromettante fussent trouvés partout ailleurs que sur lui.

En ce qui concernait le but de réconciliation que se proposait l'entrevue concertée entre les deux jeunes gens, il y avait peu de conséquences à en tirer en faveur

du jeune Landless, car il apparaissait clairement que l'idée de cette rencontre ne venait pas de lui, mais de M. Crisparkle, et que le jeune homme avait cédé aux instances de son maître.

Et qui savait avec quelle répugnance et dans quelles mauvaises dispositions d'esprit Neville, cédant à la contrainte, s'y était rendu !

Plus on examinait sa position, plus elle paraissait mauvaise sur tous les points.

L'idée même qu'on avait admise, que le jeune homme disparu s'était peut-être volontairement caché, était devenue plus improbable par la déposition de la jeune fille dont il s'était si récemment séparé.

Car elle avait dit expressément, lorsqu'on l'avait interrogée, ce qui était positivement convenu entre eux.

Ils devaient attendre l'arrivée du tuteur, M. Grewgious.

Et pourtant Edwin avait disparu avant la venue de ce gentleman.

Sous le coup de ces soupçons si nettement formulés, Neville fut détenu, et les recherches furent activées de tous côtés.

M. Jasper y travaillait nuit et jour.

Mais on ne découvrit rien.

Aucun indice n'apparut tendant à prouver qu'Edwin était mort, et il fallut bien relâcher enfin le meurtrier supposé.

Neville fut mis en liberté.

Il s'ensuivit une conséquence que M. Crisparkle n'avait que trop bien prévue.

Neville dut quitter la ville ; car les habitants l'évitaient et voulaient se débarrasser de sa présence.

Et ce n'était pas tout.

La chère vieille bergère en porcelaine de Saxe était mortellement tourmentée.

Elle craignait pour son fils, et l'on ne peut décrire l'état d'exaspération où la mettait l'idée d'avoir chez elle un pareil hôte.

D'ailleurs, l'autorité à laquelle le chanoine devait officiellement déférer, en cette circonstance, avait décidé la question.

« M. Crisparkle, lui dit le doyen, la justice humaine peut se tromper ; mais il faut agir d'après ses lumières. Le temps où l'on se réfugiait dans le sanctuaire est passé. Ce jeune homme ne peut pas jouir du droit d'asile chez nous.

— Vous voulez me faire comprendre qu'il doit quitter ma maison, monsieur ?

— M. Crisparkle, répliqua le prudent Doyen, je ne prétends exercer aucune autorité dans votre maison. Je

confère simplement avec vous, sur la pénible nécessité où vous vous trouvez de priver ce jeune homme des grands avantages qu'il aurait tirés de vos conseils et de vos leçons.

— C'est vraiment lamentable, monsieur, murmura M. Crisparkle.

— Lamentable, répéta le Doyen.

— Mais s'il y a nécessité, balbutia M. Crisparkle.

— Malheureusement, vous le reconnaissez vous-même. »

M. Crisparkle baissa le front.

« Il est dur de préjuger la position de ce jeune homme, mais je comprends que…

— Précisément… parfaitement… comme vous le dites, monsieur Crisparkle, interrompit le Doyen en remuant doucement la tête. Il n'y a pas d'autre alternative. Votre bon sens vous l'a bien fait découvrir.

— Je suis entièrement convaincu de sa parfaite innocence, monsieur.

— Bon… bon…, dit le Doyen d'un ton plus confidentiel, tout en regardant autour de lui. Je ne voudrais pas être aussi affirmatif. Non, pas aussi affirmatif. Assez de soupçons pèsent sur lui. Non, je pense que je ne voudrais pas être aussi affirmatif. »

M. Crisparkle tressaillit.

« Il ne nous convient pas, poursuivit le Doyen, de jouer le rôle de partisans de ce jeune homme. Non, nous ne devons pas nous poser en partisans. Nous autres membres du clergé, nous devons garder nos cœurs chauds et nos têtes froides. Judicieusement il nous est commandé de rester dans un juste milieu…

— J'espère, monsieur, que vous n'avez pas d'objection à faire à la déclaration que j'ai faite chaleureusement et en public. Je crois fermement que M. Drood reparaîtra ici, si quelque nouveau soupçon vient à s'éveiller. De nouvelles circonstances feront luire la lumière sur cette ténébreuse affaire.

— Non pas du tout… et pourtant, vous savez, je ne pense pas, répondit le Doyen, en appuyant sur ces mots je ne pense pas, que j'aurais fait, moi, cette déclaration, du moins aussi chaleureusement que vous. J'aurais constaté tout cela, oui mais chaleureusement, non ! En toute occasion, M. Crisparkle, gardons nos cœurs chauds et nos têtes froides, nous autres membres du clergé. Nous ne devons rien faire chaleureusement. »

Ainsi donc, le Coin du Chanoine ne vit plus Neville Landless.

Il s'en alla, où il lui plut d'aller, avec une flétrissure imprimée à son nom !

Alors, John Jasper reprit en silence sa place dans le chœur.

On ne le vit plus défait, les yeux toujours rouges.

Ses espérances l'avaient abandonné ; c'en était fait de l'amélioration qui s'était produite dans son humeur et ses noirs pressentiments étaient revenus.

Un jour ou deux après, au moment où il quittait sa robe, il tira de sa poche le journal qu'il écrivait jour par jour, et avec un regard expressif, mais sans dire un mot, il donna le passage suivant à lire à M. Crisparkle :

« Mon cher enfant a été assassiné.

« La découverte de sa montre et de son épingle me rend ferme dans cette conviction.

« Pendant cette nuit fatale, ses bijoux lui ont été enlevés de peur qu'ils ne pussent servir à constater son identité.

« Toutes les trompeuses espérances que j'avais fondées sur sa rupture avec celle qui devait être sa femme, je les jette aux vents elles s'évanouissent devant cette fatale découverte.

« Je jure maintenant et je consigne ce serment sur ces pages, que je ne discuterai ce mystère avec aucune créature humaine avant de tenir entre mes mains l'indice qui doit me servir à le pénétrer.

« Jamais je ne me départirai de mon silence et de mes recherches.

« Je ferai bien quelque jour retomber la responsabilité du crime sur l'assassin de mon pauvre enfant !

« Je me voue à son extermination ! »

# CHAPITRE XVII

# PHILANTHROPIE PROFESSIONNELLE ET NON PROFESSIONNELLE.

Une année entière s'était écoulée.

M. Crisparkle était dans la salle d'attente du bureau principal de l'Asile de la Philanthropie.

Il attendait une audience de M. Honeythunder.

Au temps de ses études athlétiques, M. Crisparkle avait connu des professeurs du Noble Art de la boxe, et pris part à deux ou trois de leurs réunions gantées.

Une chose le frappait maintenant ; c'est que, sous le rapport de la conformation phrénologique et des bosses de la tête, les professeurs de philanthropie ressemblaient étonnamment aux pugilistes.

Dans le développement de tous les organes qui constituent ou indiquent une propension à se précipiter sur son semblable, les philanthropes sont remarquablement favorisés.

M. Crisparkle en voyait des exemples sous ses yeux.

Il y avait là, entrant ou sortant, plusieurs professeurs, tous ayant un air terriblement agressif.

On aurait dit des gens prêts à se mesurer avec le premier novice qui leur tomberait sous la main.

On se serait cru dans une salle d'armes.

Ces estimables professeurs s'étudiaient évidemment au moulinet moral.

M. Crisparkle continua le cours de ses observations et de sa comparaison ; elle n'était pas à l'avantage des philanthropes.

Premièrement, ils étaient moins bien entraînés que les pugilistes ; ils avaient trop de chair, leur visage et leur corps présentaient une surabondance de ce que les pugilistes experts appellent ***suet pudding*** (boudin de graisse).

Secondement, les philanthropes n'avaient pas le bon caractère des pugilistes et ils étaient plus grossiers en paroles.

Troisièmement, leur code de combat avait grand besoin d'être révisé, les philanthropes se permettant ce que ne se permettraient jamais les pugilistes, par exemple, de frapper leur homme à terre et de trépigner sur lui sans merci.

Sous ce dernier rapport les professeurs du noble art du pugilat étaient de beaucoup plus nobles que les professeurs de philanthropie.

M. Crisparkle était tellement absorbé dans ses réflexions sur ces ressemblances et ces dissemblances, et par l'attention qu'il donnait à tous ceux qui passaient et repassaient devant lui, toujours en quête, à ce qu'il lui

semblait, d'arracher quelque chose à quelqu'un, sans rien donner à personne, qu'on appela son nom sans qu'il l'entendit.

Quand il y eut enfin répondu, un philanthrope à gages, mal vêtu et mal payé, qui aurait certainement trouvé plus d'avantage à servir chez un ennemi déclaré de la race humaine, l'introduisit dans le cabinet de M. Honeythunder.

« Monsieur, dit M. Honeythunder de sa voix terrible, comme un maître d'école intimant un ordre à un écolier dont il est mécontent, asseyez-vous. »

M. Crisparkle s'assit.

M. Honeythunder apposa quelque vingtaines de signatures au bas de ce qui lui restait à signer sur plusieurs milliers d'exemplaires d'une touchante circulaire philanthropique.

Un autre pauvre philanthrope à gages, aussi misérablement vêtu que le premier, les réunissait dans une corbeille qu'il emporta.

« Maintenant, à vous, M. Crisparkle, » dit M. Honeythunder en tournant sa chaise vers le Chanoine.

Il posa carrément ses mains sur ses genoux, et fronça les sourcils comme pour dire « J'en aurai bientôt fini avec celui-ci.

— Monsieur Crisparkle, ajouta-t-il, nous n'avons pas la même manière de voir tous les deux sur la sainteté de la vie humaine.

— Le croyez-vous ? dit le Chanoine.

— Je le crois, monsieur.

— Puis-je vous demander quelle est, sur ce sujet, votre manière de voir… à vous ?

— Je pense que la vie humaine est une chose qui doit être tenue pour sacrée, monsieur.

— Puis-je vous demander, continua le Chanoine, si vous me supposez des idées différentes ?

— Par saint Georges ! monsieur, répliqua le philanthrope en élargissant le carré que formaient ses grands bras et en regardant le Chanoine d'un air farouche, vous vous connaissez mieux que je ne vous connais sans doute.

— Mais non ; vous devez supposer en moi certaines opinions que je ne me connais pas ; je vous serais obligé de vous expliquer plus clairement.

— Voici un homme, et un jeune homme, reprit M. Honeythunder, comme si cela empirait les choses, et comme s'il eût pris plus aisément son parti de la perte d'un vieillard, un jeune homme qui est balayé de la face de la terre par un acte de violence. Cet acte, comment l'appelez-vous ?

— Un assassinat.

— Et comment appelez-vous celui qui a commis cet acte ?

— Un assassin.

— Je suis heureux que vous m'accordiez ces deux points, répliqua M. Honeythunder de son air le plus agressif ; je vous avoue franchement que je ne m'y attendais pas. »

Et de nouveau son regard se fixa sur M. Crisparkle.

« Soyez assez bon, reprit le Chanoine, pour m'expliquer ce que vous entendez dire. Cela me semble légèrement offensant.

— Je ne suis pas ici, monsieur, répliqua le philanthrope en élevant la voix presque jusqu'au rugissement, pour me laisser regarder de travers.

— Je n'ai pas envie de regarder personne de travers, dit le Chanoine très-tranquillement. Continuez votre explication, je vous prie.

— Meurtre ! » dit M. Honeythunder, plongé dans une sorte de rêverie, et les bras croisés comme s'il se croyait en ce moment juché sur la tribune philanthropique.

Il accompagna chaque mot d'un geste d'horreur.

« Sang versé !… Abel !… Caïn !… Je ne fais pas d'alliance avec Caïn… Je repousse en frissonnant une main souillée de sang. »

Les membres de la confrérie, dans une réunion publique, auraient alors sauté sur leur chaise et l'auraient applaudi après un si beau début oratoire.

M. Crisparkle se contenta de croiser simplement les jambes et dit avec douceur :

« Permettez-moi de ne pas vous interrompre. Vous ne faites que commencer.

— Les saints commandements disent : Pas de meurtre. Pas de meurtre, monsieur ! » répéta M. Honeythunder.

Manifestement, il soupçonnait à M. Crisparkle l'envie de répondre :

« Mais non ! les commandements disent : « Tu pourras commettre un petit meurtre et te tirer d'affaire après. »

Mais ce ne fut point ce que répondit le Chanoine.

Il murmura seulement :

« Les commandements disent aussi « Tu ne porteras pas de faux témoignage… »

— Assez ! tonna M. Honeythunder, avec une solennité et une sévérité qui auraient fait crouler la salle dans une réunion publique, assez !… Mes pupilles étant maintenant majeurs, je me trouve dégagé de fonctions que je ne pouvais plus contempler sans frissonner d'horreur. Voici les comptes que vous vous êtes chargé d'accepter dans leur intérêt ; voici l'état de la balance en leur faveur

que vous vous êtes chargé de recevoir et que vous ne sauriez recevoir trop tôt. Maintenant, permettez-moi de vous le dire, monsieur, comme homme et comme Chanoine, je désirerais que vous eussiez accepté une autre mission. »

Ces paroles furent accompagnées d'un fier mouvement de tête.

« Une autre mission… » répéta-t-il.

Second mouvement de tête.

« Une autre mission !… »

Troisième mouvement plus fier que les autres.

M. Crisparkle se leva, le visage un peu animé, mais parfaitement maître de lui.

« M. Honeythunder, dit-il en prenant les papiers auxquels il avait été fait allusion, que je puisse accepter une autre mission que celle que je remplis en ce moment, c'est une affaire de goût et d'appréciation. Peut-être trouveriez-vous ma conduite plus conforme à vos principes Si je m'enrôlais parmi les membres de votre société ?

— Certes, monsieur, répliqua M. Honeythunder en recommençant à secouer la tête d'un air menaçant, il aurait mieux valu pour vous avoir fait depuis longtemps ce que vous dites !

— Ce n'est pas mon opinion.

— Et, dit M. Honeythunder, je trouverais digne d'un homme de votre profession la résolution de se dévouer à la découverte et à la punition du coupable, au lieu que vous laissez ce soin à un laïque.

— Je ne puis envisager ma profession sous ce point de vue, dit M. Crisparkle ; elle m'enseigne que le premier de mes devoirs est de se dévouer à ceux qui sont dans la détresse ou dans la peine, qui sont malheureux ou opprimés. Quoi qu'il en soit, comme je suis parfaitement sûr qu'il n'entre pas dans les devoirs de ma profession de faire des professions de foi, je n'en dirai pas davantage sur ce sujet. Mais je dois à M. Neville, à sa sœur, et à moi-même, de vous apprendre que je connaissais parfaitement dans quelles dispositions d'esprit et de cœur se trouvait M. Neville au moment des événements auxquels vous faites allusion. Sans chercher le moins du monde à colorer ou à dissimuler ce qu'il y avait de déplorable dans son caractère et ce qui demandait à être corrigé, j'ai la certitude que la version qu'il a donnée de ses démarches dans cette nuit fatale est la vraie. C'est pourquoi je lui prête encore l'appui de mon amitié. Aussi longtemps que durera pour moi la certitude dont je vous parle, je ne l'abandonnerai point. Et si quelque considération humaine ou mondaine pouvait ébranler ma résolution, je serais honteux de moi-même et de ma bassesse. Sachez bien que la bonne opinion du monde entier, que je pourrais gagner en agissant ainsi, ne saurait compenser la perte de ma propre estime. »

Bon et brave cœur ! et si modeste ! Pas plus de présomption vaniteuse que chez le plus doux écolier.

Il était simplement et fermement fidèle à son devoir dans les grandes comme dans les petites choses.

N'est-ce pas le fait des grands cœurs ?

Il n'y a pas de petite chose pour un grand cœur.

« Qui donc, selon vous, a commis le forfait ? s'écria M. Honeythunder.

— Dieu me garde, dit M. Crisparkle, dans le désir de justifier un de mes semblables, d'en incriminer un autre ! Je n'accuse personne.

— Pouah !… s'écria M. Honeythunder avec une grande affectation de dégoût, car ce n'étaient pas là les principes d'après lesquels se conduisaient les philanthropes de sa confrérie. Tenez, monsieur, vous n'êtes pas un témoin désintéressé, mettez-vous bien cela dans l'esprit.

— Comment puis-je être un témoin intéressé ? demanda M. Crisparkle en souriant avec candeur.

— Une certaine somme qui vous était allouée pour vos soins à votre élève peut bien avoir obscurci votre jugement, répliqua brutalement M. Honeythunder.

— Et cette somme j'espère toujours la conserver, répliqua M. Crisparkle qui commençait à comprendre. N'est-ce pas aussi ce que vous voulez dire ?

— Eh bien, monsieur, reprit le philanthrope de profession, en se levant et en enfonçant ses deux mains dans les poches de son pantalon, je ne mesure pas aux

gens les chapeaux ; s'ils trouvent que j'en ai qui leur conviennent, ils peuvent les prendre et se les mettre sur la tête. C'est leur affaire et non la mienne. »

M. Crisparkle le regarda avec indignation.

« Monsieur Honeythunder, dit-il, je pensais en venant ici n'avoir pas à me défendre contre les façons et les manœuvres de votre secte. Vous oubliez les formes tolérantes que doit toujours avoir une conversation privée. Vous m'avez fourni un si bel échantillon de votre philanthropie que je mériterais ce qui m'arrive si je gardais le silence. Et quant à vos manœuvres, savez-vous qu'elles sont détestables ?

— C'est-à-dire, monsieur, qu'elles ne sont pas de votre goût.

— Elles sont détestables, reprit M. Crisparkle, sans tenir compte de l'interruption ; elles violent le sentiment de justice qui convient à des chrétiens, et la réserve qui doit exister entre des gens comme il faut. Vous osez bien déclarer tout net qu'un grand crime ayant été commis, j'en connais l'auteur et que je suis au courant de toutes les circonstances du meurtre. J'ai de nombreuses et puissantes raisons pour croire positivement M. Neville innocent. Eh bien ! Parce que je ne partage pas votre opinion sur ce point essentiel, quelle est la ressource oratoire à laquelle vous avez recours ? Vous vous retournez contre moi, vous m'accusez tout au moins de ne pas sentir l'énormité du crime et de m'en faire le défenseur et le complice. Vous me prenez à partie comme représentant votre adversaire. Ce sont les artifices ordinaires dans vos

réunions publiques et ce qu'on appelle vos jeux de plate-forme, vous avez l'habitude des professions de foi appuyées sur de pernicieux mensonges. Ce n'est pas la première fois que vous m'attaquez. Dans vos réunions, vous proclamez volontiers que je ne crois à rien, et parce que je ne plie pas le genou devant un faux Dieu de votre façon, vous prétendez que je nie le vrai Dieu. Il est vrai que vous ne savez pas bien ce que vous dites. Je vous ai entendu soutenir que la guerre était une calamité et proposer de l'abolir à l'aide d'un enchaînement de raisonnements embrouillés que vous agitiez en l'air comme la queue d'un cerf-volant. Je suis étonné que ce jour-là, fidèle à vos habitudes de plate-forme, vous ne m'ayez pas représenté comme un démon incarné prenant plaisir aux horreurs des champs de bataille. Oh ! je connais vos moyens et ceux des vôtres, les faiseurs de motions, vos professeurs réguliers de tous les degrés déchaînés contre le prochain comme autant de Malais affolés ; ils se font une joie d'attribuer à leurs adversaires les façons de penser les plus basses et les plus indignes. Vous mettez en avant des faits que vous savez faux, des arguments et des chiffres que vous savez menteurs. Vous devriez en rougir. C'est pourquoi, M. Honeythunder, je considère la plate-forme comme d'un bien mauvais exemple et comme étant la pire des écoles pour la vie publique ; mais tenez pour certain que si vous transportez vos procédés oratoires dans la vie privée, ils deviennent tout à fait abominables.

— Voilà de graves paroles, monsieur ! dit le philanthrope.

— Je l'entends bien ainsi, monsieur, dit M. Crisparkle. Bonsoir. »

Il sortit de l'asile de Philanthropie et marcha d'abord avec une grande rapidité.

Mais bientôt il reprit son allure habituelle ; et le sourire reparut sur son visage, lorsqu'il se demanda ce qu'aurait dit la bergère en porcelaine de Saxe, si elle avait vu la manière dont il avait traité M. Honeythunder dans cette dernière escarmouche.

Car M. Crisparkle avait juste assez d'innocente vanité, pour croire que son adversaire ne s'en relèverait point et pour se réjouir d'avoir si bien secoué la jaquette philanthropique.

Il se transporta dans Staple Inn, mais non dans la maison qui portait les lettres P.J.T., et où demeurait M. Grewgious.

Il gravit un escalier qui craquait sous ses pas et atteignit un petit appartement sous les combles.

Là il tourna le loquet d'une porte…

Il se trouva devant Neville Landless, assis à sa table de travail.

Un air de retraite et de solitude régnait également dans cette pièce, et sur la physionomie de celui qui l'habitait.

Neville paraissait aussi fatigué, aussi usé que l'appartement lui-même.

Les plafonds lambrissés, les serrures rouillées, les grosses poutres sur lesquelles s'amassait la poussière, donnaient à ce logis l'air d'une prison.

Celui qui l'occupait avait bien le visage hagard d'un prisonnier.

Pourtant, le soleil pénétrait dans ce vilain grenier, par la fenêtre qui s'élevait en saillie au milieu du toit, et dans l'étroit chenal noir de suie qu'elle formait sur le lit de tuiles, quelques pauvres moineaux sautillaient péniblement comme des invalides emplumés qui auraient laissé leurs béquilles dans leurs nids.

On entendait aussi tout près de là un bruit de feuilles qui produisait comme une vague, oh ! bien vague, musique champêtre.

Les meubles étaient plus que modestes, mais il y avait une bonne collection de livres ; c'était bien la demeure d'un pauvre étudiant, les livres seulement avaient été choisis, prêtés, ou donnés par M. Crisparkle ; on le vit bien au coup d'œil amical qu'il leur lança furtivement en entrant.

« Comment allez-vous, Neville ?

— J'ai bon courage, M. Crisparkle, et je travaille.

— Je ne voudrais pas voir vos yeux si brillants, dit le Chanoine en laissant aller lentement la main qu'il avait prise dans la sienne.

— Ils brillent à votre vue, répliqua Neville. Quand vous partirez, ils auront bientôt perdu leur éclat.

— Reprenez le dessus, oubliez le passé, fit le Chanoine. Travaillez et vous y arriverez, Neville !

— Si j'étais mourant, je sens qu'un mot de vous me rappellerait à la vie ; si mon pouls s'était arrêté, si vous le touchiez, je crois qu'il se remettrait à battre, dit Neville. J'ai repris le dessus, monsieur, et je vais très-bien. »

M. Crisparkle eut un geste imperceptible.

« Tenez ! dit-il, en montrant ses propres joues brillantes de santé, je voudrais vous voir mon teint. Vous auriez besoin d'un peu plus de soleil. »

Un abattement subit se manifesta chez Neville.

« Je ne me suis pas encore assez enhardi pour sortir souvent, dit-il. Cela viendra ; mais je n'ai pas à présent la force nécessaire. Si vous aviez traversé comme moi les rues de Cloisterham, et si vous aviez vu ce que j'ai vu… des yeux qui se détournaient et les gens les meilleurs s'écartant devant moi en silence… vous comprendriez que je ne me soucie point d'aller par les rues au grand jour.

— Mon pauvre garçon ! dit le Chanoine, avec un accent si sympathique, que le jeune homme lui saisit la main. Je n'ai jamais dit que cela fût déraisonnable, je ne l'ai même jamais pensé. Mais j'aimerais à vous voir vous armer de courage.

— Le désir que vous exprimez est une raison pour moi d'être courageux, mais je ne le puis pas encore. Je ne peux pas me persuader que les yeux mêmes des

étrangers qui circulent dans cette grande cité ne se fixent pas sur moi avec un air de soupçon. Je me sens comme marqué du sceau de la réprobation générale. Aussi quand je sors, c'est seulement à la nuit. L'obscurité me couvre et je me sens plus fort. »

M. Crisparkle posa une main sur son épaule et le regarda.

« Si je pouvais changer de nom, dit Neville, je l'aurais déjà fait. Mais comme vous me l'avez sagement fait observer, ce serait me donner l'air d'un coupable. S'il m'avait été possible de m'enfuir dans quelque pays éloigné, j'aurais pu y trouver du soulagement ; mais il n'y faut pas penser pour la même raison. Me cacher ou m'enfuir, ce serait prêter à la même interprétation. Il me paraît un peu dur d'être ainsi attaché au pilori, quand je suis innocent, mais je ne dois pas me plaindre.

— Et il ne faut pas attendre un miracle qui vous secoure, Neville, dit M. Crisparkle avec compassion.

— Non, monsieur, je sais que je n'ai rien à attendre que de la longueur du temps et des circonstances.

— Le temps amènera votre justification, Neville.

— Je le crois et j'espère vivre assez pour voir ce grand jour. »

Mais s'apercevant que l'accablement dans lequel il était tombé jetait une ombre sur le visage du chanoine, et peut-être aussi, sentant que la large main qui s'appuyait

sur son épaule n'était plus aussi ferme, il secoua sa tristesse et dit :

« Excellentes circonstances pour se livrer à l'étude, dans tous les cas ! Et vous savez, monsieur Crisparkle, combien j'ai besoin d'étudier. Vous m'avez conseillé de me livrer spécialement à l'étude difficile du droit : je me suis laissé guider par les avis d'un ami et d'un protecteur tel que vous. Un si bon ami et un si tendre protecteur. »

Il prit la main qui était sur son épaule et la baisa.

M. Crisparkle regarda les poutres du plafond ; son œil n'était plus aussi brillant que lorsqu'il était entré.

« Je conclus de votre silence sur mon tuteur que celui-là aussi m'est hostile, monsieur Crisparkle, » dit Neville.

Le chanoine répondit :

« Votre ex-tuteur est un fou et il n'importe absolument rien aux yeux de toute personne sensée que vous l'ayez pour vous ou contre vous.

— Il est heureux que j'aie de quoi vivre avec économie, reprit Neville avec un mélange de mélancolie et de gaieté, jusqu'à ce que mon éducation soit complète et l'heure de ma justification arrivée ! Sans cela j'aurais pu fournir une nouvelle preuve de la vérité du proverbe : En attendant que l'herbe pousse, le cheval meurt de faim !

Il avait ouvert un livre en disant cela, et il s'était replongé dans la lecture.

Il s'attachait surtout aux passages annotés sur des pages blanches intercalées entre chaque feuille du texte.

M. Crisparkle, assis auprès de lui, se mit à lui exposer ses avis et ses corrections.

Les devoirs que le Chanoine avait à remplir à la cathédrale rendaient ses visites à Londres difficiles et souvent elles étaient séparées par des intervalles de quelques semaines, mais elles étaient aussi profitables que précieuses pour Neville Landless.

Quand ils eurent terminé ensemble le travail qu'ils s'étaient imposé, ils vinrent s'accouder sur le bord de la fenêtre ; de là ils avaient la vue d'un coin du jardin.

« La semaine prochaine, dit M. Crisparkle, vous cesserez d'être seul, vous aurez une compagne dévouée.

— Et pourtant, répliqua Neville, ce lieu me semble bien peu convenable pour y amener ma sœur.

— Je ne suis pas de cet avis. Il y a un devoir à remplir ici. Les sentiments affectueux, la raison, et le courage d'une femme, sont nécessaires dans cette maison.

— Je voulais dire, répliqua Neville, que le quartier est bien triste, et qu'Helena n'y trouvera ni amis ni société.

— Vous n'avez qu'à vous rappeler, dit M. Crisparkle, que vous y êtes vous-même et que c'est Helena qui vous décidera enfin à sortie et à goûter un peu de soleil. »

Tous deux gardèrent le silence pendant un instant, puis M. Crisparkle reprit la parole.

« Quand nous avons causé pour la première fois ensemble, Neville, vous m'avez dit que votre sœur s'était élevée au-dessus des circonstances défavorables de votre vie passée. Vous avez même ajouté qu'elle s'était montrée aussi supérieure à vous que la tour de la cathédrale de Cloisterham dépasse les cheminées du Coin du Chanoine. Vous le rappelez-vous ?

— Parfaitement.

— J'attribuais alors ces paroles à un élan d'enthousiasme fraternel et peu importe ce que j'en pense à présent. Ce que je voulais faire ressortir, c'est que, sous le rapport de la fierté, votre sœur vous donne un grand et utile exemple.

— Sur tous les points qui constituent un beau caractère, elle est pour moi un grand modèle.

— Bien ! mais pour ce qui est de la fierté, imitez-la. Votre sœur a appris à maîtriser ce qu'il y a d'orgueilleux dans sa nature. Elle peut se vaincre, même quand elle est blessée dans l'affection qu'elle a pour vous. Nul doute qu'elle n'eût souffert dans ces mêmes rues où vous avez si profondément souffert vous-même ; nul doute que sa vie n'ait été assombrie par le nuage qui a obscurci la vôtre ; mais elle a forcé son orgueil à demeurer calme. Elle est soutenue par sa confiance en vous et dans la vérité ; elle passe son chemin la tête haute, et on commence à la tenir en aussi haute estime que personne. Chaque jour, à chaque heure de sa vie, depuis la dispari-

tion d'Edwin Drood, elle a affronté la malignité et la sottise déchaînées contre vous, comme pouvait seule le faire une nature courageuse et bien dirigée. Et c'est ainsi qu'elle se conduira jusqu'au bout. Une autre sorte d'orgueil plus faible et moins vaillant aurait pu succomber à la douleur, mais votre sœur sait éviter de se laisser dominer et de fléchir. »

Les joues pâles du jeune homme se colorèrent.

« Je ferai tout pour imiter Hélène, dit-il.

— Faites-le, et vous, qui êtes un homme, montrez-vous aussi brave qu'une femme, répondit énergiquement M. Crisparkle. Il se fait tard. Voulez-vous venir m'accompagner, quand la nuit sera tout à fait sombre ? Notez bien que ce n'est pas moi qui désire attendre l'obscurité. »

Neville répliqua qu'il était prêt à l'accompagner à l'instant.

Mais M. Crisparkle se rappela qu'il avait une visite d'un moment à faire à M. Grewgious, auquel il devait une politesse ; il promit de ne faire qu'entrer chez l'homme de loi et de rejoindre Neville au pied de la maison.

M. Grewgious, aussi empesé que d'habitude, était assis buvant son vin dans l'obscurité près de sa fenêtre ouverte.

Le verre et le flacon étaient à sa portée ; il avait les jambes allongées sur le rebord de la fenêtre ; tout son corps avait la rigidité d'un tire-bottes.

« Comment allez-vous, révérend monsieur ? dit M. Grewgious qui offrit au Chanoine de se rafraîchir, offre déclinée aussi cordialement qu'elle avait été faite ; et comment se trouve votre élève dans le logis que j'ai eu le plaisir de vous recommander, comme étant vacant par bonheur et tout à fait convenable ? »

M. Crisparkle fit à ces questions les réponses qu'elles comportaient.

« Je suis bien aise que ce logement vous ait agréé, dit M. Grewgious, j'éprouve une sorte de plaisir à avoir ce jeune homme, là, sous les yeux. »

Comme il eût fallu à M. Grewgious des yeux merveilleusement perçants pour apercevoir les fenêtres de Neville, le Chanoine pensa que la phrase devait être prise au figuré et n'y répondit que par un sourire.

« Et comment avez-vous laissé M. Jasper, révérend monsieur ? dit M. Grewgious. »

M. Crisparkle avait laissé M. Jasper parfaitement bien portant.

« Et où est ce bon M. Jasper, à cette heure, révérend monsieur ?

— Mais, dit M. Crisparkle, à Cloisterham.

— Et quand l'avez-vous quitté, révérend monsieur ?

— Ce matin.

— Hum ! fit M. Grewgious, il ne vous a pas dit qu'il partait peut-être ?

— Qu'il partait ?… Pour aller où ?…

— Pour une destination quelconque apparemment, dit M. Grewgious.

— Non, il ne me l'a pas dit.

— C'est qu'il est ici, fit M. Grewgious qui, tout en posant ces diverses questions, n'avait pas cessé de tenir ses regards dirigés hors de la fenêtre. Et il n'a pas un air bien agréable, n'est-ce pas ? Voyez plutôt. »

M. Crisparkle allait se jeter à la fenêtre quand M. Grewgious ajouta :

« Si vous êtes assez bon pour vous placer derrière moi, dans l'ombre de la chambre, et pour regarder à la croisée du second étage, vous y verrez l'individu dont je vous parle, c'est-à-dire votre ami et concitoyen ; vous verrez aussi qu'il se cache.

— Vous avez raison ! s'écria M. Crisparkle.

— Hum fit de nouveau M. Grewgious, en se retournant si brusquement, que son visage toucha presque celui de M. Crisparkle. Que croyez-vous qu'il fasse ici, votre ami et concitoyen ? »

Le dernier passage du journal que Jasper lui avait lu revint à l'instant à l'esprit de M. Crisparkle, qui ressentit une vive impression ; il demanda naïvement à M. Grewgious s'il était possible que Neville fût exposé à se voir l'objet d'un fâcheux espionnage ?

« Je le pense, répliqua M. Grewgious d'un air refrogné. Oui !

— Un espionnage qui non-seulement serait le tourment de sa vie, continua M. Crisparkle avec chaleur, mais qui l'exposerait à la torture des soupçons quoi qu'il fasse et dans quelque lieu qu'il se réfugie.

— Oui ! dit M. Grewgious toujours pensif. Mais n'est-ce pas M. Neville que je vois en bas et qui vous attend ?

— Ce doit être lui.

— Alors ayez la bonté de m'excuser si je suis impatient de vous voir sortir pour aller le rejoindre. Suivez le chemin que vous deviez suivre et n'ayez par l'air de remarquer notre ami de Cloisterham. Je suis bien aise de l'avoir sous les yeux ce soir, savez-vous ? »

M. Crisparkle, sans répondre autrement que par un signe d'assentiment significatif, se conforma au conseil de M. Grewgious ; il rejoignit Neville et ils s'éloignèrent tous les deux.

Ils dînèrent ensemble et se séparèrent à la station du chemin de fer : M. Crisparkle, pour retourner chez lui, et Neville pour se promener par les rues, traverser les ponts, faire une longue course à travers la Cité, au milieu de l'obscurité favorable.

Il prit cet exercice salutaire jusqu'à ce qu'il se sentit épuisé de fatigue.

Il était minuit lorsqu'il rentra de son expédition solitaire et qu'il gravit son escalier, dont les fenêtres étaient ouvertes, car la nuit était chaude.

En arrivant au faîte de la maison, il tressaillit de surprise (son logement étant le seul de cet étage) à la vue d'un étranger assis sur le rebord de la fenêtre.

Hardi comme un vitrier, cet individu semblait n'avoir guère souci de ne pas se rompre le cou ; la position de son corps, placé en dehors de la fenêtre, donnait à penser qu'il était plutôt arrivé par les gouttières que par l'escalier.

L'étranger ne dit rien jusqu'au moment où Neville eut mis la clef dans la serrure de sa porte, puis, se croyant sûr alors de l'identité du jeune homme, il prit la parole :

« Je vous demande pardon, monsieur, dit-il en sautant à bas de la fenêtre et en s'avançant d'un air cordial et d'une façon qui prévenait en sa faveur. Mes haricots vous occupent… Ma porte est à côté de la vôtre. »

Neville resta complètement interdit.

« Et mes plantes grimpantes, reprit l'étranger, mes plantes, à fleurs écarlates, ne vous déplaisent point.

— Oh ! s'écria Neville qui comprenait enfin. La mignonnette et les giroflées aussi sont très-belles.

— Très-belles, dit le singulier personnage.

— Entrez, je vous prie. »

Neville alluma sa bougie et fit asseoir son visiteur : un beau garçon, au visage cuivré, mais dont le corps robuste et les larges épaules accusaient un âge plus mûr que celui du jeune Landless.

Il avait vingt-huit à trente ans peut-être ; il était fortement brûlé par le soleil, et le contraste entre son visage bruni et son front blanc que protégeaient les bords de son chapeau, entre ses joues hâlées et son cou demeuré blanc aussi sous sa cravate, pouvait bien prêter à rire ; mais la largeur de ce beau front, de ces grands yeux bleus pleins de feu, et de ces belles dents, le rendaient tout à fait aimable à voir.

« J'ai remarqué… dit-il. Mon nom est Tartar. »

Neville inclina la tête.

« J'ai remarqué… excusez-moi… que vous vivez très-renfermé et que vous semblez aimer mon jardin aérien. S'il vous plaisait d'en jouir davantage, je pourrais tendre quelques fils qui uniraient mes fenêtres aux vôtres et sur lesquelles les plantes grimpantes aimeraient à courir. J'ai encore quelques pots de mignonnette et de giroflée que je pourrais pousser le long de la gouttière à l'aide d'une gaffe… Je suis marin… Je pourrais également les retirer quand elles auraient besoin d'être arrosées ou taillées, de manière à ce que vous n'en éprouviez aucun dérangement. Cependant je n'ai pas voulu prendre cette liberté sans vous en demander la permission. Je vous le réitère : mon nom est Tartar, même étage que vous dans la maison, porte à côté.

— Vous êtes bien bon.

— Pas du tout ; je vous dois des excuses pour me présenter à vous si tard. Mais ayant remarqué, veuillez encore m'excuser, que vous allez ordinairement vous promener à la nuit, j'ai pensé que je vous causerais moins de dérangement en attendant votre retour. Je suis toujours effrayé de déranger les gens occupés, n'étant moi-même qu'un paresseux.

— Je ne l'aurais pas pensé.

— Vraiment ! Eh ! Je prends cela pour un compliment. J'ai été élevé dans la marine royale, et j'étais premier lieutenant quand je l'ai quittée. Mais un oncle à moi, qui avait eu des déceptions au service, m'ayant laissé sa fortune à la condition de quitter la marine, j'ai accepté l'héritage et donné ma démission.

— Tout récemment, je suppose ?

— Pendant douze ou quinze ans j'avais mené la vie aventureuse du marin. Je suis venu ici environ neuf mois avant vous. J'ai fait une récolte avant votre arrivée. J'ai choisi le lieu que j'habite, parce que, ayant, servi, en dernier lieu, sur une petite corvette, j'ai réfléchi que je me sentirais bien plus chez moi, si j'avais l'occasion constante de me cogner la tête contre le plafond. En outre, cela ne vaudra jamais rien, pour un homme qui a été à bord d'un navire depuis son enfance, de passer tout d'un coup à une vie de luxe ; d'ailleurs, ayant été longtemps accoutumé à une très-maigre part de propriété territoriale, j'ai pensé que je me préparerais plus aisément à administrer un domaine, en commençant par la culture en pots. »

Tout plaisamment que cela fût dit, ces paroles avaient un fond de sérieux qui leur donnait un rare cachet d'originalité.

« J'ai suffisamment parlé de moi-même, reprit le lieutenant, ce n'est pas mon habitude, et je ne l'ai fait que pour me mieux présenter à vous. Si vous voulez me permettre de prendre la liberté que je vous ai demandée, ce sera vraiment une œuvre de charité. J'aurai ainsi quelque chose de plus à faire. Et ne supposez pas que je veuille établir entre nous des rapports indiscrets qui pourraient vous déranger ou vous interrompre dans votre travail, car c'est bien loin de mon intention. »

Neville lui répondit qu'il lui était grandement obligé et qu'il acceptait avec reconnaissance son aimable proposition.

« Je suis très-heureux de prendre vos fenêtres à la remorque, dit le lieutenant. D'après ce que j'ai vu de vous, pendant que je jardinais à ma fenêtre et que vous regardiez à la vôtre, j'ai pensé… excusez-moi toujours… que vous étiez peut-être un peu trop studieux. Vous avez l'air assez délicat ! Puis-je vous demander si votre santé ne serait pas compromise ?

— J'ai eu à supporter une grande douleur morale, dit Neville un peu confus. Il s'en est fallu de peu, en effet, que je ne fusse malade.

— Pardonnez-moi, » dit M. Tartar.

Avec la plus grande délicatesse il ramena la conversation sur les fenêtres et demanda s'il ne pouvait pas regarder par l'une d'elles.

Dès que Neville la lui eut ouverte il sauta par-dessus la barre d'appui comme s'il allait faire une reconnaissance sur le toit.

« Pour l'amour du ciel ! s'écria Neville, où allez-vous, M. Tartar ? Vous allez vous rompre les os !

— Tout va bien ! dit le lieutenant en regardant froidement autour de lui, sur le sommet de la maison. Tout est facile à arrimer. Les fils et les supports seront installés avant que vous ayez sauté à bas du lit demain matin. Puis-je prendre ce chemin, ce sera le plus court pour rentrer chez moi… Bonne nuit !

— M. Tartar ! répétait Neville, je vous en prie… vous me faites trembler. »

Mais M. Tartar, après lui avoir envoyé un adieu de la main, s'était avancé avec l'agilité d'un chat ; il passa au travers de ses plantes grimpantes, sans déranger une feuille, et arriva chez lui.

M. Grewgious venait d'entr'ouvrir le volet de sa chambre à coucher et se trouvait avoir justement les yeux sur l'appartement de Neville, pour la dernière fois de la soirée.

Heureusement, il regardait alors le devant de la maison et non le derrière, sans quoi cette apparition et cette

disparition mystérieuses l’auraient empêché de dormir toute la nuit ; il n’aurait pu s’expliquer ce phénomène.

Mais M. Grewgious ne voyant pas de lumière aux fenêtres de Neville, laissa ses regards errer des croisées aux étoiles ; il semblait chercher à y lire quelque chose qui lui était encore caché.

Il n’était pas difficile, M. Grewgious !

Beaucoup d’entre nous voudraient bien lire dans les étoiles, mais nul ne connaîtra la langue des astres en ce monde, et il est probable que nous apprendrons encore quelques autres langues humaines avant que nous nous soyons rendus maîtres de l’alphabet des planètes.

# CHAPITRE XVIII

# UN NOUVEL HABITANT VIENT S'ÉTABLIR À CLOISTERHAM

Vers cette époque, un étranger apparut dans Cloisterham.

C'était un personnage à cheveux blancs, avec des sourcils noirs ; il portait une grande redingote boutonnée jusqu'en haut, un gilet de buffle, et certain pantalon gris qui affectait l'allure militaire.

Mais il s'annonça à l'Hôtel Crozier, l'hôtel orthodoxe dans lequel il descendit avec son porte-manteau, comme « un chien de paresseux » vivant de son revenu et ayant l'intention de résider un mois ou deux dans cette vieille et pittoresque cité, quitte à s'y fixer définitivement plus tard, si le lieu devenait tout à fait de son goût.

Ces déclarations avaient été faites dans le café de l'Hôtel, à tous ceux que cela pouvait intéresser ou ne pas intéresser, par l'étranger, tandis qu'il attendait sa sole frite, sa côtelette de veau, et sa pinte de sherry.

Et le garçon, les affaires étant fort peu animées à l'Hôtel Crozier, représentait à lui seul tous ceux que cela pouvait intéresser ou ne pas intéresser et avait seul profité de ces informations.

La tête blanche de ce gentleman était d'une grosseur peu commune ; sa chevelure blanche était exceptionnellement épaisse et fournie.

« Je suppose, garçon, dit-il en secouant cette chevelure énorme, avant de s'asseoir pour dîner, qu'un bon logement pour un homme seul peut se trouver dans ce quartier ? »

Le garçon n'en doutait pas.

« Quelque chose de vieux, dit le gentleman. Prenez mon chapeau qui est accroché à cette patère, voulez-vous ? Non, je n'ai pas besoin que vous me le donniez, regardez à l'intérieur. Que voyez-vous d'écrit ? »

Le garçon lut :

« Datchery. »

« Maintenant, vous savez mon nom, dit le gentleman ; Dick Datchery. Raccrochez mon chapeau. Je disais donc que quelque chose de vieux serait surtout à mon gré, quelque chose d'étrange et sortant du commun, quelque chose de vénérable, d'architectural, et d'incommode bien entendu. J'aime ce qui est incommode.

— Nous avons un grand choix de logements incommodes ici, monsieur, répondit le garçon avec une confiance modeste dans les ressources de la ville. Certainement, je ne doute pas que vous ne trouviez ce qui vous conviendra, quelque difficile que vous puissiez être. Mais un logement architectural !… »

Ceci semblait embarrasser le garçon, et il secoua la tête.

« Rien qui dépende de la cathédrale, suggéra M. Datchery.

— M. Tope, fit le garçon dont le visage s'éclaircit et qui se frotta le menton, M. Tope pourrait mieux vous renseigner que moi dans ces circonstances.

— Qu'est-ce que M. Tope ? » demanda Dick Datchery.

Le garçon expliqua que c'était le bedeau de la cathédrale, que M^me^ Tope avait dans un temps loué des logements ou offert d'en louer, mais que personne ne s'étant présenté, l'écriteau, qui avait pris rang parmi les vieilles institutions de Cloisterham, avait disparu ; il était probablement tombé un beau jour par vétusté, et n'avait plus été raccroché à la porte.

« J'irai rendre visite à M^me^ Tope après mon dîner, » dit M. Datchery.

En effet, quand il eut pris son repas, il se fit renseigner sur la route qu'il devait suivre et se mit en marche.

Mais la position de l'hôtel étant fort retirée, et les indications du garçon ayant été moins que précises, il se trouva bientôt fort embarrassé, allant de ci et de là dans les environs de la tour de la cathédrale d'où la demeure de M^me^ Tope ne pouvait être éloignée.

Il semblait jouer au jeu favori des enfants : il brillait quand il voyait la tour et gelait quand il ne pouvait plus l'apercevoir.

M. Datchery devenait de plus en plus froid, quand il arriva en vue d'un coin du cimetière abandonné où broutait un malheureux mouton.

Nous disons malheureux, parce qu'un hideux jeune garçon qui le lapidait à travers la clôture, l'avait déjà rendu boiteux d'une jambe, et semblait animé de la bienveillante intention de poursuivre ses exploits, en brisant les trois autres pattes de la pauvre bête.

« Touché encore ! s'écriait l'enfant quand l'animal sautait. Ma pierre a fait une marque dans la laine.

— Laisse cette hôte tranquille ! dit M. Datchery. Ne vois-tu pas que tu l'as déjà rendu boiteuse ?

— C'est pas vrai ! réplique l'enfant. C'est lui-même qui s'est blessé, je l'ai vu, et c'est un avertissement que je lui donne pour qu'il n'abîme pas davantage le mouton de son maître.

— Viens ici.

— Je ne veux pas… Je viendrai si vous m'attrapez.

— Reste où tu es alors et montre-moi où est la demeure de M^me^ Tope.

— Comment puis-je rester où je suis et vous montrer la demeure des Tope, quand leur maison est de l'autre

côté de la cathédrale, et qu'il faut pour y arriver faire quantité de tours et de détours ? Imbécile ! Ah ! ah ! ah !

— Montre-moi le chemin et je te donnerai quelque chose.

— Venez alors ! »

Ce petit dialogue terminé, l'enfant se mit en marche et, après un certain temps, s'arrêta à quelque distance d'une arcade voûtée.

« Regardez là – bas, dit-il, vous voyez ces fenêtres et cette porte ?

— C'est là qu'habite Tope ?

— C'est pas vrai ! ce n'est pas là. Ceci est la demeure de Jasper.

— En vérité ! » dit M. Datchery.

Et il regarde de nouveau avec un intérêt évident.

« Oui, et je n'en irai pas plus près, c'est moi qui vous le dis.

— Pourquoi ?

— Parce que je n'ai pas envie de me faire enlever de terre, prendre à la gorge, et étrangler par ce bourreau-là. Ah ! ah ! ah ! Une bonne pierre atteindra le derrière de sa belle tête quelque jour ! Maintenant, regardez de l'autre côté de l'arcade, pas du côté où est la porte de Jasper, de l'autre.

— Bon !

— Un peu plus avant il y a une porte basse à laquelle on arrive en descendant deux marches. C’est là qu’habitent les Tope ; leur nom est gravé sur une plaque.

— Bien. Toi, regarde par ici, dit M. Datchery en montrant un shilling, tu me dois la moitié de ceci.

— C’est pas vrai ! Je ne vous dois rien. Je ne vous ai jamais vu.

— Je te dis que tu me dois la moitié de ceci, parce que je n’ai pas six pence dans ma poche. Ainsi donc, la première fois que nous nous rencontrerons, tu feras quelque chose pour moi, afin de me payer.

— Très-bien, donnez, vieux.

— Quel est ton nom et où demeures-tu ?

— Deputy, à l’Auberge des Voyageurs à Deux Sous, de l’autre côté de la pelouse. »

L’enfant s’enfuit à l’instant avec le shilling, dans la crainte que M. Datchery ne se repentît de sa générosité.

Mais il s’arrêta quand il fut à une distance suffisante pour n’avoir plus d’inquiétude, et il se mit à lui exécuter une danse satanique dans le but de faire comprendre à l’étranger que son présent était irrévocable.

M. Datchery ôta son chapeau pour fourrager son épaisse chevelure blanche, et semblant tout à fait résigné à être plus généreux qu’il ne l’aurait voulu, il se dirigea vers la porte des Tope.

L'habitation officielle de M. Tope communiquait par un escalier avec celle de M. Jasper, ce qui rendait plus facile à M^me^ Tope d'exercer ses fonctions domestiques auprès de ce gentleman.

C'était un logis de proportions très-modestes et qui avait assez l'apparence d'une froide prison.

Les vieilles murailles en étaient massives ; des chambres modernes y avaient été pratiquées après coup, sans aucun plan préalablement conçu.

La porte principale s'ouvrait directement sur une pièce de forme plus que bizarre, avec un plafond voûté ; suivait une autre pièce également bizarre et toujours un plafond voûté ; les fenêtres étaient petites et enfoncées dans l'épaisseur des murs.

Telles étaient les deux chambres obscures et sans air composant l'appartement que M^me^ Tope avait si longtemps offert aux locataires de la ville qui n'avaient pas su l'apprécier.

M. Datchery se montra plus juste appréciateur.

Il trouva qu'en laissant la porte d'entrée ouverte il jouirait de la société de tous ceux qui passaient et repassaient sous l'arcade et qu'il obtiendrait ainsi assez de jour.

M. et M^me^ Tope, qui habitaient au-dessus de lui, se servant pour entrer et pour sortir d'un petit escalier qui donnait dans l'enceinte au moyen d'une porte ouvrant à

l'extérieur, pouvaient bien gêner les rares passants qui circulaient par ce chemin étroit.

Mais l'escalier principal restait ainsi à M. Datchery qui devait en jouir seul et cela lui convenait.

Il trouva le prix du loyer modéré et toutes les dispositions intérieures aussi étranges et aussi incommodes qu'il les avait désirées.

Il fit donc marché pour le logement, paya comptant, et consentit à prendre possession le soir même à la condition qu'il pourrait aller aux références auprès de Jasper, lequel occupait la maison de la porte du cloître, dont le trou habité par le bedeau n'était après tout qu'une dépendance.

« Le pauvre cher monsieur est bien solitaire et bien triste, » dit Mme Tope.

Mais elle ne doutait pas qu'il parlerait en sa faveur.

« Peut-être monsieur, répéta-t-elle, a-t-il entendu dire quelque chose de ce qui est arrivé l'hiver dernier ? »

M. Datchery avait une connaissance confuse des événements en question, il répondit qu'il se les rappellerait peut-être en cherchant de son mieux dans ses souvenirs ; mais il n'avait aucune envie d'y chercher.

Il demanda pardon à Mme Tope et lui fit observer qu'il n'était qu'un simple vieux bonhomme vivant de son revenu aussi paresseusement qu'il le pouvait, en relations avec beaucoup de gens, ce qui lui rendait difficile

de garder fidèlement dans sa mémoire toutes les histoires qu'on lui racontait.

M. Jasper s'étant, en effet, montré disposé à parler favorablement pour M. Tope, M. Datchery, qui lui avait fait passer sa carte, fut invité à monter l'escalier de la poterne.

« Le maire est avec lui, dit M. Tope ; mais il ne faut pas le considérer comme un visiteur, car lui et M. Jasper sont de grands amis qui ne se quittent point.

— Mille excuses, dit M. Datchery en mettant son chapeau sous son bras et en s'adressant aux deux gentlemen. Je prends ici une précaution égoïste et qui n'est intéressante que pour moi-même. Mais je suis un simple particulier vivant de ses revenus, ayant l'intention de se fixer dans un endroit agréable et tranquille pour y passer une partie de sa vie, et j'ose vous demander si la famille Tope est tout à fait respectable. »

M. Jasper pouvait en répondre sans la moindre hésitation.

« Cela me suffit, monsieur, dit M. Datchery.

— Mon ami, le maire de la ville, ajouta M. Jasper en présentant M. Datchery d'un geste de la main à ce potentat. La recommandation de M. Sapsea, en ces circonstances, sera beaucoup plus importante que celle d'un pauvre personnage obscur tel que moi ; M. le maire témoignera en faveur de ces bonnes gens, je n'en doute pas.

— L'honorable maire, dit M. Datchery en saluant très-bas, me place sous le coup d'une obligation infinie.

— Très-braves gens, monsieur, ce monsieur et cette dame Tope, répliqua M. Sapsea avec condescendance. Très-bonnes opinions… se conduisant très-bien, très-respectueux… très-estimés du Doyen et du Chapitre.

— L'honorable maire leur donne, en ce moment, un certificat dont ils devront être fiers, dit M. Datchery. Je désirerais prendre la liberté de demander à Son Honneur s'il n'y a pas bien des choses dignes d'intérêt dans la cité qui a l'avantage d'être placée sous son autorité ?

— Nous sommes, monsieur, répondit M. Sapsea, une ancienne cité et une cité ecclésiastique. Nous sommes une cité constitutionnelle, et nous soutenons et maintenons nos glorieux privilèges.

— Son Honneur, dit M. Datchery en saluant, m'inspire le désir de connaître mieux cette cité et me confirme dans l'inclination que je sentais déjà d'y finir mes jours.

— Vous avez servi dans l'armée, monsieur, insinua M. Sapsea.

— Monsieur le maire me fait trop d'honneur, répliqua M. Datchery.

— Dans la marine, alors ?

— Trop d'honneur encore, monsieur le maire.

— La diplomatie est une belle profession, reprit M. Sapsea sous forme d'observation générale.

— Là, je le confesse, Son Honneur M. le maire est beaucoup trop fort pour moi, fit M. Datchery en saluant avec un sourire ingénu, un oiseau diplomatique lui-même ne pourrait pas échapper à un fusil tel que le sien. »

Tout cela était très-flatteur.

M. Sapsea flairait un gentleman d'une grande, d'une éclatante habileté, vraiment accoutumé au rang et à la dignité et donnant un bel exemple des façons respectueuses qui conviennent vis-à-vis d'un maire.

Il y avait surtout dans la manière de M. Datchery de parler à la troisième personne quelque chose que M. Sapsea considérait comme un délicat et juste hommage rendu à sa position et à ses mérites.

« Mais j'en demande humblement pardon, dit M. Datchery, Son Honneur monsieur le maire voudra bien m'excuser si j'ai été assez indiscret pour abuser de son temps. J'ai en même temps oublié les humbles intérêts personnels qui doivent me rappeler à mon hôtel.

— Vous n'avez pas du tout à vous excuser, dit M. Sapsea. Je retourne aussi chez moi et s'il vous est agréable de visiter l'extérieur de la cathédrale, qui se trouve sur votre chemin, je serai heureux de vous y conduire.

— Son Honneur monsieur le maire est plus que bon, plus que gracieux. »

Comme M. Datchery, après avoir rendu ses devoirs à M. Jasper, ne voulut jamais consentir à passer devant l'honorable maire, l'honorable maire lui montra le chemin.

M. Datchery le suivit, son chapeau toujours sous le bras, exposant son épaisse chevelure grise à la brise du soir.

« Puis-je demander à Son Honneur, dit-il, si le gentleman que nous venons de quitter est celui dont j'ai entendu parler dans le voisinage, et qu'on dit fort affligé par la perte de son neveu. On dit aussi qu'il a voué sa vie à le venger.

— C'est lui-même, c'est M. John Jasper, monsieur.

— Son Honneur voudrait-elle bien me permettre de lui demander s'il y a de forts soupçons contre quelqu'un ?

— Plus que des soupçons, monsieur, répliqua M. Sapsea. Rien moins que des certitudes.

— Étrange à penser ! s'écria M. Datchery.

— Mais la preuve ! monsieur, la preuve doit être construite pierre à pierre, reprit le maire. La fin doit couronner l'œuvre. Il ne suffit pas à la justice d'une certitude morale, il faut qu'elle soit sûre immoralement… Je voulais dire légalement.

— Son Honneur, dit M. Datchery, me rappelle la vraie nature de la loi… immorale est bien le mot. Comme cela est vrai !

— Cela est vrai puisque je le dis, continue pompeusement le maire. La loi a le bras fort et le bras long. C'est ainsi que je la définis, un bras long et fort.

— Expression belle et énergique ! Et vraie !… Et vraie !… murmura M. Datchery.

— Sans trahir ce que j'appelle les secrets de la prison, reprit M. Sapsea, les secrets de la prison, c'est le terme en usage devant la justice.

— Et de quels autres termes Votre Honneur pourrait-elle se servir, dit M. Datchery, puisque Votre Honneur est un des représentants de la loi ?

— Sans trahir, dis-je, les secrets de la prison, je vous prédis, connaissant la volonté de fer du gentleman que nous venons de quitter… je prends la liberté de qualifier sa volonté de fer… que le bras long atteindra le coupable, que le bras fort le frappera… Voici notre cathédrale, monsieur. Les meilleurs juges se plaisent à l'admirer et tous nos concitoyens en sont quelque peu orgueilleux et satisfaits. »

M. Datchery continuait à marcher la tête découverte.

« Monsieur, je vous en supplie… » lui dit M. Sapsea.

M. Datchery porta la main à sa tête comme s'il s'attendait vaguement à trouver un autre chapeau que celui qu'il tenait sous son bras.

« Je vous en prie, couvrez-vous, monsieur, insista le maire, en ajoutant d'un air superbe : Je n'avais pas songé, je vous l'assure, à vous en prier plus tôt.

— Son Honneur est vraiment trop bon, mais je jouissais de la fraîcheur, » dit M. Datchery.

Ce respectueux Datchery se mit alors à admirer la cathédrale, et M. Sapsea la lui fit voir avec autant de complaisance que si c'eût été lui qui en eût fait le plan et qu'il l'eût bâtie.

Il y avait bien quelques détails qu'il n'approuvait pas, mais il glissait dessus, comme si les ouvriers eussent fait quelques erreurs en son absence.

L'inspection de la cathédrale terminée, il dirigea la promenade du côté du cimetière et s'arrêta pour s'extasier sur la beauté de la soirée.

Cette halte poétique eut lieu, par un effet du hasard, justement dans le voisinage immédiat de l'épitaphe de Mme Sapsea.

« Et à propos, dit M. Sapsea semblant descendre de ses hauteurs ordinaires et rappelé sur la terre par un souvenir subit, ainsi qu'Apollon descendant de l'Olympe pour ramasser sa lyre oubliée, voici quelque chose de ma façon. La partialité des gens de notre ville en a décidé ainsi, et l'on a vu des étrangers parfois en prendre copie. Je ne puis être juge d'une petite œuvre qui est mienne, mais il n'était pas facile de tourner la chose, et je puis dire, de la tourner avec élégance. »

M. Datchery tomba en extase devant la composition de M. Sapsea.

En dépit de son intention de finir ses jours à Cloisterham, ce qui devait lui donner tout le temps de la copier, il l'aurait à l'instant couchée par écrit sur son agenda, sans l'intervention du constructeur du monument, Durdles, que M. Sapsea appela.

M. Sapsea n'était point fâché de fournir à Durdles, en la personne de M. Datchery, un brillant exemple de conduite à tenir à l'égard des supérieurs.

« Ah ! Durdles, c'est le maçon, monsieur, un de nos dignes habitants de Cloisterham ; tout le monde ici connaît Durdles. M. Datchery, Durdles, un gentleman qui vient s'établir ici.

— Durdles n'en ferait rien si Durdles était à sa place, grommela Durdles ; nous sommes des gens ennuyeux.

— Bien certainement, vous ne parlez pas pour vous-même, monsieur Durdles, pas plus que pour Son Honneur.

— Qui est Son Honneur ? demanda Durdles.

— Son Honneur monsieur le maire.

— Durdles n'a jamais comparu devant lui, dit Durdles, autrement que comme un loyal sujet de la mairie, et Durdles n'est point fâché de l'honorer quand il est en sa présence.

Monsieur Sapsea est son nom,

L'Angleterre est sa patrie,

Cloisterham est le lieu de sa résidence,

Commissaire – priseur est sa fonction.

En cet instant, Deputy, précédé par le vol d'une écaille d'huître, parut en scène et demanda payement d'une somme de trois sous, à lui due par M. Durdles, qu'il avait vainement cherché de tous les côtés pour lui réclamer le payement de ses gages légitimes.

Tandis que le gentleman maçon, son paquet sous le bras, cherchait lentement et comptait l'argent, M. Sapsea renseigna M. Datchery sur les habitudes de Durdles, sa profession, son domicile et sa renommée.

« Je suppose qu'un étranger curieux pourrait aller voir vous et vos œuvres, M. Durdles, dit M. Datchery qui semblait alléché par les renseignements du maire.

— Tout gentleman peut venir voir Durdles le soir, s'il apporte avec lui des rafraîchissements pour deux, répondit Durdles tenant un sou double entre ses dents et quelques sous dans ses mains ; et s'il lui plaît de doubler la ration, il sera doublement le bienvenu.

— J'irai. Maître Deputy, que me dois-tu ?

— Une corvée.

— Songe à me payer honnêtement cette corvée en me conduisant à la demeure de M. Durdles, quand il me plaira d'y aller. »

Deputy lança un sifflement strident entre ses dents absentes.

C'est ainsi qu'il payait ses dettes.

Après quoi il s'évapora.

Le magistrat vénéré et son admirateur continuèrent leur route ensemble, et enfin se séparèrent, après beaucoup de cérémonies, à la porte du maire.

L'admirateur, à ce moment, portait encore son chapeau sous le bras et exposait sa chevelure grise à la brise du soir.

M. Datchery se dit à lui-même en examinant sa tête blanche dans la glace du café et tout en arrangeant ses cheveux :

« Pour un simple particulier d'humeur tranquille et vivant paresseusement de son revenu, j'ai eu, ce me semble, une après-midi passablement occupée. »

# CHAPITRE XIX

# UNE OMBRE SUR LE CADRAN SOLAIRE

Une fois encore, M^lle^ Twinkleton avait prononcé son allocution d'adieu, avec accompagnement de vin blanc et de pâtisserie ; une fois encore, les jeunes pensionnaires s'étaient séparées pour aller passer leurs vacances dans leurs familles.

Helena venait de quitter la Maison des Nonnes pour partager la fortune de son frère, et la jolie petite Rosa était seule.

Cloisterham est si brillant et si ensoleillé dans ces beaux jours d'été que les murailles gigantesques de la cathédrale et les ruines du monastère en semblent comme transparentes.

La douce lumière qui les éclaire semble plutôt venir de l'intérieur que du dehors, et les vitraux jettent une flamme éclatante qu'admirent de loin ceux qui passent sur la route poudreuse.

Les jardins de Cloisterham regorgent de fruits, et les pèlerins exténués s'abritent par bandes bruyantes dans la ville.

Ce sont les ouvriers des champs menant la vie nomade entre le temps de la fenaison et celui de la moisson ; on voit bien qu'ils sont faits de la poussière de la terre, ils en sont tout blancs.

Ils s'installent à l'ombre sur le pas des portes et raccommodent en famille leurs chaussures entourées de tresses de paille.

À toutes les fontaines publiques on voit ces troupes de bédouins rafraîchir leurs pieds nus, boire dans leurs mains et faire leurs ablutions tardives.

Cependant la police de Cloisterham prend des airs soupçonneux et manifeste son impatience de voir ces intrus sortir de l'enceinte de la ville, dussent-ils aller se rôtir au soleil sur les routes brûlantes.

Dans l'après-midi de l'une de ces journées, le dernier service étant achevé à la cathédrale et le côté de la rue Haute, où est située la Maison des Nonnes, commençant d'être plongé dans une ombre agréable, sauf son vieux jardin bizarre où le soleil pénétrait encore à travers les arbres, une servante vint trouver Rosa.

La jeune fille frissonna en apprenant que M. Jasper désirait la voir.

Il ne pouvait mieux choisir son moment pour la trouver dans des conditions défavorables et chagrines.

Helena Landless était partie, M^me^ Tisher absente par suite d'un congé, M^lle^ Twinkleton profitant de ses loisirs, avait consenti à contribuer de sa gracieuse personne et

aussi par l’apport d’un pâté de veau à un pique-nique dans le voisinage.

« Oh ! pourquoi… pourquoi avez-vous dit que j’étais à la maison ! » s’écria Rosa épouvantée.

La servante répondit que M. Jasper ne l’avait pas interrogée.

Il avait dit :

« Je sais que mademoiselle est ici… »

Et il avait prié qu’on vint avertir Rosa de sa visite.

« Que dois-je faire… que dois-je faire ?… » se dit Rosa en se tordant les mains.

Prise d’une sorte de désespoir, elle répondit pourtant presque aussitôt qu’elle allait descendre et joindre M. Jasper au jardin.

Elle tressaillit à la pensée d’être enfermée, seule avec lui dans la maison, mais elle pensa que nombre de fenêtres avaient vue sur le jardin, que là elle pourrait appeler, crier et se faire entendre.

Telles étaient les folles idées qui lui traversaient l’esprit.

Elle ne l’avait vu depuis la fatale soirée, que le jour où elle avait été interrogée devant le maire.

Là, il affichait sa sombre vigilance, il ne parlait que du neveu qu’il brûlait de venger.

Rosa prit son chapeau de jardin à son bras et sortit.

Dès qu'elle aperçut Jasper, du porche de la maison, appuyé comme il était sur le cadran solaire, elle éprouva de nouveau l'horrible sentiment de contrainte qu'il exerçait autrefois sur elle.

Elle aurait voulu retourner en arrière, mais déjà on eût dit qu'il la fascinait et l'attirait vers lui.

Elle s'avança et s'assit, la tête penchée, sur un siége rustique, près du cadran.

Elle n'avait pas regardé Jasper à cause de l'horreur qu'il lui inspirait, mais pourtant elle avait vu qu'il était en grand deuil.

Elle aussi portait le deuil : elle ne l'avait pas pris tout d'abord, mais l'absence d'Edwin Drood se prolongeant, elle avait perdu tout espoir, et elle le pleurait comme n'étant plus de ce monde…

Jasper aurait voulu commencer par lui presser la main ; mais elle pressentit son intention et la retira.

Les yeux de Jasper étaient fixés sur elle ; elle le savait, quoique ses yeux, à elle, ne vissent que le gazon.

« Vraiment, dit-il, j'ai attendu… mais en vain… d'être appelé pour reprendre l'accomplissement de mon devoir auprès de vous. »

Les lèvres de Rosa se rapprochèrent ; elle savait que les regards de Jasper étaient toujours fixés sur elle ; elle cherchait une réponse et n'en trouvait pas ; elle finit par dire :

« Votre devoir, monsieur ?…

— Le devoir du professeur, le devoir de vous servir comme un fidèle maître de musique.

— J'ai renoncé à cette étude.

— Vous n'y avez pas renoncé, je pense, vous l'avez discontinuée. Votre tuteur m'a dit que vous interrompiez momentanément nos leçons, sous le coup qui vous avait frappé si douloureusement. Quand les reprendrons-nous ?

— Jamais, monsieur.

— Jamais ?… Vous n'agiriez pas autrement, si vous aviez aimé mon pauvre cher garçon.

— Je l'aimais ! s'écria Rosa avec un élan de colère.

— Oui, mais pas tout à fait… pas tout à fait de la bonne façon. Votre façon se rapprochait beaucoup de celle de mon cher enfant qui était trop personnel et trop satisfait de lui-même… Je ne veux pas établir de parallèle entre vous et lui sous ce rapport. Il n'aimait point comme il aurait dû vous aimer, comme tout autre à sa place aurait pu, aurait dû vous aimer, Rosa… »

La jeune fille demeura assise dans la même attitude ; seulement elle se replia un peu plus sur elle-même.

« Ainsi donc, lorsque vous me disiez que vous discontinueriez vos leçons, c'était une manière polie de m'apprendre que vous les abandonniez complètement ? reprit Jasper.

— Oui, dit Rosa, avec un courage subit. La politesse venait de mon tuteur et non pas de moi. Je lui ai dit que j'étais décidée à cesser complètement et bien déterminée à tenir à ma résolution.

— Et vous y êtes encore aussi résolue ?

— Oui, monsieur, et je vous prie de ne plus m'interroger sur ce point. Dans tous les cas, je ne vous répondrai plus. Quant à cela du moins j'en ai le pouvoir. »

Malheureusement Rosa avait tellement conscience qu'il contemplait avec une avide admiration sa colère et le feu qu'elle produisait sur ses joues qu'au moment même où le courage lui revenait, elle se sentit de nouveau défaillir.

Elle recommença de lutter avec le même sentiment de honte et de frayeur que le soir où elle chantait et où il était au piano…

« Je ne vous interrogerai pas davantage, puisque vous vous en défendez si fort ; j'avouerai…

— Je ne veux pas vous écouter, monsieur, » dit Rosa en se levant.

Cette fois il la toucha de sa main étendue ; elle recula, mais retomba sur son siége.

« Il nous faut quelquefois agir en opposition avec nos désirs, lui dit-il à voix basse. C'est ce que vous faites en ce moment, mais si vous essayiez de faire autrement, il en arriverait du mal à d'autres…

— Quel mal ? dit-elle. Et de quels autres parlez-vous ?

— Tout à l'heure… Tout à l'heure. Vous m'interrogez à votre tour, vous le voyez, et ce n'est pas bien à vous, alors que vous me défendez toute question. Cependant je vous répondrai tout à l'heure, chère Rosa !… charmante Rosa. »

De nouveau elle se leva.

Cette fois il ne la toucha point ; mais le visage de Jasper avait une expression si méchante et si menaçante, tandis que toujours appuyé sur le cadran solaire, le chantre recevait en plein la lumière du jour, que la terreur s'empara d'elle.

« Je n'oublie pas les fenêtres qui nous regardent, dit-il avec un affreux sourire. Je ne vous toucherai point, je ne ferai point un seul pas vers vous. Asseyez-vous donc. Personne ne s'étonnera de voir votre maître de musique causer avec vous. Il est arrivé tant de choses qui nous intéressent et nous affligent en commun tous les deux. Asseyez-vous, ma bien-aimée. »

Elle aurait encore voulu fuir, elle fit encore un mouvement ; mais encore une fois ce visage sombre et menaçant qui allait la suivre, l'arrêta, et glacée par l'épouvante, elle reprit sa place.

« Rosa, même au temps où mon cher enfant vous était fiancé, je vous aimais follement, dit-il. Même alors quand je pensais que vous seriez sa femme, que son bonheur était certain, je vous aimais follement ; je

m'efforçais de lui inspirer pour vous une adoration ardente et je vous aimais. Rappelez-vous cette peinture de votre joli visage qu'il me donna… Je la tenais sans cesse devant mes yeux et je lui disais que c'était par amitié pour lui. Je l'ai adorée pendant des années, cette peinture charmante, et j'étais en proie à mille tortures. Parmi mes odieux travaux du jour, durant mes nuits sans sommeil, enfermé dans la réalité sordide ou m'égarant dans les visions du paradis ou de l'enfer, je la voyais toujours, cette image, je la serrais souvent dans mes bras, je vous aimais… je vous aimais… »

Si quelque chose pouvait rendre ces paroles plus hideuses à Rosa, c'était le contraste entre les flammes du regard de Jasper, entre l'énergie avec laquelle il s'exprimait, et le calme affecté de son attitude.

« J'ai tout enduré en silence, reprit-il, tant que vous avez été à lui, ou tant que j'ai supposé que vous deviez être à lui, j'ai loyalement caché mon secret. Cela n'est-il pas vrai, Rosa ? »

Ce mensonge si grossier, dit impudemment et d'un pareil ton, dépassa ce que Rosa pouvait supporter, elle répondit avec une indignation brûlante :

« Vous avez été aussi faux et aussi menteur à cette époque que vous l'êtes à présent. Vous avez été traître envers Edwin, chaque jour, chaque heure. Vous saviez que vous faisiez le malheur de ma vie, en me poursuivant de vos affreux sentiments. Vous saviez que j'avais peur de lui ouvrir les yeux et que j'étais bien forcée, par prudence, de lui cacher la vérité. Que serait-il arrivé si je lui

avais dit que vous étiez un si misérable et méchant homme ! »

Tout en gardant cette attitude nonchalante, qui rendait diabolique l'expression passionnée de ses traits et l'agitation convulsive de ses mains, il s'écria :

« Que vous êtes belle ! Vous êtes plus belle encore dans la colère qu'au repos. Je ne vous demande pas votre amour… donnez-vous à moi avec votre haine, donnez-vous à moi avec cette charmante colère, donnez-vous à moi avec votre dédain qui m'enchante. »

Des larmes montèrent aux yeux de la tremblante Rosa ; mais lorsqu'elle se leva avec un redoublement d'indignation, pour se réfugier dans la maison, il étendit les bras.

« Je vous ai dit, charmante et douce fille, qu'il fallait rester et m'écouter ; ou être la cause de plus de mal que vous ne pourriez jamais en réparer, dit-il. Vous m'avez demandé quel mal vous pouviez causer. Restez et je vais vous le dire. Partez et ce mal je le ferai, je vous le jure !… Oui, je le ferai !… »

Une fois encore, Rosa fléchit devant ces menaces ; elle resta.

Sa respiration pressée l'étouffait, elle comprimait sa poitrine de ses deux mains.

« J'ai fait ma confession, dit-il, j'ai avoué que mon amour était insensé. Insensé, il l'est au point que si les

liens qui m'unissaient à mon cher enfant avaient été moins forts, je l'aurais fait disparaître d'auprès de vous. »

Un brouillard passa sur les yeux de la jeune fille ; elle eut peur de s'évanouir.

« Même lui !… répéta-t-il. Oui, même lui ! je l'aurais anéanti… Rosa, vous me voyez et vous m'entendez. Jugez par vous-même si quelque autre que lui pourrait vous aimer et continuer de vivre…

— Que voulez-vous dire, monsieur ?

— Je veux vous montrer que ma passion est résolue à tout. Il est ressorti de l'interrogatoire auquel a été dernièrement soumis M. Crisparkle, que le jeune Landless, d'après son aveu même, était le rival de mon pauvre enfant perdu. Ceci est à mes yeux une offense qui ne peut s'expier. M. Crisparkle sait, sous la foi d'un écrit de ma main, que j'ai voué ma vie à la découverte et à la destruction du meurtrier, quel qu'il soit Je suis déterminé à ne discuter ce mystère avec personne avant d'avoir trouvé un indice qui me permette d'enfermer l'assassin comme dans un filet. J'ai travaillé depuis patiemment pour tendre ce filet autour de lui ; l'œuvre se poursuit au moment où je vous parle.

— Votre croyance à la culpabilité de M. Landless n'est pas partagée par M. Crisparkle, dit Rosa ; c'est un honnête et digne homme.

— Ma croyance est à moi, et je m'y tiens, ma bien-aimée. Les circonstances peuvent s'accumuler si fortement, ***même contre un innocent***, que, bien dirigées, bien

exploitées, bien mises en relief, elles peuvent entraîner sa perte ; un nouvel anneau dans un enchaînement de preuves, si la persévérance le fait découvrir, peut établir le crime d'un homme, quelque faibles que fussent contre lui les preuves antérieures. Je vous le dis, le jeune Landless est dans un péril mortel.

— Si vous supposez réellement, dit Rosa en devenant plus pâle, que je voie avec faveur le jeune Landless, ou qu'il m'ait jamais adressé ses hommages, vous vous trompez. »

Il accueillit ces paroles avec un geste de dédain, la lèvre plissée et frémissante.

« Je vais vous montrer combien je vous aime follement, plus follement aujourd'hui que jamais ! Je suis prêt à renoncer à ce but que j'avais donné à ma vie et à n'avoir plus désormais d'autre pensée que vous. M^lle^ Landless est devenue votre amie intime… Vous avez souci de sa tranquillité.

— Je l'aime tendrement.

— Vous avez également souci de l'honneur de son nom !

— Je vous l'ai dit, monsieur, je l'aime comme une sœur.

— Sans le vouloir, dit-il, en s'accoudant sur le cadran solaire et en appuyant son menton sur sa main, de façon à ce que cette conversation, s'il était vu des fenêtres, parût de la nature la plus futile et la plus mon-

daine, sans le vouloir je vous offense en vous interrogeant encore, je me bornerai donc à exposer les faits, sans faire de questions. Vous avez souci de l'honneur du nom de votre intime amie… vous avez souci de sa tranquillité… Alors, éloignez d'elle l'ombre que projette l'échafaud, chère adorée.

— Vous osez me proposer de…

— Ma chérie, j'ose vous proposer… arrêtez-vous là. Si c'est être méchant que de vous idolâtrer, je suis le pire des hommes, si c'est être bon, j'en suis le meilleur. Mon amour pour vous est au-dessus de toute autre puissance au monde, et il n'y a ni sentiment ni devoir qui puisse le combattre. Laissez-moi l'ombre d'un espoir et je me parjurerai pour vous. »

Rosa porta machinalement ses mains à son front, et fixa sur lui des yeux égarés et pleins d'horreur, comme si elle s'efforçait de bien comprendre toute l'étendue des projets que Jasper formait sur elle.

« Ne songez à rien pour le moment, cher ange, dit-il en souriant, qu'aux sacrifices que je dépose à ces chers petits pieds, devant lesquels je voudrais me prosterner dans la poussière et que je veux couvrir de baisers. Je vous fais hommage de ma fidélité à mon pauvre enfant après sa mort. Tout mon cœur est à vous. Foulez-le aux pieds. Tous mes travaux, depuis six mois péniblement employés à poursuivre une juste vengeance, anéantissez-les, effacez tout le passé, tout le présent de ma vie inutilement perdus. Faites-vous un jeu de mon cœur et de mon âme, de mon repos, de mon désespoir même. Fou-

lez tout cela dans la poussière, pourvu que vous soyez à moi, dussiez-vous me vouer en même temps une haine mortelle. »

L'effrayante véhémence de cet homme porta tellement la terreur de Rosa à son comble, que le charme magique qui la retenait en fut rompu.

Elle se dirigea vivement vers le porche, mais Jasper la suivit ; il était à ses côtés, lui parlant à l'oreille.

« Rosa, je suis encore maître de moi. Voyez ! je marche tranquillement auprès de vous. J'attendrai quelque encouragement et quelque espoir. Je ne me presserai pas trop de frapper… Faites un signe qui m'indique que vous m'écoutez attentivement. »

Obéissant encore à la contrainte, elle fit un léger mouvement de la main.

« Pas un mot de tout ceci, à qui que ce soit, ou vous provoquerez le coup que je veux porter, aussi certainement que la nuit succède au jour. Faites encore un signe qui prouve que vous m'écoutez. »

Une seconde fois la main de Rosa se leva.

« Je vous aime !… Je vous aime !… Vous pouvez me repousser. Jamais vous ne serez délivrée de moi… Jamais personne ne sera assez fort pour se placer entre nous. Je vous poursuivrai jusqu'à la mort !… »

La servante s'avançant pour lui ouvrir la porte, il salua d'un air tranquille et s'éloigna sans trahir plus

d'émotion que l'effigie du père de M. Sapsea surmontant la porte du commissaire-priseur de l'autre côté de la rue.

Rosa s'évanouit en montant l'escalier.

On s'empressa de la porter dans sa chambre et de la déposer sur son lit.

« C'est l'orage, disaient les servantes, la chaleur l'a écrasée, la chère enfant. Cela n'est pas étonnant. »

Toute la journée, les servantes avaient elles-mêmes senti trembler leurs genoux.

## CHAPITRE XX

## LA FUITE.

Rosa ne fut pas plus tôt revenue à elle que tous les menaçants détails de son entrevue avec Jasper se présentèrent à son esprit.

Il lui semblait que jusque dans l'état d'insensibilité où elle se trouvait en ce moment elle le voyait encore ; elle n'avait pas un moment perdu la conscience de ce qu'il lui avait dit.

Que faire ?

La seule pensée claire qu'elle eût dans l'esprit, c'est qu'elle devait fuir cet homme !

Mais où chercher un refuge et comment sortir de la maison ?

Elle n'avait jamais laissé échapper un mot de la crainte que Jasper lui inspirait, sauf une confidence faite à Helena.

Si elle se rendait près d'elle, si elle lui disait ce qui s'était passé, cette seule démarche pouvait amener un mal irréparable.

Elle se rappelait ce dont Jasper l'avait menacée ; il avait sans doute le pouvoir de le faire ; elle savait que la volonté ne lui manquerait pas.

Plus la méchanceté du chantre lui paraissait effrayante, plus sa propre responsabilité lui causait d'alarmes.

Elle comprenait que la plus légère imprudence de sa part, soit qu'elle agit, soit qu'elle différât d'agir, allait déchaîner la rage de Jasper sur le frère d'Helena.

L'esprit de Rosa, pendant les derniers six mois, avait été livré à une orageuse confusion.

Un soupçon à demi formé l'agitait.

Tantôt il montait presque jusqu'à ses lèvres qui s'entr'ouvraient ; elle aurait alors voulu parler ; tantôt elle le rejetait au plus profond de son âme ; il prenait par instant presque une force invincible, presque un corps qui s'évanouissait l'instant d'après.

L'affection de Jasper pour son neveu, quand celui-ci était vivant, et ses efforts pour découvrir comment il avait trouvé la mort, s'il était mort en effet, étaient autant de choses connues, unanimement acceptées dans la ville.

Qui donc aurait voulu accueillir la possibilité d'un crime commis par le chantre ?

Elle se disait :

« Mon esprit est-il donc assez pervers pour concevoir une perversité dont les autres ne peuvent avoir même l'idée ? »

Puis elle s'était mise à réfléchir… le soupçon conçu par elle n'avait-il pas sa source dans la répulsion qu'elle éprouvait pour Jasper ?

S'il en était ainsi, n'était-ce pas la preuve de sa vanité et de son injustice ?

Puis elle avait encore réfléchi.

« Quel motif aurait pu le pousser au crime ?…

Elle rougissait en se répondant à elle-même.

Ce motif, elle le connaissait trop bien.

Et elle se couvrait le visage avec ses mains.

Elle repassa dans son esprit tout ce qu'il avait dit près du cadran solaire, dans le jardin.

Il avait persisté à attribuer la disparition d'Edwin à un assassinat, conséquent en cela avec toute la ligne de conduite publiquement suivie par lui, depuis la découverte de la montre et de l'épingle.

S'il avait sujet de craindre que le mystère du crime ne fût mis au jour, n'aurait-il pas eu plutôt à encourager l'idée d'une disparition volontaire ?

Il avait osé lui déclarer que si les liens qui l'unissaient à son neveu n'avaient pas été si forts, il aurait fait disparaître Edwin d'auprès d'elle.

Était-il probable qu'il eût dit cela, si réellement il l'avait fait ?

Il avait parlé de déposer à ses pieds le travail de six mois qu'il venait de consacrer à la recherche de la vengeance.

Aurait-il fait cette déclaration et avec cette violence, si ce n'était qu'une pure allégation mensongère ?

Il lui avait dit encore :

« Je vous sacrifie ma fidélité. Mon cher enfant, après sa mort… »

Certes, tout cela s'élevait avec une grande force contre l'abominable supposition que Rosa osait à peine formuler tout bas.

Et, pourtant, c'était un homme si terrible…

En somme, la pauvre fille (car quelle connaissance pouvait-elle avoir d'une nature criminelle, quand ceux qui en font leur constante étude se trompent sans cesse, parce qu'ils essayent de la juger sur les faits communs de l'intelligence humaine, au lieu de la considérer comme une horrible et monstrueuse exception), la pauvre fille, disons-nous, ne pouvait arriver à d'autre conclusion que celle-ci :

« Jasper est un homme terrible, et je dois le fuir. »

Elle avait été longtemps l'appui et la consolation d'Helena ; elle l'avait constamment assurée de sa foi en-

tière en l'innocence de son frère et de sa sympathie pour Neville dans son malheur.

Mais elle n'avait pas vu Neville depuis la disparition d'Edwin Drood, et jamais Helena ne lui avait dit un mot des aveux du jeune homme à M. Crisparkle.

C'était pour elle le frère infortuné d'Helena et rien de plus.

La déclaration qu'elle avait faite à son odieux adorateur était donc rigoureusement vraie, et il eût mieux valu, elle se le disait à présent, qu'elle se fût abstenue de la faire.

La peur qu'avait de lui cette charmante et délicate créature, faisait un monstre à ses yeux de tout ce qui venait de Jasper ; son esprit se révoltait à la pensée de tenir de la bouche du chantre la révélation de l'amour de Neville.

Mais où devait-elle aller ?

N'importe où, pourvu qu'elle fût à l'abri de ses poursuites.

Cependant il fallait bien qu'elle vît un but déterminé.

Elle se décida à aller chez son tuteur et même à s'y rendre immédiatement.

Le sentiment dont elle avait fait part à Helena, lors de leur premier entretien, agissait puissamment sur elle.

Il lui semblait que les solides murailles du vieux couvent n'avaient plus la puissance de la protéger contre

les obsessions de son persécuteur, et qu'aucun raisonnement ne pouvait arriver à calmer ses terreurs tant qu'elle serait à Cloisterham.

La fascination répulsive qu'elle subissait depuis si longtemps était arrivée à son comble ; elle sentait que Jasper avait le pouvoir de la courber sous sa volonté ; c'était un charme satanique.

Elle regarda par la fenêtre au moment où elle se leva pour s'habiller.

La seule vue du cadran solaire sur lequel Jasper était appuyé, tandis qu'il lui faisait sa déclaration, la glaça d'effroi et la fit reculer au fond de sa chambre.

Elle écrivit un billet à M^lle^ Twinkleton, lui annonçant qu'elle avait une raison soudaine pour désirer voir promptement son tuteur, qu'elle était partie pour se rendre auprès de lui, et insistait pour que la bonne dame ne s'inquiétât pas à son sujet ; car il ne pouvait rien lui arriver de fâcheux.

Elle enferma à la hâte quelques objets de toilette dans un sac de voyage, plaça son billet dans un endroit bien apparent de la chambre, sortit, et referma doucement la grille derrière elle.

C'était la première fois qu'elle se voyait seule dans la Rue Haute de Cloisterham ; mais, connaissant fort bien le chemin, elle se dirigea lestement vers le coin d'où partait l'omnibus.

Elle arriva juste au moment où le cocher fouettait ses chevaux.

« Arrêtez, et prenez-moi, s'il vous plaît, Joë, dit-elle ; je suis obligée de me rendre à Londres. »

Moins d'une minute après, elle était en route pour le chemin de fer sous la protection de Joë.

Joë veilla sur elle quand elle descendit ; il l'installa dans un wagon et lui porta son petit sac de nuit, comme si c'eût été une énorme malle trop lourde pour ses petites mains.

« Pourrez-vous, quand vous serez de retour, aller dire à M^lle^ Twinkleton que vous m'avez vue partir, Joë ?

— Cela sera fait, mademoiselle.

— Présentez-lui mes amitiés, s'il vous plaît, Joë.

— Oui, mademoiselle… Et je voudrais bien en avoir ma part ! »

Mais ceci ne fut pas dit, Joë se contenta de le penser.

Désormais emportée vers Londres, Rosa eut le loisir de reprendre le cours des pensées que la précipitation de son départ avait interrompues.

Son indignation, après la déclaration d'amour qu'elle avait reçue, était toujours aussi vive : il lui semblait que cette déclaration l'avait souillée, et qu'elle ne pouvait se laver de cette tache impure qu'en faisant appel à un homme honnête et sincère.

Cette persuasion la soutint d'abord contre ses terreurs et la confirma dans la résolution qu'elle avait prise avec tant de hâte.

Mais quand la soirée devint plus sombre et que la grande cité fut plus proche, bien des doutes commencèrent à la troubler.

N'était-ce pas après tout une démarche insensée ? Comment M. Grewgious la jugerait-il ?

Le trouverait-elle chez lui après cette journée de travail ?

Que ferait-elle s'il était absent, que deviendrait-elle seule, dans une ville étrangère et si populeuse ?

N'aurait-elle pas mieux fait d'attendre et de demander d'abord conseil ?

Elle pouvait encore, il est vrai, revenir sur ses pas… elle n'en aurait garde…

Retourner à Cloisterham où était Jasper !…

Enfin le train arriva dans Londres.

La voie courait au niveau des toits ; au-dessous d'elle étaient les maisons poudreuses ; les lampes commençaient à s'allumer à peine par cette chaude et brillante soirée d'été.

« Hiram Grewgious, esquire, Staple Inn, à Londres, » c'était tout ce que Rosa savait de sa destination.

Mais cela lui suffit pour se faire conduire dans un cab, à travers les rues où la foule se pressait pour respirer un peu de plein air.

Mais on n'en trouvait point sur les pavés brûlants. Rosa remarqua que tout ce qui l'entourait avait l'aspect misérable.

C'était un pauvre quartier.

Çà et là on entendait des musiques lointaines : cela n'égayait point la situation.

L'orgue de barbarie, le tambour de basque n'ont pas toujours le privilège de chasser les soucis ; pas davantage les cloches des chapelles qui éveillaient des échos dans les vieilles briques de ces demeures chétives.

Le bruyant véhicule qui portait la jeune fille s'arrêta enfin devant une porte bien fermée ; on reconnaissait le logis d'un homme qui se mettait au lit de très-bonne heure et qui avait peur des larrons.

Rosa, après avoir renvoyé sa voiture, frappa timidement à cette porte et fut introduite dans la cour, elle et son mince bagage, par un watchman.

« Est-ce ici que demeure M. Grewgious ?

— M. Grewgious habite ici, mademoiselle, » dit le watchman en indiquant l'un des corps de logis.

Rosa s'avança, et au moment où l'horloge sonnait dix heures, elle se trouva sur le seuil de la porte surmontée des lettres P.J.T.

Elle se demandait ce que signifiaient ces lettres fatidiques : P.J.T.

Guidée par le nom de M. Grewgious imprimé sur la muraille, elle monta à l'étage supérieur et frappa doucement encore et plusieurs fois à la porte.

Mais personne ne répondant, et le bouton cédant sous l'effort de sa main, elle entra et vit son tuteur assis dans l'embrasure d'une fenêtre ouverte.

Une lampe à abat-jour brûlait posée sur une table, fort loin de lui.

Rosa s'approcha dans la demi-obscurité de la chambre ; il la reconnut et dit à demi-voix :

« Juste ciel ! »

Rosa se jeta dans ses bras, en fondant en larmes, et il dit après lui avoir rendu son embrassement :

« Mon enfant !… mon enfant !… j'avais cru voir votre mère ! Mais, ajouta-t-il avec bonté, qu'est-il donc arrivé ?… qu'est-ce qui vous amène ici ?… Au fait, qui vous accompagnait ?…

— Personne, je suis venue seule.

— Juste ciel ! répéta M. Grewgious. Venir seule ! Pourquoi ne m'avez-vous pas écrit d'aller vous chercher ?

— Je n'en avais pas le temps. J'ai pris tout à coup cette résolution. Pauvre… pauvre Eddy !…

— Ah oui, pauvre garçon !…

— Son oncle m'a fait une déclaration d'amour. Je ne pouvais supporter cela, s'écria-t-elle, en versant de nouvelles larmes et en frappant le plancher de son petit pied. Cet homme me fait frissonner d'horreur et je suis venue auprès de vous pour que vous me protégiez, moi, et nous tous contre lui, si vous le voulez bien.

— Certes que je le veux, s'écria M. Grewgious avec un brusque et extraordinaire élan d'énergie. Damnation sur ce Jasper !

Que le ciel confonde la politique

Et déjoue ses mauvais tours.

Oser porter sur toi ses espérances !

Damnation sur lui ! »

Après cette sortie des plus extraordinaires, M. Grewgious, tout à fait hors de lui-même, se mit à marcher par la chambre.

Était-il dans un accès de loyal enthousiasme ou seulement sous l'empire de ses instincts ordinaires de combativité ? Il s'arrêta et dit après s'être essuyé le visage :

« Je vous demande pardon, ma chère, mais vous serez heureuse d'apprendre que je me sens mieux… Ne m'en dites pas davantage pour le moment ; cette crise pourrait me reprendre. Vous avez besoin de vous refaire et de vous égayer un peu. Qu'avez-vous pris avant de partir ? Avez-vous déjeuné… lunché… dîné… soupé ? Le

repas que vous allez prendre devra-t-il être tout à la fois le déjeuner, le lunch, le dîner, le souper, et le thé ? »

La respectueuse tendresse avec laquelle, un genou en terre, il aidait la jeune fille à retirer son chapeau et à le dégager de ses cheveux qui s'y accrochaient, était d'un aspect vraiment chevaleresque.

Qui donc, ne connaissant M. Grewgious qu'à la surface, se serait attendu à trouver de la chevalerie, et une chevalerie de bon aloi, point frelatée, dans ce singulier personnage ?

« Il faut songer à votre repos, continua-t-il, et vous aurez la plus jolie chambre chez Furnival. Il faut pourvoir à votre toilette, et vous aurez tout ce que pourra vous fournir la première femme de chambre de l'hôtel, qui recevra des pouvoirs illimités… Par cette expression, j'entends qu'elle ne sera pas restreinte sur la dépense… Est-ce un sac de voyage, ceci ? »

Il regardait devant lui avec une grande attention, et il faut convenir qu'il en fallait pour apercevoir le sac au fond de la chambre plongée dans ces demi-ténèbres.

« Oui, monsieur, je l'ai apporté avec moi.

— Ce n'est pas un bien gros sac, fit observer M. Grewgious avec candeur, il a de délicates proportions et il est bien capable de contenir les provisions d'un jour, pour un oiseau des Canaries. Peut-être avez-vous apporté un oiseau ? »

Rosa sourit et fit de la tête un signe négatif.

« Si vous en aviez apporté un, il eût été le bien reçu, dit M. Grewgious, et je pense qu'il lui eût été agréable d'être installé dans une cage attachée à un clou extérieurement à la maison ; il aurait eu le spectacle des exercices de nos moineaux de Staple Inn qui sont agiles parce qu'ils sont maigres. Vous ne m'avez pas dit quel repas vous vouliez accepter. Que diriez-vous d'une petite macédoine, participant de tous les repas du jour ? »

Rosa le remercia et répondit qu'elle ne prendrait qu'une tasse de thé.

M. Grewgious, après être sorti, rentré, sorti et rentré de nouveau, pour se procurer différents articles supplémentaires, sous forme de marmelades, d'œufs, de cresson, de poisson salé, de Jambon fumé, se rendit sans chapeau à l'hôtel Furnival, où il donna ses ordres.

Bientôt après, ils furent exécutés et la table fut mise.

« Bénédiction du ciel s'écria M. Grewgious, en y déposant la lampe et en prenant un siége en face de Rosa ; quelle tentation nouvelle pour un pauvre vieux anguleux comme moi. »

Une contraction expressive des sourcils chez Rosa lui demanda ce qu'il voulait dire.

« Quelle sensation ! Eh ! vraiment, la présence d'une douce et jeune créature qui fait resplendir les plafonds et étinceler les murailles ; tout ici a déjà pris un éclat glorieux ! dit M. Grewgious. Ah ! pauvre moi !… pauvre moi !… »

Il y avait quelque chose de si triste dans son soupir, que Rosa s'aventura doucement à le toucher du bout de ses petits doigts.

« Merci, ma chère, dit Grewgious. Maintenant, causons.

— Vous vivez toujours ici, monsieur ? demanda Rosa.

— Oui, ma chère.

— Et toujours seul ?

— Toujours seul ; sauf que dans la journée j'ai la compagnie d'un gentleman du nom de Bazzard, qui est mon clerc.

— Il n'habite pas ici ?

— Non, il s'en va à l'heure où ferme l'étude. D'ailleurs il n'est pas en fonction pour le moment, et une autre étude placée à l'étage au-dessus me fournit temporairement quelqu'un pour le remplacer. Mais il serait excessivement difficile de remplacer définitivement M. Bazzard.

— Il doit être fou de vous, dit Rosa.

— Si cela est, il renferme ses sentiments avec une fermeté exemplaire, répondit M. Grewgious, après avoir un peu réfléchi ; mais je doute qu'il m'aime à ce point. Non ! Voyez-vous, il n'est pas content de son sort, le pauvre garçon !

— Pourquoi n'est-il pas content ?

— Il n’est pas à sa place, » reprit M. Grewgious, d’un air de grand mystère.

Les sourcils de Rosa reprirent leur expression de perplexité interrogative.

« Si peu à sa place, continua M. Grewgious, que je me sens constamment disposé à m’excuser envers lui, et il est d’avis, quoiqu’il ne le dise pas, que cela est juste, très-juste. »

M. Grewgious, en ce moment, était devenu si ténébreux et si énigmatique que Rosa ne savait plus que penser.

Pendant qu’elle réfléchissait et cherchait à comprendre, M. Grewgious s’écria tout à coup pour la seconde fois :

« Causons. Nous parlions de M. Bazzard. C’est un secret, et, de plus, c’est le secret de M. Bazzard. Mais la seule présence de celle qui est assise à ma table me rend si exceptionnellement expansif que je me sens entraîné à lui faire part de ce secret sous le sceau d’une inviolable discrétion. Que pensez-vous qu’ait fait M. Bazzard ?

— Oh ! cher monsieur, s’écria Rosa en rapprochant sa chaise de celle de son tuteur, car sa pensée venait d’être ramenée sur Jasper, rien de criminel, je suppose ?

— Il a écrit une pièce de théâtre, dit M. Grewgious à voix basse et d’un ton solennel, une tragédie. »

Rosa sembla soulagée.

« Et personne, poursuivit M. Grewgious du même ton, n'a voulu l'entendre, ou la faire représenter. »

Rosa semblait pensive et secouait lentement la tête, comme pour dire :

« Il se passe de pareilles choses en ce monde !… Il y a des clercs qui écrivent des tragédies !…

— Maintenant, vous le savez, dit M. Grewgious, je ne serais pas capable, moi, de composer une pièce de théâtre.

— Pas même une mauvaise, monsieur ? demanda ingénument Rosa.

— Je ne le crois pas. Si j'étais sous le coup d'une sentence de mort, au moment d'être décapité, et qu'un exprès arrivât avec la grâce du condamné Grewgious à la condition qu'il écrirait une pièce de théâtre, je pense que je préférerais redemander le billot et prier l'exécuteur d'en finir. »

M. Grewgious se passa la main sous le menton ; il était assez ému.

Rosa semblait réfléchir à ce qu'elle ferait elle-même, si elle se trouvait dans la même situation.

« En conséquence, dit M. Grewgious, M. Bazzard aurait le sentiment de mon infériorité par rapport à lui, que ce ne serait pas étonnant. Pourtant, vous comprenez… comme c'est moi qui suis son maître, le cas s'aggrave singulièrement. »

M. Grewgious secoua la tête d'un air sérieux, comme s'il sentait profondément ce qu'il venait de dire.

« Comment êtes-vous devenu son maître, monsieur ? demanda Rosa.

— C'est une question qui devait venir naturellement, fit M. Grewgious ; causons. Le père de M. Bazzard, un fermier du comté de Norfolk, aurait chassé son fils à coups de fléau, de fourche, ou de tout autre instrument aratoire pouvant servir d'arme offensive, s'il eût eu seulement le moindre soupçon qu'il avait écrit une pièce de théâtre… Le fils, en m'apportant un jour les loyers du père, loyers que je suis chargé de recevoir, me fit part de son secret et me déclara qu'il était déterminé à donner carrière à son génie, ce qui le mettrait en péril de mourir de faim. Or, avait-il été créé pour mourir de faim ? Il ne le pensait pas.

— Pour donner carrière à son génie, monsieur ?…

— Oui, ma chère, dit M. Grewgious, mais pas pour mourir de faim. Il était impossible de contester cette dernière proposition ; M. Bazzard me donna à entendre que je pouvais intervenir entre lui et une destinée si opposée au but de sa création. C'est de cette façon que M. Bazzard devint mon clerc et il en a gardé un sentiment très-profond…

— Je suis heureuse qu'il vous soit reconnaissant, monsieur.

— Ce n'est pas tout à fait cela que j'ai voulu dire, ma chère. Je veux dire qu'il a gardé le sentiment profond de

sa dégradation. Il y a d'autres génies avec lesquels M. Bazzard a noué des relations qui ont également écrit des tragédies et qui n'ont trouvé que lui pour en écouter la lecture ou les faire représenter. Ces esprits d'élite se dédient leurs pièces les uns aux autres dans les termes les plus flatteurs. M. Bazzard a été l'objet d'une de ces dédicaces. Jusqu'à présent, vous le comprenez, personne n'a jamais eu l'idée de me dédier une pièce de théâtre… à moi. »

Rosa lui jeta un regard qui semblait exprimer combien elle eût aimé à le voir l'objet de mille de ces dédicaces.

« Et je ne sais pas pourquoi M. Bazzard est irrité qu'on ne me dédie rien. Il est très sec avec moi, parfois ; alors je comprends qu'il se dit tout bas : Cet imbécile est mon maître ! Un être qui ne pourrait pas écrire une tragédie, quand il s'agirait pour lui de sauver sa tête ; un être qui n'a jamais reçu la dédicace d'un seul ouvrage, avec les plus flatteuses félicitations sur la haute position qu'il ne manquera point de conquérir aux yeux de la postérité ! C'est agaçant, très-agaçant, très-agaçant ! Aussi, quand j'ai des ordres à lui donner, j'y réfléchis préalablement. Je me dis : Peut-être la chose ne sera-t-elle pas de son goût ; il peut mal la prendre. Grâce à ces précautions, nous nous entendons très-bien, beaucoup mieux même que je ne l'aurais espéré.

— Et le nom de sa tragédie, monsieur ? demanda Rosa.

— Tout à fait entre nous, répondit M. Grewgious, il a choisi un titre effroyablement bien approprié : l'Épine d'anxiété. M. Bazzard espère, et je l'espère aussi, qu'elle arrivera enfin à être représentée. »

Il n'était pas difficile de deviner que M. Grewgious était entré dans tous ces détails sur l'histoire de M. Bazzard, au moins autant pour occuper l'esprit de sa pupille et la distraire du sujet qui l'avait amenée chez lui, que pour satisfaire sa tendance naturelle à se montrer sociable et communicatif.

« Et maintenant, ma chère, reprit-il, si vous n'êtes pas trop fatiguée pour me mettre un peu plus au courant de ce qui s'est passé aujourd'hui, je serais heureux de vous entendre. Je digérerai mieux ce que vous m'aurez dit si je dors dessus cette nuit. »

Rosa, devenue plus calme, lui rendit un compte fidèle de son entrevue avec Jasper.

Il arriva souvent à M. Grewgious de s'appuyer la tête pendant le cours de son récit, et il la pria de lui répéter une seconde fois les parties qui avaient trait à Helena et à Neville.

Quand Rosa eut fini de parler, il resta un moment assis, grave, silencieux et pensif.

« Très-clairement raconté, se contenta-t-il de dire enfin, et j'espère que vous voilà tout à fait tranquille à présent. »

Il passa de nouveau ses mains sur sa tête.

« Regardez, ma chère, ajouta-t-il en la conduisant près d'une fenêtre ouverte, c'est là qu'ils habitent… Ces fenêtres non éclairées que vous voyez là-bas.

— Je pourrais aller demain voir Helena ? demanda Rosa.

— J'aimerais à dormir cette nuit sur cette question, répondit-il d'un air plus indécis. Mais laissez-moi vous conduire prendre le repos, dont vous devez avoir besoin. »

Sur ce, M. Grewgious l'aida à remettre son chapeau, il passa sous son bras le petit sac de nuit, bien insuffisant au point de vue de la satisfaction des besoins terrestres, et, la prenant par la main avec une importante maladresse, comme s'ils se disposaient à danser un menuet, il lui fit traverser Holborn et l'introduisit dans l'hôtel Furnival.

À la porte de l'hôtel il s'arrêta, la confia aux soins de la première femme de chambre, munie de pouvoirs illimités, et lui dit que tandis qu'elle monterait pour voir sa chambre, il attendrait.

Peut-être désirerait-elle que cette chambre fût changée pour une autre, peut-être allait-elle s'apercevoir qu'il lui manquait quelque chose.

Mais la chambre de Rosa était aérée, propre, confortable, et presque gaie.

La femme de chambre, aux pouvoirs illimités, avait mis à la disposition de la jeune fille tout ce qui avait été oublié dans le petit sac de nuit.

Rosa redescendit vivement l'escalier, pour remercier son tuteur de ses soins prévoyants et affectueux.

« Pas du tout, ma chère, dit M. Grewgious tout à fait ravi, c'est à moi de vous remercier de votre charmante confiance et de votre douce compagnie. Votre déjeuner sera préparé dans un joli et gracieux petit salon, approprié à votre jolie personne, et je viendrai vous voir demain, à dix heures du matin. J'espère que vous ne vous trouverez pas trop dépaysée dans cette maison étrangère.

— Oh ! non, je me sens ici en sûreté.

— Oui, vous pouvez être sûre que les escaliers sont à l'épreuve du feu, dit M. Grewgious. Si cet élément dévorant se montrait, il serait à l'instant aperçu et supprimé par les watchmen.

— Ce n'est pas cela que j'entendais, répliqua Rosa, je voulais dire… je me sens en sûreté contre lui…

— Il y a une forte grille pour lui défendre l'entrée, dit M. Grewgious en souriant. L'hôtel Furnival est à l'abri du feu, bien gardé, bien éclairé, et je suis de l'autre côté de la rue. »

Dans sa bravoure de chevalier errant, il semblait penser que cette dernière protection était tout à fait suffisante.

C'est animé du même esprit qu'il dit au portier, en sortant :

« Si certaine personne résidant à l'hôtel désirait envoyer auprès de moi, pendant la nuit, il y a une couronne pour le messager. »

Après quoi, il se promena pourtant devant la grille de fer pendant une heure gardant encore quelque inquiétude involontaire, examinant par moments les barreaux de fer de la grille, comme s'il avait laissé là une colombe dans un nid perché au-dessus d'une cage de lions, et qu'il eût la crainte que la cage ne vînt à tomber.

## CHAPITRE XXI

## UNE RECONNAISSANCE

Rien ne survint pendant la nuit qui pût mettre en émoi la colombe ; elle se leva toute reposée.

La pendule sonnait dix heures du matin, quand M. Grewgious entra, suivi de M. Crisparkle qui s'était mis en route au sortir d'un plongeon dans la rivière de Cloisterham.

« Mlle Twinkleton était si inquiète, mademoiselle Rosa ! lui dit-il. Elle est venue trouver ma mère et moi, votre billet à la main, dans un tel état de stupéfaction, que pour la calmer, je lui ai offert de partir par le premier train du matin… J'aurais désiré en ce moment que vous fussiez venue près de moi, mais maintenant je pense que vous avez mieux fait de vous rendre ici chez votre tuteur.

— J'avais bien pensé à vous, lui dit Rosa, mais le Coin du Chanoine Mineur était si près de lui…

— Je comprends, c'était tout naturel.

— J'ai raconté à M. Crisparkle, dit M. Grewgious, tout ce que vous m'avez appris hier au soir, ma chère. Comme de raison je lui en aurais écrit immédiatement, mais son arrivée a été on ne peut plus opportune ; il est

tout particulièrement aimable à lui d'être venu, car son arrivée est bien à propos.

— Avez-vous arrêté, demanda Rosa en s'adressant à tous deux, ce qu'il me convient de faire à l'égard d'Helena et de son frère ?

— En vérité, dit M. Crisparkle, je suis dans une grande perplexité. Si M. Grewgious, dont l'expérience est plus grande que la mienne et qui a toute une nuit de réflexion en avance sur moi, est encore indécis, jugez ce que je dois être ! »

La servante aux pouvoirs illimités passa la tête à la porte, elle fut autorisée à entrer et annonça qu'un gentleman désirait dire un mot à un autre gentleman nommé M. Crisparkle, si ce dernier était à l'hôtel ; s'il ne s'y trouvait pas, il demandait qu'on lui pardonnât son erreur.

« Le gentleman dont vous parlez est ici, dit M. Crisparkle, mais il est en affaires pour le moment.

— Est-ce un homme qui a des cheveux noirs ? demanda Rosa en se rapprochant de son tuteur.

— Non, mademoiselle, ses cheveux sont plutôt brun clair.

— Vous êtes sûre qu'ils ne sont pas noirs ? demanda Rosa, reprenant courage.

— Parfaitement sûre, mademoiselle. Les cheveux bruns et les yeux bleus.

— Peut-être, insinua M. Grewgious, avec sa prudence habituelle, serait-il bon de le voir, mon cher M. Crisparkle, si vous n'y trouvez pas d'inconvénient ?… Quand on est dans l'embarras, on ne sait jamais d'où peut venir une chance capable de vous ouvrir la droite voie. Ceci est un de mes principes en affaires : ne rien négliger, avoir l'œil ouvert dans toutes les directions, sur tout ce qui peut se présenter. Je pourrais vous raconter une anecdote à ce sujet, mais ce n'est pas le moment.

— Si M^lle^ Rosa veut bien le permettre, faites donc entrer ce gentleman, » dit M. Crisparkle.

Le nouveau venu s'excusa avec une grâce franche, mais modeste, lorsqu'il vit que M. Crisparkle n'était pas seul, puis, se tournant vers ce dernier, il lui fit en souriant cette question inattendue :

« Qui suis-je ?

— Vous êtes le gentleman que j'ai vu fumant sous les arbres, dans Staple Inn, il y a quelques minutes.

— Très-vrai. C'est bien en cet endroit que je vous ai vu. Mais cela ne vous dit point qui je suis. »

M. Crisparkle concentra son attention sur un beau visage fortement brûlé par le soleil.

L'ombre d'un enfant depuis longtemps, bien longtemps parti, sembla se dresser graduellement devant ses yeux comme à travers une sorte de brouillard.

Le gentleman s'aperçut que les premières lueurs de souvenir éclairaient les traits de M. Crisparkle et, souriant encore, il ajouta :

« *Que voulez-vous pour déjeuner ce matin ?… Vous en avez fini avec les confitures !*

— Attendez ! s'écria M. Crisparkle en levant la main droite, accordez-moi un instant encore !… Tartar ! » Tous deux se pressèrent les mains avec la plus grande cordialité et cette étreinte ne finissait point.

Il n'y a que les Anglais pour rester ainsi longtemps les mains appuyées sur les épaules de l'ami qu'ils retrouvent et se regardant joyeusement dans les yeux.

« Mon ancien élève ! dit M. Crisparkle.

— Mon ancien professeur ! dit M. Tartar.

— Vous m'avez repêché quand je me noyais, reprit M. Crisparkle.

— Après quoi vous m'avez appris à nager, dit M. Tartar. Souvenez-vous-en !

— Bénédiction du ciel sur mon âme ! s'écria M. Crisparkle.

— *Amen* ! » dit M. Tartar.

Puis ils se serrèrent encore les mains avec une cordialité plus grande.

« Imaginez-vous, s'écria M. Crisparkle, les yeux brillants, mademoiselle Rosa, et vous, monsieur Grewgious,

imaginez-vous M. Tartar, qui était alors le plus délicat de mes jeunes élèves, plongeant après moi, me saisissant, moi si gros et si fort, me saisissant, dis-je, par les cheveux et m'entraînant vers le rivage comme un géant des eaux.

— Je ne voulais pas le laisser couler au fond dit M. Tartar. D'abord j'étais son élève ! Mais la vérité est qu'il était aussi mon protecteur et mon meilleur ami, qu'il m'a fait plus de bien que tous les autres maîtres ensemble et qu'un sentiment irréfléchi me poussa à le sauver ou à périr avec lui.

— Hum ! Permettez-moi, monsieur, d'avoir l'honneur… dit M. Grewgious en s'avançant vers lui la main tendue. Je suis fier de faire votre connaissance. J'espère que vous n'avez pas pris froid dans la rivière. J'espère que vous n'avez pas eu à souffrir pour avoir avalé trop d'eau. Comment vous êtes-vous porté depuis ? »

Il était bien évident que M. Grewgious ne savait guère ce qu'il disait, quoiqu'il eût l'intention de se montrer très-amical et grandement appréciateur de la belle action du jeune homme.

« Si le ciel, pensa Rosa, avait seulement envoyé un garçon d'autant de courage au secours de ma pauvre mère !… Elle était si légère et si jeune alors…

— Je n'ai pas le désir de m'attirer un compliment pour ce que je vais vous dire, et si vous éprouviez le besoin de m'en faire, je vous en remercie d'avance, mais je crois qu'il m'est venu une idée, dit M. Grewgious après

avoir fait une petite promenade au trot à travers la chambre, promenade si inattendue et si inexplicable, que tout le monde le regardait avec étonnement, ne sachant s'il était pris d'un étouffement ou d'une crampe. Je pense, répéta-t-il, que j'ai une idée. Je crois avoir le plaisir de connaître le nom de M. Tartar, qui doit occuper un appartement dans la partie supérieure de la maison qui fait le coin et qui est voisine de celle-ci.

— Oui, monsieur, répondit M. Tartar. Vous êtes dans le vrai.

— Je suis dans le vrai sur ce point. Notez le fait ! dit M. Grewgious qui tira une ligne avec le pouce de sa main droite sur celui de sa main gauche. Ne connaîtriez-vous pas le nom de votre voisin dans la partie supérieure de la maison de l'autre côté du mur mitoyen ? »

M. Grewgious s'était rapproché de M. Tartar, pour ne rien perdre de l'expression de son visage.

« Landless, dit celui-ci.

— Notez ceci encore ! » dit M. Grewgious.

Il fit un autre temps de trot par la chambre et revint sur ses pas :

« Vous ne connaissez pas personnellement ce jeune gentleman, je suppose ?

— Notre connaissance est encore légère ; mais nous avons eu quelques relations.

— Notez toujours cela ! » reprit M Grewgious. Troisième petit temps de trot, troisième retour à son point de départ.

« Quelle nature de relations avez-vous eues avec lui, M. Tartar ?

— Ce jeune homme me paraissait être dans un pauvre état de santé, et je lui ai demandé la permission de faire monter mes fleurs jusqu'à lui afin qu'il en partageât la jouissance, c'est-à-dire d'étendre mon jardin jusqu'à ses fenêtres.

— Voudriez-vous avoir la bonté de prendre des sièges ? s'écria M. Grewgious ; je vous dis que j'ai une idée. »

Tout le monde se rendit à son désir et M. Tartar avec non moins d'empressement que personne.

M. Grewgious prit place au centre du cercle et mit ses mains sur ses genoux.

Après quoi il exposa son idée, conformément à sa manière accoutumée, c'est-à-dire comme s'il avait appris cet exposé par cœur.

« Je ne puis encore me faire une opinion sur la question de savoir s'il est prudent, dans les circonstances présentes, d'établir ouvertement des communications entre la personne charmante qui représente ici le beau sexe, et M. Neville ou Mlle Helena. J'ai des raisons pour savoir qu'un de nos amis du dehors, sur lequel je demande à lancer en passant une cordiale malédiction, et

cela avec la permission de mon révérend ami, rôde de ci et de là comme un loup. Quand il ne fait pas l'espion en personne, il peut avoir quelque émissaire chargé de tenir son rôle, quelque watchman par exemple, quelque portier ou tout autre individu de ce genre ayant l'habitude de circuler dans Staple Inn. D'un autre côté, Mlle Rosa, et c'est tout naturel, désire voir son amie Mlle Helena, et il semble important que Mlle Helena tout au moins, et M. Neville, par l'intermédiaire de sa sœur, puissent apprendre de la bouche même de Mlle Rosa, dans une conversation intime, ce qui est arrivé et les menaces dont il a été l'objet. Suis-je d'accord avec la généralité des personnes présentes sur les vues que je viens d'exposer ?

— J'y donne mon assentiment complet, dit M. Crisparkle, qui s'était montré très-attentif.

— Comme je le ferais moi-même, sans aucun doute, ajouta M. Tartar, en souriant, si je pouvais les comprendre.

— Très-bien. C'est fort aimable à vous, monsieur, dit M. Grewgious ; nous allons donc nous confier entièrement à vous, si vous nous le permettez. Maintenant, si le loup, notre ami, avait un émissaire sur les lieux, il est assez clair que ce personnage obligeant ne pourrait être chargé que de surveiller l'appartement occupé par M. Neville. Sous le rapport qu'il fera touchant ceux qui sont entrés ou sortis, notre dit ami, le loup, doit déterminer lui-même, d'après certaines indications, l'identité des gens qui lui auront été signalés.

— Je commence à comprendre vers quel but vous tendez, dit M. Crisparkle, et j'approuve hautement votre prudence.

— Je n'ai pas besoin de répéter que je ne sais encore rien sur les pourquoi ni les comment, dit M. Tartar. Mais moi aussi, je comprends votre but, ainsi donc laissez-moi vous dire à l'instant que mon appartement est à votre disposition.

— Voilà ! s'écria M. Grewgious en se caressant la tête d'un air triomphant. Maintenant nous avons tous compris l'idée. Vous l'avez comprise aussi, ma chère ?

— Je le pense, dit Rosa en rougissant un peu, vu que M. Tartar avait dirigé un rapide regard de son côté.

— Vous traversez Staple Inn avec M. Crisparkle et M. Tartar, reprit M. Grewgious ; vous montez avec ces messieurs à l'appartement de M. Tartar, vous donnez un coup d'œil aux fleurs de son jardin, vous attendez là que M^lle^ Helena se montre, ou vous la faites prévenir que vous êtes là tout près. Vous avez votre entretien avec elle et l'espion est confondu.

— J'ai fort grand'peur d'être…

— D'être quoi, ma chère ? demanda M. Grewgious en la voyant hésiter. Vous n'êtes pas effrayée ?

— Non, ce n'est pas cela, dit Rosa timidement. J'ai peur d'être une cause de grand dérangement pour M. Tartar. Nous semblons prendre possession de son appartement comme si c'était notre bien.

— Je vous déclare, répondit ce gentleman, que mon logis me semblera embelli pour toujours, si votre voix s'y fait entendre seulement une fois. »

Rosa, ne sachant que répondre à cela, baissa les yeux et, se tournant vers M. Grewgious, lui demanda respectueusement si elle pouvait mettre son chapeau.

M. Grewgious étant d'avis qu'elle ne pouvait rien faire de mieux, elle sortit à cette intention.

M. Crisparkle saisit l'occasion opportune de faire à M. Tartar un exposé sommaire de la position pénible et difficile de Neville et de sa sœur.

Le temps ne lui manqua point, car il se trouva que le chapeau de Rosa avait besoin de quelques petites retouches. Enfin on sortit.

M. Tartar donnait le bras à Rosa et M. Crisparkle ouvrait la marche à une certaine distance, comme un éclaireur.

« Pauvre… pauvre Eddy !… » pensait Rosa en ce moment.

M. Tartar gesticulait de la main droite, se penchait vers sa belle compagne, et lui parlait d'un ton animé.

« Il n'était ni si fort, ni si brûlé par le soleil, quand il sauva M. Crisparkle, pensa Rosa, en lui lançant un regard, mais il était déjà courageux et déterminé. »

M. Tartar lui apprit qu'il avait été marin et qu'il avait navigué par tout le monde pendant des années et des années…

« Quand comptez-vous reprendre la mer ? lui demanda Rosa.

— Jamais ! »

Rosa se demandait ce que penseraient les jeunes filles de la pension, si elles la voyaient traverser la rue au bras d'un marin.

Elle était assez émue et trouvait les passants bien petits et bien faibles, en les comparant à l'homme vigoureux qui aurait pu l'enlever dans ses bras et la porter pendant des milles et la tirer de n'importe quel danger…

Elle pensait encore que les yeux bleus de M. Tartar, dont la vue portait si loin, semblaient précisément habitués à surveiller le danger, et qu'il était homme à courir au-devant pour l'affronter de plus en plus près.

Il lui arriva de le regarder furtivement, et elle se dit que lui aussi devait penser quelque chose de ses yeux.

Ce qui la rendit un peu confuse.

Aussi ne sut-elle jamais parfaitement bien comment elle était montée, avec l'aide de M. Tartar, jusqu'à son jardin aérien et comment elle crut alors se trouver dans un pays merveilleux où les fleurs s'épanouissaient soudain, comme en pleine campagne à l'extrémité de leurs tiges de fer.

Puissent ces fleurs s’épanouir toujours !

# CHAPITRE XXII

# L'ÉTAT DES CHOSES S'EMBROUILLE

Les pièces composant l'appartement de M. Tartar étaient les plus nettes, les plus propres et les mieux ordonnées qu'on pût voir sous le soleil, la lune et les étoiles.

Les planchers avaient été frottés avec une énergie rare, et les cuivres si bien polis qu'ils avaient le brillant d'un miroir de métal.

Pas une tache, pas une moucheture, pas une éclaboussure ; le mobilier de M. Tartar éblouissait le visiteur.

Son salon ressemblait à la cabine d'un amiral, sa salle de bain à une laiterie, sa chambre à coucher toute garnie d'armoires et de tiroirs rappelait la boutique d'un marchand de graines, et son hamac, suspendu au milieu de la chambre, se balançait comme un nuage blanc.

Chacun des objets appartenant à M. Tartar avait sa place déterminée ; ses mappemondes et ses cartes, ses livres, ses brosses, ses habits, ses porte-bouteilles, ses télescopes et tous ses instruments de marine étaient rangés dans un ordre merveilleux, et tout cela était facilement accessible.

Les étagères, les tablettes et les tiroirs étaient également sous la main et disposés en vue de ne pas prodiguer le terrain et de ménager quelques pouces d'arrimage.

Son brillant petit service d'argenterie était si bien arrangé sur son buffet qu'on apercevait du premier coup les petites cuillers à sel.

Ses ustensiles de toilette étaient si bien disposés sur sa table de toilette, qu'un cure-dent aurait sauté aux yeux.

Il en était de même des objets de curiosité qu'il avait rapportés de ses nombreux voyages.

Empaillés, séchés, repolis et préservés des vers par les moyens les plus ingénieux, les oiseaux, les poissons, les reptiles avaient leurs places, et aussi les coquillages, les plantes marines ou terrestres, surtout de magnifiques coraux.

Un pot de vernis était là, à portée de la main de M. Tartar, impatient de faire disparaître les taches laissées par les doigts des visiteurs.

Jamais vaisseau de guerre enfin n'avait été plus net et plus brillant.

Par ce beau jour d'été, M. Tartar avait établi une petite tente pour protéger son jardin fleuriste.

Il n'y a que les marins pour dresser des tentes. Tout autour de lui avait un air maritime.

Les fleurs de ce jardin auraient pu orner les fenêtres de la poupe d'un navire à flot.

Il semblait que tout l'établissement fût prêt à s'ébranler au son du porte-voix de M. Tartar donnant l'ordre de lever l'ancre.

« Tout le monde à son poste et toutes voiles dehors ! »

M. Tartar faisait à merveille les honneurs de son joli bâtiment.

Quand un homme a son *dada*, qui ne fait de mal à personne, il est agréable de trouver en lui le sentiment du côté plaisant de la chose.

Quand cet homme est cordial et sérieux par nature, qu'il est en outre franc et naturel, il ne peut se mieux voir à son avantage que dans l'exercice de sa manie.

Aussi, Rosa, conduite autour du navire avec tous les honneurs dus à la première lady de l'Amirauté, ou à la première fée des mers, pensa qu'il était charmant de voir M. Tartar rire tout le premier de toutes ses diverses et bizarres installations.

Mais le jeune marin brûlé par le soleil se montra surtout à son grand avantage, aux yeux de la jeune fille, quand, l'inspection finie, il sortit discrètement de sa cabine d'amiral, la priant de s'en considérer comme la reine et l'assurant qu'elle avait la libre disposition du jardin, par un geste de cette même main vigoureuse qui avait tenu en sa puissance la vie de M. Crisparkle.

« Helena !… Helena Landless !… Êtes-vous là ?

— Qui m'appelle ?… N'est-ce pas Rosa ? »

Et un autre charmant visage fit son apparition à la croisée.

« Oui, c'est moi, ma chérie !

— Mais, comment êtes-vous ici, ma chère bonne amie ?

— Je… je ne le sais vraiment pas bien complètement, dit Rosa en rougissant, à moins que je ne rêve ! »

Pourquoi cette rougeur sur ce joli minois aussi frais que toutes ces fleurs ?

La couleur écarlate était-elle un fruit naturel de ce pays magique ?

« Moi, je ne rêve pas, dit Helena en souriant, je vous en prie, dites-moi comment nous nous trouvons réunies, ou si proches l'une de l'autre, et d'une manière si inattendue ? »

Bien inattendue, en effet, au milieu des combles et des cheminées, dans la vieille maison qui portait les fameuses initiales P.J.T., et sous ce jardin aérien.

Rosa, revenant à elle, exposa rapidement les faits et tous les comment et pourquoi sur cette rencontre.

« Et M. Crisparkle est ici ! dit Rosa arrivant tout à coup à une conclusion singulièrement brusque. Et le croiriez-vous ? Il lui avait sauvé la vie.

— Je puis tout croire, dans ce genre, de M. Crisparkle, » répondit Helena le visage couvert d'une épaisse couche de rougeur.

On rougissait décidément beaucoup dans ce jardin aérien.

« Oui, mais ce n'est pas M. Crisparkle qui a sauvé l'autre, dit Rosa, s'empressant de faire une correction à son récit.

— Je ne comprends plus, mon amour.

— C'est bel et bien M. Crisparkle lui-même qui a été sauvé. Si vous l'aviez vu tout à l'heure exprimer la haute opinion qu'il a de M. Tartar. Car enfin c'est à M. Tartar qu'il doit d'être encore en vie. »

Les yeux noirs d'Helena se fixèrent très-attentivement sur le beau visage qui brillait au milieu des fleurs, et elle demanda d'un ton plus bas et d'un air pensif :

« Est-ce que M. Tartar est avec vous, en ce moment, ma chère ?

— Non, il m'a cédé la jouissance de ces appartements, je veux dire qu'il nous les a cédés. C'est charmant !

— En vérité ?

— C'est comme l'intérieur du plus beau des navires qui ait jamais pris la mer… c'est comme…

— Comme un rêve ? » suggéra Helena.

Rosa répondit par un petit signe de tête et respira le parfum des fleurs.

Helena reprit, après un court instant de silence, et d'un air bien plus triste encore :

« Mon pauvre Neville travaille dans sa chambre ; la force du soleil qui donne de ce côté en ce moment l'a chassé. Je pense qu'il vaut mieux lui laisser ignorer que vous êtes aussi près de lui.

— Oh ! je le pense aussi ! s'écria Rosa très-vivement.

— Cependant, poursuivit Helena en hésitant un peu, ne faut-il pas qu'il sache tout ce que vous m'avez dit ? Demandez à ce sujet l'avis de M. Crisparkle, ma chérie. Dois-je dire à Neville tout ou partie de ce que vous m'avez appris ? M. Crisparkle en jugera. »

Rosa passa dans le cabinet où se tenait le conseil d'État, et posa la question.

Le chanoine mineur fut d'avis de laisser à Helena l'entière liberté d'après son propre jugement.

« Je le remercie beaucoup, dit Helena, quand Rosa reparut pour lui rapporter cette réponse. Demandez-lui pourtant encore s'il ne vaut pas mieux attendre que les méchantes précautions dirigées contre Neville, par ce misérable, se découvrent d'elles-mêmes, plutôt que de l'en avertir. Avant tout, nous devons nous assurer qu'il se trame en effet, dans l'ombre, quelque chose contre nous ? »

Le chanoine mineur trouva la difficulté trop effrayante pour vouloir donner son opinion relative : il proposa d'en référer à M. Grewgious.

Helena y ayant consenti, il se transporta en feignant, sans y trop réussir, de se donner l'air d'un promeneur indifférent, de l'autre côté du quadrangle jusqu'à la maison portant les initiales P.J.T., et formula sa question.

M. Grewgious s'en tint à ce principe général :

« Si vous pouvez dissimuler l'expédition que vous dirigez contre un brigand ou contre une bête féroce, c'est ce que vous avez de mieux à faire. »

Et il maintint, d'une manière non moins décidée, que dans le cas spécial qui les occupait, John Jasper était un brigand chez lequel se combinait la nature de la bête féroce.

Ainsi conseillé, M. Crisparkle revint et rapporta à Rosa cette savante réponse que Rosa transmit à son tour à Helena.

Celle-ci sembla suivre un moment le cours de ses pensées ; elle réfléchissait en effet très-sérieusement sur ce qui venait de lui être dit.

« Nous pouvons compter sur les dispositions de M. Tartar à nous venir en aide ? demanda-t-elle.

— Oh ! oui, se disait Rosa. Oh ! oui, répéta-t-elle tout haut.

— Je considère votre autorité sur ce point comme tout aussi bonne que celle de M. Crisparkle, ma chère, dit Helena d'un ton plus calme, et vous n'avez pas besoin de retourner le consulter. »

Étrange de la part d'Helena !

« Voyez-vous, reprit-elle après un autre moment de réflexion, Neville ne connaît personne ici. Il n'a pas échangé un mot avec âme vivante, si ce n'est M. Tartar. Si M. Tartar pouvait venir le voir ouvertement et souvent, lui consacrer quelques minutes en de fréquentes visites, s'il voulait même venir presque tous les jours, il en adviendrait peut-être quelque chose de bon.

— Quelque chose de bon, dites-vous, ma chère ? répéta Rosa en regardant le beau visage de son amie d'un air perplexe. Et quoi donc, je vous prie ?

— Si les mouvements de Neville sont réellement surveillés, si le but qu'on se propose est de l'isoler de tous ses amis et d'user sa vie grain à grain… ce qui semble résulter de la menace qui vous a été faite… n'est-il pas probable, dit Helena, que son ennemi se mettra, d'une façon ou d'autre, en communication avec M. Tartar pour le prévenir contre Neville et l'éloigner de lui ? En ce cas, nous aurions, par M. Tartar, non-seulement la connaissance de cette manœuvre, mais celle des termes dont se serait servi l'autre pour lui parler ?

— Je comprends ! » s'écria Rosa.

Elle s'élança dans la cabine du conseil d'État.

Peu de temps après, sa jolie tête reparut animée de brillantes couleurs.

Elle avait fait son rapport à M. Crisparkle, qui était allé quérir M. Tartar, et M. Tartar se tenait à portée, dans le cas où l'on aurait besoin de lui.

En prononçant ces derniers mots, Rosa tourna la tête, avec un peu de confusion, du côté de la cabine.

Elle ajouta que M. Tartar était tout prêt à agir dans le sens qui lui était indiqué, et cela dès le jour même.

« Je le remercie du fond du cœur, dit Helena ; veuillez, je vous prie, le lui dire. »

De nouveau, Rosa qui se tenait toujours un peu confuse entre le jardin aérien et la cabine, rentra pour s'acquitter de son message, et revint avec de nouvelles assurances des bonnes dispositions de M. Tartar.

Elle agissait de manière à se partager entre Helena et lui, ce qui prouve que la confusion n'est pas nécessairement maladroite et peut avoir au contraire quelquefois ses subtilités.

« Et maintenant, ma chérie, dit Helena, nous ne devons pas oublier la prudence qui doit abréger notre première entrevue : il faut nous séparer. J'entends Neville qui sort de sa chambre. Retournez-vous là-bas ?

— Chez Mlle Twinkleton ? demanda Rosa.

— Oui.

— Oh ! je ne pourrais plus y rester, je ne le pourrais, après cette terrible conversation ! dit Rosa.

— Alors, où irez-vous, ma belle ?

— Maintenant que j'y réfléchis, je n'en sais rien, dit Rosa. Je n'ai encore rien arrêté, mais mon tuteur prendra soin de moi. Soyez sans inquiétude, ma chère. Il est certain que je serai quelque part. »

Ce qui semblait assez probable.

« Et j'aurai des nouvelles de mon Bouton de Rose par M. Tartar ? demanda Helena.

— Oui, je le suppose, par… »

Rosa, encore une fois, tourna la tête en arrière au lieu de prononcer le nom du marin.

« Mais dites-moi quelque chose avant que nous nous séparions, ma chère Helena, Dites qu'il ne dépend pas de moi d'empêcher cela.

— Empêcher quoi ? mon amour ?

— Empêcher qu'il ne soit si méchant et si vindicatif. Ne pourrais-je pas arriver à quelques termes de conciliation avec lui ?

— Vous savez combien je vous aime, ma chérie, répondit Helena avec indignation. Eh bien ! j'aimerais mieux vous voir étendue morte à ses pieds.

— Cet entretien m'a fait grand bien !… Vous le direz à votre pauvre frère ? Vous lui porterez mon souvenir et

l'expression de ma sympathie ? Vous lui demanderez de ne pas me haïr ?

Helena eut un mouvement de tête qui exprimait que cette dernière recommandation était bien superflue.

Elle envoya des deux mains des baisers à son amie, et son amie l'imita.

Helena vit alors une troisième main, pas blanche, celle-là, mais brune comme du cuivre, apparaître au milieu des fleurs et aider Rosa à descendre dans l'appartement.

Il suffit à M. Tartar, à l'intérieur de la cabine, du toucher simplement le bouton d'une armoire pour faire apparaître une collation enchantée.

Des macarons merveilleux, des liqueurs étincelantes, des épices tropicales, des gelées de fruits tropicaux, s'offrirent à profusion aux regards de Rosa.

Mais M. Tartar ne pouvait arrêter la marche du temps, et le temps est impitoyable.

Il marcha si vite que Rosa fut enfin obligée de quitter le pays des fleurs pour redescendre sur la terre et retourner chez M. Grewgious.

« Et maintenant, ma chère, dit M. Grewgious, qu'y a-t-il à faire ? Et pour poser la question sous une autre forme, quel parti faut-il prendre à votre égard ?… »

Rosa ne put que lui lancer un regard par lequel elle semblait s'excuser d'être un si grand embarras pour lui et pour d'autres.

L'idée de vivre, à l'abri du péril, dans l'hôtel Furnival, pour le reste de ses jours, fut le seul plan qui se présenta à son esprit.

« Il m'est venu à l'idée, dit M. Grewgious, que comme la respectable M^lle^ Twinkleton profite quelquefois de l'occasion des vacances pour venir à Londres, afin d'étendre ses relations, de voir les parents de ses élèves, nous pourrions, provisoirement, inviter M^lle^ Twinkleton à venir habiter avec vous pendant un mois.

— Habiter où, monsieur ?

— Mais, continua M. Grewgious, ne pourrions-nous pas louer un appartement meublé dans Londres, et la prier de vous servir de chaperon ?

— Et après le mois écoulé, monsieur ?

— Après, dit M. Grewgious, notre situation ne pourra être pire qu'à présent.

— Je pense que ce projet pourrait en effet nous tirer d'embarras pour quelque temps.

— Alors, sortons, dit M. Grewgious en se levant, et allons nous mettre à la recherche de notre appartement meublé. Rien ne saurait être plus agréable pour moi que la douce présence dont j'ai joui la soirée dernière ; je voudrais en voir embellies toutes les soirées de mon existence, mais tout ce qui m'entoure n'est guère conve-

nable pour une jeune dame. Mettons-nous à la recherche des aventures et allons voir des logements. M. Crisparkle, qui doit retourner immédiatement chez lui, sera sans doute assez bon pour voir M^lle^ Twinkleton et pour inviter cette dame à prêter son concours à la réalisation de notre plan. »

M. Crisparkle accepta la commission avec empressement et partit.

M. Grewgious et sa pupille sortirent et commencèrent leur expédition.

L'idée que se faisait M. Grewgious du meilleur moyen de chercher des appartements meublés, consistait à traverser la rue pour examiner une maison portant un écriteau à l'une de ses fenêtres, puis à se diriger quand il pouvait vers le derrière de la même maison, à en faire l'inspection à nouveau sous l'autre face, mais sans y entrer jamais.

L'expédition promettait donc d'être longue.

Enfin, M. Grewgious se rappela une certaine veuve, cousine de M. Bazzard, qui déménageait souvent et qui était venue une fois lui rendre visite pour lui demander de la faire connaître.

Ladite veuve demeurait dans Southampton Street, Bloomsbury Square.

Son nom apparaissait gravé en lettres de grandes dimensions, sur une plaque de cuivre :

BILLIKIN.

De quel sexe était Billikin ?

L'écriteau ne le disait pas.

La bonne dame avait l'aspect d'une personne toujours près de tomber en faiblesse ; elle avait aussi un grand débordement de franchise.

Elle sortit d'un air languissant du petit parloir sur le derrière de la maison ; elle semblait n'être arrivée jusque-là qu'après une série d'évanouissements successifs.

« J'espère que je vous vois en bonne santé, monsieur ? dit Mme Billikin en s'inclinant légèrement, comme indice qu'elle reconnaissait son visiteur.

— Je vous remercie… je suis tout à fait bien. Et vous, madame ? répliqua M. Grewgious.

— Je suis aussi très-bien, répondit Mme Billikin, après avoir fortement repris sa respiration comme pour combattre une nouvelle faiblesse, aussi bien que je puis l'être jamais…

— Ma pupille et une dame d'âge respectable, dit M. Grewgious, désirent trouver un appartement meublé, agréable, pour un mois ou deux. Avez-vous ce que nous souhaitons, madame ?

— M. Grewgious, répliqua Mme Billikin, je ne veux pas vous tromper, bien loin de la… J'ai des appartements convenables. »

On voyait bien que la bonne dame ajoutait mentalement :

« Menez-moi à l'échafaud si vous voulez, mais tant que je vivrai, je serai franche.

— Quels appartements avez-vous, madame ? demanda M. Grewgious d'un air aimable, car il voulait dissiper certain air roide et sévère qu'il avait remarqué chez Mme Billikin.

— Voici ce salon que vous pourrez, si cela vous plaît mieux, appeler le parloir. Vous voyez qu'il est situé sur le devant de la maison, mademoiselle, dit Mme Billikin engageant ainsi Rosa dans la conversation. Le parloir sur le derrière est celui où je me tiens, et j'entends ne le quitter jamais. Il y a deux chambres à coucher dans le haut de la maison, elles sont éclairées au gaz. Je ne vous dirai pas que les planchers de ces chambres sont bien solides, car ils ne le sont pas, mais les réparer serait dépasser les dépenses que je peux faire n'étant que principale locataire à l'année. Les conduits des eaux passent sous ces planches ; c'est une circonstance qu'il vaut mieux vous faire connaître. »

M. Grewgious et Rosa échangèrent des regards qui exprimaient bien quelque déplaisir, et cependant ils n'avaient pas la moindre idée des horreurs latentes que pouvait comporter cette façon de conduire les eaux.

En même temps, Mme Billikin portait la main sur son cœur, comme pour témoigner qu'il était soulagé d'un grand poids.

« Bien ! La toiture du moins est en bon état, sans doute ? dit M. Grewgious s'armant d'un peu de courage.

— M. Grewgious, répondit Mme Billikin, si je venais vous dire que ne rien avoir au-dessus de soi, c'est être bien couvert, je risquerais de vous tromper, et je ne voudrais pas le faire, non, monsieur. Les ardoises se disjoignent pendant la saison où le vent souffle avec violence. Je vous défie, quoi que vous fassiez, de retenir ces ardoises à leur place. »

En cet instant Mme Billikin, qui avait montré un peu de précipitation en s'adressant à M. Grewgious, se ravisa et voulut essayer d'user de l'ascendant moral qu'elle croyait exercer sur lui.

« En conséquence, continua-t-elle avec plus de douceur, mais en demeurant inébranlable dans son incorruptible franchise, il serait plus qu'inutile de vous entraîner à ma suite jusqu'aux étages supérieurs de la maison pour vous entendre dire : Mme Billikin, qu'est-ce que cette tache que je remarque au plafond ? et pour me forcer de vous répondre : Je ne vous comprends pas, monsieur. Je ne suis pas si dissimulée ! Je vous entendrais avant même que vous ayez fait la remarque. C'est l'humidité, monsieur, elle pénètre et elle ne pénètre pas. Vous pouvez rester ici parfaitement sec pendant la moitié de votre vie, mais il peut venir un moment, et il est préférable que vous le sachiez, où vous serez trempé comme une soupe. »

M. Grewgious ne parut nullement flatté de se voir ainsi mis en jeu.

« Avez-vous quelques autres appartements, madame ? demanda-t-il.

— Monsieur Grewgious, répondit M^me^ Billikin d'un ton plus solennel, j'en ai. Vous me demandez si j'ai d'autres appartements et mon honnête et franche réponse est : j'en ai. Ceux du premier et du second étage sont vacants et ils se composent de jolies chambres.

— Arrivons, arrivons au fait. Il n'y a rien de désagréable dans ces appartements ? demanda M. Grewgious reprenant confiance.

— Pardonnez-moi, monsieur Grewgious. Il y a les escaliers à monter. Si votre esprit n'est pas préparé à cette question des escaliers, vous serez exposé à un inévitable désappointement. Vous ne pouvez, mademoiselle, ajouta M^me^ Billikin en s'adressant à Rosa sur le ton du reproche, vous ne pouvez véritablement placer un premier et encore moins un second étage, au niveau d'un rez-de-chaussée. Non, cela ne vous est pas possible, mademoiselle, vous ne sauriez le faire, et en ce cas pourquoi l'essayer ? »

M^me^ Billikin dit cela aussi sérieusement que si Rosa avait manifesté la ferme détermination de défendre cette thèse insoutenable.

« Pouvons-nous visiter ces chambres, madame ? demanda le tuteur.

— Monsieur Grewgious, répondit M^me^ Billikin, vous le pouvez. Je ne veux pas vous le dissimuler, vous le pouvez. »

M^me^ Billikin envoya chercher son châle dans son parloir sur le derrière de la maison.

Il était réglé depuis un temps immémorial que la bonne dame ne pouvait aller nulle part sans être drapée dans ce châle.

Après que sa servante le lui eut placé sur les épaules elle ouvrit la marche.

Elle s'arrêta plusieurs fois en montant les étages pour reprendre sa respiration ; arrivée au salon elle appuya ses mains contre son cœur, comme s'il eût été près de se détacher et qu'elle l'eût surpris au moment où il allait s'envoler.

« Et le second étage ? dit M. Grewgious après avoir visité le premier et l'avoir trouvé dans des conditions satisfaisantes.

— Monsieur Grewgious, répondit M^me^ Billikin, en se tournant de son côté d'un air cérémonieux, comme si le moment de se mettre d'accord sur un point délicat était arrivé et comme si la confiance était sérieusement établie, le second étage est au-dessus de celui-ci.

— Pourrons-nous le visiter également, madame ?

— Oui, monsieur, dit M^me^ Billikin, c'est clair comme le jour. »

Ce second appartement s'étant aussi trouvé à son gré, M. Grewgious se retira dans l'embrasure d'une croisée avec Rosa.

Leur consultation fut brève ; puis, après avoir demandé une plume et de l'encre, l'homme d'affaires rédigea en quelques lignes les conditions d'un accord.

Pendant ce temps, Mme Billikin avait pris un siège et exposait le résumé de la question.

« Quarante – cinq shillings par semaine, assurés pour le mois, dit Mme Billikin, me paraissent un prix acceptable pour les deux parties. Nous ne sommes ici ni dans Bond Street, ni dans Saint James Palace, mais nous n'en avons pas la prétention. Nous n'essayerons pas même de contester ce fait, pourquoi le contesterions-nous ? En ce qui concerne le service, deux domestiques sont attachés à la maison, moyennant des gages libéralement fixés. Des difficultés se sont élevées relativement aux allées et venues des fournisseurs, mais le contact de chaussures boueuses sur des marches bien entretenues est un inconvénient inévitable, et je n'ai nul désir de prélever une commission sur vos commandes. Le charbon est fourni par feu ou par seaux. »

Mme Billikin appuya sur cette proposition avec une emphase qui semblait marquer une subtile mais immense différence entre les deux modes de fourniture.

« Les chiens ne sont pas vus avec faveur, reprit-elle, outre leur malpropreté, ils sont enclins au vol et cela donne naissance à des soupçons et à des discussions désagréables. »

Pendant ce temps M. Grewgious avait rédigé son acte de location et préparé son porte-monnaie.

« J'ai signé cet engagement pour les deux dames, dit-il, voulez-vous avoir la bonté de le signer à votre tour de vos noms et prénoms, s'il vous plaît ?

— Monsieur Grewgious, dit M^me^ Billikin avec une nouvelle explosion de franchise, non, je ne le puis. Vous me dispenserez du prénom. »

M. Grewgious la regarda avec étonnement.

« Non, monsieur Grewgious, il faut m'excuser. Tant que cette maison sera connue sous le nom indéfini de maison Billikin, et tant qu'il restera un doute dans l'esprit des mauvaises gens sur l'endroit où Billikin peut se cacher… soit près de la porte d'entrée, soit dans le sous-sol et sur ce que peuvent être sa taille, son poids et sa force, je me sentirai en sûreté. Mais déclarer ouvertement que je suis une femme seule et sans défense, non ! mille fois non !… Vous ne pourriez pas en avoir un seul moment le désir, reprit M^me^ Billikin avec un vif sentiment du tort qu'on voulait lui faire, et j'en appellerai à mademoiselle. Vous ne voudrez point, mademoiselle, donner avantage au sexe brutal et entreprenant contre une personne, de votre sexe faible. Vous ne le voudrez pas ! »

Rosa, toute rougissante, supplia son tuteur de se contenter d'une signature quelconque.

Et, par suite, le mot mystérieux Billikin, tout court, fut apposé au bas de l'acte : c'est le mode de signer de nos hauts barons.

Tous les détails furent alors réglés pour prendre possession le surlendemain, jour où M^lle^ Twinkleton pouvait

être raisonnablement attendue et Rosa retourna à l'hôtel Furnival, appuyée sur le bras de son tuteur.

Mais, voyez, M. Tartar se promenant de long en large, devant l'hôtel Furnival ! Il s'arrête à la vue de Rosa et de son compagnon et s'avance vers eux !

« Il m'est venu l'idée, dit M. Tartar, que nous pourrions remonter la rivière ; le temps est délicieux et la marée est propice. J'ai un bateau, qui est ma propriété personnelle, aux escaliers du Temple.

— Il y a bien du temps que je n'ai remonté la rivière de cette façon, dit M. Grewgious, évidemment tenté.

— Cela ne m'est jamais arrivé, » ajouta Rosa.

Une demi-heure après la question était tranchée ; ils remontaient la rivière ; la marée les portait, l'après-midi était charmante ; le canot de M. Tartar commode et rapide.

M. Tartar et Lobley, son matelot, manœuvraient à eux deux une paire de rames.

M. Tartar possédait aussi un yacht en bas de Greenhithe ; Lobley en avait la garde et il l'avait quitté ayant été requis pour un autre service.

C'était un compagnon favorisé d'une joyeuse humeur, avec des cheveux et des favoris couleur de tan et une grosse face rouge.

Il rappelait l'image du soleil dans les vieilles sculptures en bois peint ; ses cheveux et ses favoris, encadrant son visage, formaient les rayons.

Il resplendissait à l'avant du canot, superbe à voir avec sa chemise de marin de l'État qui couvrait ou découvrait sa poitrine (c'est une affaire d'appréciation) et ses bras sillonnés de tatouages.

M. Lobley semblait manœuvrer le canot facilement ; il en était de même de M. Tartar, et pourtant les avirons pliaient ; mais aussi le canot bondissait.

M. Tartar parlait aussi librement que s'il n'avait pas été occupé à autre chose, avec Rosa qui l'écoutait.

M. Grewgious, quant à lui, ne faisait que se remuer, ce qui devait faire perdre de l'aire au canot ; mais il suffisait d'un tour de poignet de M. Tartar ou d'un simple effort de Lobley, se penchant à l'avant, pour tout remettre en ordre.

Le flux les emporta jusqu'au moment où ils s'arrêtèrent pour dîner dans un jardin orné d'arbustes toujours verts.

Après quoi le reflux vint obligeamment pour les ramener à Londres ; et pendant qu'on flottait au milieu des pousses d'osiers, Rosa essaya de manier la rame et s'en tira d'une façon brillante, grâce à l'aide que M. Tartar lui prêtait.

M. Grewgious essaya sa puissance à son tour et tomba sur le dos, car il n'avait pas reçu la même assistance.

Alors on se reposa un instant sous les arbres…

Quel repos délicieux !

M. Lobley faisait ses grimaces ordinaires, arrangeait ses coussins, et courait d'un bout à l'autre de l'embarcation pour resserrer les cordages.

Il avait les pieds nus ; pour lui, les souliers étaient une superstition et les bas un indigne esclavage.

Le retour se fit au milieu des délicieuses odeurs du rivage fleuri et du bruit musical des eaux.

Trop tôt, hélas ! la grande et noire cité répandit sur la rivière l'ombre de ses ponts maussades…

Adieu, les jardins, les prairies, les parcs, et les arbustes toujours verts.

Toute cette belle journée se perdait déjà dans l'éloignement et comme dans un rêve.

Peut-on traverser la vie sans rencontrer de mauvais passages ?

C'est une question que je pose aux lecteurs !

Rosa pensait le lendemain, quand Londres eut repris son triste aspect sous ses yeux, que le temps de séjour au pensionnat de Cloisterham était écoulé sans retour ; les passages difficiles se présentaient.

Elle allait traverser les jours sombres…

Mais qui pouvait la rendre si mélancolique ?

Que pouvait-elle attendre ?

Attendait-elle Mlle Twinkleton ?

Mlle Twinkleton arriva au moment juste où l'on pouvait espérer sa venue.

La Billikin sortit de son parloir pour recevoir sa locataire.

Déjà la guerre apparaissait sous les yeux de la Billikin.

Mlle Twinkleton apportait avec elle une quantité considérable de malles et de paquets comprenant ceux de Rosa aussi bien que les siens.

La Billikin trouva mauvais que Mlle Twinkleton, l'esprit troublé par les tracas que lui donnait tout ce bagage, ne répondît pas à ses questions sur son identité personnelle, avec cette netteté de perception que méritaient de pareilles demandes.

En conséquence, la majesté offensée établit son trône nébuleux sur le front de la Billikin.

Et ce fut bien pis quand, par suite d'une distraction de Mlle Twinkleton, elle voulut lui faire prendre deux shillings six pence, au lieu de les donner au cocher.

« Non, dit la Billikin ; non, je vous suis fort obligée, mademoiselle Twinkleton : mais je ne suis pas encore réduite à la mendicité. »

Ainsi repoussée, M^lle^ Twinkleton demanda d'un air égaré qui elle devait payer ?

Il y avait là deux cochers.

M^lle^ Twinkleton avait amené deux cabs ; chaque cocher ayant reçu son paiement, gardait cependant la paume de sa main ouverte et semblait en appeler au ciel et à la terre sur la question de savoir si, réellement, il était assez payé.

Terrifiée par ce spectacle alarmant, M^lle^ Twinkleton déposa un autre shilling dans chacune de ces mains exigeantes tout en faisant elle-même appel à la loi qu'ils violaient et en recomptant son bagage.

Pendant ce temps, les deux cochers, après avoir bien regardé le shilling de supplément et marmotté entre leurs dents, descendirent les marches de la maison, remontèrent sur leurs sièges et s'éloignèrent, laissant M^lle^ Twinkleton en larmes, assise sur une boîte à chapeaux.

La Billikin vit cette manifestation de faiblesse sans aucune marque de sympathie et donna l'ordre à un homme d'entrer et de s'attaquer à tout ce bagage.

Quand ce gladiateur eut disparu de l'arène, la tranquillité s'établit et les nouvelles locataires se mirent à dîner.

Mais la Billikin avait eu, de façon ou d'autre, connaissance que Mlle Twinkleton tenait un pensionnat.

De cette connaissance à la conséquence tirée que Mlle Twinkleton se proposait de lui apprendre quelque chose, le saut était trop facile.

« Mais c'est ce que vous ne ferez pas, se dit la Billikin, se parlant à elle-même. Je ne suis pas votre élève, comme elle peut l'être (ceci se rapportait à Rosa). Pauvre petite ! »

De son côté, Mlle Twinkleton, ayant changé de toilette et recouvré quelque calme, était animée des dispositions les plus aimables et du désir de tout faire pour tirer, le plus agréablement possible, parti de l'occasion.

Son panier à ouvrage devant elle, la maîtresse de pension était devenue soudain une dame de compagnie toujours vive et enjouée, qui entendait bien laisser percer dans une judicieuse mesure la femme de savoir et d'expérience, quand Mme Billikin entra, s'annonçant elle-même.

« Je ne veux pas vous cacher, mesdames, dit la Billikin enveloppée dans son châle de cérémonie, car il n'est pas dans mon caractère de cacher ni mes motifs, ni mes actions, que je prends la liberté de me présenter chez vous, pour vous exprimer l'espoir que vous avez trouvé le dîner à votre goût. Quoique ma servante ne soit pas professe en art culinaire, mais simple cuisinière, ses gages sont néanmoins assez élevés pour la stimuler. Et, certes, elle est suffisamment habile à préparer une viande rôtie.

— Nous avons très-bien dîné, en vérité, dit Rosa ; je vous remercie.

— Accoutumées… dit M^lle Twinkleton, d'un air aimable… »

La Billikin se disait :

« Ne m'a-t-elle pas appelée : ***Ma bonne femme*** !

— Accoutumées… reprit M^lle Twinkleton, à un régime alimentaire libéral et nutritif quoique très-simple, nous n'avons pas de motifs pour regretter notre absence de notre ancienne cité et les habitudes méthodiques de la maison dans laquelle notre vie s'est passée jusqu'ici, soumises aux règles d'une paisible routine…

— J'ai cru convenable de faire observer à ma cuisinière, interrompit la Billikin dans un élan de franchise, et j'espère que vous m'approuverez, mademoiselle Twinkleton… qu'il était de bonne précaution que la jeune dame, précédemment soumise à ce que nous considérons ici comme un pauvre régime, fût amenée par degrés à un régime meilleur. Car pour passer tout à coup d'une alimentation parcimonieuse à une nourriture généreuse, et de ce que vous pouvez appeler le régime de la pension, à un service de table plus largement entendu, il faut une force de constitution qui se rencontre rarement chez les jeunes personnes, surtout quand leur constitution a été minée par quelques années de pensionnat. »

La Billikin se déclarait donc ouvertement contre M^lle Twinkleton, qu'elle considérait comme son ennemie naturelle.

« Vos observations, répliqua M^lle^ Twinkleton avec un léger sentiment de hauteur, sont faites à bonne intention, je n'en doute pas, mais permettez-moi de vous assurer qu'elles développent des idées erronées sur le régime des pensionnats, et qui ne peuvent être imputées qu'à un manque absolu de connaissances précises.

— Bon ! reprit la Billikin, mes renseignements, mademoiselle Twinkleton, sont puisés dans mon expérience personnelle, que j'ai tout lieu de considérer comme un bon guide. J'ai été mise, quand j'étais jeune, dans une pension très-fashionable dont la maîtresse était une dame tout aussi distinguée que vous l'êtes vous-même, à peu près de vôtre âge, ou peut-être de quelques années plus jeune, et un appauvrissement du sang, produit par la table de la maison, m'a fait souffrir pendant tout le cours de ma vie.

— C'est fort triste, dit M^lle^ Twinkleton, avec la même réserve légèrement mêlée d'ironie, c'est lamentable ! Rosa, ma chère, comment vous tirez-vous de votre ouvrage ?

— M^lle^ Twinkleton, reprit la Billikin, avec une dignité de cour, avant de me retirer devant cette invitation détournée, ainsi que doit le faire une personne sachant vivre, je désire vous demander à vous-même, comme a une autre dame bien élevée, si vous n'avez pas mis en doute mes paroles de tout à l'heure ?

— Je ne vois pas sur quoi vous pouvez fonder une pareille supposition, » répondit M^lle^ Twinkleton.

La Billikin l'arrêta.

« Ne me prêtez pas, je vous prie, des suppositions que je ne me serais pas permises. Vous parlez facilement, mademoiselle Twinkleton, et cette faculté, sans doute elle a son prix pour vos élèves : mais moi je ne vous paie pas pour bien parler, et je vous renouvelle ma question.

— Si vous faites allusion à la pauvreté de votre sang…, » commençait à dire M^lle^ Twinkleton.

La Billikin l'arrêta de nouveau.

« Je ne me suis pas servie d'une pareille expression.

— Si vous faites allusion à l'appauvrissement de votre sang…, reprit imperturbablement M^lle^ Twinkleton.

— Appauvrissement produit en moi, souligna la Billikin, par la nourriture du pensionnat.

— Alors, reprit M^lle^ Twinkleton, tout ce que je peux vous répondre, c'est que je suis obligée de vous croire sur votre déclaration, ce qui est peu concluant en vérité. Je ne puis m'empêcher d'ajouter que si cette triste circonstance influe sur les grâces de votre conversation, le malheur est double, et qu'il serait grandement désirable que votre sang fût plus riche. Rosa, ma chère, comment vous tirez-vous de votre ouvrage ?

— Hum ! avant de me retirer, mademoiselle, déclara la Billikin à Rosa, en tournant le dos fièrement à M^lle^ Twinkleton, je désirerais qu'il fût bien entendu entre vous et moi que les rapports que nous devons avoir à l'avenir auront lieu de moi seule à vous seule. Je ne re-

connais pas ici l'autorité d'une dame âgée ; je n'ai pas besoin de la protection des dames âgées.

— Cet arrangement est fort désirable, ma chère Rosa, fit observer Mlle Twinkleton.

— N'est-il pas vrai, mademoiselle ? reprit la Billikin avec un sourire sarcastique.

— Quand j'aurai besoin de transmettre une demande à la maîtresse de la maison, ma chère Rosa, continua Mlle Twinkleton, avec une gaieté majestueuse, je vous la ferai connaître et vous vous chargerez volontiers, j'en suis sûre, de la faire parvenir à son adresse.

— Bonsoir, mademoiselle, dit la Billikin, d'un ton tout à la fois affectueux et digne. En vérité vous êtes seule ici à mes yeux ; aussi je vous souhaite le bonsoir du meilleur de mon cœur, et je me félicite, je suis heureuse de le dire, de n'être pas amenée à exprimer ouvertement mon mépris envers certaines personnes qui, malheureusement pour vous, sont attachées à la vôtre. »

La Billikin se retira gracieusement sur cette dernière impertinence.

Mlle Twinkleton était outrée, et, à partir de ce moment, Rosa joua le rôle actif de volant entre ces deux raquettes.

Rien ne se faisait sans de terribles préambules.

Quand arrivait la question du dîner, les choses surtout s'allumaient.

« Peut-être, mon amour, voudrez-vous vous consulter avec la maîtresse de la maison, disait M^lle^ Twinkleton, et lui demander si elle peut nous procurer un rôti d'agneau, ou, à défaut d'agneau, une volaille rôtie. »

À quoi la Billikin répliquait, Rosa n'ayant pas dit un mot :

« Si vous connaissiez mieux la viande de boucherie, mademoiselle, vous n'auriez pas l'idée de demander un rôti d'agneau. Premièrement parce que les agneaux sont des moutons depuis longtemps ; secondement il y a des jours où l'on tue et des jours où l'on ne tue pas. Quant aux volailles rôties, mademoiselle, oh ! vous devez avoir une idée très-surfaite sur les volailles ! Les bonnes sont bien rares. Je ne vous parle point de ces vieilles volailles aux pattes galeuses, comme vous étiez habituée à en manger là-bas. Celles-là sont à bon marché. Essayez d'avoir un peu d'imagination, mademoiselle. Prenez l'habitude de tenir une maison. Allons… cherchez quelque autre chose. »

À cet encouragement donné avec l'indulgente tolérance d'une personne sage et pleine d'expérience, M^lle^ Twinkleton répondait en frémissant :

« Eh bien, ma chère, vous pourriez proposer à la maîtresse de la maison l'acquisition d'un canard.

— Eh ! chère demoiselle, s'écriait la Billikin, Rosa continuant à ne pas ajouter un mot, vous me surprenez quand vous me parlez de canards ! Sans compter que ce n'est plus la saison et qu'ils sont très-chers, il est pénible à mon cœur de voir que vous vouliez avoir un canard.

L’estomac en est la seule partie délicate, et l’estomac ici n’est point pour vous. Je vois toujours votre assiette redescendre misérablement remplie de peaux et d’os. Cherchez encore, mademoiselle. Pensez davantage à vous et moins aux autres. Un plat de riz de veau, par exemple ; quelque chose où vous puissiez avoir égalité de chance et n’être pas la moins bien servie. »

Quelquefois la partie devenait très-chaude et se prolongeait avec une ardeur qui la rendait vraiment fatigante.

Mais presque invariablement la Billikin s’arrangeait pour avoir l’avantage et se livrait aux coups de raquette les plus extraordinaires et les plus inattendus quand les choses semblaient tourner contre elle.

Tout cela ne rendait pas le séjour de Londres bien agréable à Rosa.

Fatiguée de travailler et de faire la conversation avec M^lle^ Twinkleton, elle proposait de lire, ce qui était bien accueilli par M^lle^ Twinkleton, laquelle était une fort habile lectrice.

Mais Rosa ne tarda pas à faire la découverte que M^lle^ Twinkleton ne lisait pas avec bonne foi.

La vertueuse demoiselle coupait les scènes d’amour, ou bien altérait au contraire les passages qui louaient le célibat chez la femme et se rendait coupable d’un grand nombre d’autres pieuses fraudes.

Comme exemple, prenons ce morceau chaudement coloré :

« Chère adorée, dit Édouard, en serrant une tête chérie contre sa poitrine et en faisant glisser entre ses doigts caressants des cheveux soyeux qui ruisselaient comme une cascade dorée, chère adorée, fuyons ce monde égoïste et la stérile froideur de ces cœurs de pierre, envolons-nous vers les chaudes régions du paradis de la confiance et de l'amour. »

Voilà la version frauduleuse qu'y substituait Mlle Twinkleton :

« Liés l'un à l'autre par le consentement de nos parents et l'approbation du recteur du district, avec sa belle chevelures argentée, dit Édouard, en portant respectueusement à ses lèvres des doigts effilés habiles aux ouvrages de broderie, au tambour et à tous les travaux auxquels se livrent les femmes, permettez-moi de voir votre papa demain dès la pointe du jour et de lui demander la permission de nous établir dans une habitation suburbaine, bien modeste, mais en rapport avec nos moyens, où il sera le bienvenu comme notre hôte de chaque soir, où tous les arrangements devront avoir l'économie pour règle, où nos conversations auront pour but constant la culture de notre esprit, le développement de nos connaissances et de nos talents, et où seront réunis tous les attributs de l'ange qui préside au bonheur des ménages. »

Comme les jours se succédaient et que rien n'arrivait de nouveau, les voisins commençaient à se dire que la

jolie fille de la maison qui regardait si souvent et avec tant d'attention par la fenêtre du salon, comme si elle attendait quelqu'un ou quelque chose, semblait près de perdre courage.

Rosa serait arrivée en effet au découragement si le hasard ne l'avait pas fait tomber sur quelques livres de voyage et d'aventures maritimes.

M^lle^ Twinkleton en fit la lecture à haute voix, s'étendant avec complaisance sur les latitudes, les longitudes, les gisements des côtes, les vents, les courants, etc.

Rosa écoutait avec attention et mettait à profit ce qui était le plus cher à son cœur.

C'est ainsi qu'elles arrivèrent à s'entendre mieux ensemble qu'elles ne le faisaient auparavant.

# CHAPITRE XXIII

# ENCORE L'AUBE

Bien que M. Crisparkle et John Jasper se rencontrassent chaque jour sous le toit de la cathédrale, rien ne s'était passé entre eux au sujet d'Edwin Drood, depuis le jour, remontant à plus de six mois, où John Jasper avait montré silencieusement au chanoine mineur ses dernières résolutions inscrites dans son journal.

Il est peu probable, pourtant, qu'ils pussent se voir aussi souvent sans que les pensées de chacun d'eux ne fussent ramenées sur ce triste sujet.

Il n'est pas probable qu'ils pussent se rencontrer quotidiennement sans que chacun d'eux eût le sentiment qu'ils étaient l'un pour l'autre un mystère vivant et un embarras.

Jasper, le dénonciateur et le persécuteur de Neville Landless, et M. Crisparkle, son avocat fidèle et son protecteur, étaient en suffisant antagonisme pour réfléchir avec intérêt sur les desseins que chacun d'eux nourrissait et sur les moyens qu'il méditait de mettre en œuvre.

Mais ni l'un ni l'autre n'abordait jamais cette question.

Aucun genre de dissimulation n'étant dans la nature du chanoine mineur, il l'aurait volontiers remise sur le tapis, mais la réserve opiniâtre dans laquelle se renfermait Jasper ne lui en fournissait point l'occasion.

Impassible, morose, solitaire, l'esprit concentré sur une seule idée et sur la poursuite du but qu'il s'était proposé d'atteindre, Jasper n'était pas en disposition de communiquer ses secrets à l'un de ses semblables ; il vivait en dehors de la vie humaine.

Constamment voué à l'exercice d'un art qui repose sur l'harmonie, il est curieux à remarquer que l'esprit de cet homme n'était en accord moral ou en communication avec rien de ce qui l'entourait.

Il avait fait cette confidence à son neveu autrefois, avant l'événement qui avait donné naissance à son impassibilité actuelle et apparente.

Qu'il connût le départ précipité de Rosa et qu'il en eût deviné la cause, cela ne faisait pas l'objet d'un doute.

Devait-il supposer qu'elle gardait le silence par frayeur, ou devait-il supposer qu'elle s'était confiée à quelqu'un… à M. Crisparkle, par exemple ?…

M. Crisparkle ne pouvait arriver à se faire une opinion sur ce point.

Dans l'esprit de justice qui l'animait, il reconnaissait d'ailleurs que le fait de tomber amoureux de Rosa n'était pas un crime ; ce n'était pas un crime non plus de sacrifier sa vengeance à son amour !…

L'effroyable soupçon contre Jasper, dont l'esprit de Rosa était involontairement troublé, ne paraissait pas avoir été accueilli par M. Crisparkle.

S'était-il présenté à l'esprit d'Helena ou de Neville ?

Ni l'un ni l'autre n'avait jamais dit un mot qui pût le faire penser.

M. Grewgious, quant à lui, ne prenait pas la peine de cacher son implacable aversion pour John Jasper ; mais jamais il n'avait donné à entendre, même d'une façon détournée, que cette aversion pût avoir une pareille source.

C'était un homme aussi réservé qu'excentrique ; il n'avait jamais fait mention de certaine soirée, pendant laquelle, tout en se chauffant les mains au feu de la maison de la porte du cloître, il avait tenu ses regards fixés sur un amas de hardes déchirées et souillées de boue gisant sur le plancher…

Le somnolent Cloisterham, s'il arrivait qu'on y réveillât le souvenir passager d'une histoire déjà vieille de plus de six mois, et qui avait motivé un arrêt de non-lieu de la part des magistrats, se trouvait à peu près également partagé entre ces trois opinions :

Ou le neveu bien-aimé de John Jasper avait été assassiné par son traître et passionné rival ;

Ou il avait péri dans un combat loyal ;

Ou il avait pris volontairement la parti de s'enfuir.

On remarquait que le solitaire et morose Jasper continuait à vouer sa vie à la découverte du crime et à la vengeance, et on s'étonnait qu'un homme pût être si tenace.

Tel était l'état des choses à Cloisterham au moment où notre histoire est parvenue.

Les portes de la cathédrale s'étaient fermées pour la nuit et le maîtres de chapelle, muni d'un congé pour deux ou trois services, se disposait à partir pour Londres.

Il voyagea par la même voie que Rosa et arriva comme elle par une soirée chaude et poudreuse.

Son bagage est facile à porter à la main, il se rend à pied à un hôtel hybride dans un petit square derrière Aldersgate Street près du grand bureau de la poste.

C'est un hôtel, un restaurant, ou une maison meublée, suivant le choix de ses visiteurs.

L'établissement s'annonce lui-même dans l'*Indicateur des Chemins de fer* comme une nouvelle entreprise qui commence à se faire connaître.

Cette annonce fait savoir au voyageur qu'il ne doit pas s'attendre, dans cette maison, constituée sur le modèle des vieux hôtels d'Angleterre, à trouver sous le nom de bière une boisson noirâtre qu'il sera obligé de jeter.

Dans le petit hôtel hybride, on peut avoir ses bottes noircies, au lieu que ce soit son estomac ; on peut trouver aussi un lit, un déjeuner, des gens pour le service, et

un portier debout toute la nuit, moyennant un certain prix fixé.

De ceci et d'autres énonciations semblables, quelques vieux Bretons, à l'esprit morose, tirent la conséquence que nous vivons à une époque où tout tend à un nivellement général, excepté pourtant sous le rapport des grandes routes, dont bientôt il n'existera plus une seule dans toute l'Angleterre.

Jasper mangea sans appétit, et ne tarda pas à sortir.

Il se dirigea vers l'est, toujours vers l'est, à travers de vieilles rues.

Il arriva enfin à une misérable cour d'un aspect sordide entre les plus sordides aspects qui soient au monde.

Il monte un escalier tombant en ruine, ouvre une porte, et pénétrant à demi dans une chambre dont l'atmosphère est étouffante, il dit :

« Êtes-vous seule, ici ?

— Je suis seule, mon chéri, malheureusement pour moi et tant mieux pour vous, répond une voix croassante. Entrez, qui que vous soyez… Je ne puis encore vous voir, mais je vais frotter une allumette ; pourtant il me semble reconnaître le son de votre voix… Je vous connais, n'est-ce pas ?

— Frottez votre allumette et voyez !

— C'est ce que je vais faire… c'est ce que je vais faire… Mais ma main tremble. Et puis je tousse si fort

que dans quelque endroit que soient mes allumettes, je ne puis jamais mettre la main dessus. Elles sautent et changent de place à chaque accès de ma toux, comme si c'étaient des morceaux de bois vivant. Arrivez-vous de voyage ?

— Non.

— Vous n'êtes pas marin ?

— Non.

— Très-bien, nous avons des pratiques qui vivent sur la terre ferme, d'autres sur les eaux… Je suis une mère pour les unes comme pour les autres. Bien différente en cela de Jack, le Chinois, de l'autre côté de la cour. Il n'est un père pour personne. Ce n'est pas dans sa nature. Et il n'a pas le véritable secret du mélange, quoiqu'il fasse payer le même prix que moi, et souvent davantage. Ah ! voici une allumette… maintenant où est la chandelle ? Si ma toux me prend, je brûlerai vingt allumettes avant d'avoir pu obtenir de la lumière. »

Heureusement, elle trouve la chandelle et l'allume avant que la toux ne revienne.

L'accès la prend au moment du succès ; elle s'assied, se balance de ci et de là en murmurant à de courts intervalles :

« Oh ! mes poumons sont dans un misérable état… mes poumons s'en sont allés par morceaux… »

Et puis l'accès passe.

Tant qu'il a duré, elle n'a pas eu la faculté de voir, tant son être est absorbé dans cette terrible lutte.

Mais, dès qu'elle commence à se servir de ses yeux, et qu'elle peut parler, elle s'écrie :

« Est-ce bien vous ?

— Êtes-vous si surprise de me voir ?

— Je pensais que je ne vous reverrais jamais, mon chéri ; je croyais que vous étiez mort et parti pour les régions de là-haut.

— Pourquoi ?

— Je ne supposais pas que vous pussiez être vivant et rester si longtemps sans venir voir la pauvre vieille âme qui possède le véritable secret du mélange. Et vous êtes en deuil ! Comment n'êtes-vous pas venu fumer une pipe ou deux pour chercher une consolation ! Peut-être les morts ont-ils laissés de l'argent et n'avez-vous pas alors besoin de consolation.

— Non ; ils ne m'ont pas laissé d'argent.

— Qui avez-vous perdu, mon chéri ?

— Un parent.

— De quoi est-il mort, cher bien-aimé ?

— Probablement de sa belle mort.

— Vous êtes bien avare de vos paroles, ce soir, s'écrie la vieille femme en riant d'un air conciliant ; vous êtes bref et dur au pauvre monde. Tenez ! ce qui nous

met hors de nous, c'est le besoin de fumer. Nous avons eu toute sorte de soucis, n'est-ce pas, mon chéri ? C'est ici le lieu où l'on s'en délivre… C'est ici le lieu où ils s'en vont en fumée.

— Vous pouvez tout préparer, » réplique le visiteur.

Il quitte ses souliers, desserre sa cravate et place ses pieds en travers du lit sordide, sa tête appuyée sur sa main gauche.

« Maintenant vous voilà redevenu vous-même, dit la vieille d'un air approbateur. Je commence à reconnaître mon ancienne pratique. Vous aurez peut-être essayé de faire le mélange vous-même pendant ce long espace de temps, mon chéri ?

— J'ai fumé de temps en temps, en préparant ma pipe à ma manière.

— Ne le faites jamais ! Cela ne vaut rien pour le commerce et rien pour vous. Où est ma bouteille d'encre ; où est mon dé ; où est ma petite cuiller ?… Je vais tout arranger selon les règles de l'art, mon chéri. »

Elle commence son opération et souffle sur la petite étincelle enfermée dans le creux de sa main ; elle parle de temps en temps, d'un air satisfait, sans discontinuer son travail.

Quand c'est lui qui parle, il le fait sans la regarder, comme si ses pensées voyageaient dans les nuages.

« Je vous ai préparé plus d'une bonne pipe entre la première et la dernière fois que vous êtes venu ; n'est-ce pas, mon chou ?

— Un assez bon nombre.

— La première fois, c'était tout nouveau, oh ! tout nouveau !

— Et j'ai été bien vite hors de combat.

— Mais vous avez fait votre petit chemin dans le monde, et vous êtes devenu capable de tenir tête aux meilleurs fumeurs.

— Ou aux plus mauvais.

— Voilà votre pipe prête. Quel joli chanteur dans les premiers temps ! Vous battiez la mesure avec votre tête, vous gazouilliez comme un oiseau. Votre pipe est prête, mon chéri. »

Il la lui prend des mains avec le plus grand soin et introduit le tuyau entre ses lèvres.

Elle s'assied à côté de lui, se tenant prête à rebourrer le terrible fourneau.

Après avoir aspiré quelques bouffées en silence, il lui dit d'un air de doute :

« Est-ce que le mélange est aussi fort que de coutume ?

— De quoi parlez-vous ? mon chéri… Quel mélange ?

— De quoi puis-je parler, si ce n'est de la pipe que j'ai dans la bouche ?

— C'est toujours la même chose ; toujours, mon chéri.

— C'est étrange. Au goût, cela me paraît plus faible.

— Parce que vous êtes endurci à l'opium, voyez-vous.

— Probablement. Écoutez. »

Il s'arrête, devient rêveur, et semble oublier qu'il a fait appel à l'attention de la vieille.

Elle se penche sur lui.

« Je suis toute à vous. Vous disiez tout à l'heure : Écoutez. Eh bien ! je vous écoute.

— Ah ! dit Jasper, je réfléchissais. Oui… Écoutez… Avez-vous quelque chose dans l'esprit, vous ?… quelque chose que vous méditez d'accomplir ?

— Oui, mon chéri, quelque chose que je médite d'accomplir.

— Mais vous n'êtes pas encore tout à fait décidée à…

— Non, mon chéri… je ne suis pas décidée.

— Faut-il ou ne faut-il pas faire cela ? Vous comprenez.

— Si, je comprends. »

Elle remue, avec la pointe de l'aiguille, le contenu du fourneau de la pipe.

« Il est à espérer que la chose serait agréable à faire, mon chéri.

— Oh ! dit jasper, délicieuse ! »

Il prononce ce dernier mot d'un air farouche, et comme obéissant à l'action d'un ressort, il se tourne du côté de la vieille femme.

Sans s'émouvoir elle arrange toujours la pipe avec sa petite spatule.

« C'était un voyage, reprend Jasper, un dangereux voyage, que j'avais dans l'esprit. Un hasardeux et périlleux voyage à travers les abîmes, quand le pied glisse, c'est la mort. Regardez en bas, regardez en bas ! Vous voyez ce qu'il y a au fond de l'abîme… »

Il s'était penché en avant, et il montrait le sol, comme s'il le voyait se creuser devant ses yeux.

La vieille examina le visage crispé, placé maintenant tout près du sien.

« Eh bien, je vous l'ai dit, je l'ai fait ici en imagination, ce voyage… Je l'ai fait ainsi des milliers de fois. Lorsque ensuite j'ai accompli réellement ce que j'avais tant médité, cela m'a semblé n'être rien… En un instant tout a été dit.

— C'est ce voyage qui vous a tenu éloigné ? » fit observer tranquillement la vieille.

Il la regarda tout en fumant ; puis un brouillard lui passa sur les yeux.

« C'est ce voyage… » murmura-t-il.

Un silence s'établit.

Les yeux de Jasper se ferment.

La vieille est assise près de lui, très-attentive à la pipe, qui n'a pas cessé de rester fixée entre les lèvres du fumeur.

Tout à coup, les yeux de Jasper se rouvrent ; ses yeux semblent chercher un point dans l'espace.

« Je garantirais, dit la vieille, que vous avez fait ce voyage d'imagination par un grand nombre de chemins différents ?

— Non, toujours par le même chemin.

— Par le chemin que vous avez suivi quand vous avez accompli le voyage en réalité, mon chéri ?

— Oui. »

Déjà il semblait incapable de répondre autrement que par ce monosyllabe : Oui.

Elle sembla vouloir s'assurer que cet assentiment n'était pas purement automatique et changea la forme de sa question.

« N'en avez-vous jamais été las, mon chéri, et n'avez-vous pas essayé d'évoquer quelque autre rêve ? »

Il fit un effort pour se mettre sur son séant.

« Que voulez-vous dire ? murmura-t-il. Pourquoi suis-je ici ? »

Elle le fait doucement se recoucher sur le dos, et avant de lui rendre la pipe qui a glissé de ses lèvres, elle en ranime le feu qui s'éteint, puis elle lui dit d'un ton caressant :

« C'est sûr… bien sûr !… Oui !… oui !… maintenant je vous comprends… Vous êtes venu pour refaire le voyage… J'aurais dû le deviner, connaissant l'idée qui vous poursuit. »

Il répond d'abord par un éclat de rire qui se change en une sorte de hurlement.

« Oui, je suis venu pour cela. Quand je n'ai pu supporter la vie que je menais, je suis Tenu pour chercher un soulagement et je l'ai trouvé. Et ***lui***… ***lui***… »

Il répéta ces deux mots avec une véhémence extraordinaire ; c'était bien le hurlement d'un loup.

La vieille l'observait.

« Vous aviez un compagnon de voyage, mon chéri ?

— Un compagnon de voyage. Ah ! ah ! ah !… Et penser, s'écrie-t-il, qu'il l'a été sans le savoir ! Il a accompli le voyage sans connaître la route ! Ah ! ah ! ah !… »

La vieille s'agenouille sur le plancher, ses bras croisés sur le couvrepied, le menton appuyé sur le lit.

Dans cette attitude accroupie, elle observe toujours le fumeur.

La pipe retombe de la bouche de Jasper, elle la remet entre ses lèvres, pose sa main sur sa poitrine, et la secoue légèrement.

« Je vois, dit-il, les changements de couleur produits par l'automne et les effets brillants de la lumière sur les grands paysages. J'y pensais toujours. Déjà cela ne me sortait plus de l'esprit. Je ne pouvais m'occuper d'autre chose. »

Il retombe de nouveau dans un lourd silence.

De nouveau elle lui remet la main sur la poitrine et le remue légèrement à la façon d'un chat qui stimule une souris à demi morte.

« Quoi ?… Je vous l'ai dit, s'écrie-t-il. Quand le rêve s'est accompli, tout a été si court, que pour la première fois, j'ai cru que ce n'était pas un rêve. Chut !

— Oui, mon chéri, j'écoute.

— Le temps et le lieu sont proches. »

Jasper s'est mis sur ses pieds et continue de parler, mais à voix basse.

« Le temps, le lieu, et le compagnon de voyage, répète la vieille, parlant bas comme lui et le soutenant doucement par le bras.

— Silence ! dit-il. Tout est fini. »

En disant cela, il tressaille de la tête aux pieds.

« Regardez, regardez quelle pauvre, chétive, misérable fin. Car c'est fini !… c'est fini !… »

Il avait accompagné ces paroles incohérentes de gestes farouches et saccadés.

La stupeur était proche ; il retombe comme une souche sur le lit.

La vieille veut toujours poursuivre son enquête, et le remue encore doucement ; elle murmure à son oreille puis reconnaissant qu'il n'y a plus à espérer de le réveiller pour le moment, elle se remet lentement sur ses pieds et s'écarte du lit.

Mais elle ne va pas plus loin que la chaise placée près de l'âtre.

Elle s'y assied, le coude appuyé sur l'un de ses bras et son menton dans sa main, continuant à surveiller le dormeur.

« Je t'ai entendu dire une fois, murmure-t-elle d'une voix rauque s'exhalant péniblement de sa poitrine embarrassée, je t'ai entendu dire une fois, pendant que j'étais étendue là où tu es : Inintelligible ! »

Elle fit un geste subit.

« Il ne comprend peut-être pas. Mais je le comprendrai, moi. L'expérience me vient sans cesse avec la pratique. Je puis avoir appris le secret de te faire parler, mon chéri. »

Mais Jasper est bien muet et, sauf de rapides contractions du visage et des membres, il est engourdi et comme pétrifié.

La misérable chandelle a brûlé jusqu'au bout, la femme prend entre ses doigts le lumignon près de s'éteindre et y allume une autre chandelle qui se consume à son tour.

Jasper est toujours plongé dans le même état d'insensibilité.

Les premières lueurs du jour pénètrent dans la chambre.

Le dormeur se met sur son séant, il tremble, il frissonne, puis lentement revient à lui ; il retrouve la conscience de l'abominable lieu, puis il se prépare à partir.

La vieille reçoit ce qu'il lui donne en paiement, avec un : Dieu vous bénisse !

« Dieu vous Bénisse, mon chéri ! » répète-t-elle avec une grande affectation de reconnaissance.

Elle semble brisée par la fatigue et prend ses dispositions devant lui pour se livrer au sommeil, dès qu'il aura quitté la chambre.

Mais à peine l'escalier a-t-il cessé de craquer sous ses pieds, qu'elle se glisse derrière lui en murmurant d'un air de menace :

« Tu ne m'échapperas pas deux fois. »

Il n'y a qu'une issue à la cour.

À travers un trou pratiqué dans sa porte, elle le guette pour voir s'il ne regarde pas en arrière.

Il n'y songe même pas.

Elle le suit ; elle le voit qui marche d'un pas chancelant, elle marche bien loin derrière lui, mais sans le perdre de vue.

Il gagne Aldersgate Street… une porte s'ouvre immédiatement sur son coup de marteau.

La vieille s'accroupit sous une autre porte, elle examine, elle réfléchit, et arrive facilement à se convaincre que là est la résidence temporaire de l'homme.

Sa patience ne se lasse pas et pourtant les heures s'écoulent ; elle peut acheter du pain, sans faire plus d'une centaine de pas, et du lait, car les marchands passent devant elle.

Mais elle ne bouge point.

Jasper sort vers midi ; il a changé de vêtements, il ne porte rien à la main ; personne ne le suit tenant un sac de voyage.

Il ne retourne donc pas encore dans sa province.

Elle le suit encore, hésite, puis retourne brusquement sur ses pas et se dirige audacieusement vers la maison qu'il vient de quitter.

« Le gentleman de Cloisterham est-il à l'hôtel ?

— Il vient de sortir à l'instant.

— Je n’ai pas de chance. Quand doit-il repartir pour Cloisterham ?

— À six heures, ce soir.

— Dieu vous bénisse et merci. Puisse le Seigneur faire prospérer une maison où une question poliment faite, même par une pauvre créature, reçoit une réponse polie. Je ne le manquerai pas deux fois ! » répète la pauvre créature en se retrouvant dans la rue.

Le ton dont elle se servit cette fois n’était plus aussi humble ni aussi doux.

« Mon gentleman de Cloisterham, je serai là avant toi et je guetterai ton arrivée. Oui, je me suis fait serment que je ne te manquerais pas deux fois ! »

Le même soir, la pauvre créature se tenait postée dans la Rue Haute de Cloisterham, regardant tous les toits pointus de la Maison des Nonnes.

Elle s’arrangea pour employer le temps, du mieux qu’elle pût, jusqu’à neuf heures, heure à laquelle elle avait lieu de supposer que l’arrivée de l’omnibus amènerait des voyageurs de quelque intérêt pour elle.

L’obscurité la sert à cette heure, et son attente n’est pas trompée.

Voici le voyageur qu’elle a juré de ne pas manquer deux fois.

« Maintenant, voyons ce que tu vas devenir, marche ! »

Cette injonction adressée au nuage qui passe aurait pu l'être au voyageur lui-même, tant il s'y conforme exactement en suivant la Rue Haute, jusqu'au moment où il arrive à une porte en arcade sous laquelle il s'évanouit tout à coup.

La pauvre créature hâte le pas, elle est preste et se trouve tout près de lui lorsqu'il disparaît sur le porche, mais elle ne voit que l'escalier d'une poterne sur l'un des côtés de l'arcade, et de l'autre côté une vieille chambre voûtée dans laquelle une grosse tête grise de vieux gentleman, est en train d'écrire.

La vieille remarque cette étrange circonstance que le gentleman est assis de manière à ne rien perdre de ce qui se passe dans le quartier ; il peut apercevoir tous ceux qui vont et qui viennent.

On dirait le collecteur du droit de péage à la tête d'un pont.

« Holà ! dit-il à voix basse à la vieille, qu'il voit s'arrêter. Qui cherchez-vous ?

— Un gentleman a passé par ici, à la minute, monsieur ?

— En effet. Que lui voulez-vous ?

— Je voudrais savoir où il demeure, mon cher monsieur.

— Où il demeure ?… Au haut de cet escalier.

— Dieu vous récompense !… Quel est son nom, mon cher monsieur ?

— Son nom est Jasper… son prénom John… Monsieur John Jasper.

— À-t-il une profession, mon bon monsieur ?

— Une profession ?… oui ; il chante dans le chœur. – Vous dites ?

— Dans le chœur.

— Qu'est-ce que c'est que cela ? »

M. Datchery quitte ses papiers et se présente sur le pas de sa porte.

« Savez-vous ce que c'est qu'une cathédrale ? » lui demande-t-il d'un air jovial.

La femme fait d'abord un signe de tête affirmatif, puis elle semble embarrassée et se creuse la tête pour trouver la définition qu'on lui demande.

Heureusement il lui vient à l'esprit qu'il est plus facile de montrer l'objet même à définir, et d'un geste elle indique la masse qui se détache sur un ciel bleu où brillent les premières étoiles.

« Voilà qui s'appelle répondre, dit M. Datchery. Rendez-vous donc là à sept heures demain matin ; vous pourrez voir M. John Jasper et de plus vous l'entendrez.

— Je vous remercie !… Je vous remercie !… »

L'air triomphant qu'elle met à le remercier n'échappe pas à l'attention du simple bourgeois d'humeur facile, qui vit à Cloisterham paresseusement et de son revenu.

Il la regarde, se croise les mains derrière le dos à la façon des bons bourgeois, et se met à marcher précisément à côté d'elle dans l'enceinte sonore du cloître.

« Vous pouvez, suggère-t-il en retournant la tête en arrière, vous pouvez encore monter au logis de M. John Jasper. »

La vieille le regarde et secoue la tête.

Ah vous ne désirez pas lui parler ? »

Elle lui fait une autre réponse muette et ses lèvres articulent un non, qui en sort sans bruit.

« Vous pourrez l'admirer à distance, trois fois par jour, et même chaque fois que cela vous plaira. Mais vous me semblez avoir fait bien du chemin pour vous donner une si petite satisfaction. »

La vieille releva vivement les yeux.

Si M. Datchery se figurait arriver ainsi à lui faire dire d'où elle venait, il était par trop bonasse.

Mais elle le reconnaît incapable de cette pensée artificieuse, en le voyant continuer à se promener, comme un bon bourgeois de la Cité, la tête nue, ses cheveux gris au vent et faisant sonner la menue monnaie qu'il portait dans les poches de son pantalon.

Le bruit de l'argent exerce toujours un effet d'attraction sur les oreilles cupides.

« Ne pourriez-vous pas m'aider à payer mon coucher à l'auberge des Voyageurs et mes frais de voyage ? dit l'horrible créature. Je suis une pauvre misérable bien tourmentée par une méchante toux…

— Vous connaissez l'auberge des Voyageurs, à ce que je vois, et vous vous y rendez directement, répondit M. Datchery de son air béat, tout en continuant à faire sonner son argent dans ses poches ; vous y êtes venue souvent, ma bonne femme ?

— Une seule fois dans toute ma vie.

— Vraiment… »

Ils étaient arrivés à l'entrée de la Vigne des Moines.

Un souvenir se présenta soudain à l'esprit de la vieille et lui rappela un précédent, bon à imiter.

La voilà qui s'arrête à la porte.

« C'est en cet endroit même, dit-elle avec véhémence, quoique vous puissiez ne pas me croire, qu'un jeune gentleman m'a donné trois shillings six pence, alors qu'un accès de toux me faisait perdre la respiration sur ce gazon où je m'étais assise. Oui, je lui ai demandé trois shillings six pence, et il me les a donnés.

— N'était-il pas un peu sans gêne de fixer vous-même la somme que vous désiriez ? fit observer M. Datchery continuant toujours à faire sonner sa mon-

naie. N'est-il pas mieux de laisser au moins à celui qui donne la liberté du chiffre ? Vous sembliez, ce n'était sans doute qu'une apparence, mettre ce jeune homme à contribution forcée.

— Écoutez-moi, mon cher monsieur, répondit-elle d'un ton confidentiel et persuasif, j'avais besoin de cet argent pour acheter une drogue qui me fait du bien et dont je fais le commerce. Je le dis au jeune gentleman, il me donna la somme, et je l'employai honnêtement, jusqu'à la dernière pièce de cuivre, à l'objet indiqué. J'ai besoin de la même somme aujourd'hui pour le même motif et si vous me la donnez, sur mon âme, elle sera employée honnêtement, cette fois encore.

— Quelle est cette drogue ?

— Je serai franche avec vous, avant comme après. C'est de l'opium. »

M. Datchery, changeant tout à coup de physionomie, se mit à la regarder encore plus attentivement.

« C'est de l'opium, cher monsieur, ni plus ni moins, répéta-t-elle. Et vous êtes comme bien d'autres, vous avez entendu dire souvent ce qu'on dit contre l'opium, mais rarement ce qui peut être dit en sa faveur. »

M. Datchery commença de compter lentement la somme qui lui avait été demandée.

La vieille, tout en suivant d'un œil cupide le mouvement de ses mains, continuait de lui parler du grand exemple qu'elle l'invitait à suivre.

« C’était la veille de la dernière fête de Noël ; la nuit allait tomber quand je me trouvai ici, près du jeune gentleman qui me donna les trois shillings six pence. »

M. Datchery s’arrêta dans son compte, s’aperçut qu’il s’était trompé, remit toute sa monnaie ensemble et recommença.

« Et le nom du jeune gentleman, ajouta-t-elle, était Edwin. »

M. Datchery laissa tomber une pièce de monnaie, et se baissa pour la ramasser ; son visage s’était coloré sous l’effort sans doute qu’il venait de faire.

« Comment connaissez-vous le nom de ce gentleman ?

— Je lui ai demandé et il me l’a dit. Je ne lui avais fait que ces deux questions : Quel était son prénom et s’il avait une bonne amie ? Il m’a répondu que son prénom était Edwin et qu’il n’avait pas de bonne amie. »

M. Datchery s’arrêta, regardant les pièces blanches qu’il avait dans la main, comme s’il étudiait leur valeur ou comme s’il ne pouvait se décider à s’en séparer.

La vieille le regarda d’un air méfiant.

Déjà elle laissait gronder la colère qu’elle se préparait à exhaler de la belle façon, dans le cas où M. Datchery reviendrait sur ses dispositions généreuses.

Mais il lui remit la somme demandée, comme s’il avait enfin pris son parti sur le sacrifice.

Après les remerciements les plus serviles, elle s'éloigna.

La lampe de John Jasper est allumée ; le phare brille quand M. Datchery revient seul vers sa demeure.

Comme des marins engagés dans un voyage dangereux en approchant d'une côte inaccessible peuvent regarder la lumière qui leur annonce au loin le port qu'ils ne pourront peut-être jamais atteindre, de même l'œil attentif de M. Datchery se dirige sur le fanal de Jasper et au delà.

Son but, en revenant à son logis, est purement et simplement d'y prendre son chapeau, qui semble un article si superflu de sa garde-robe.

L'horloge de la cathédrale marque plus de dix heures et demie, quand il s'avance dans l'enceinte du cloître.

Il ne se hâte pas et regarde tout autour de lui, comme si l'heure fortunée à laquelle M. Durdles a l'habitude d'être reconduit à coups de pierres jusque chez lui étant sonnée, il s'attendait à voir le petit païen qui s'est donné pour mission de lapider l'artiste tombaire.

En effet, cet être malfaisant est en campagne.

N'ayant rien de vivant à lapider pour le moment, il s'attaque aux morts à travers les barreaux de la grille du cimetière.

M. Datchery le surprend au milieu de cette œuvre impie.

Le petit païen trouve l'occupation piquante et agréable, en premier lieu parce que le champ du repos est reconnu comme sacré par tout le monde et qu'il se moque de tout le monde ; en second lieu, parce que les grandes statues de pierre ressemblent assez à des êtres vivants, quand il les frappe dans l'obscurité, pour justifier la délicieuse émotion qu'il éprouve à penser qu'il les blesse comme des personnes naturelles.

M. Datchery l'interpelle :

« Holà, Winks ! »

Il répondit à cet appel, en s'écriant à son tour :

« Holà, Dick ! »

Leur connaissance semble s'être établie sur un pied de grande familiarité.

« Je vous le dis, fait observer Deputy, ne rendez pas ainsi la connaissance de mon nom publique. Je ne manque jamais de plaider que je n'ai pas de nom ; quand ils me demandent à la prison pour le coucher sur le livre : Quel est ton nom ? je leur réponds : Tâchez de le découvrir… De même, quand ils me demandent quelle est ma religion, je leur réponds : Devinez !… D'ailleurs, ajoute le gamin, il n'existe pas, à Cloisterham, de famille Winks.

— Je pense qu'il en pourrait exister.

— C'est pas vrai !… Il n'y en a pas. Les voyageurs m'ont donné ce nom parce que je n'ai rien de régulier sous le rapport du sommeil, et parce que je suis debout toute la nuit. De telle sorte que j'ai toujours un œil ouvert

avant que l'autre ne soit fermé. Voilà pourquoi ils m'ont appelé Winks, ce qui signifie clin d'œil. Deputy est le nom le plus usité pour me désigner, mais je ne reconnais pas davantage celui-là ; vous ne me prendrez pas à le revendiquer plus qu'un autre.

— Va donc pour Deputy. Nous sommes bons amis, n'est-ce pas ?

— Très-bons amis.

— Je t'ai fait remise de la dette que tu avais contractée envers moi lors de notre première rencontre, et, depuis, bien des pièces de six pence ont passé de ma poche dans la tienne, n'est-ce pas, Deputy ?

— Oui. Et il y a plus, vous n'êtes pas un ami de Jasper. Aussi, quelle idée a-t-il eu de m'enlever de terre les jambes pendantes au-dessus du sol ?…

— Oui, quelle idée a-t-il eue ?… Mais ne pense pas à lui pour le moment. Un de mes shillings est sur le point de prendre, ce soir, le chemin de ta poche, Deputy. Il vient de t'arriver une locataire, à laquelle j'ai parlé, une vieille femme malade affligée d'une forte toux.

— Une fumeuse ! dit Deputy, clignant de l'œil d'un air entendu, et faisant le simulacre de fumer une pipe imaginaire la tête inclinée tout d'un côté et les yeux blancs, une fumeuse d'opium.

— Quel est son nom ?

— Son Altesse Royale la Princesse Fumeuse.

— Elle doit avoir un autre nom où demeure-t-elle ?

— À Londres, parmi les Jacks.

— Les marins ?

— Je viens de te le dire, les Jacks, les loups de mer et autres joueurs de couteaux.

— J'aurais besoin de savoir, par toi, exactement son adresse.

— Très-bien. Donnez le vieux shilling. »

M. Datchery lui remet le shilling.

Il règne entre eux l'esprit de confiance qui devrait se rencontrer dans toutes les transactions commerciales entre gens d'honneur ; l'affaire est considérée comme faite.

— Mais voici une drôle de chose ! s'écrie Deputy. Où pensez-vous que Son Altesse Royale doit aller demain matin ? Que le diable m'emporte si elle ne veut pas se rendre à la ca… thé… drale !…

Il scande le mot et sépare chaque syllabe selon son habitude ; ne trouvant pas que la signification qu'il vient de donner à ce mot ca-thé-drale soit encore assez accentuée, il se met à exécuter une danse lente et grave, qu'il suppose, peut-être, devoir figurer la marche du bedeau.

M. Datchery reçoit cette communication d'un air satisfait, quoique son visage garde une expression pensive, et il rompt la conférence.

Il retourne à son logis, s'assoit devant son souper composé de pain, de fromage, de salade, et d'ale, depuis longtemps préparé pour lui, par les soins de M$^{me}$ Tope.

Il reste assis à table longtemps après que son souper est fini.

Enfin, il se lève, ouvre la porte d'un buffet d'encoignure, et consulte certaines marques grossièrement faites à la craie sur la face interne de cette porte.

« J'aime, dit M. Datchery, cette vieille mode de tenir les comptes, usitée dans les tavernes. C'est incompréhensible pour tout le monde, sauf pour celui qui tient cette comptabilité. Celui-ci ne se compromet pas et le consommateur est débité de tout ce qui est écrit contre lui. Hum !… ah !… j'ai ce soir une bien pauvre marque à ajouter, une bien pauvre marque ! »

Il soupire, prend un morceau de craie sur une planche du buffet et s'arrête, la craie à la main, incertain de l'addition qu'il doit faire à son compte.

— Je pense que je dois tracer un tout petit trait, se dit-il après avoir réfléchi. C'est tout ce que je suis autorisé à faire.

Il conforma l'action aux paroles, referma le buffet et gagna son lit.

Une brillante journée réjouit le lendemain la vieille cité, ses antiquités et ses ruines ; les pousses vigoureuses des lierres brillent au soleil, les grands arbres se balancent dans un air embaumé ; les jeux de lumière produits

par les branches qui s'agitent, le chant des oiseaux, les senteurs qui s'exhalent des jardins, des bois et des champs pénètrent dans la cathédrale.

Il y a loin de l'odeur de terre sépulcrale qu'on y respire à l'ordinaire ; les froides pierres tumulaires, vieilles de plusieurs siècles, semblent s'être elles-mêmes échauffées, des éclats de lumière vont frapper les marbres dans les coins les plus obscurs et voltigent sous les voûtes sinistres.

Arrive M. Tope avec ses grosses clefs, qui fait jouer les serrures et gémir les portes ; arrivent Mme Tope et ses balayeuses ; arrivent, au temps voulu, l'organiste et l'enfant qui fait jouer le soufflet.

Ils frappent les livres de musique pour en chasser la poussière et ils époussètent les pédales.

De différents points du ciel arrivent aussi les corneilles, qui nichent dans la grande tour et se plaisent aux vibrations produites par les cloches.

Arrive enfin une petite congrégation de fidèles, venant du Coin du Chanoine Mineur et des autres parties du cloître.

Arrivent M. Crisparkle, frais et brillant, et ses frères dans l'exercice du saint ministère, qui ne sont ni aussi frais, ni aussi brillants que lui.

Arrivent les chantres à la hâte ; ils viennent toujours à la hâte et se précipitent dans leurs robes au dernier moment ; à leur tête marche M. John Jasper.

Le dernier de tous, arrive Datchery, qui s'établit dans une des stalles vides entre lesquelles il a la liberté de faire son choix et regarde autour de lui cherchant Son Altesse Royale la Princesse Fumeuse.

Le service est déjà bien avancé, et M. Datchery n'a pas encore aperçu Son Altesse Royale.

Enfin, il la découvre dans l'ombre : elle est derrière un pilier, se dérobant soigneusement à la vue du maître chantre, mais l'examinant avec la plus grande attention. Bien loin de soupçonner sa présence, Jasper est tout à son chant.

Elle fait une étrange grimace quand il met plus de chaleur à son harmonieuse besogne.

M. Datchery la voit qui montre le poing au maître de chapelle, de l'abri protecteur qu'elle a cherché derrière son pilier.

M. Datchery l'observe ; elle continue ses menaces muettes.

Aussi laide, aussi ridée que les têtes fantastiques gravées sous les stalles, aussi méchante que l'esprit du mal lui-même, aussi dure que le grand aigle qui supporte les livres sacrés sur ses ailes, la vieille étend ses maigres bras et montre bien ses deux poings au chef des chantres.

En ce moment, derrière le grillage du guichet de la porte extérieure, Deputy, ayant trompé la vigilance de M. Tope, regarde à travers les barreaux et son œil éton-

né va de la vieille à Jasper, car ce manège ne lui a point échappé.

Le service arrive à sa fin, et ceux qui y ont concouru se dispersent pour aller déjeuner.

M. Datchery aborde sa nouvelle connaissance au dehors, tandis que s'éloignent les chantres aussi pressés de quitter leurs robes qu'ils l'ont été de les mettre une heure auparavant.

« Bonjour, madame ! Eh bien ! vous l'avez vu ?

— Je l'ai vu, cher monsieur, je l'ai vu !

— Et vous le connaissez ?

— Beaucoup mieux que tous les révérends ministres réunis ensemble peuvent le connaître. »

M^me^ Tope a eu le soin de disposer un joli et bon déjeuner bien proprement servi pour son locataire.

Avant de se mettre à table, M. Datchery ouvre la porte du buffet, prend le morceau de craie sur la table et ajoute une ligne épaisse qui part du sommet de la porte et se prolonge jusqu'en bas.

Puis il attaque son déjeuner avec un appétit inaccoutumé.

FIN

# À propos de cette édition électronique

**Texte libre de droits.**

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

***Ebooks libres et gratuits***

https://groups.google.com/g/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
**http://www.ebooksgratuits.com/**

—

**Septembre 2022**

—

— **Élaboration de ce livre électronique** :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : EmmanuelleL, Jean-Marc, Jean-YvesL, Coolmicro.

— **Dispositions** :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Tout lien vers notre site est bienvenu…

— **Qualité** :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

*Votre aide est la bienvenue !*

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.